

**De l'origine des loix, des arts, et des sciences ; et de leurs progrès chez les anciens peuples / Par ... Goguet.**

**Contributors**

Goguet, Antoine-Yves, 1716-1758

**Publication/Creation**

Paris, etc. : C.G. Seyffert, 1758.

**Persistent URL**

<https://wellcomecollection.org/works/f5bsuk56>

**License and attribution**

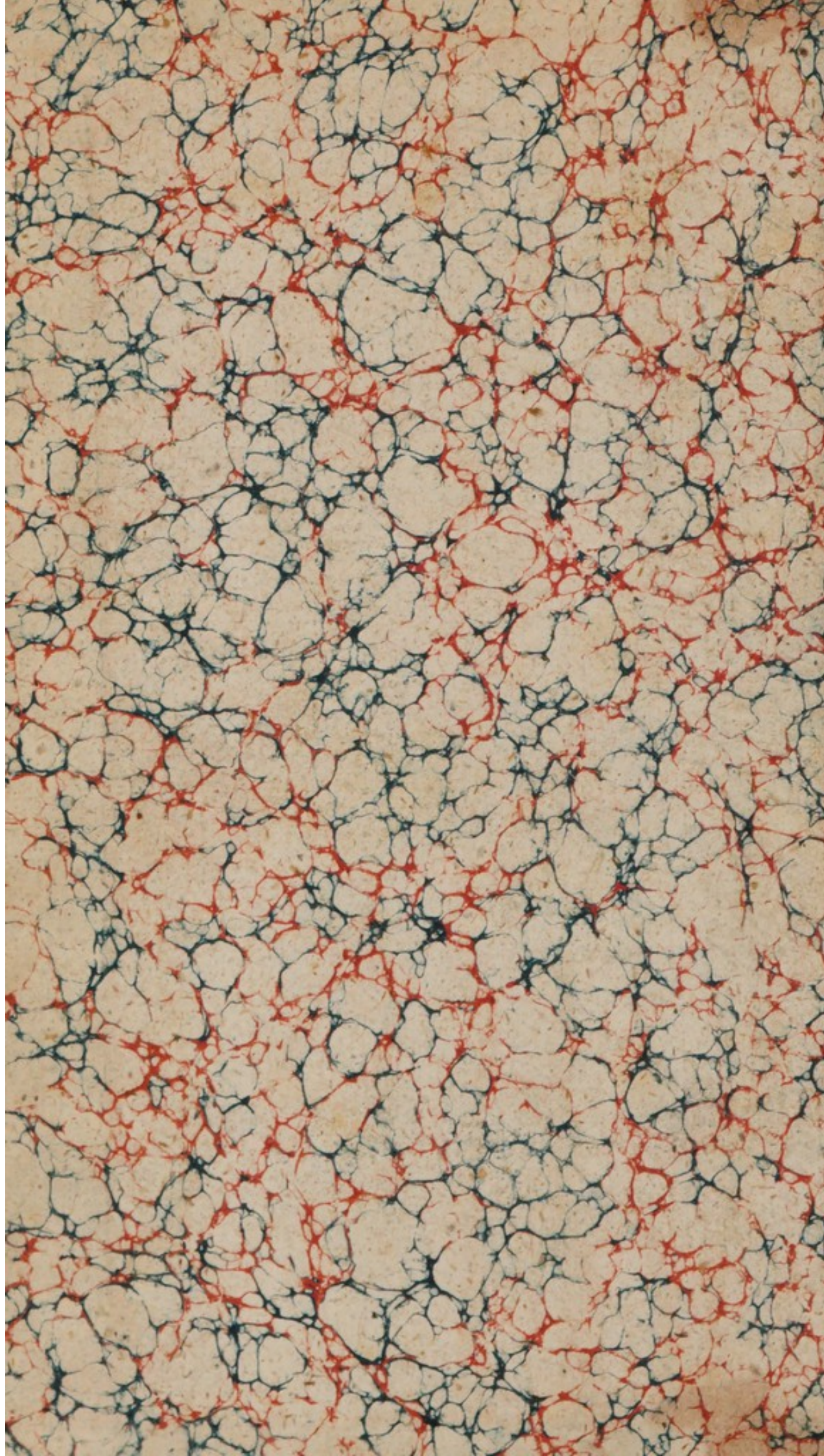
This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



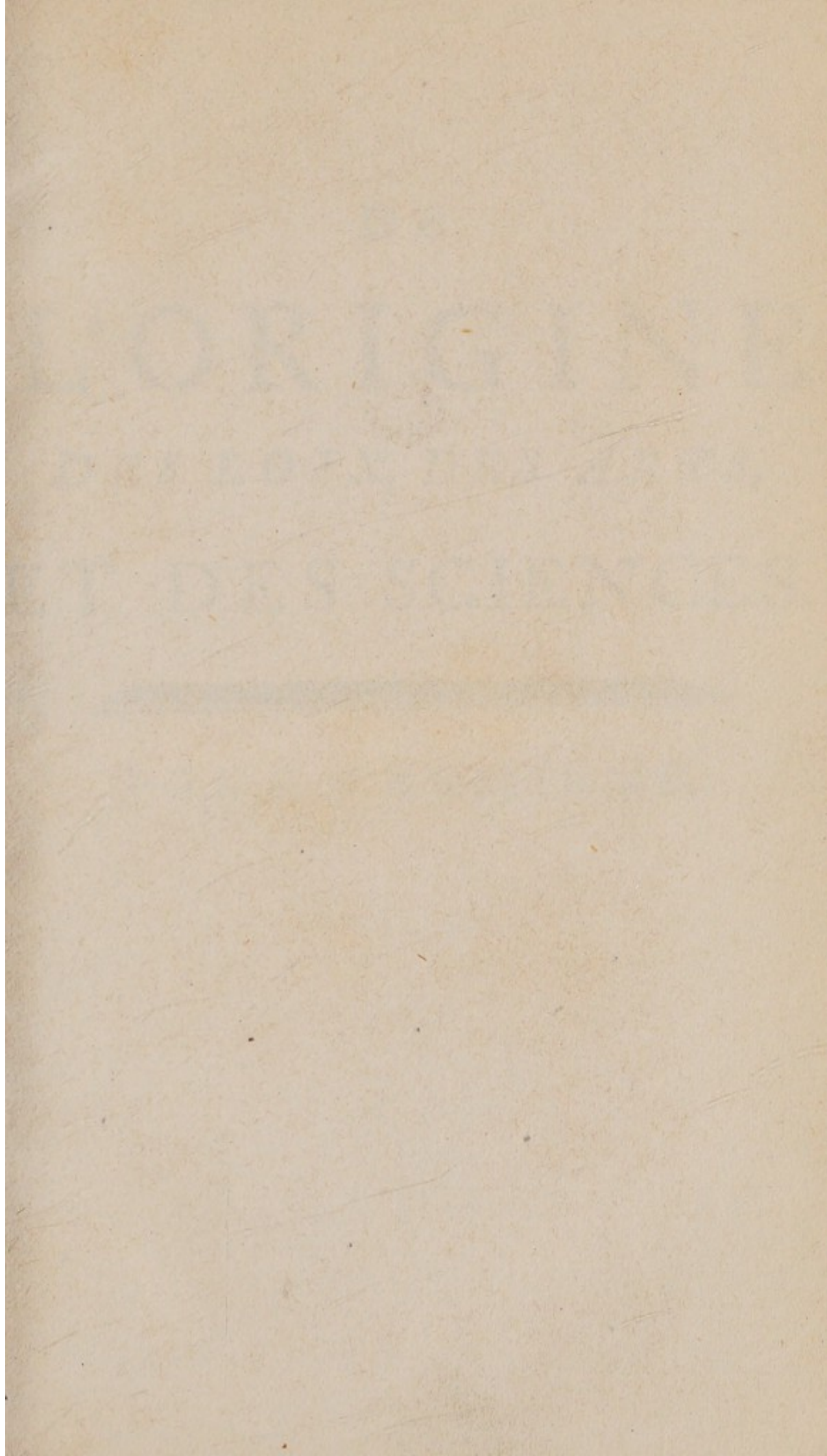
Wellcome Collection  
183 Euston Road  
London NW1 2BE UK  
T +44 (0)20 7611 8722  
E [library@wellcomecollection.org](mailto:library@wellcomecollection.org)  
<https://wellcomecollection.org>

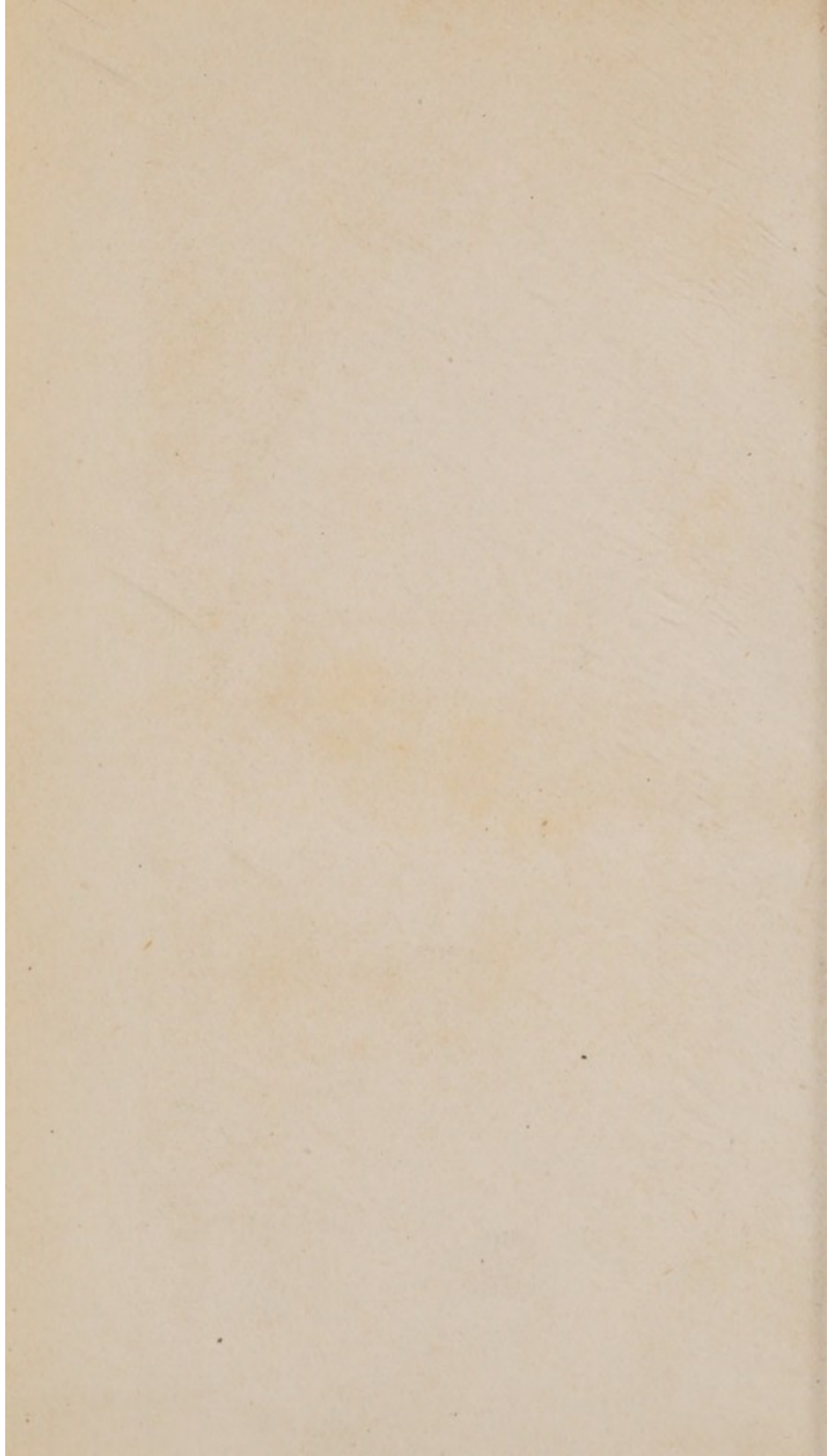






24,959/A





DE  
L'ORIGINE  
*DES LOIX, DES ARTS,*  
ET DES SCIENCES.

---

TOME TROISIEME.

DE

FORIGINE

DES LOIX DES ARTS

ET DES SCIENCES



TOME TROISIEME

## L' O R I G I N E

*DES LOIX, DES ARTS,**ET DES SCIENCES;*

E T D E

L E U R S P R O G R È S

*CHEZ LES ANCIENS PEUPLES.*

P A R

Mr. le Président de G O G U E T.

T O M E T R O I S I E M E.

*Depuis l'établissement de la Royauté chez les Hébreux,  
jusqu'à leur retour de la Captivité.*

à P A R I S,

*Et se vend à Londres chez C. G. SEYFFERT.**MDCC. LVIII.*

L'ORIGINE

DES LOIX DES ARTS

ET DES SCIENCES

ET DE

LEURS PROGRES

CHEZ LES ANCIENS ET MODERNES

PAR

M. le Président de l'Académie

TOME TROISIÈME

Depuis l'établissement de la République jusqu'à nos jours  
par M. le Président de l'Académie



PARIS

Et se vend à la Librairie de C. G. LEBLANC

MDCCLXXIII

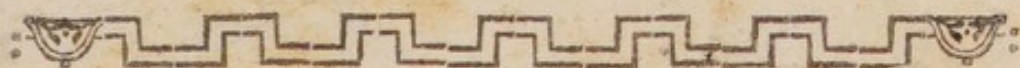


# T A B L E

## D E S L I V R E S ,

### CHAPITRES, ARTICLES ET PARAGRAPHES,

*Contenus dans la Troisième Partie.*



INTRODUCTION. Page 1



## L I V R E P R E M I E R.

*Du Gouvernement.* 4

CHAPITRE I. *Des Assyriens.* 7

CHAPITRE II. *Des Babyloniens.* 10

CHAPITRE III. *Des Médes.* 13

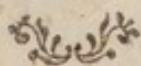
CHAPITRE IV. *Des Egyptiens.* 18

CHAPITRE V. *La Grèce.* 46

ARTICLE I. *Athènes.* 48

ARTICLE II. *Lacédémone.* 65

ARTICLE III. *Des Colonies Grecques.* 78





LIVRE II.

*Des Arts & Métiers.* 86

CHAPITRE I. *Des Assyriens & des Babylonien-  
niens.* 89

CHAPITRE II. *Des Egyptiens.* 106

CHAPITRE III. *Des Grecs.* 140



LIVRE III.

*Des Sciences.* 152

CHAPITRE I. *De la Médecine.* 154

CHAPITRE II. *De l'Astronomie* 160

ARTICLE I. *Des Babylonien-  
niens.* 161

ARTICLE II. *Des Egyptiens.* 170

ARTICLE III. *Des Grecs.* 189

ARTICLE IV. *Réflexions sur l'Astronomie des  
Babylonien-  
niens, des Egyptiens & des Grecs.* 202

CHAPITRE III. *Géométrie & Méchan-  
que.* 214

ARTICLE I. *Des Babylonien-  
niens.* 215

ARTICLE II. *Des Egyptiens.* 220

ARTICLE III. *Des Grecs.* 227

CHAPITRE IV. *Géographie.* 229





LIVRE IV.

*Commerce & Navigation.* 244

CHAPITRE I. *Des Egyptiens.* 245

CHAPITRE II. *Des Phéniciens.* 252

CHAPITRE III. *Des Grecs.* 261



LIVRE V.

*Art Militaire.* 275

CHAPITRE I. *Des Assyriens, des Babylonien-  
siens, des Médes, des Syriens, &c.*

277

CHAPITRE II. *Des Grecs.* 286

ARTICLE I. *Des Pratiques militaires à tous  
les peuples de la Grèce.*

287

ARTICLE II. *De la Discipline militaire des  
Lacédémoniens.*

298

ARTICLE III. *De la Discipline militaire des  
Athéniens.*

304



LIVRE VI.

*Mœurs & Usages.* 310

CHAPITRE I. *Des Peuples de l'Asie.*

312

AR-

# viii TABLE DES LIVRES,

ARTICLE I. <i>Des Assyriens.</i>	314
ARTICLE II. <i>Des Babyloniens.</i>	318
ARTICLE III. <i>Des Médes.</i>	340
CHAPITRE II. <i>Des Egyptiens.</i>	352
CHAPITRE III. <i>Des Peuples de la Grèce.</i>	357
ARTICLE I. <i>Des Lacédémoniens.</i>	358
ARTICLE II. <i>Des Athéniens.</i>	383
ARTICLE III. <i>Des Jeux de la Grèce.</i>	401
RECAPITULATION.	420

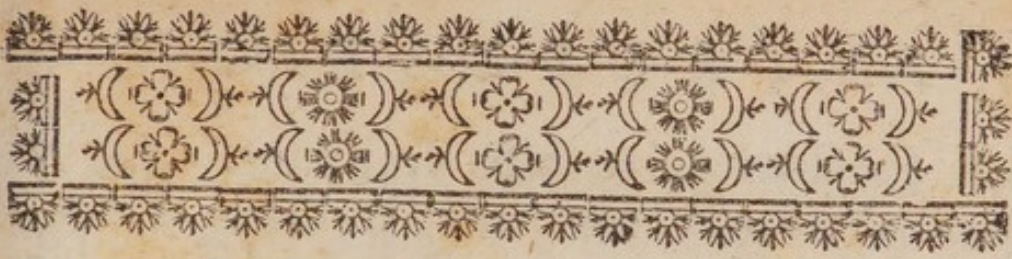


## DISSERTATIONS.

Iere DISSERTATION. <i>Sur l'évaluation des Monnoies &amp; des Mesures Grecques.</i>	429
CHAPITRE I. <i>Des Monnoies Grecques.</i>	431
CHAPITRE II. <i>Des Mesures Grecques.</i>	439
IIde DISSERTATION. <i>Sur les Périodes astronomiques des Chaldéens.</i>	448
IIIeme DISSERTATION. <i>Sur les Antiquités des Babyloniens, des Egyptiens &amp; des Chinois.</i>	468
IVeme DISSERTATION. <i>Sur un Passage d'Hérodote.</i>	509
<i>Extraits des Historiens Chinois.</i>	535

Fin de la Table de la troisième Partie.





DE  
L'ORIGINE  
DES  
LOIX, DES ARTS,  
ET DES  
SCIENCES ;  
ET DE  
LEURS PROGRÈS  
CHEZ LES  
ANCIENS PEUPLES.



INTRODUCTION.



LUS ON AVANCE vers les  
tems qui se rapprochent de la  
naissance de Jesus-Christ, plus  
l'Histoire ancienne se déve-  
loppe & s'éclaircit. L'Asie,  
dans les siècles où nous entrons, offre  
les

les spectacles les plus frappans. On y voit s'anéantir les quatre puissans Empires des Assyriens, des Babyloniens, des Médes & des Lydiens.

L'Egypte, cette monarchie si ancienne & si célèbre, va commencer à pencher vers son déclin. Nous ne verrons pas sa ruine totale. Le moment où en proie aux ravages de Cambyfes fils de Cyrus, l'Egypte vit renverser son trône, & ne forma plus qu'une province de l'Empire Persan, appartient à des siècles qui ne sont point l'objet de mes recherches. Je ne dois donc pas en parler. J'ai cru seulement pouvoir l'annoncer.


Sur les débris de tous ces différens royaumes, s'éleva la monarchie des Perses, nation dont jusqu'à ce moment il n'est point question dans l'antiquité. La naissance de ce nouvel Empire plus étendu & plus formidable qu'aucun de ceux dont nous avons eu occasion de parler, fera le terme où nous nous arrêterons.

L'Europe ne présente pas, dans ces mêmes siècles, des tableaux aussi frappans. Mais l'abolition du gouvernement Monarchique dans plusieurs villes de la Grece, qui s'érigerent alors en républiques, Lycurgue & Solon donnant des loix, l'un à Lacédémone, & l'autre à Athènes, sont des objets d'autant plus intéressans, que cette époque est celle de la grandeur & de la célébrité que les Grecs se sont acquises dans l'Histoire ancienne. On

## INTRODUCTION. 3


On doit ranger encore au nombre des événemens fameux , qui appartiennent aux siècles que nous allons parcourir , la fondation de Rome , ville dont la destinée semble avoir été d'engloutir & d'absorber tous les royaumes de l'univers. Ses foibles commencemens n'annonçoient pas ce degré de puissance où depuis elle est parvenue. Rome en fut redevable à sa politique & à son courage , qui la firent triompher de tous les obstacles qui paroissoient s'opposer à son aggrandissement. C'est un objet , au surplus , que nous ne faisons qu'indiquer. Les Romains n'entrent point dans le plan que nous avons entrepris.





## TROISIEME PARTIE.


*Depuis l'établissement de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité: espace d'environ 560 ans.*



### LIVRE PREMIER.

#### *Du Gouvernement.*

IIIe PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

 J'AI RESERVE', pour cette troisième & dernière partie de mon ouvrage, les réflexions, & même les critiques qu'on peut faire sur le gouvernement, & les loix des différens peuples qui se sont distingués dans les anciens tems. Ainsi, après avoir rapporté tout ce que les Ecrivains de l'antiquité ont pû nous transmettre sur cet objet, je proposerai quelques réflexions, tant sur les loix particulieres, que sur les principes fondamentaux de toutes les différentes formes de gouvernement dont j'aurai eu occasion de parler.

Je pense, au surplus, qu'il ne sera pas inutile, avant que d'entrer en matière, de dire un mot sur l'état des Hébreux dans

dans les siècles que nous parcourons présentement. Quoique mon intention n'ait jamais été de traiter en particulier l'histoire de ce peuple, je ne crois pas pouvoir me dispenser d'indiquer au moins la révolution qui se fit alors dans la forme de son gouvernement, & de faire connaître en peu de mots le caractère de la plupart de ses Souverains.

III<sup>e</sup>  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Les Juifs, peuple inquiet & volage, se lassèrent enfin d'avoir Dieu pour chef & pour monarque immédiat. Ils demandèrent à être gouvernés extérieurement par un Roi, & à former une monarchie sensible de même que les autres nations (1). L'Etre suprême voulut bien y consentir. Il est à remarquer que cette innovation arriva dans le même tems à peu près que la plupart des villes de la Grèce, on ne voit point trop par quels motifs, s'érigèrent en républiques. Saül fut sacré Roi d'Israël la même année que Médon fut élu Archonte d'Athènes (2).

Les Juifs eurent lieu de se repentir de la nouveauté qu'ils avoient introduite dans la forme de leur gouvernement. La mauvaise conduite de leurs Rois, le schisme des dix Tribus qui formerent le royaume de Samarie, & enfin la ruine totale de la nation, furent les justes châtimens de son inconstance. Si les noms de David, de Salomon, de Josa-

(1) 1 Reg. c. 8. v. 5.

(2) Marsham. sæcul. 13. p. 326 & 340.

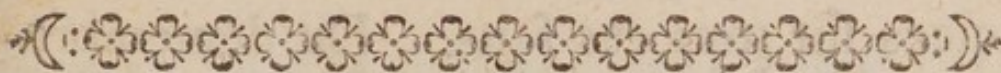
IIIe  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Josaphat & d'Ezéchias, se trouvent dans la liste des plus grands Rois, on n'y lit qu'avec horreur ceux de Roboam, d'Atthalie, de Joram & de Manassès. L'histoire des Juifs, dans tout le cours de l'époque qui nous occupe maintenant, ne présente presque jamais que des spectacles effroyables, des tragédies sanglantes & les forfaits les plus inouis. L'impiété & l'idolatrie triomphèrent presque toujours à Samarie, souvent à Jérusalem. La ruine totale du royaume de Samarie fut le premier échec que ce peuple souffrit. Ses iniquités attirèrent enfin les vengeances du Très-Haut sur Jérusalem. Nabuchodonosor fut l'instrument dont le Tout-Puissant se servit pour châtier une nation indocile, qui retomboit dans les mêmes fautes à chaque moment.

Il est à propos encore d'observer que l'espace de tems dont nous allons rendre compte, a vû commencer & finir le gouvernement des Rois chez le Peuple de Dieu. La captivité rappella les Hébreux à la Théocratie. A leur retour de Baby-lone, ils formerent, du consentement & par la protection des Rois de Perse, une espèce de République, dont le Grand-Prêtre étoit le chef & le principal administrateur (3).

CHA-

(3) Voyez le P. Calmet, Dissert. sur la police des Hébreux, t. III. p. 10, &c.



## CHAPITRE I.

*Des Assyriens.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

**L**ES ASSYRIENS, que nous avons perdus si long-tems de vûe, vont enfin sortir de l'obscurité; mais ils ne feront que paroître, & rentreront bien-tôt dans l'oubli, pour n'en sortir jamais. Cet empire est encore plus célèbre par sa chute que par sa fondation. Les événemens qui ont occasionné la ruine de cette vaste monarchie, ne sont guères mieux connus que ceux qui lui ont donné naissance. J'observerai, dans ce que je vais en dire, la même méthode que j'ai suivie dans les livres précédens: je ne rapporterai que ce qui m'aura paru de plus vraisemblable.

Les Assyriens, après avoir tenu durant plusieurs siècles l'empire de l'Asie, commencerent à s'affoiblir par la révolte de divers peuples. Les Médes, que Ninus avoit autrefois asservis (1), furent les premiers qui secouerent le joug (2). Je ne dirai rien des circonstances ni des suites particulières de cette révolution, vû le peu d'accord qu'il y a entre les anciens

(1) Diod. l. 2. p. 114.

(2) Hérod. l. 1. n. 95. = Diod. l. 2, pag. 127. = Justin. l. 1. c. 3.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

ciens sur tous ces faits. Du démembrement de la monarchie Assyrienne, il se forma deux empires célèbres, celui des Babyloniens & celui des Médes. Malgré cet échec, le trône de Ninive subsista encore quelque tems avec un grand éclat (3). Les noms & les actions des Souverains qui l'ont occupé jusqu'à son entière destruction, sont parvenus à la postérité. On connoît leurs ravages dans la Judée. Les livres saints ne sont pas les seuls qui en fassent mention. On voit, par les Historiens profanes, que même depuis la révolte des Médes, les monarques d'Assyrie furent encore très-puissans.

Hérodote nous apprend que Phraortes, Roi des Médes, ayant déclaré la guerre aux Assyriens, périt dans cette entreprise avec la plus grande partie de ses troupes (4). Le même Auteur, parlant de Sennachérib, qu'il qualifie Roi des Arabes & des Assyriens, dit qu'il vint attaquer l'Egypte avec une armée formidable (5). Il paroît même qu'Assaradon, fils & successeur de Sennachérib, profita d'un interregne de huit ans qu'il y eut à Babylone, pour réunir ce royaume au trône d'Assyrie (6). Ce nouvel  
Em-

(3) Hérod. l. I. n. 102.

(4) Ibid.

(5) L. 2. n. 141.

(6) En voici la preuve. Il est certain, par l'Ecriture, qu'Assaradon avoit succédé à Sennachérib son père, Roi d'Assyrie. 4. Reg. c. 19. v. 37.

Empire subsista ainsi pendant 54 ans. Il succomba enfin pour ne se relever jamais.

IIIe.  
PARTIE.

Cyaxare, Roi des Médes, ayant attiré dans son parti Nabopolassar, gouverneur de Babylone, mit le siège devant Ninive, la prit & la rasa entièrement (7). La destruction de Ninive mit fin au royaume d'Assyrie. Il fut anéanti pour toujours. Le titre même en fut éteint. Depuis ce moment, l'histoire ne fait plus mention des Assyriens. Leur monarchie fut partagée entre les Babyloniens & les Médes. Cet événement arriva l'an 626 avant l'Ere chrétienne (8).

Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

D'un autre côté, on trouve un Assaradin dans le canon de Babylone, composé par Ptolémée. On voit de plus, que le règne de cet Assaradin avoit été précédé par une anarchie de huit années. Cela me fait soupçonner que l'Assaradin du canon de Ptolémée, est l'Assaradon de l'Ecriture; & qu'il n'étoit monté sur le trône de Babylone que par droit de conquête, ayant profité sans doute des troubles qu'une anarchie de huit ans avoit occasionnés dans cet Empire.

(7) Tobie, c. 14. v. 14. Edit. des 70. = Nahum, c. 2. v. 8. 10. 13. c. 3. v. 7. = Sophon. c. 2. v. 13. 15. = Ezechiel. c. 31. v. 3. & suiv. = Herod. l. 1. n. 106. = Strabo, l. 16. p. 1071. = Alex. Poly-hist. apud Syncell. p. 210.

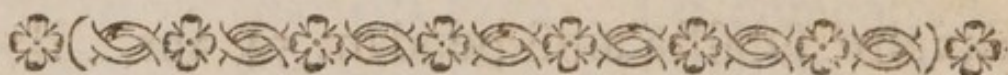
(8) Voyez l'histoire de Judith, par le P. Montfaucon, p. 245.



IIIe.

PARTIE.

Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.



## CHAPITRE II.

### *Des Babylonien.*

L'HISTOIRE des Souverains de Baby-  
lone ne nous est guères plus connue  
que celle des monarques d'Assyrie.  
L'exemple des Médes, qui secouerent  
le joug des Assyriens, fut imité par plu-  
sieurs autres peuples dépendans de cette  
couronne (1). Les Babylonien ne fu-  
rent pas des derniers à profiter de l'at-  
teinte que la révolte des Médes avoit  
donnée à la puissance des Assyriens. On  
voit que peu de tems après celui où l'on  
conjecture qu'arriva cette révolution,  
les Babylonien formoient une monar-  
chie séparée de celle des Assyriens. La  
tige de ces nouveaux Souverains a été  
un Prince nommé Nabonassar (2); c'est  
lui qui a donné lieu à cette époque fa-  
meuse, connue dans l'antiquité sous le  
nom d'Ere de Nabonassar. Elle répond  
à l'an 747 avant Jesus-Christ.

Depuis ce tems, Babylone eut toujours  
ses Rois particuliers indépendans de ceux  
d'Assyrie. La distinction des deux mo-  
narchies est marquée très-expressément  
dans les livres saints. On voit un Mé-  
rodach-

(1) Herod. l. n. 95.

(2) Canon Ptolem, astronom.

rodach-Baladan, que l'Ecriture qualifie Roi de Babylone, envoyer, du tems de Sennachérib Roi d'Assyrie, des Ambassadeurs à Ezéchias (3). Nous venons de dire comment Assaradon, souverain de Ninive, avoit profité d'une anarchie de huit années qu'éprouva Babylone, pour rentrer dans l'ancien domaine des monarques d'Assyrie (4), & comment quelque tems après, Nabopolassar, satrape ou vice-roi de Babylone, ligué avec le Roi des Médes, avoit détruit Ninive, & renversé l'Empire Assyrien (5). Depuis cet événement, les Babyloniens s'éleverent au plus haut degré de puissance. Mais ce ne fut qu'un éclat passager. Leur Empire, après avoir brillé pendant 88 ans, fut détruit par Cyrus. Babylone ne fit plus qu'une portion de la vaste monarchie des Perses à laquelle Cyrus donna naissance.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Je l'ai déjà dit & je le répète, l'histoire d'Assyrie & de Babylone ne nous est presque point connue. Originai-  
ment séparés, réunis ensuite, puis alter-  
nativement séparés & réunis, ces deux  
Empires marchent sur la même ligne.  
Les mêmes événemens, la même obscu-  
rité, tout est à peu près commun aux  
deux peuples. Nous ignorons la plus  
gran-

(3) 4 Reg. c. 20. v. 12. = 2 Paralip. c. 32.  
v. 31.

(4) *Supra.* p. 6.

(5) *Supra.* *Ibid.*

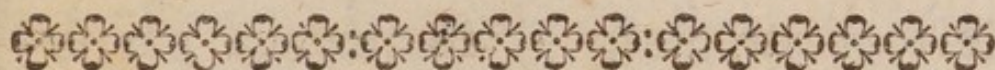
— grande partie de leurs loix & de leurs coutumes (6). Nous manquons de ces faits, de ces détails, qui seuls peuvent servir à caractériser un peuple, & faire connoître sa politique, l'esprit & les principes de son gouvernement. Nous sommes donc obligés de nous en tenir à des notions, trop générales à la vérité pour satisfaire pleinement la curiosité, mais qui suffisent néanmoins pour donner une très-grande idée des Empires d'Assyrie & de Babylone.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Il est certain, en effet, que les Assyriens & les Babyloniens ont formé dans l'Asie deux des plus vastes monarchies de l'antiquité. L'Ecriture Sainte & l'Histoire profane en parlent toujours comme de deux puissances formidables. D'ailleurs, ce qu'on lit sur la grandeur & l'opulence de Ninive & de Babylone, atteste bien solennellement le degré de gloire & d'élévation où ces deux Empires étoient parvenus. On voit enfin que chez l'un & l'autre peuple les arts ont été florissans & les sciences très-cultivées. C'en est assez pour assurer que les Babyloniens & les Assyriens avoient fait de grands progrès dans la politique & dans l'art du gouvernement.

(6) Voyez la première Part. L. I. c. 1. art.  
III.





## CHAPITRE III.

*Des Médes.*

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Nous avons des lumières assez jus-  
tes sur la manière dont le gouver-  
nement politique s'est établi chez les  
Médes. Ces peuples, immédiatement  
après leur révolte contre les Rois d'As-  
syrie, ne se formerent pas en corps de  
monarchie. Ils restèrent quelques an-  
nées dans un état d'*autonomie*, comme  
l'appelle Hérodote (1). Les dissensions  
& les malheurs domestiques, dont ils fu-  
rent accablés pendant tout ce tems, les  
forcerent bien-tôt à tenir conseil pour  
délibérer sur les moyens de mettre de  
l'ordre & de la police dans leur Etat.  
Ils n'imaginèrent point de meilleure voie  
que celle d'élire un Roi. Le choix  
tomba sur Déjocès, personnage très-  
distingué par sa prudence, son équité &  
l'intégrité de ses mœurs (2).

La conduite que tint ce nouveau Sou-  
verain, justifia le choix des Médes. Son  
premier soin fut de joindre à sa qualité  
de Roi toutes les marques extérieures  
qui pouvoient en relever l'éclat, & met-  
tre sa personne à l'abri de toute insulte &  
de

(1) L. I. n. 96.

(2) Ibid. &amp; suiv.

III. de tout attentat. Il commença par or-  
 PARTIE. donner qu'on lui bâtît une maison dig-  
 Dep. l'é- ne d'un Souverain. Il en désigna lui-  
 tabl. de la même l'emplacement, & la fit revêtir de  
 Royauté bonnes fortifications. Il demanda en-  
 chez les suite des gardes pour la sûreté de sa per-  
 Hébreux, sonne. Les Médes lui obéirent. Le pa-  
 jusqu'à leur retour lais fut élevé dans l'endroit & de la ma-  
 de la cap- nière que Déjocès l'avoit ordonné, & il  
 tivité. choisit lui-même ses gardes (3).

Après que Déjocès eut pris toutes les  
 mesures convenables pour la sûreté de sa  
 personne, & le maintien de sa dignité,  
 il songea au moyen de policer ses peu-  
 ples. Jusqu'à son avènement à la cou-  
 ronne, les Médes avoient vécu disper-  
 sés dans des bourgs & des villages, é-  
 loignés & séparés les uns des autres (4).  
 Déjocès leur ordonna de bâtir une ville  
 qui fût assez grande pour y rassembler  
 un nombre considérable de familles. A-  
 fin de les y engager, il leur fit sentir  
 l'avantage qu'ils trouveroient à demeurer  
 dans une place fortifiée, qui les  
 mettroit à couvert des insultes de l'en-  
 nemi. On choisit une situation où l'art  
 n'eut qu'à aider la nature. La ville fut  
 bâtie en peu de tems. C'est celle que  
 les anciens ont connue sous le nom  
 d'Ecbatane. Elle étoit environnée de  
 sept enceintes de murailles. La dernie-  
 re

(3) Hérod. l. 1. n. 92.

(4) Hérod. Ibid. n. 96.

re renfermoit le palais du Roi, où ses trésors étoient déposés (5).

Dès que la ville fut en état d'être habitée, Déjocès obligea une partie des Médes à venir s'y établir. Toute son application fut alors de dresser des loix pour maintenir l'ordre & la police dans ses Etats. Comme il avoit affaire à des peuples féroces, & dont il y avoit tout à redouter, il crut ne pouvoir prendre trop de précautions pour leur inspirer la crainte & le respect dûs à la majesté du trône. Persuadé que plus on envisage la personne du Souverain dans l'éloignement, & plus on la respecte (6); il éleva, pour ainsi dire, un mur de séparation entre le peuple & lui. Il ordonna qu'on ne se présenteroit point devant le Roi, sans y être conduit par des introducteurs, & il ne fut permis à personne de le regarder en face. Ceux mêmes qui avoient le privilège de l'approcher, ne pouvoient ni rire ni cracher en sa présence (7). Toutes les affaires se traitoient par des personnes interposées. Du fond de son palais, Déjocès voyoit tout ce qui se passoit dans ses Etats. On ne discutoit devant lui les procès que par écrit; & quand il avoit rendu son jugement,

III.

PARTIE.

Dep. l'é-

tabl. de la

Royauté

chez les

Hébreux,

jusqu'à

leur retour

de la cap-

tivité.

(5) Hérod. l. 1. n. 98.

(6) *Major è longinquo venit reverentia.* Tacit.

(7) Hérod. l. 1. n. 99.

Aux Indes, il n'est pas permis de cracher dans le palais du Roi. Voyage de V. le Blanc, p. 182.

ment, c'étoit auffi par cette voie qu'il le notifioit aux parties. Il s'attacha surtout à l'observation exacte de la justice. Il foutint l'autorité des loix par les châtimens les plus sévères & les plus rigoureux, ne jugeant rien de plus essentiel au maintien d'un Etat naissant. Dès qu'il avoit ouï dire que quelqu'un avoit fait tort à un autre, il le faisoit venir, & lui impofoit une peine proportionnée à fa faute. Il avoit à cet effet, dans tous les pays de fa domination, des personnes affidées qui obfervoient fi les plus puiffans ne faisoient point de tort aux plus foibles, & qui lui en faisoient rapport (8).

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jufqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Il paroît, par tout ce que nous venons de dire, que le gouvernement des Médes étoit purement Monarchique. La conduite de Déjocès donne l'idée d'un grand politique. Je ne fçais cependant fi elle mérite d'être approuvée dans toutes fes parties. On ne peut que louer les mefures qu'il avoit prises pour en imposer par un extérieur capable de frapper l'imagination, & propre à inspirer à fes nouveaux fujets, l'idée que leur Souverain étoit un être différent des autres hommes. Il avoit à craindre qu'une trop grande familiarité ne vînt à lui attirer le mépris, & ne donnât lieu à des complots contre une autorité naiffante. Mais peut-on approuver également l'affectation de  
fe

(8) Hérod. l. 1. n. 100.

se tenir toujours enfermé dans son palais, & de se rendre comme invisible ? Conduite qui n'a été que trop imitée par les Rois d'Orient. C'étoit, comme le dit un génie sublime de notre tems, le plus mauvais parti que ces Monarques pussent prendre. Ils vouloient se rendre plus respectables, mais ils faisoient respecter la royauté & non pas le Roi. Ils attachoient l'esprit de leurs sujets à un certain trône, & non pas à une certaine personne. Cette puissance invisible qui gouverne, est toujours la même pour le peuple. Que dix Rois se soient égorgés & détrônés, l'un après l'autre, il ne sent aucune différence. Il ne les connoît que de nom. C'est comme s'il avoit été gouverné successivement par des esprits (9).

J'ignore si c'est à Déjocès qu'on doit attribuer un des plus grands vices qu'on puisse reprocher aux principes du gouvernement établi chez les Médes. Le pouvoir du Législateur est imparfait lorsqu'il n'est pas le maître d'abroger la loi qu'il a pû établir. Telles étoient cependant les bornes de l'autorité souveraine chez les Médes. Il n'étoit pas permis au Roi de changer ni de révoquer un édit qu'il avoit publié (10). Je blâmerai également l'usage où étoient ces

III.  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

(9) Lettr. Persan. Lettr. 100.

(10) Dan. c. 6. v. 15.

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

ces peuples, de ne confier l'éducation de leurs Monarques qu'à des femmes & à des eunuques (11); usage qui a toujours été pratiqué, & qui se pratique encore dans l'Orient.

Le trône des Médes, après avoir subsisté avec assez d'éclat pendant environ deux cents ans, fut réuni par Cyrus à celui des Perses, & s'aborda dans cette vaste Monarchie.

(11) Plato, de leg. l. 3. p. 815.



## CHAPITRE IV.

### *Des Egyptiens.*

**D**EPUIS Sesostris jusqu'à Bocchoris, c'est-à-dire, pendant près de neuf cents ans, l'Egypte ne fournit rien sur l'objet présent de nos recherches. Ce n'est pas que cette monarchie ait souffert alors quelque échec ou quelque diminution. On voit par Homere & par Hérodote, qu'au tems de la guerre de Troie, l'Egypte étoit très-florissante (1). L'Ecriture sainte nous en donne la même idée du tems de Salomon & de ses successeurs (2). Mais il ne nous est resté

(1) Odyss. l. 4. = Herod. l. 2. n. 112. &c.

(2) 2 Reg. c. 9. v. 16.

resté aucune particularité, tant sur les événemens arrivés durant ces neuf siècles en Egypte, que sur les actions des Souverains qui en ont occupé le trône pendant ce long intervalle (3).

Cette obscurité cesse au regne de Bocchoris. Ce Prince a mérité une place honorable dans l'histoire, par la sagesse de ses ordonnances. Les Egyptiens le mettoient au nombre de leurs Législateurs (4). C'est en faire un grand éloge; car dans cette longue suite de Rois qui ont occupé le trône depuis le déluge jusqu'à ce que l'Egypte ait passé sous la domination des Perses, il n'y en a que cinq que les Egyptiens aient honorés du titre de Législateurs, Mnévès, Sazichès, Sésostris, Bocchoris & Amasis (5). L'histoire ne nous a rien conservé sur les loix de ces deux premiers Monarques (6). A l'égard de Sésostris, j'ai rendu ailleurs un compte très-détaillé des institutions politiques attribuées à ce Prince (7). Il ne me reste donc plus qu'à

II le.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

(3) On sçait seulement que, sous Roboam, Séfach pillà le temple de Jérusalem.

(4) Diod. l. 1. p. 106.

(5) Diod. Ibid.

(6) Voyez ce que nous avons dit sur Mnévès; Prem. Partie, L. 1. art. IV.

A l'égard de Sazichès, tout ce qu'on en sçait, c'est qu'il ajouta quelques particularités aux loix déjà établies, & qu'il s'appliqua à perfectionner le culte des Dieux. Diod. l. 1. p. 106. On ignore au surplus dans quel siècle ce Prince peut avoir vécu.

(7) Voyez la Seconde Part. L. 1. chap. 2.

IIIe.  
 PARTIE  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

qu'à exposer ce que j'ai pu recueillir  
 sur les loix dont Bocchoris & Amasis  
 ont été regardés comme les auteurs. Je  
 parlerai aussi de quelques autres Souve-  
 rains dont les réglemens sont parvenus  
 jusqu'à nous, quoique ces Princes n'aient  
 point été mis au nombre de ceux que  
 l'Egypte regardoit spécialement comme  
 ses Législateurs.

Bocchoris, prince sage & habile (8),  
 mais d'un caractère dur & sévère (9),  
 monta sur le trône 762 ans environ a-  
 vant J. C. Ce fut lui qui, dit-on, ré-  
 gla les droits des Souverains, & tout  
 ce qui regarde la forme des contrats &  
 des conventions (10). On lui attribue  
 aussi les premières loix sur le commer-  
 ce (11). Elles ordonnoient que celui  
 qui nioit devoir une somme qu'il avoit  
 empruntée sans billet, seroit déchargé  
 de sa dette sur son ferment. A l'égard  
 de ceux qui ne prêtoient leur argent que  
 par billet, il ne leur étoit point permis  
 de faire monter les intérêts plus haut  
 que le capital.

Jusqu'à Bocchoris les loix d'Egypte  
 permettoient au créancier de faire em-  
 prisonner son débiteur (12). On fait que  
 Sésostris, en montant sur le trône, paya  
 les

(8) Diod. l. 1. p. 75.

(9) Plut. t. 2. p. 529. E.

(10) Diod. l. 1. p. 106.

(11) Diod. l. 1. p. 90.

(12) Diod. l. 1. p. 90.

les dettes d'un grand nombre de gens détenus dans les prisons à la poursuite de leurs créanciers (13). Bocchoris abrogea cet usage; il permit seulement au créancier de faire saisir les biens de son débiteur pour en avoir le paiement; mais il défendit de faire arrêter & prendre au corps le débiteur lui-même (14). Selon avoit eu cette loi en vue quand il établit à Athènes ce qu'on appelloit la *Scisachtie*; loi qui ôtoit au créancier le pouvoir de contraindre par corps son débiteur à le payer (15); Diodore de Sicile ajoute qu'on blâmoit les autres Législateurs Grecs qui, ayant défendu de saisir les armes ou la charrue de quelqu'un à qui l'on avoit prêté de l'argent, avoient permis de faire saisir l'homme même pour le paiement de sa dette (16).

IIIe.  
PARTIE  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux; jusqu'à leur retour de la captivité.

Bocchoris avoit tellement excellé dans cette partie du gouvernement qui a l'administration de la justice pour objet, que plusieurs de ses ordonnances & de ses décisions subsistoient & s'observoient encore, du tems même que les Romains étoient maîtres de l'Egypte (17).

Je placerai après Bocchoris, Afychis, dont Hérodote rapporte une loi assez singulière sur les emprunts. Nous avons parlé

(13) Diod. l. 1. p. 63.

(14) Diod. Ibid. p. 90.

(15) Diod. Ibid. = Plut. in Solon. p. 86. D.

(16) Diod. Ibid.

(17) Diod. p. 106.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

parlé ailleurs du soin qu'avoient les Egyptiens de faire embaumer les morts, & de l'usage où ils étoient pour la plupart de les conserver dans des appartemens destinés à cet effet (18). Pour favoriser le commerce en facilitant le crédit, A-sychis fit une loi qui permettoit de prêter de l'argent à quiconque donneroit en gage le corps de son père (19). Mais la même loi ajoutoit que tout débiteur qui viendrait à mourir sans avoir retiré un gage si précieux, seroit privé des honneurs de la sépulture (20). On sentira l'efficacité de cette peine, si l'on veut se rappeler ce que j'ai dit ailleurs de la façon de penser des Egyptiens sur les devoirs funebres (21).

Peu de tems après les monarques dont nous venons de parler, l'Egypte éprouva une de ces catastrophes auxquelles tous les Etats sont exposés. Sabacos, Roi d'Ethiopie, s'en empara, & y régna pendant cinquante ans (22). Cette révolution ne fut que passagère. Ce Prince

(18) Diod. l. 1. p. 102. = Lucian. *de luctu* n. 21 t. 2. = Joan. Damascen. Orat. 1. p. 932. de *imag.* p. 714.

(19) Hérod. l. 2. n. 136.

(20) Hérod. *loco citato*.

(21) Prem. Part. l. 1.

(22) Hérod. art. 4. p. 55. n. 137. = Diod. l. 1. p. 75.

Si l'on s'en rapporte à Jules Africain, Sabacos aura succédé immédiatement à Bocchoris, qu'il prit & fit même bruler vif, *apud Syncell.* p. 74.

Diodo-

ce renonçant de lui-même à sa conquête, abdiqua la couronne, & s'en retourna en Ethiopie. On peut mettre à juste titre Sabacos au nombre des Législateurs de l'Egypte. Ce Prince né doux & humain, abolit la peine de mort, & ordonna qu'on employeroit les criminels, qu'on en jugeroit dignes, aux travaux publics. Il pensoit que l'Egypte retireroit plus de profit & d'avantage de ce genre de supplice qui, imposé pour la vie, lui paroïssoit également propre à punir & à réprimer les crimes (23).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Quelque tems après Sabacos, Psammétique monta sur le trône. Ce Prince fit un changement considérable dans les anciennes maximes du gouvernement. Jusqu'alors l'Egypte avoit été fermée aux autres nations (24). Il n'y avoit que la ville de Naucrète où il leur fût permis d'abor-

Diodore ne fait régner Sabacos que long-tems après Bocchoris. l. 1. p. 75.

Hérodote, dont le suffrage est d'un si grand poids dans tout ce qui concerne l'Egypte, ne fait nulle mention de Bocchoris, & fait régner Sabacos immédiatement après Anyfis, successeur d'Asychis. l. 2. n. 137.

Quelques Chronologistes modernes croient que l'Asychis d'Hérodote & le Bocchoris de Diodore ne sont qu'un seul & même personnage, désigné sous deux noms différens. C'est ici un de ces points de critique que je n'entreprendrai point d'éclaircir, & moins encore de décider.

(23) Hérod. Diod. *locis cit.*

[24] Hérod. l. 2. n. 154. = Diod. l. 1. p. 78. = Strabo l. 17. p. 1142.

— d'aborder & de faire le commerce (25).  
 IIIe. Les Egyptiens mêmes, si l'on en croit  
 PARTIE. les Ecrivains de l'antiquité, étoient dans  
 Dep. l'é. l'usage de tuer ou de faire esclaves tous  
 tabl. de la l'usage de tuer ou de faire esclaves tous  
 Royauté les étrangers qu'on surprenoit ailleurs le  
 chez les long des côtes (26). Psammitique chan-  
 Hébreux, gea entièrement de maximes. Il ouvrit  
 jusqu'à ses ports au commerce de toutes les na-  
 leur re- tions, favorisa la navigation dans ses  
 tour de la mers, & accorda toutes sortes de privi-  
 captivité. lées à quiconque vouloit venir s'établir  
 en Egypte (27). Ce Prince aima & pro-  
 tégea particulièrement les Grecs. Il de-  
 voit son salut & son rétablissement aux  
 Ioniens & aux Cariens (28). Non con-  
 tent de les récompenser libéralement, il  
 voulut les fixer dans ses Etats; & pour  
 les y engager, il leur distribua des fonds  
 de terre considérables (29). Il leur don-  
 na même de jeunes enfans Egyptiens à  
 élever, avec ordre de leur apprendre la  
 langue grecque (30). Psammitique fit  
 plus; il voulut que les princes ses en-  
 fans, reçussent une éducation semblable  
 à celle des Grecs (31). Il s'allia même  
 par des traités avec les Athéniens & les  
 autres peuples de la Grèce (32).

Amasis,

(25) Hérod. l. 2. n. 179.

(26) Diod. p. 78. & 80.

(27) Diod. Ibid.

(28) Hérod. l. 2. n. 152, 153. = Diod. l. 1. p. 77.

(29) Hérod. n. 158. = Diod. p. 78.

(30) Diod. Ibid.

(31) Diod. Ibid.

(32) Hérod. l. 2. n. 154. Diod. l. 1. p. 78.

Amasis, un des successeurs de Psammitique, se conduisit par le même esprit. Il fit beaucoup de bien aux Grecs, & leur permit de s'établir dans la ville de Naucratis. Il donna même la permission à ceux qui ne venoient en Egypte que pour y trafiquer, de bâtir dans certains lieux des autels & des temples (33).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Amasis, par la sagesse de son gouvernement, a mérité d'être mis au nombre des Législateurs de l'Egypte (34). On attribue à ce Prince quelques nouvelles ordonnances sur le département des provinces. Il passoit même pour avoir mis la dernière main à la forme du gouvernement (35). L'Egypte fut parfaitement heureuse sous son règne. On y comptoit alors jusqu'à vingt mille villes toutes bien peuplées (36). Afin de maintenir l'ordre parmi une si prodigieuse multitude d'habitans, Amasis fit une loi dont on ne peut trop admirer la sagesse. Cette loi obligeoit chaque particulier de venir déclarer tous les ans au Gouverneur de la province son nom, sa profession, & les moyens dont il subsistoit. Celui qui ne satisfaisoit pas à la loi, ou qui faisoit une fausse déclaration, & ne pouvoit montrer

(33) Hérod. l. 2. n. 178.

(34) Diod. l. 1. p. 106.

(35) Diod. Ibid.

(36) Hérod. l. 2. n. 177.

Ce fait me paroît de beaucoup exagéré. Voyez les Mémoires de Trév. Janv. 1752. p. 30. & 31.

montrer qu'il vivoit par des moyens honnêtes, étoit puni de mort (37). Hérodote & Diodore disent que Solon emprunta cette loi des Egyptiens, & l'établit à Athènes (38), où elle subsistoit encore du tems d'Hérodote, dans toute sa force. Mais d'autres Auteurs attribuent avec plus de justice & de fondement, l'établissement de cette loi à Dracon (39), antérieur à Solon de quelques années. Cette même loi au reste avoit lieu chez plusieurs peuples (40).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Amasis doit être regardé comme le dernier souverain de l'ancienne monarchie Egyptienne. Il fut même assujéti par Cyrus, si nous en croyons Xénophon (41). Mais ce ne fut que sous Psamménite, son fils, que Cambyse renversa le trône des Rois d'Egypte, & que ce pays florissant & si renommé ne fit plus qu'une province du vaste Empire des Perses. L'Egypte ne se releva point de ce coup mortel. Ce royaume passa successivement sous la domination des Grecs & des Romains. Je ne fais qu'indiquer ces événemens, dont le récit appartient à des siècles qui passent les bornes que je me suis prescrites.

En

(37) Hérod. l. 2. n. 177. = Diod. l. 1. p. 88.

(38) Loco cit.

(39) Voy. Marsh. p. 594. 595.

(40) Voy. Perizon. ad Ælian. var. hist. l. 4. c. 1. p. 328.

(41) Marsh. p. 588.

En parlant des institutions civiles & politiques des Egyptiens, je me suis contenté jusqu'à présent d'exposer les faits tels que je les ai trouvés dans les anciens Historiens. Maintenant que je crois avoir rapporté tout ce qui peut appartenir à cet objet, proposons quelques réflexions sur la constitution politique, & les loix de cette monarchie.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Toute l'antiquité s'est accordée à combler d'éloges les Egyptiens sur la sagesse de leur gouvernement. Les plus fameux personnages de la Grece, ceux dont on a le plus vanté les lumières & la prudence, s'étoient transportés en Egypte pour s'instruire des loix & des coutumes de cette nation (42). C'est dans cette source que les législateurs Grecs avoient été puiser les règles & les principes du gouvernement (43). Les écrivains modernes non-seulement ont adopté le suffrage des anciens, ils ont encore enchéri sur la matière. Rien n'égale l'idée qu'ils nous donnent de l'Egypte. A les entendre, ce pays sembleroit n'avoir été autrefois habité que par des sages : une république de philosophes ne présenteroit pas un tableau plus satisfaisant. Mais le portrait n'est-il point embelli ? & ne doit-on pas un peu rabatre de la haute opinion qu'on

a

(42) Diod. l. I. p. 79. 80. 107.

(43) Ibid. & p. 100. = Isocrat. in Busirid. p. 329. = Strabo l. 10, p. 738. D. = Plut. t. I. p. 41. F.

— a communément de la politique des Egyptiens, & de la sagesse de leurs loix? C'est ce qu'il faut examiner sans partialité ni prévention.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Je ne mettrai certainement pas au nombre des loix qui ont dû mériter tant d'éloges aux Egyptiens, celle qui concernoit les voleurs. Il leur étoit ordonné de se faire inscrire chez leur chef, & d'y porter sur le champ tout ce qui seroit dérobé. On étoit sûr de retrouver les effets volés, pourvu qu'on en désignât le nombre, la qualité, & qu'on marquât le tems & le lieu où le vol s'étoit fait. Il en coûtoit le quart du prix pour se les faire rendre (44). On a voulu excuser les Egyptiens sur ce règlement qui ne fait pas honneur à leur sagesse. Le législateur, dit-on, sentant qu'il ne pouvoit empêcher le vol, avoit donné aux citoyens un expédient facile pour recouvrer ce qui leur étoit dérobé (55). Mais si l'on ne peut pas détruire ce malheureux penchant qui porte les hommes à s'approprier le bien d'autrui, du moins ne faut-il pas l'autoriser. Rien n'y étoit plus propre que cette loi. Les voleurs étoient non-seulement assurés de l'impunité, mais même d'une récompense.

On peut faire aux Egyptiens un reproche

(44) Diod. l. I. p. 90. = A. Gellius. l. II. c. 28. p. 540. 541.

(45) Diod. l. I. p. 91.

che encore mieux fondé sur le pouvoir excessif qu'ils avoient laissé prendre à leurs prêtres. Arbitres de la nation, & maîtres de toutes les affaires (46), ils réunissoient l'autorité temporelle à celle qu'ils tenoient de la religion. Le Souverain même leur étoit en quelque sorte subordonné. Ils avoient le droit de censurer journellement sa conduite, de lui donner des avertissemens (47), & de diriger toutes ses actions. Il y a plus : par la constitution primitive de la monarchie, le trône en Egypte étoit héréditaire ; mais il arrivoit quelquefois que la famille régnante venoit à s'éteindre : alors on mettoit la couronne sur la tête de celui que la nation jugeoit le plus digne de la porter. Ce nouveau monarque ne pouvoit être pris que dans le corps des prêtres, ou dans l'état militaire : si le choix tomboit sur un militaire, il falloit aussi-tôt qu'il se fût recevoir dans l'ordre sacerdotal (48). Mais on n'exigeoit pas d'un prêtre, dans pareille circonstance, qu'il se fût admettre dans l'ordre militaire, tant les Egyptiens avoient de vénération pour leurs prêtres, seuls dépositaires des loix & des sciences de la nation.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Il faudroit ne point connoître les hommes

(46) Voy. pr. Part. L. I. art. IV. p. 47. & 48.

(47) Diod. l. I. p. 81. 84.

(48) Plato in Polit. p. 550. B. = Plut. t. 2. p.

mes pour ne pas sentir les inconvéniens d'une pareille maxime. Tant de pouvoir, & des distinctions si flatteuses ne pouvoient que partager l'autorité souveraine, & inspirer aux prêtres du mépris pour tout le reste de la nation; mépris qui devoit nécessairement tourner au détriment de l'Etat. Hérodote en rapporte un exemple bien marqué dans ce qui se passa sous le regne de Séthon, prêtre de Vulcain, qui fut élu Roi quelque tems après Sabacos (49).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

A peine Séthon se vit-il affermi sur le trône, qu'il maltraita les gens de guerre, comme s'il ne devoit jamais avoir besoin de leur secours. Il alla même jusqu'à les dépouiller des fonds de terre que les Rois ses prédécesseurs leur avoient accordés (50). Séthon ne tarda pas à se repentir d'une conduite si indiscrete. Sennachérib, Roi d'Assyrie, étant venu fondre sur l'Egypte, il ne se trouva personne dans la noblesse & dans l'état militaire qui voulût prendre les armes. Séthon se vit réduit à faire tête à l'ennemi avec une armée levée à la hâte, & composée d'artisans, d'ouvriers, & d'autres gens de la plus basse profession (51). Il ne dûit son salut qu'à la nouvelle que reçut Sennachérib de l'approche de Tharaca, Roi d'Ethiopie, qui venoit au secours de

(49) L. 2. n. 14.

(50) L. 2. n. 14.

(51) Id. Ibid.

de l'Egypte à la tête d'une puissante armée (52). Les prêtres intéressés à faire valoir cet événement, qui sembloit justifier la conduite de Séthon, ne manquèrent pas de publier que Sennachérib avoit été repoussé par une voie miraculeuse. Ils inventèrent même une fable qui en attribuoit toute la gloire à Séthon (53). C'est ce qu'il importe peu d'examiner. Cet exemple suffit pour montrer les mauvais effets du trop de privilèges & de distinctions dont les prêtres jouissoient en Egypte.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Je passe à l'article le plus important de la politique des Egyptiens. Tout le peuple étoit partagé en un certain nombre de classes (54). Les professions étoient héréditaires dans chaque famille: le fils étoit obligé d'embrasser celle de son père (55). Les deux principaux corps de l'Etat, l'ordre militaire & le sacerdoce, étoient tellement séparés & divisés, qu'une personne de race sacerdotale ne pouvoit entrer dans l'état militaire, & réciproquement une personne de famille militaire ne pouvoit être reçue dans l'ordre des prêtres (56). On a beaucoup loué cette institution. Je suis bien éloigné d'en

(52) Jos. Antiq. l. 10. c. 1. = 4 Reg. c. 19. v. 9.

(53) Hérod. l. 2. n. 141.

(54) Voyez la second. Part. L. I. c. II.

(55) Ibid.

(56) Diod. l. 1. p. 84. 85.

IIIe. PARTIE. Dép. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

d'en porter un pareil jugement. Je la crois au contraire des plus blâmables & des plus pernicieuses. Comme il s'agit ici d'un point essentiel, & d'un principe qui intéresse particulièrement le bonheur & le maintien des Etats, il sera bon d'examiner & de discuter avec attention les avantages & les inconvéniens qui peuvent résulter de l'établissement des professions héréditaires dans les familles.

On peut dire, en faveur des professions héréditaires, qu'on fait mieux ce qu'on a toujours vû faire, & ce à quoi on s'est uniquement exercé dès l'enfance. On acquiert conséquemment bien plus de facilité à exceller dans un art. Chacun ajoute sa propre expérience à celle de ses ancêtres. Par ce moyen chaque art & chaque science doivent être portés au plus haut degré de perfection. Cette coutume d'ailleurs éteint toute ambition mal entendue ; chacun demeure content dans son état, & n'aspire point à en sortir pour monter à un rang plus élevé. Voilà quels peuvent être à-peu-près les avantages des professions héréditaires. Le premier coup d'œil est en leur faveur. Je crois néanmoins ces raisonnemens plus spécieux que solides. Disons mieux : une pareille institution est entièrement contraire aux maximes fondamentales de la société & de la saine politique.

Cette noble ambition qui fait l'ame & le soutien des Etats, ne peut jamais se trou-

trouver dans les pays où les professions sont héréditaires. On détruit par ce moyen toute émulation. Qu'on ne dise pas que chacun fera mieux sa profession; lorsqu'il lui sera défendu de la quitter pour en embrasser une autre. Je dirai toujours qu'on fera mieux sa profession, lorsqu'en y excellant on pourra se flatter de parvenir à une autre plus relevée. D'ailleurs, qui ne voit que par cette maxime on gêne l'esprit & les talens? Tel qui n'a point reçu de la nature d'aptitude à la profession pour laquelle il est destiné, auroit peut-être excellé dans une autre, si le choix en avoit été remis à sa disposition. On pourroit étendre bien davantage ces réflexions; mais comme dans ces sortes de questions, l'expérience prouve plus que les raisonnemens, jettons un coup d'œil sur les nations qui se sont le plus distinguées par les lumières de leur esprit, & par l'étendue de leurs connoissances. Nous verrons que ce n'est point chez les peuples où les professions étoient héréditaires, que les arts & les sciences ont fait les plus grands progrès.

Les professions n'étoient point héréditaires chez les Grecs; cependant quelle différence entre les productions des Grecs & celles des Egyptiens! On admirera tant qu'on voudra ces masses énormes qui rendent encore aujourd'hui l'Egypte si fameuse. Je rendrai justice à la grandeur de ces entreprises & à la so-

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

lidité qu'on a su leur donner; mais je  
 ferai plus frappé de la dépense, de la  
 patience, & du travail infatigable qu'ont  
 coûté les pyramides & les obélisques,  
 que je ne ferai touché du goût & du  
 génie des artistes qui ont élevé ces mo-  
 numens. J'en dirai autant des sciences  
 dont les Grecs peuvent avoir reçu les  
 premières teintures des Egyptiens, mais  
 qu'ils ont portées à un point où jamais  
 elles ne sont parvenues en Egypte.  
 Mettons les Romains à côté des Eryp-  
 tiens, le parallèle ne fera pas moins  
 défavorable à ces derniers, quoique les  
 arts & les sciences ne soient pas la partie  
 où les Romains se sont le plus distin-  
 gués.

Passons aux nations qui subsistent encore  
 aujourd'hui, & faisons entre elles la mê-  
 me comparaison. Deux peuples fameux  
 se présentent dans l'Asie, les Indiens &  
 les Chinois. Aux Indes le fils est obligé  
 de suivre la profession de son père (57).  
 Il n'en est pas de même à la Chine (58).  
 Je ne suis pas plus partisan qu'un autre  
 des Chinois, & je suis bien éloigné de  
 regarder cette nation avec les mêmes  
 yeux que quelques auteurs voudroient  
 nous la faire envisager. Néanmoins il  
 faut convenir qu'il n'y en a point dans  
 l'Asie qu'on puisse lui comparer; & il  
 s'en faut bien que les arts & les scien-  
 ces

(57) Lettre édif. t. 5. p. 18. 19.

(58) Lettre édif. t. 24. p. 40.

ces soient aussi florissans aux Indes qu'à la Chine. Je pourrois encore parler des Arabes, si je voulois m'étendre sur cette question que je terminerai en disant qu'on ne peut citer aucun peuple, où les professions fussent héréditaires, qui se soit distingué par ses talens & ses connoissances. Je dis au contraire que cette institution n'est propre qu'à rétrécir l'esprit, & à l'arrêter dans les progrès qu'il pourroit faire. C'est, au reste, le moindre des abus qui résultent des professions héréditaires. Faisons voir qu'une pareille maxime doit infailliblement entraîner la ruine de l'Etat où elle a lieu.

L'expérience journaliere prouve que dans tous les pays les familles se multiplient inégalement. Il peut arriver qu'une tribu se multiplie à l'infini. Alors ceux qui la composent, n'ayant que le même métier pour subsister, tomberont nécessairement dans la misere, & deviendront inutiles & même à charge à l'Etat. Par une raison contraire on est en danger de perdre plusieurs arts utiles & essentiels par le dépérissement des tribus qui en sont dépositaires. D'ailleurs il naît tous les jours de nouveaux arts enfantés par de nouveaux besoins & par de nouvelles découvertes. Comment cultiver ces arts dans les Etats où chaque famille est attachée à une certaine profession ? Il faut donc créer à chaque fois de nouvelles tribus, & assigner de nouveaux rangs. Enfin il y a des arts

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'e-  
tabl. de la  
Royaumé  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

qui s'abolissent par l'expérience & la conviction qu'on acquiert de leur peu d'utilité. Que deviendront alors les familles qui en étoient dépositaires? & comment pourront-elles se soutenir & subsister?

Quelque grands que soient ces inconvéniens, il en est cependant encore d'une bien plus dangereuse conséquence.

Quel est le but principal de la société? C'est l'union & la concorde entre les citoyens. Ces avantages inestimables ne peuvent jamais se trouver dans les Etats où les professions sont héréditaires & attachées à certaines familles. Ces sortes de distinctions entraînent une aversion invincible, bien différente des sentimens qui naissent de la seule différence des rangs, différence qui n'exclut point un attachement réciproque entre les inférieurs & les supérieurs. Les hommes liés & attachés dès l'enfance à une certaine profession, ne connoissent, n'estiment que cette profession, & méprisent souverainement toutes les autres. De-là s'ensuit une haine innée, une jalousie indélébile, un mépris mutuel entre tous les membres de l'Etat. Par cette mauvaise politique on détruit les motifs d'égards, d'intérêts & de considération, qui sont la base & le soutien de toute espèce de gouvernement; on rend la plus grande partie des citoyens inutiles les uns aux autres; on va directement contre le vœu de la société, dont le but est de rapprocher les esprits, & de por-

ter les personnes qui composent un E-  
tat, à se regarder comme freres & com-  
me membres d'un seul & même corps. On arrête les effets les plus salutaires  
que les hommes doivent tirer de l'habi-  
tude & de la nécessité de vivre ensem-  
ble. Dans ces Etats chacun regarde  
comme étranger, comme une espece  
d'ennemi, un homme qui est d'une au-  
tre tribu que la sienne. Prenons enco-  
re un exemple, & jugeons du passé par  
le présent.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

De tous les tems, le peuple aux gran-  
des Indes a été partagé en différentes  
*Castes* ou tribus. De tous les tems les  
professions y ont été héréditaires dans  
les familles, & il n'a jamais été permis  
aux tribus de s'allier les unes aux au-  
tres (59). Quel est l'effet de cette fu-  
neste politique? Chaque tribu a son lan-  
gage, sa religion, ses usages, ses cou-  
tumes & ses loix particulieres (60). Il  
y a autant de temples ou Pagodes que  
de tribus; point de communication, nul-  
le relation, tout est séparé. Chaque pa-  
gode est desservie par les ministres de sa  
tribu (61). Chaque métier est renfermé  
dans

(59) Diod. l. 2. p. 153. 154. = Strabo l. 15.  
p. 1029. 1033. = Arrian. de Ind. p. 530. 533.

(60) Voyage de la Boulaye le Gouz. p. 159. 160.  
122. = Voyage d'Ovington, t. 1. p. 292. = Lettr.  
édif. t. 12. p. 67.

(61) La Boulaye, p. 159. = Voyage de Pyrard,  
p. p. 277.

dans sa caste , & ne peut être exercé  
 que par ceux dont les parens en faisoient  
 profession (62). Un homme d'une cas-  
 te inférieure, quelque mérite qu'il ait,  
 ne peut jamais s'élever à une caste su-  
 périeure (63). Les sciences sont inac-  
 cessibles à toutes autres tribus qu'à celle  
 des Bramines & des Rajas (64). Deux  
 hommes de différentes castes ne peuvent  
 point manger ensemble, s'approcher, ni  
 converser familièrement (65). On en  
 vient souvent aux mains au sujet de la  
 préséance (66). On ne sauroit conce-  
 voir à quels excès cet entêtement &  
 cette prévention sont capables de porter  
 les esprits (67). Il y a telle caste si bas-  
 se & si méprisable, que ceux qui en  
 sont, n'oseroient regarder en face un  
 homme d'une caste supérieure. S'ils pre-  
 noient cette liberté, il auroit droit de  
 les tuer sur le champ (68). Je n'oserois  
 assurer que le partage du peuple en dif-  
 férentes classes, & les professions héréditaires  
 produisissent d'aussi mauvais ef-  
 fets chez les Egyptiens; mais s'il en étoit

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

(62) Lettr. édif. t. 5. p. 18.

(63) Lettr. édif. t. 24. p. 204.

(64) Ibid. t. 26. p. 221. = Mém. de Trev. Mars, 1701. p. 17.

(65) Lettr. édif. t. 12. p. 67. = Voyage de Py-  
 rard, p. 273, &c. = Anc. Relat. des Indes & de  
 la Chine. p. 123. 124.

(66) Lettr. édif. t. 12. p. 68.

(67) Ibid. p. 96, &c.

(68) Ibid. p. 68.

toit de même, comme il y a bien de l'apparence (69), que penser des vûes & de la sagesse de leurs premiers législateurs?

Il y avoit un défaut encore plus essentiel dans la constitution du gouvernement Egyptien. Il étoit permis aux freres & aux sœurs de s'épouser (70). Cet usage est entièrement contraire aux règles & aux principes de la bonne politique. Il n'a pû avoir lieu que dans les tems où il falloit peupler la terre vuide d'habitans. Il a dû cesser dès que le genre humain a commencé à se multiplier, & que les sociétés politiques se sont formées. Les seules lumieres de la raison ont éclairé la plupart des législateurs sur les inconvéniens qui résultent des mariages entre freres & sœurs. Ils ont senti que les familles ne se mêloient point les unes avec les autres, chacune formeroit dans l'Etat un corps isolé & séparé; motif qui doit nécessairement aliéner les esprits. Les Chinois suivent des maximes bien plus sages que n'étoient celles des Egyptiens. Les loix de la Chine défendent non seulement les mariages entre freres & sœurs, elles ne permettent pas même de s'allier dans la même famille, quelque éloignée que soit la parenté (71). Cette loi est très-pru-

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

(69) Voyez Hérod. l. 2. n. 47. 167.

(70) Voyez la premiere Partie, Liv. I. art. IV. p. 49.

(71) Martini. l. 1. p. 31.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

dente, & part d'une politique très-pro-  
fonde. Elle a été établie, non-seule-  
ment pour engager les citoyens à s'unir  
d'intérêt & de fortune, mais aussi pour  
prévenir les confédérations & les unions  
entre certaines familles, unions toujours  
pernicieuses à un Etat.

Ce qu'on a trouvé de plus estimable  
dans le caractère d'esprit des Egyptiens,  
est l'attachement & le respect qu'ils a-  
voient pour leurs loix & leurs coutu-  
mes. On leur a donné les plus grands  
éloges sur leur constance à les obser-  
ver, & à ne rien changer dans les usa-  
ges primitifs de la monarchie. Une cou-  
tume nouvelle étoit, dit-on, un prodi-  
ge en Egypte. Tout s'y faisoit toujours  
de la même manière (72). Les Egyp-  
tiens ne vouloient rien emprunter des  
autres peuples (73).

Je dirai d'abord qu'à cet égard les E-  
gyptiens ne méritent aucun éloge parti-  
culier. Cette façon de penser leur est  
commune avec tous les peuples de l'O-  
rient. On fait que les Orientaux ont un  
grand attachement pour leurs usages. Ils  
n'en changent point. Leurs façons de  
penser & d'agir sont les mêmes qu'elles  
ont été de tous les tems. Il est certain  
d'ailleurs que la températute de l'air &  
la

(72) Plâto de Leg. l. 2. p. 789. l. 7. p. 826.  
= Diod. l. 1. p. 74. = Porphyri, de abst. l. 4.  
p. 370. 371.

(73) Hérod. l. 2. n. 91.

la position des climats influent considérablement sur le génie & le caractère des peuples. La température de l'Egypte toujours uniforme, rendoit les Egyptiens solides & constants. Reste à savoir si cette vertu n'est pas un vice, lorsqu'elle est portée à l'excès.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

On ne peut faire trop de réflexions, & prendre trop de précautions quand il s'agit de toucher aux anciennes constitutions d'un Etat, & d'y faire quelques changemens; mais ce scrupule doit cependant avoir des bornes. Il est certain, par l'expérience, que telle loi qui étoit bonne dans un tems, cesse souvent de l'être dans un autre, & peut même entraîner de grands inconvéniens. Il est également vrai qu'il y a de certaines loix dont le tems seul a pû faire reconnoître l'abus & les mauvais effets. Les circonstances changent, & alors il faut nécessairement changer le système politique, abolir les anciennes loix, & en substituer de nouvelles. Il est impossible que le premier législateur ait pû tout prévoir. Pourquoi enfin ne vouloir pas profiter des découvertes utiles faites dans les différens climats? Un règlement en est-il moins bon, parcequ'il n'est pas notre ouvrage? Est-ce un motif pour ne pas se l'approprier, quand on voit les avantages qui peuvent en résulter? Enfin l'attention à maintenir les anciennes loix & le respect pour les anciens usages, ne doit pas s'étendre jusqu'aux

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

objets qui sont purement du ressort de l'esprit & de l'imagination. Les sciences & les arts ne se perfectionnent que par le tems. Chaque jour on acquiert de nouvelles lumières, chaque jour les vues s'étendent & se rectifient. L'expérience fait reconnoître l'abus & l'erreur des anciennes pratiques. Il est alors de la bonne politique de réformer les usages vicieux, de chercher de meilleures méthodes, & de les substituer aux anciennes. C'est néanmoins ce qu'on ne pouvoit faire en Egypte. Il falloit constamment s'en tenir aux usages primitifs. Il n'étoit permis en aucune occasion de s'en écarter : les loix le défendoient expressément (74).

C'est par l'effet de cette façon de penser vicieuse que, généralement parlant, les peuples de l'Orient n'ont fait aucun progrès dans quelque genre que ce soit. Ils n'ont tiré aucun parti, aucun avantage de leur commerce fréquent avec les nations de l'Europe. Constamment bornés & attachés à leur anciens usages, ils sont aujourd'hui les mêmes qu'ils étoient il y a 3000 ans. Je crois en trouver la raison dans ce que j'ai dit précédemment sur l'établissement des professions héréditaires dans les familles. Il faudroit, si on laissoit introduire de nouveaux arts, créer de nouvelles castes, & voir périr de

(74) Plato. Diod. Porphy. *locis supra cit.*

de misere celles qui étoient dépositaires des anciennes connoissances.

Malgré les défauts que nous venons de relever dans la politique des Egyptiens, il faut cependant rendre justice à ces peuples, & convenir que ces imperfections sont rachetées par quantité de maximes excellentes & de principes admirables, dignes, en un mot, de nous faire concevoir à bien des égards, une idée avantageuse de leurs législateurs.

Les Egyptiens ont certainement connu plusieurs des véritables maximes du gouvernement. Cette nation grave & sérieuse comprit d'abord que le vrai but de la politique doit être de rendre les peuples heureux, & qu'ils ne peuvent l'être qu'autant qu'on leur inspire des sentimens de vertu & de reconnoissance. C'est dans cette vûe que le législateur voulut que les citoyens se respectassent beaucoup, que chacun sentît à chaque instant ce qu'il devoit aux autres. De-là ces loix sévères contre le meurtre, l'adultere, le viol, & tous ces réglemens inventés & établis pour mettre les citoyens à la garde les uns des autres (75). De-là ce respect infini qu'on avoit pour les vieillards. Les jeunes gens étoient obligés de se lever devant eux, & de leur céder par-tout la premiere place (76).

Le

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

(75) Voyez la prem. Part. L. I. art. 2. p. 53.

(76) Hérod. l. 2. n. 80.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Le législateur avoit donné enfin aux règles de la civilité la plus grande extension (77). C'étoient autant de liens civils & politiques, imaginés pour contenir le peuple, & maintenir la paix & le bon ordre entre les citoyens ; c'étoient autant de moyens propres à inspirer la douceur, & capables d'entretenir l'union, en bannissant tous les vices qui partent d'un caractère dur & grossier.

De ce même principe sont émanées les loix sur la sépulture des morts, l'usage de les embaumer, de les déposer dans des sépulchres magnifiques, & de regarder le cadavre d'un pere comme le gage le plus sûr qu'un débiteur pût donner à son créancier (78). Toutes ces institutions entretenoient l'amour & la vénération pour les parens. Il étoit impossible qu'on eût tant de respect pour les peres après leur mort, sans être porté à avoir pour eux les plus grands égards pendant qu'ils vivoient. La gloire qu'on a donnée aux Egyptiens d'être les plus reconnoissans de tous les hommes (79), montre la justesse des mesures que le législateur avoit employées pour graver cette vertu dans le cœur de ses peuples.

Quelles louanges enfin ne méritent pas

(77) Ibid.

(78) *Suprà.* p. 14.

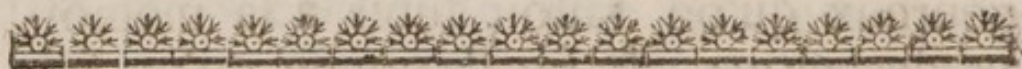
(79) Diod. l. 1. p. 102.

pas les Egyptiens sur ce jugement rigoureux qu'on faisoit subir à la mémoire des morts, & sur l'examen qu'on faisoit de leur vie, pour décider s'ils méritoient les honneurs de la sépulture ! L'audience se tenoit en public. C'étoit le peuple qui décidoit, & prononçoit la sentence (80). Il n'est point dans ces occasions de juge plus compétent. Ce moyen étoit excellent pour contenir tout le monde dans le devoir, les Rois même ne pouvant s'y soustraire. L'Histoire ne présente point de coutume plus sage & plus politique : coutume qui devoit inspirer aux citoyens les plus grands sentimens d'honneur & de vertu. De pareilles maximes ont toujours été le fondement des Empires que nous savons avoir subsisté le plus long-tems & le plus glorieusement.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

(80) Ibid. p. 24. 103.





## CHAPITRE V.

*La Grèce.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux ,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

J'AI déjà indiqué dans le volume précédent une partie des révolutions que la Grèce a éprouvées au commencement des siècles qui nous occupent présentement. On y a vu que le retour des Héraelides dans le Péloponnèse avoit fait entièrement changer de face aux différentes principautés de cette partie de l'Europe (1). On se souvient aussi que vers le même tems Thèbes & Athènes changerent la forme de leur gouvernement, qui devint Republicain, de Monarchique qu'il avoit été jusqu'alors (2). Il y eut encore d'autres mouvemens dans la Grèce. Quelques-uns des royaumes qui s'étoient formés originairement s'éteignirent. Il s'en éleva de nouveaux. Plusieurs villes, à l'exemple de Thèbes & d'Athènes, s'érigerent aussi en républiques (3). L'histoire de tous ces différens Etats n'est pas également intéressante.

On

(1) Voyez la 2 Partie. L. I. c. 3. art. 6.

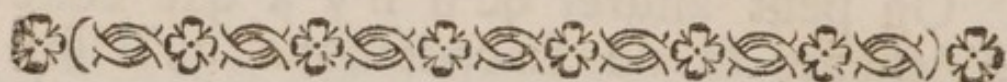
(2) Ibid.

(3) Pausan, l. 1. c. 43. p. 103.

On peut affurer qu'il n'y a que celle d'Athènes & de Lacédémone qu'il soit important de connoître. Ces deux villes par l'ascendant & la supériorité qu'elles acquirent dans la Grèce, donnerent le mouvement, & si l'on peut le dire, le ton à toute la nation: Athènes & Lacédémone ont présidé à tous les événements auxquels les Grecs ont eu part: ainsi en étudiant avec soin l'histoire de ces deux villes, on peut connoître parfaitement le caractère, le génie & la politique des Grecs. Je ne m'attacherai donc qu'à exposer les principes du gouvernement d'Athènes & de Lacédémone, à en examiner la forme, & à faire sentir les différences qu'il y avoit entre les maximes qui guidoient ces deux républiques.

IIIe  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.





## ARTICLE I.

*Athènes.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

**Q**UOIQUE les Athéniens aient été, comme tous les Etats de la Grèce, originai-  
rement gouvernés par des Rois, jamais peuple n'a eu plus de pen-  
chant pour la Démocratie. Le pouvoir  
de leurs Rois, restreint presque au com-  
mandement des armées, disparoissoit pen-  
dant la paix. (1). Plutarque observe  
que dans le dénombrement qu'Homere  
fait des forces de la Grèce au siège de  
Troie, les Athéniens sont les seuls aux-  
quels ce Poëte donne le nom de Peu-  
ple (2). Cependant ils étoient encore  
soumis à des Rois (3). Homere a vou-  
lu sans doute par cette distinction, fai-  
re connoître le penchant que les Athé-  
niens avoient pour la Démocratie, &  
donner à entendre que la principale au-  
tori-

(1) Voyez la seconde Part. L. I. art. 7.

(2) Iliad. l. 2. v. 54. = Plut. in Thes. p.  
31. D.

(3) Ils avoient alors pour Roi Mnesthée qui  
avoit enlevé la couronne à Thésée.

torité résidoit dans le peuple. Le différend qui, à la mort de Codrus, s'éleva entre ses enfans, fournit aux Athéniens, ennuyés du gouvernement Monarchique, un prétexte pour l'abolir.

Codrus, ce prince qui se sacrifia si généreusement pour son peuple, avoit laissé deux enfans, Médon & Nilée (4). Médon étoit l'aîné, & devoit en cette qualité succéder à la couronne; mais Nilée s'y opposa, sous prétexte que Médon étant boiteux, une pareille difformité dégradait la majesté du trône (5). Les Athéniens remirent la décision de ce différend à l'oracle de Delphes. La Pythie prononça en faveur de Médon, & lui adjugea la couronne (6).

Cette décision qui confirmoit le droit de Médon, auroit dû lever tous les obstacles; mais ou le peuple n'y eut point d'égard, ou, ce qui est plus vraisemblable, la réponse de l'oracle renfermoit quelque sens ambigu que les Athéniens interpréterent selon la disposition où ils étoient d'abolir la royauté (7). Quoi qu'il en soit, ils prirent de-là occasion de changer la forme de leur gouvernement, & de supprimer l'autorité royale. Jupiter fut déclaré seul monarque

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(4) Paus. l. 7. c. 2. init.

(5) Ibid.

(6) Ibid.

(7) Voyez Marsh. p. 340.

IIIe PAR- que d'Athènes (8). On choisit pour gou-  
TIE. Dep. verner l'Etat, des Magistrats auxquels on  
l'établ. de donna le nom d'Archontes. Médon  
la Royau- n'eut d'autre avantage que d'être hono-  
té chez les ré de cette dignité. Les premiers Ar-  
Hébreux, chontes furent perpétuels. Celui qui é-  
jusqu'à leur retour toit revêtu de cette charge, la gardoit  
de la cap- pendant toute sa vie (9).  
tivité.

Cette nouvelle forme de gouverne-  
ment subsista pendant 331 ans. Mais  
l'archontat perpétuel parut au peuple  
d'Athènes, amateur excessif d'une liber-  
té sans bornes, une image trop vive de  
la royauté. Résolus d'en abolir jusqu'à  
l'ombre même, les Athéniens réduisirent  
l'exercice de l'archontat à dix années (10).

Ce retranchement ne les tranquillisa pas  
encore. La jalousie & l'inquiétude na-  
turelle des Athéniens leur fit trouver trop  
long & trop dangereux cet espace de  
dix années. Dans la vûe de ressaisir plus  
souvent l'autorité qu'il ne confioit qu'à  
regret à ses Magistrats, ce peuple om-  
brageux jugea à propos d'abrégier le tems  
de leurs fonctions, & il réduisit enfin  
l'archontat à une année seulement d'e-  
xercice (11).

Ces révolutions exposèrent Athènes  
aux plus grands malheurs. Une puissan-  
ce aussi limitée que celle des Archon-  
tes,

(8) Marsh. p. 340.

(9) Ibid.

(10) Ibid.

(11) Ibid.

tes, n'étoit pas capable de contenir des esprits remuans, devenus jaloux à l'ex-  
cès de la liberté & de l'indépendance. Les  
factious & les querelles renaissoient cha-  
que jour: on ne s'accordoit sur rien (12).  
Il seroit bien difficile de remarquer exac-  
tement quelle a été jusqu'à Solon la  
forme du gouvernement d'Athènes. Les  
Auteurs anciens ne se sont point expli-  
qués précisément sur ce sujet. On ne  
trouve rien dans leurs écrits qui puisse  
nous en éclaircir. Il y a bien de l'ap-  
parence que pour la police & la manu-  
tention de l'Etat, on suivit la plupart  
des loix par lesquelles Athènes étoit  
gouvernée dans le tems qu'elle étoit sou-  
mise à ses Rois (13).

IIIe  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

La situation où se trouvoit Athènes,  
auroit à la fin entraîné sa ruine totale.  
Les malheurs instruisent. Les Athéniens  
sentirent que l'Etat ne pouvoit plus sub-  
sister au milieu des troubles & des dis-  
sensons qui le déchiroient. On songea  
donc à mettre un frein à cet esprit d'in-  
dépendance qui regnoit parmi tous les  
citoyens. On jeta pour cet important  
ouvrage les yeux sur Dracon, personna-  
ge illustre, d'une sagesse & d'une pro-  
bité reconnues, & très-instruit des loix  
divines & humaines (14). On lui confia  
l'au-

(12) Plut. in Sol. p. 84. 85.

(13) Voyez Paus. l. 4. c. 5. *sub fin.*

(14) A. Gellius. l. 1. c. 18.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

l'autorité nécessaire pour réformer l'Etat, & publier des loix qui remédiaient aux abus dont il étoit tems d'arrêter le cours. Comme le nom de Dracon se lit dans la liste des Archontes, on peut croire que ce fut durant sa magistrature, qu'il entreprit de réformer la République.

On ne voit point qu'avant Dracon Athènes ait eu un corps de loix rédigées par écrit (15). Il pouvoit à la vérité y avoir quelques loix écrites (16), mais on n'avoit point encore recueilli ces loix, & formé de leur compilation une espèce de code. La jurisprudence étoit si incertaine, que presque tous les jugemens étoient arbitraires. On n'avoit pas même spécifié quelles actions étoient criminelles, & quels châtimens devoient être infligés à ceux qui les commettoient (17). Dracon peut donc être regardé comme le premier législateur d'Athènes (18).

Il étoit d'un caractère dur & austère. Il outra la sévérité, & ne mettant point de distinction entre les délits, il punit de mort la plus légère faute comme le plus énorme forfait (19). Dracon renouvela aussi la loi qui ordonnoit de faire le procès aux choses inanimées, quand elles

(15) Joseph. advers. Appion. l. 2. c. 6.

(16) Démosthène parle d'une loi de Thésée écrite sur une colonne de pierre. *In Nearam.* p. 673. c.

(17) Voyez la seconde Part. L. I. art. 8.

(18) A. Gell. l. 1. c. 18.

(19) Plut. in Sol. p. 87. E.

les avoient occasionné la mort de quel-  
qu'un (20). Interrogé pourquoi il avoit  
décerné la peine capitale pour toutes  
sortes de fautes; c'est, répondit-il, que  
les plus petites me paroissent dignes de  
mort, & que je n'ai pû trouver d'autre  
punition pour les plus grandes (21).  
Hérodicus disoit des loix de Dracon,  
qu'elles paroissent être moins l'ouvra-  
ge d'un homme que d'un dragon, par  
allusion au nom de ce législateur (22). Dé-  
made, fameux orateur, les avoit bien  
caractérisées, en disant qu'elles n'avoient  
pas été écrites avec de l'encre, mais  
avec du sang (23). Aristote ne paroît  
pas en avoir fait grand cas, puisqu'il dit  
qu'elles n'avoient rien de remarquable  
que leur cruauté (24).

Il ne reste plus des loix de Dracon  
que quelques fragmens épars dans diffé-  
rens auteurs (25). On ne voit pas que  
ce législateur ait rien changé à la for-  
me du gouvernement (26). Il forma  
seulement une nouvelle compagnie ap-  
pellée les Ephètes (27). Ce tribunal  
composé de cinquante-un Juges choisis  
parmi tout ce qu'il y avoit de plus dis-  
tinct-

IIIe.  
PARTIE  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

(20) Ibid.

(21) Ibid.

(22) Arist. Rhet. l. 2. c. 23. p. 579. B.

(23) Plut. loco suprâ cit.

(24) Polit. l. 2. c. 12. p. 337. C.

(25) Thysius en a fait le recueil apud Gronov.  
Thes. Gr. antiq. t. 5.

(26) Arist. loco cit.

(27) Pollux l. 8. c. 10. Segm. 124. 125.

III<sup>e</sup>.  
PARTIE  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

distingué dans l'Etat, devint le premier tribunal d'Athènes. On y appelloit des décisions de toutes les autres juridictions. Lui seul jugeoit en dernier ressort. Ce grand éclat des Ephètes ne fut pas de longue durée. L'Aréopage humilié par Dracon, reprit sous Solon son ancienne splendeur.

Les loix de Dracon étoient trop violentes, pour qu'elles pussent subsister longtemps. Si on eut tenu exactement la main à leur exécution, la loi auroit bientôt détruit plus de citoyens que n'auroient pû faire les fléaux du Ciel, ou l'épée de l'ennemi. On fut donc obligé d'en adoucir la rigueur; & l'extrême sévérité de ces loix conduisit à un excès contraire, la licence & l'impunité. Les factions & les divisions recommencerent plus fortement que jamais. On retomba dans les premiers troubles. La République se divisa en autant de partis qu'il y avoit de différentes sortes d'habitans dans l'Attique (28). On étoit prêt à en venir aux plus fâcheuses extrémités. Dans ce péril, on eut recours à Solon, à qui ses rares qualités, & particulièrement sa grande douceur, avoient acquis l'affection & la vénération de toute la ville (29). On le pressa de travailler à faire cesser les différends, en prenant connoissance des affaires publiques.

So-

(28) Plut. in Sol. p. 85.

(29) Plut. Ibid.

Solon balança long-tems à se charger d'une commission si difficile (30). Enfin il fut élu Archonte, sans qu'on eût recours au sort comme dans les autres élections (31); & d'un consentement unanime on le nomma arbitre souverain, & législateur d'Athènes (32).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Dépositaire de l'autorité absolue, & maître du cœur de ses concitoyens, Solon s'appliqua fortement à réformer le gouvernement d'Athènes. Il se conduisit avec toute la fermeté & la prudence qu'on peut désirer dans un homme d'Etat. Quoiqu'il connût parfaitement toute la grandeur du mal, il ne jugea cependant pas à propos de corriger certains abus qui lui parurent plus forts que les remèdes. Il n'entreprit de changemens que ceux qu'il crut pouvoir faire goûter aux Athéniens par la voie de la raison, ou les forcer d'accepter par le poids de l'autorité, mêlant sagement, comme il le disoit lui-même, la force avec la douceur. Aussi quelqu'un lui ayant demandé si les loix qu'il avoit données aux Athéniens étoient les meilleures qu'on pût leur prescrire : Oui, dit-il, les meilleures qu'ils fussent capables de recevoir (33).

Solon commença par casser toutes les loix

(30) Plut. in Sol. p. 85.

(31) Ælian. var. hist. l. 8. c. 10.

(32) Hérod. l. 1. n. 29. = Plut. p. 87. E.

(33) Plut. in Sol. p. 86. C.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

loix de Dracon, excepté celles qui con-  
cernoient les meurtriers (34). Il pro-  
céda ensuite à la police de l'Etat, c'est-  
à dire à la distribution des charges, des  
dignités & des magistratures. Il les lais-  
sa toutes entre les mains des riches,  
qu'il distribua en trois différentes clas-  
ses, relativement à la différence de leurs  
facultés. Ceux dont le revenu montoit  
annuellement à cinq cens mesures, tant  
en grains qu'en fruits secs & en bois-  
sons, composoient la premiere classe.  
On plaça dans la seconde les citoyens  
qui en avoient trois cens, & pouvoient  
entretenir un cheval en tems de guer-  
re. On mit dans la troisieme ceux qui  
n'en avoient que deux cens (35). La  
quatrieme & derniere classe comprenoit  
tous les mercenaires, & gens vivans de  
leur travail (36).

Les citoyens de cette classe n'étoient  
jamais admis aux charges. Solon leur  
donna seulement le droit d'opiner dans  
les assemblées publiques. Ce privilège,  
qui au commencement parut peu de  
chose, devint par la suite très-considéra-  
ble, & rendit le peuple maître absolu  
des affaires, attendu que la plupart des  
procès & des différends retournoient tou-  
jours au peuple, devant lequel on pou-  
voit

(34) *Ælian. Var. hist.* l. 8. c. 10. = *Plut.* p. 87. E.

(35) *Arist. Polit.* l. 2. c. 12.

(36) *Plut.* p. 87. E.

voit appeller de tous les jugemens des Magistrats. D'ailleurs, comme les loix de Solon avoient le défaut d'être écrites avec beaucoup d'obscurité, il falloit à chaque instant les interpréter ; & il n'y avoit que les assemblées publiques qui pussent décider du sens qu'on devoit leur donner (37). C'étoit aussi dans ces assemblées que se decidoient les plus grandes affaires de l'Etat, telles que la paix, la guerre, les traités, l'arrangement des finances ; &c.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

La constitution du gouvernement d'Athènes étoit donc purement Démocratique ; c'est-à-dire que toute l'autorité étoit entre les mains du peuple (38). Il paroît que Solon sentit les inconvéniens du pouvoir excessif qu'il avoit confié à la multitude. Il songea donc à lui donner un frein, & dans cette vûe il choisit dans chaque tribu cent personnes de mérite, dont il composa un nouveau conseil appelé le Sénat. Comme il n'y avoit encore du tems de ce législateur que quatre tribus, le nombre des sénateurs fut de 400. Le peuple ne pouvoit statuer que sur ce qui avoit été vû & proposé par le sénat (39). Les sénateurs ne s'assembloient point, qu'on n'eût auparavant affiché

(37) Arist. Plut. locis cit.

(38) Plato in Menex. p. 519. = Demosth. in Nearam p. 875. c.

(39) Plut. p. 88. D.

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

fiché le sujet sur lequel ils avoient à délibérer (40). Après que l'affaire avoit été examinée, on lisoit au peuple l'avis qui avoit été formé dans le sénat. Ceux qui vouloient parler, montoient alors sur la tribune aux harangues. Quand il s'agissoit ensuite d'opiner, le crieur public commençoit par appeler à haute voix les citoyens qui avoient passé l'âge de cinquante ans (41), & en continuant jusqu'à ceux qui en avoient trente; car il falloit être parvenu à cet âge pour avoir droit de suffrage dans les assemblées publiques. On décidait préalablement si l'affaire seroit mise en délibération. Le peuple en effet étoit le maître de rejeter purement & simplement le décret du sénat, ou d'en ordonner l'exécution après l'avoir examiné (42). C'est à ce sujet qu'Anacharsis disoit un jour à Solon: „J'admire que chez vous les sages n'aient que le droit de délibérer, & que celui de décider soit réservé aux fous (43) ”.

Un des premiers soins de Solon avoit été de rétablir l'autorité de l'Aréopage abaissé par Dracon. Il déféra à cette auguste compagnie l'inspection générale sur tout l'Etat, & le soin de faire observer les

(40) Potteri Archeol. l. 1. c. 26. p. 122.

(41) Plut. t. 2. p. 784. c.

(42) Voyez Sigon. de Rep. Athenr. l. 2. c. 34.

(43) Plut. in Solone. p. 81. B.

les loix dont il la rendit dépositaire (44).  
 Je n'entrerais au surplus dans aucun détail  
 sur les réglemens civils faits par ce légis-  
 lateur. Il sont assez connus. On fait l'hommage  
 que les Romains ont rendu aux loix de Solon,  
 dont quelques-unes subsistent encore aujourd'hui,  
 puisqu'elles ont été le fondement de la jurispru-  
 dence Romaine adoptée par presque toute l'Europe.  
 Il paroît que Solon en avoit emprunté plusieurs  
 des Egyptiens (45). On les fit graver sur des  
 rouleaux de bois enchassés dans des cadres, de  
 manière qu'ils pussent tourner à volonté (46).  
 Ces monumens furent d'abord déposés dans la  
 citadelle, & ensuite dans le Pry-  
 tanée.

III.  
 PARTIE.  
 Dep l'établ. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

(44) Plut. p. 88. F. Athen. l. 4. c. 19. p. 168.

(45) *Solon sententiis adjutus Ægypti sacerdotum, latis justo moderamine legibus, Romano quoque juri maximum addidit firmamentum.* Amm. Marcell. l. 22. c. 16. p. 346.

Il est vrai que, suivant Hérodote, l. I. n. 29. & Plut. p. 92, Solon ne fut en Egypte qu'après avoir publié ses loix; mais, ou ce législateur avoit eû connoissance des loix d'Egypte avant son voyage, ou il ajouta à ces loix, & les corrigea d'après les lumières qu'il avoit acquises en Egypte: car il est certain, d'après le témoignage même d'Hérodote, de Diodore & d'Ammien Marcellin, que Solon avoit emprunté plusieurs loix des Egyptiens. Voyez Hérod. l. 2. n. 177. Diod. l. I. p. 88. 90. Amm. Marcell. l. 22. c. 16. p. 346.

(46) Plut. t. I. p. 92. B. t. 2. p. 79. A. Gellius l. 2. c. 12. Suid. in Αἰῶνες, t. I. p. 240. in Κυρῆεις. t. 2. p. 400.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Prytanée, afin que tout le monde fût à portée de les consulter (47). Quelques-uns de ces cadres & de ces rouleaux subsistoient encore du tems de Plutarque (48).

Exposer la constitution du gouvernement d'Athènes, c'est en faire connoître les défauts. Tout Etat où le peuple juge & décide, est essentiellement vicieux. Comment, en effet, pouvoir discuter les affaires devant des assemblées si nombreuses? comment même s'y faire entendre? On peut juger de la multitude d'auditeurs qui composoient les assemblées à Athènes, par la quantité de suffrages que la loi exigeoit, lorsqu'il étoit question de bannir quelqu'un par l'Ostracisme, ou d'adopter un étranger. Il falloit dans l'un & l'autre cas au moins six mille voix (49). Quels troubles d'ailleurs ne devoient pas occasionner le partage & la diversité de sentimens, d'intérêts & de vûes particulières?

Solon, pour me servir de l'expression de Plutarque, avoit crû que le gouvernement d'Athènes, affermi & arrêté par l'Aréopage & par le sénat des quatre cens, comme par deux ancres fermes & inébran-  
la-

(47) Poll. l. 8. c. 10. Segm. 128.

(48) Plut. *suprà*.

(49) Demosth. in *Nearam*. p. 875. E. = Pollux l. 8. c. 5. Segm. 20. = Plut. in *Aristide* p. 322. F.

tables, cesseroit de s'agiter & de se tourmenter (50). Le succès ne répondit point à son attente. Jamais Etat ne fut plus agité & livré à de plus cruelles dissensions. On n'en doit attribuer la cause qu'à la trop grande autorité dont le peuple jouissoit. „ La témérité & la licence des assem- „ blées populaires ont perdu les républi- „ ques de la Grèce, dit Cicéron (51). „ J'ajoute, & particulièrement celle d'Athènes.

II le.  
PARTIE,  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Solon avoit bien prévu l'abus que le peuple feroit du pouvoir qu'il lui avoit confié : aussi avoit-il imaginé un frein pour le contenir ; mais ce frein n'étoit pas suffisant. L'Aréopage n'avoit aucune part au gouvernement, & le sénat dépendant lui-même du peuple, ne pouvoit réparer une constitution d'Etat essentiellement mauvaise & défectueuse. Il y avoit même un vice radical dans la constitution de ce sénat formé pour contenir le peuple. Il étoit trop nombreux. Composé dans son origine de quatre cens personnes, il le fut ensuite de six cens. L'expérience a toujours fait connoître que les têtes des plus grands hommes se rétrécissent lorsqu'elles sont assemblées, & que là où il y a le plus de sages, il y a aussi moins de sagesse (52).

On

(50) In Sol. p. 88. E.

(51) Pro Flacco n. 7. t. 5. p. 244.

(52) Lettres Persanes, Lettr. 106.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

On n'envisage communément les Athéniens que du côté qui leur est favorable & avantageux. L'histoire d'Athènes frappe & en impose par son éclat & par son brillant. Nous sommes éblouis par les batailles de Marathon & de Salamine, par la pompe des spectacles, par la magnificence & le goût des monumens publics, par cette foule d'hommes supérieurs en tous genres, qui rendront à jamais le nom d'Athènes précieux & mémorable. Cependant si nous voulions examiner l'intérieur de cette république, quels tableaux affreux ne présenteroit-elle pas (53)! Nous verrions un Etat sans cesse en combustion, des assemblées toujours tumultueuses, un peuple agité perpétuellement par les brigues & les factions, & livré à la fougue du plus vil harangueur, les citoyens les plus illustres persécutés, bannis, & continuellement exposés à la violence & à l'injustice (54). La vertu étoit proscrite à Athènes, & les services qu'on rendoit à la patrie oubliés, & souvent même punis par la voie de l'Ostracisme. Quel gouvernement que celui où la vûe des citoyens qui avoient le mieux servi l'Etat, étoit odieuse & insupportable! Valere Maxime est bien fondé à s'écrier:  
Heu-

(53) Voyez Plato in Alcib. 1<sup>o</sup>. p. 448. B.

(54) Id. in 2<sup>o</sup>. p. 454. 456.

„ Heureuse Athènes , d'avoir encore  
 „ trouvé, après des traitemens si injus-  
 „ tes , des citoyens qui aimassent leur  
 „ patrie (55) ” ! L'histoire de tous les  
 autres peuples de la Grèce ne fourniroit  
 pas , à beaucoup près , autant d'exem-  
 ples d'injustice & d'ingratitude envers les  
 bienfaiteurs de l'Etat, qu'en présente la  
 seule ville d'Athènes.

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

On ne peut nier cependant que la dou-  
 ceur, la générosité & même la grandeur  
 d'ame ne fussent le caractère général &  
 dominant des Athéniens. On en pour-  
 roit citer mille exemples. Je n'en rap-  
 porterai point d'autre que la loi qui or-  
 donnoit de remettre dans son chemin  
 quiconque s'en étoit égaré (56). Mais  
 le peuple est toujours peuple. Par-tout  
 il est léger, capricieux, injuste, cruel,  
 & prêt à suivre les premières impressions  
 qu'on lui donne. Chaque Athénien en  
 particulier étoit naturellement doux, af-  
 fable , bienfaisant ; mais dans les assem-  
 blées ce n'étoit plus le même homme  
 (57). Aristophane représente le peuple  
 d'Athènes sous l'emblème d'un vieillard  
 très-sensé dans sa maison, mais qui dans  
 les assemblées publiques tombe en en-  
 fan-

(55) L. 5. c. 3.

(56) Cicero de Offic. l. 3. n. 13.

(57) Voyez Plat. de Leg. l. 3. = Xenophon  
 de Rep. Athen. = Polyb. l. 6. c. 8. = Ælian.  
 var. hist. l. 2. c. 19. l. 3. c. 18. l. 5. c. 13.

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

fance (58). La conduite inégale des Athéniens déplaçoit à leurs alliés, & à la fin les éloigna totalement. Elle étoit encore plus insupportable aux Villes qui étoient dans leur dépendance. Ils les traitoient avec la dernière dureté (59). Il falloit effuyer les bisarreries d'un peuple flaté & séduit sans cesse par ses orateurs; c'est-à-dire, selon Platon, quelque chose de plus dangereux & de plus terrible que les caprices d'un Prince gâté par la flatterie & les vils hommages de foibles courtisans.

(58) In Equit. act. 2. scen. 2.

(59) Voy. Casaubon in Athen. p. 114. 175.





## ARTICLE II.

*Lacédémone.*

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é.  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

ON A VU dans la seconde Partie de cet ouvrage que 80 ans après la prise de Troye, les descendans d'Hercule s'étoient remis en possession du Péloponèse. Ils marchèrent alors sous la conduite de trois principaux chefs, Aristodème, Téménès & Cresphonte. Ces conquérans partagerent entre eux les contrées dont ils venoient de se rendre maîtres. Téménès eut l'Argolide; la Messénie échut à Cresphonte. Aristodème étant mort durant le cours de cette expédition, ses deux fils Euristhène & Proclès prirent sa place, & eurent en partage la Laconie (1).

Ces deux Princes ne jugerent point à propos de diviser le domaine qui leur étoit adjugé. Ils ne régnerent point non plus alternativement, comme autrefois Eteocle & Polinice étoient convenus de le faire à Thèbes; mais soit en vertu des ordres

(1) *Supra* 2, Part. L. I, c. 3. art. 6.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

ordres de leur père, soit par quelque autre motif que nous ignorons, ils gouvernèrent conjointement & avec une égale autorité, l'un & l'autre portant le titre de Roi de Lacédémone, & étant reconnu en cette qualité. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ces deux frères avoient l'un pour l'autre l'antipathie la plus forte. Ils ne s'accorderent jamais; & toute leur vie se passa dans des discordes continuelles: leurs descendants même héritèrent de cette funeste méintelligence (2): car cette forme de gouvernement ne finit point en leur personne. Le sceptre demeura conjointement dans ces deux branches qui subsistèrent environ 900 ans, pendant lesquels elles ont donné sans interruption des Rois à Sparte de père en fils. On en compte trente dans la ligne d'Euristhène, & vingt-sept dans celle de Proclès. Ces deux familles s'éteignirent à-peu-près dans le même tems: singularités remarquables, & dont je ne crois point qu'on trouve d'exemple chez aucune autre nation.

La révolution qui enleva le sceptre aux descendants de Pélops, pour le remettre entre les mains des Héraclides, avoit fait éprouver au Péloponèse toutes les horreurs de la guerre. Les habitans chas-

fés

(2) Hérod. l. 6. n. 52. — Paus. l. 3. c. 1. p. 205. 206.

sés de leurs héritages, avoient été contraints de fuir, & de chercher un asile dans les Provinces voisines (3). Le pays étoit resté désert. Le premier soin d'Euristhène & de Proclès fut de songer aux moyens de repeupler la Laconie. Pour y parvenir plus promptement, ils se déterminèrent à recevoir tous les étrangers qui viendroient s'y retirer pour quelque raison que ce pût être; & afin de les fixer, ils leur accorderent les droits & les privilèges de naturels & de citoyens (4).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Les deux Rois divisèrent ensuite toute la Laconie en six parties. Ils choisirent Sparte pour leur capitale, & y établirent leur séjour. C'est de-là qu'ils envoyoit dans les villes de leur dépendance, des gouverneurs pour faire connoître aux peuples leurs intentions (5). Nous ignorons au surplus quelles étoient alors les loix & les maximes du gouvernement. Depuis cette époque, jusqu'à la réforme de Lycurgue, l'histoire de Sparte est fort obscure. Nous passerons ces tems de ténèbres, pour venir au siècle de ce fameux législateur.

Quoique la puissance royale fût établie & subsistât constamment dans les deux branches de la famille régnante, l'Etat se ressentit à la fin des discordes que

(3) *Supra* 2. Part. L. I. c. 3. art. 6.

(4) Strabo, l. 8. p. 560. 561. 562.

(5) Arist. Polit. l. 2. c. 2. p. 329. E. = Strabo, p. 560.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

que ce partage d'autorité ne pouvoit manquer d'occasionner. Les deux Rois formerent deux partis auxquels chacun s'attacha selon son inclination particulière, ou ses intérêts. Ces divisions intestines forcèrent les souverains de Sparte de chercher à l'envi l'un de l'autre, les moyens de gagner l'affection de leurs sujets. Ils eurent recours à des complaisances qui insensiblement devinrent très-préjudiciables au maintien & à la tranquillité de l'Etat.

Eurypont ou Eurithion, petit fils de Proclès, fut le premier qui, pour plaire au peuple, relâcha un peu de l'autorité absolue dont les Rois de Sparte avoient toujours joui: condescendance qui produisit une horrible confusion & une licence effrénée; source d'une infinité de maux dont l'Etat se trouva long-tems affligé. Le peuple, au lieu de se rendre plus traitable, n'en devint que plus insolent. La liberté dégénéra en indépendance. Les Rois n'eurent plus d'autorité. On osa même attenter à leur personne sacrée. Eunome, père de Lycurgue, perdit la vie dans une sédition (6). Au milieu de ces troubles & de l'anarchie, parut Lycurgue, dont la prudence & la fermeté firent totalement changer de face au gouvernement de Lacédémone.

Ce fameux législateur auroit pû facilement

(6) Plut. in Lycurg. p. 40.

ment monter sur le trône après la mort de son frere aîné, qui n'avoit point laissé d'enfant mâle : il régna même pendant quelques mois. Mais ayant appris que la Reine sa belle-sœur étoit enceinte, il déclara que la couronne appartenoit à l'enfant qui naîtroit, si c'étoit un fils. Il tint parole, & la Reine ayant accouché d'un prince, Lycurgue le déclara Roi, & dès ce moment se démit du pouvoir souverain (7).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Une conduite si généreuse n'appaisa pas les soupçons, que quelques ennemis de Lycurgue avoient voulu répandre sur la droiture de ses intentions. Pour les calmer & les dissiper entièrement, ce grand homme se condamna à un exil volontaire. Il entreprit plusieurs voyages, dans la vûe de consulter les personnes les plus habiles & les plus expérimentées dans l'art de gouverner. Il alla d'abord en Crète, & passa ensuite dans l'Asie, & se rendit enfin en Egypte, le séjour alors des sciences & de la politique (8).

Lycurgue n'avoit gouverné l'Etat que trois mois; mais c'en avoit été assez pour faire connoître tout ce dont il étoit capable. Ses vertus lui avoient attiré l'estime & la vénération de tous ses concitoyens (9). Son absence en fit encore mieux sentir le prix. Les désordres s'é-

toient

(7) Plut. p. 40. 41.

(8) Plut. p. 41. 42.

(9) Plut. p. 41. A.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

toient tellement augmentés à Sparte, que tout l'Etat députa vers lui plusieurs fois, pour le presser de revenir (10). Cette disposition des esprits détermina Lycurgue à rentrer dans sa patrie. Il résolut aussi-tôt de changer la forme du Gouvernement, persuadé que l'établissement de quelques loix particulieres n'apporteroit aucun soulagement aux maux qu'on vouloit guérir (11).

Avant que d'exécuter son dessein, il alla consulter à Delphes Apollon sur l'entreprise qu'il méditoit. Le Dieu l'approuva, il en reçut la réponse la plus favorable. La prêtresse l'appella l'ami des Dieux, s'écriant qu'elle ne savoit pas même si elle ne devoit pas le regarder comme une divinité, plutôt que comme un simple mortel. Elle assura ensuite Lycurgue qu'Apollon avoit exaucé sa priere, & qu'il formeroit l'Etat le plus excellent qui eût jamais été (12).

On conçoit aisément quelle autorité & quel crédit une pareille réponse acquit à Lycurgue, & combien elle applanit de difficultés. De retour à Lacédémone, il commença par gagner les principaux de la ville, en leur faisant part de ses vues. S'étant assuré de leur consentement, il les engagea à se rendre en armes dans la place publique, pour étonner & intimider

(10) Plut. p. 42.

(11) Ibid.

(12) Plut. in Lycurg. p. 42.

der ceux qui voudroient s'opposer à ses projets (13). Il ne trouva point d'obstacles, & fit ce qu'il voulut.

Je passerai sous silence le détail des établissemens & des ordonnances de Lycurgue. Je remarquerai seulement que ce législateur ne jugea pas à propos de coucher ses loix par écrit: il le défendit même très expressément. Il vouloit les imprimer dans l'esprit & dans le cœur de ses concitoyens par la pratique & par l'usage (14); & il y réussit. Observons encore que ce législateur ne voulut faire aucune loi civile (15).

Il feroit difficile au surplus de donner une idée juste & précise du gouvernement politique de Lacédémone. Platon lui-même convenoit qu'il n'étoit pas possible de le définir (16). En effet, le gouvernement de Sparte n'étoit, à proprement parler, ni Monarchique, ni Aristocratique, ni Démocratique. Il étoit mixte, & participoit de toutes ces différentes espèces de constitutions politiques.

Il y avoit deux Rois à Sparte, mais leur pouvoir étoit très-foible & très-borné. Il ne paroît pas que leur volonté influât beaucoup sur les affaires de l'Etat, ni

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(13) Id. Ibid.

(14) Ibid. p. 47.

(15) Id. Ibid.

(16) De Leg. l. 4. p. 829. D. = Voyez aussi Arist. Polit. l. 4. c. 9.

III<sup>e</sup>  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

ni qu'ils eussent un grand crédit dans les délibérations publiques (17). Ils n'étoient, à proprement parler, que les premiers citoyens de l'Etat (18); reconnoissant dans les Ephores & dans le peuple une autorité supérieure, à laquelle ils étoient obligés de rendre compte de leur conduite (19). Ils jouissoient cependant de grands privilèges qui les distinguoient honorablement. On avoit aussi pour leur personne le plus grand respect & la plus grande considération (20).

Le sénat, composé de vingt-huit membres électifs, jouissoit originairement d'une autorité fort étendue. Ce corps avoit été institué par Lycurgue, pour maintenir l'équilibre entre les Rois & le peuple; le sénat se rangeant du parti des Rois quand le peuple vouloit se rendre trop puissant, & prenant au contraire les intérêts du peuple lorsque les Rois paroissent vouloir trop entreprendre. Les Rois assistoient au sénat lorsqu'ils le jugeoient à propos. Ils y avoient le privilège du double suffrage (21). Le sénat avoit seul le droit d'examiner les affaires, & de les proposer

(17) Voyez Thucyd. l. 1. n. 79. 85. 87. = Arist. Polit. l. 3. c. 14.

(18) Voyez Hérod. l. 6. n. 56.

(19) Hérod. l. 6. n. 82. 85. = Thucyd. l. 5. n. 60. 63. = Diod. l. 12. p. 533. = Plut. t. 1. p. 306. F.

(20) Hérod. l. 6. n. 56. = Plut. t. 1. p. 304.

(21) Plut. t. 1. p. 42. E.

fer dans l'assemblée publique; mais quand il avoit donné son avis, le peuple étoit le maître de le rejeter ou de l'approuver (22). Les sénateurs, comme je l'ai déjà dit, étoient électifs. C'étoit par voie de suffrages, & dans l'assemblée du peuple qu'on procédoit à ce choix important (23).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Bientôt la puissance du sénat sembla trop forte & trop absolue. On résolut de lui donner un frein, en lui opposant l'autorité des Ephores. Ce fut environ 130 ans après Lycurgue, que cet établissement eut lieu (24). Les éphores étoient au nombre de cinq (25), & ne demeuroient qu'une année en charge (26). C'étoit le peuple qui les choisissoit, & souvent ils étoient tirés parmi les gens de la plus basse condition (27). Etablis pour défendre les droits de la nation contre les entreprises des Rois & du sénat, ils avoient beaucoup de ressemblance avec les Tribuns de Rome. Quoique leur magistrature ne passât

(22) Hérod. l. 6. n. 57. = Thucydide prétend que chaque Roi n'avoit qu'une voix. l. 1. n. 20.

(23) Plut. in Lycurg. p. 43. B.

(24) Arist. Polit. l. 2. c. 9. p. 330. 331. Justin. l. 3. c. 3.

(25) Les Anciens ne sont point d'accord sur le tems de l'institution des Ephores. Le plus grand nombre néanmoins en rapporte l'origine à Théopompe, qui régna 130 ans après Lycurgue.

(26) Paus. l. 3. c. 11.

(27) Cragius apud Gronov. Thes. Gr. antiq. t. 5. p. 2570.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

passât pas les bornes d'une année, ils devinrent si puissans que toute l'autorité résida dans la suite entre leurs mains. Les éphores pouvoient casser les sénateurs, les faire mettre en prison, & même les punir de mort (28). Les Rois étoient obligés de leur obéir à la troisième sommation (29). Ils avoient droit de les condamner à l'amende & de les faire arrêter (30). Lorsque les Rois entroient au sénat, les éphores étoient dispensés de se lever pour eux (31). Les Rois, au contraire, étoient obligés de leur rendre cette marque de respect (32). Tous les mois on renouvelloit le serment de l'Etat, les éphores au nom de la république, & les Rois en leur nom. Les Rois s'obligeoient & promettoient de se conduire selon les loix & coutumes. Le serment que les éphores prêtoient au nom de la république, étoit qu'elle maintiendrait les Rois tant qu'ils observeroient exactement leurs promesses (33). Ces magistrats avoient même imaginé, pour contenir les Rois, un moyen bien singulier fondé sur l'ignorance & la superstition des peuples.

Tous les neuf ans les éphores choisissoient

(28) Arist. Polit. l. 2. c. 9. p. 339. A.

(29) Xenophon. de Rep. Lac.

(30) Plut. in Agid. & Cleom. p. 800. E. = Corn. Nepos in Agesil. n. 4.

(31) Xenoph. de Rep. Laced. *sub fin.*

(32) Plut. t. 2. p. 817. A.

(33) Xenoph. *loco cit.*

soient une nuit où le ciel fût très-clair & très-serein. Ils s'afféyoient en rase campagne, gardant un profond silence, & les yeux attachés au ciel. S'ils voyoient une étoile tomber, c'est-à-dire, s'ils appercevoient une de ces exhalaisons lumineuses, qu'on voit souvent traverser le ciel, ils accusoient aussi-tôt les Rois de s'être attiré le couroux des Dieux. Ils les suspendoient de leurs fonctions jusqu'à ce qu'il vint quelque ordre de l'oracle, qui ordonnât leur rétablissement (34).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Les éphores étoient encore chargés de veiller à la conduite des Reines (35). Ils avoient enfin la garde du trésor public (36), & l'inspection générale sur tout l'Etat (37). Aristote blâme avec raison l'établissement de ces magistrats (38). Ils causerent les mêmes désordres dans Sparte, que les tribuns du peuple à Rome.

Le peuple avoit aussi beaucoup d'autorité à Sparte, & beaucoup de part au gouvernement (39). C'étoient les assemblées publiques qui décidoient seules des affaires de l'Etat (40). C'étoit encore dans

(34) Plut. in Agid. & Cleom. p. 800. B.

(35) Plato in Alcib. 1<sup>o</sup>. p. 441. A.

(36) Xenoph. de Rep. Laced. *sub fin.*

(37) Ælian. var. hist. l. 2. c. 5.

(38) Polit. l. 2. c. 9. p. 330.

(39) Plato de Leg. l. 4. p. 829. D.

(40) Thucyd. l. 1. n. 79. 85. 87.

— dans ces assemblées que se faisoit l'élection des magistrats (41).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Le gouvernement de Lacédémone, où l'autorité étoit partagée en cinq corps différens, deux Rois, un sénat, cinq éphores & l'assemblée du peuple, est une espèce de paradoxe politique. Il sembleroit que l'opposition de toutes ces différentes puissances, qui se traversoient réciproquement, auroit dû être une source perpétuelle de troubles & de dissensions intestines. Cependant on ne trouve dans l'histoire aucun Etat qui ait été moins agité que Sparte; & Polybe dit que de tous les peuples connus, il n'y en avoit point qui eût conservé plus long-tems sa liberté (42). Ce ne fut certainement pas l'effet d'un gouvernement aussi défectueux dans sa constitution que l'étoit celui de Lacédémone. On n'en peut donc attribuer la cause qu'aux loix de Lycurgue. Tant qu'elles furent exactement observées, l'intérêt de l'Etat prévalut sur des considérations particulières, & Sparte fit trembler tous ses voisins. Elle périt dès qu'elle s'en écarta.

On ne peut en effet disconvenir qu'il n'y eût un grand fond de sagesse & de prudence dans les loix de Lycurgue. Elles ont fait l'admiration des plus fameux politiques de l'antiquité, & avec raison, quand on n'en jugeroit même que

(41) Plut. in Lycurg. p. 43. B.

(42) L. 6. C. 6. p. 491.

que par l'événement. Mais on ne doit  
 jamais perdre de vûe que ces rég'emens  
 ne pouvoient être bons que pour un E.  
 tat peu étendu, & n'étoient réellement  
 praticables que chez des peuples peu  
 nombreux, tels que ceux dont la Grèce  
 étoit composée. Du tems de Lycurgue,  
 on ne comptoit dans Sparte que neuf  
 mille habitans (43), & trente mille dans  
 la campagne (44). Dans un aussi petit  
 Etat on peut élever & gouverner tout  
 un peuple comme une feule famille.  
 C'est d'après ce principe que je dirai a-  
 vec Polybe, que la forme du gouverne-  
 ment de Sparte fuffit, tant que les La-  
 cédémoniens ne songerent point à éten-  
 dre les bornes de leur domination. Mais  
 ce même gouvernement devint imparfait  
 & défectueux, dès le moment que Spar-  
 te se laiffa emporter à des vûes d'ambi-  
 tion, & conçut des projets d'agrandiffe-  
 ment (45).

IIIe.  
 PARTIE:  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

(43) Hérod. l. 7. n. 234.

(44) Plut. in Lycurg. p. 44. B.

(45) Polyb. l. 6. c. 6. p. 491. = Voyez aussi l'Es-  
 prit des Loix, l. 4. c. 7.



IIIe.

PARTIE.

Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

## ARTICLE III.

*Des Colonies Grecques.*

L'ATTENTION que j'ai donnée à l'histoire d'Athènes & de Lacédémone, a été cause que je n'ai rien dit d'un événement qui ne doit cependant pas être oublié. Je parle de cette quantité de colonies qui, vers le commencement des siècles que nous parcourons, sortirent du sein de la Grèce, & allèrent former des établissemens dans plusieurs parties de l'Asie & de l'Europe. J'ai indiqué dans le volume précédent la cause de toutes ces migrations. On y a vu quels avoient été l'effet & la suite de la révolution que la Grèce éprouva, lorsque 80 ans environ après la prise de Troie, les Héraclides vinrent arracher le sceptre aux descendans de Pélops. Les plus renommées & les plus célèbres de ces colonies ont été celles que les Ioniens, les Eoliens & les Doriens formèrent dans l'Asie.

La guerre de Troie avoit donné occasion aux Grecs de prendre une connoissance assez exacte de l'Asie mineure. Les Ioniens établis anciennement dans l'Attique, étoient passés ensuite dans le Péloponèse. Ils y restèrent tranquilles jusqu'au tems où les Héraclides vinrent s'en remettre

remettre en possession. Les Achéens, chassés alors de la Laconie, se jetterent sur les Ioniens, & les contraignirent de sortir du Péloponèse. Les Ioniens se réfugièrent dans l'Attique (1); mais s'étant multipliés au point que le pays ne pouvoit plus nourrir un si grand nombre d'habitans, Nilée, celui des enfans de Codrus que les Athéniens avoient rejeté (2), se mit à leur tête, & les conduisit en Asie. Ils s'emparèrent d'une contrée qui étoit alors bornée par la Carie & par la Lydie. C'est celle qui de leur nom fut depuis appelée Ionie. Ils y bâtirent douze villes, Ephese, Colophon, Clazomene, &c. (3)

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Cette colonie avoit été précédée d'une autre migration qui n'est pas moins fameuse dans l'histoire. Ceux des Achéens qui descendoient d'Eolus, ayant été chassés de la Laconie par les Doriens rentrés dans le Péloponnèse avec les Héraclides, se virent contraints de chercher de nouvelles terres (4). Ils se mirent sous la conduite de Penthile, ce fils d'Orreste qui avoit été détrôné par les Héraclides. Après quelques courses, ils se fixerent dans l'Asie mineure entre l'Ionie & la Mysie, & donnerent à cette contrée

(1) Voyez la seconde Part. L. I. c. 3. art. 6.

(2) *Supra* p. 28. & 29.

(3) Marm. Arund. Ep. 26. = Paus. l. 7. c. 2.  
*Init.* = Ælian var. hist. l. 8. c. 5.

(4) Voyez la seconde Part. L. I. c. 3. art. 6.

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

contrée le nom d'Eolide. Smyrne & plusieurs autres villes doivent leur fondation à cette colonie (5).

La troisième peuplade, qui vers le même tems passa de la Grèce dans l'Asie, étoit composée de Doriens. Ils avoient accompagné les Héraclides dans leur expédition contre les Athéniens, sous le règne de Codrus. Les Héraclides y furent battus. Leur défaite néanmoins ne les empêcha pas de s'emparer de la Mégaride, & de la donner aux Doriens. Une partie de ce peuple demeura dans ce pays. Quelques-uns passèrent en Crète. Mais le plus grand nombre s'établit dans cette partie de l'Asie mineure qui, de leur nom, a été appelée Doride. Ils y bâtirent Halicarnasse, Cnides & d'autres villes. Ils se répandirent aussi dans les Isles de Rhodes, de Cos, &c (6).

Je ne dirai rien de plusieurs autres colonies qui sortirent de la Grèce vers le même tems. Je passerai donc sous silence ces établissemens considérables qu'on fait avoir été formés par les Grecs dans l'Italie (7), dans la Sicile (8), sur les bords du Pont-Euxin (9), & jusques sur

(5) Strabo, l. 13. p. 872. = Vell. Patere. l. 1. n. 2. 4.

(6) Strabo, l. 14. p. 965.

(7) Marsham. p. 510.

(8) Id. p. 463.

(9) Id. p. 516.

sur les côtes d'Afrique (10). Ce détail nous conduiroit trop loin. Les colonies de l'Asie mineure sont sans contredit les plus célèbres de toutes celles que la Grèce ait jamais formées. Elles prouvent suffisamment à quel point cette partie de l'Europe étoit autrefois peuplée. On est toujours étonné qu'une nation aussi peu considérable que les Grecs, renfermée dans l'enceinte d'un pays qui n'égalait pas le quart de la France, ait été en état d'envoyer presque en même tems un si grand nombre de colonies.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Ce seroit peut-être ici le lieu de proposer quelques réflexions sur la facilité & sur le goût qu'avoient les peuples de l'antiquité pour former & envoyer tant de colonies dans des pays souvent assez éloignés. On pourroit insister sur cet usage qui caractérise singulièrement les Grecs dans les siècles dont je parle maintenant. On pourroit aussi en conclure, avec bien de la vraisemblance, que les familles devoient multiplier alors beaucoup plus qu'elles ne paroissent multiplier aujourd'hui. Il y auroit lieu enfin de former plusieurs raisonnemens sur la cause de cette humeur inquiète qui rendoit les anciens peuples si sujets aux migrations, & qui les portoit à changer de séjour avec une facilité qui nous étonne toujours à présent. Il s'est passé en effet plu.

— plusieurs siècles avant que la plupart des nations de l'antiquité se soient bien affer-  
 mées, & fixées constamment dans un  
 même canton. Tous les différens objets  
 que je viens d'indiquer, mériteroient sans  
 doute d'être examinés avec grande at-  
 tention; mais cette discussion nous dé-  
 tourneroit trop de l'objet principal qui  
 doit nous occuper dans l'article présent.  
 Je reviens donc aux colonies Grecques.

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

Je ne vois rien de particulier à dire  
 sur la forme de gouvernement que sui-  
 voient les différentes colonies dont je  
 viens de parler. Comme la plupart de  
 ces transmigrations ne se sont faites que  
 vers le tems où l'esprit républicain com-  
 mençoit à dominer dans la Grèce, les  
 colonies qui en sortirent se conformèrent  
 à ces idées, & adoptèrent, en consé-  
 quence, le gouvernement républicain.  
 A l'égard des loix civiles & politiques  
 qu'on y établit originairement, il est à  
 présumer que dans les commencemens  
 elles différoient peu de celles dont j'ai  
 déjà eu occasion de rendre compte dans  
 la seconde Partie de cet ouvrage, lors-  
 que j'ai exposé l'ancien gouvernement  
 de la Grèce (II). Le tems y apporta  
 seulement par la suite quelques modifica-  
 tions, relativement à la position de cha-  
 que colonie.

Je ne porterai pas plus loin mes re-  
 cherches

(II) Voyez L. I. c. 3. art. 2.

cherches sur l'histoire Grecque. Mon intention n'est point de me livrer à tout ce que pourroit fournir une nation si digne de notre étude & de notre attention. Je ne dirai qu'un mot sur la révolution que les siècles, dont il est ici question, virent s'opérer dans le gouvernement, les mœurs & le génie des différens Etats de la Grèce.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

La Grèce, dans un sens, ne renfermoit qu'un seul & même peuple, & l'on peut dire que jusques vers le milieu des siècles que nous parcourons présentement, la façon de penser y étoit à-peu-près la même. Mais depuis cette époque, on remarque bien de la variété & de la contrariété entre les mœurs & la conduite des différens Etats qui composoient la nation Grecque. Il est aisé d'en pénétrer la cause, pour peu qu'on fasse de réflexion aux événemens dont cette partie de l'Europe a été le théâtre.

Le gouvernement & les mœurs avoient été originairement les mêmes, ou du moins fort semblables dans les différens Etats de la Grèce, quoique fondés par diverses colonies. Qu'on parcoure les premiers siècles de l'histoire d'Athènes, d'Argos, de Sicyone, de Thèbes, de Sparte, de Corinthe, de Mycènes, on ne remarquera aucune différence dans l'administration de ces différens Etats. On voit subsister cette uniformité pendant bien des siècles, & jusqu'après le retour des Héraclides dans le Péloponèse.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

se. Les Grecs étoient encore fort igno-  
rans dans les arts, les sciences, le com-  
merce, la navigation, l'art militaire &  
la politique. J'en ai donné des preuves  
suffisantes dans la seconde Partie de cet  
ouvrage. Je m'y suis appliqué à faire  
sentir quel étoit alors, par rapport à tous  
ces différens objets, l'état des Grecs.  
Cette nation étoit alors peu éclairée &  
très-pauvre, tranquille par conséquent,  
& sans ambition. Quelques siècles après  
le retour des Héraclides, les choses  
changerent de face. Les Grecs com-  
mencerent à s'instruire; bien-tôt il s'o-  
péra une révolution générale dans les es-  
prits, un mouvement universel se fit sen-  
tir. C'est ici que commence l'époque  
de cette variété & de cette opposition  
qui ont régné ensuite dans les mœurs des  
différens peuples compris sous le nom  
de Grecs: oppositions cependant qui ne  
devinrent bien sensibles que quelque  
tems après Lycurgue & Solon. Alors  
toutes les différentes républiques de la  
Grèce acheverent de se former & de se  
policer, & par une suite toujours néces-  
saire de ces sortes d'événemens, la façon  
de penser primitive changea aussi. Cha-  
que Etat ouvrit les yeux sur ses intérêts,  
& se forma des loix & des maximes re-  
lativement à sa position & à ses vûes par-  
ticulieres. Il se fit un mouvement gé-  
néral par rapport aux objets de la politi-  
que, des arts & du commerce. Les  
factions naquirent avec l'ambition & la  
cupidi-

cupidité. La nation chercha même à faire valoir les richesses du génie dont elle étoit si abondamment pourvue. Les orateurs, ainsi que les philosophes, acquirent depuis ce moment une considération, un crédit & une autorité dont on ne voit point d'exemple dans aucun autre pays.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Ce changement ne fut pas avantageux à la Grèce. L'opulence dans laquelle se trouverent quelques-unes de ses républiques, leur inspira des pensées d'ambition & de rivalité. Insensiblement l'esprit d'agrandissement & de domination s'empara des différens Etats de cette partie de l'Europe. Chacun voulut l'emporter sur ses voisins, & donner le ton à la nation. L'intérêt général disparut & céda aux vûes particulières. La Grèce se vit alors déchirer par des factions & des divisions intestines. Envain les bons citoyens voulurent-ils élever la voix & représenter les suites funestes de cette méintelligence, ils ne furent point écoutés. Les républiques séduites & guidées par des orateurs passionnés, s'acharnèrent les unes contre les autres, & se firent presque continuellement la guerre la plus sanglante & la plus opiniâtre. L'issue en fut des plus funestes à la nation. Les avantages que les Grecs remportèrent alternativement les uns sur les autres, commencèrent par affoiblir mutuellement leurs forces, & finirent par jeter dans tous les cœurs des semences de haine & d'ani-


mosité,

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

mosité, qui rendirent pour jamais irréconciliables tous les différens peuples compris sous le nom de Grecs. C'est ainsi qu'ils préparèrent eux-mêmes leur ruine par des pertes réciproques, & par une conduite qui les mit hors d'état de se réunir pour défendre la liberté commune. Cette mésintelligence jointe à la foiblesse occasionnée par une suite de guerres continuelles, perdit enfin la Grèce, & la força de subir pour jamais un joug étranger.


*Fin du premier Livre.*






## TROISIEME PARTIE.

*Depuis l'établissement de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité: espace d'environ 560 ans.*



### LIVRE SECON D.

#### *Des Arts & Métiers.*

Es objets dont nous allons nous entretenir dans cette troisiéme Partie, sont d'une espèce un peu différente de ceux qui nous ont occupés dans le volume précédent. Nous y avons examiné l'origine & le progrès des Arts chez les peuples de l'antiquité. Pour remplir ce dessein, il a fallu entrer dans plusieurs détails qui désormais seroient superflus. Les siècles que nous parcourons présentement ne nous offrent rien de nouveau dans ce genre. A l'exception des Grecs, les autres nations, dont j'ai déjà eu occasion de par-

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

109

IIIe. PARTIE. parler, n'ont rien ajouté aux découverts dont on a vu qu'elles étoient en possession depuis long tems. Je ne m'attacherai donc qu'aux traits les plus capables de caractériser le génie & le goût qui régnoit dans les entreprises & dans les monumens des Assyriens, des Babylo niens & des Egyptiens. Au surplus, l'époque qui fixe présentement nos regards, est celle de la gloire & de la splendeur de ces peuples. Depuis les conquêtes de Cyrus, soumis successive ment aux Perses, aux Grecs & aux Ro mains, ils sont tombés dans une déca dence absolue, & leur génie paroît s'éteindre éteint avec leur liberté.

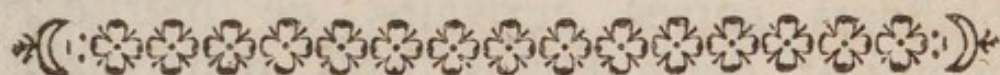
Dep. l'é tabl. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur re tour de la captivité.

L'histoire des Arts chez les Grecs n'offre point, dans l'espace de tems que comprend cette troisieme Partie, d'ob jets dignes d'une grande attention. Les progrès de ces peuples ont été, en tout genre, beaucoup plus lents que ceux des Egyptiens & des nations de l'Asie. Les siècles que nous parcourons pré sentement ne sont pas encore ceux qui ont immortalisé la Grèce. Mais 200 ans environ après cette époque, les Grecs prirent l'essor le plus sublime. Alors ils enrichirent les Arts de tout ce que l'imagination & le goût peuvent leur prêter. Ils en firent les vraies beautés que les Egyptiens, ni les peuples de l'Asie n'ont jamais connues. Nous ne jouirons cependant point de ce magnifique spectacle; il faudroit pour

cet

cet effet descendre jusques vers les siècles de Périclès, ou même d'Alexandre. Les bornes que je me suis prescrites ne me le permettent pas : contentons-nous de voir naître l'aurore qui annonçoit un si beau jour.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.



## CHAPITRE I.

### *Des Assyriens & des Babylonien.*

ON a vu dans la première Partie de cet ouvrage que Ninive devoit sa fondation à Assur, & Babylone à Nem-brod (1). J'y ai dit en même tems que le sentiment de ceux d'entre les écrivains de l'antiquité, qui attribuoient à l'ancien Ninus & à l'ancienne Sémiramis les superbes ouvrages qui ont rendu ces deux villes si célèbres, n'étoit pas exact (2). Il me paroît en effet peu vraisemblable qu'on ait pû exécuter, dès les premiers tems, les travaux également immenses & magnifiques dont parlent ces auteurs. Je juge qu'ils ne l'ont été que dans les siècles qui nous occupent présentement. Ce sentiment, au surplus, est

(1) L. I. c. 1. art. 3. p. 37 & 38.

(2) Ibid. L. II. c. 3.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

est appuyé du suffrage de quantité d'historiens qui, à tous égards, méritent infiniment plus de croyance que Ctésias copié par Diodore & par d'autres écrivains assez modernes (3).

Castor, dont la chronologie paroît avoir été fort estimée d'Eusebe & de plusieurs autres écrivains de mérite, comptoit deux Ninus Rois d'Assyrie; l'un fondateur de Ninive, & l'autre qui monta sur le trône dans les derniers tems de cet Empire (4). Tout me porte à croire qu'on doit rapporter à ce second Ninus l'agrandissement & la magnificence de Ninive, attribuée mal-à-propos, par Ctésias & ses copistes, au premier Ninus, fondateur de l'Empire Assyrien.

A l'égard de Babylone, on doit incontestablement placer sous le regne de ses derniers Souverains la construction de tous les ouvrages qui ont immortalisé cette capitale. Bérose (5), Mégasthène (6), Hérodote (7), & Abydène (8), font honneur à Nabuchodonosor, & à Nitocris son épouse, de tous les embellissemens de Babylone. Leur témoignage

(3) Voyez Marsh. p. 477.

(4) Apud Syncell. p. 205. 206. A.

(5) Apud Jos. advers. Appion. l. 1. c. 6.

(6) Apud Euseb. præp. Evang. l. 9. c. 41. p. 457. B.

(7) L. 1. n. 185.

(8) Apud Euseb. loco cit. p. 456.

ge est conforme à celui de l'Écriture Sainte (9). Je crois donc être suffisamment autorisé à rapporter aux siècles dont il s'agit dans cette troisième Partie, tout ce que les anciens ont débité sur la grandeur & la magnificence de Ninive & de Babylone.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Ce seroit sans doute ici le lieu de faire une description détaillée de ces deux villes. Mais premièrement il ne nous reste que des notions fort imparfaites sur Ninive. De tous les écrivains de l'antiquité qui sont parvenus jusqu'à nous, aucun n'avoit vu cette capitale. Elle étoit anéantie, & depuis long-tems, lorsqu'Hérodote le plus ancien de ces auteurs écrivoit. Quant à Babylone, ce sujet a déjà été traité tant de fois, & dans tant d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde, qu'il seroit, à ce que je crois, superflu de s'y étendre. Je me contenterai donc de proposer quelques réflexions générales sur ces deux villes.

Si l'on s'en rapporte à l'opinion commune, l'enceinte de Ninive & de Babylone auroit été d'une étendue prodigieuse & incroyable. La première de ces deux villes formoit, au rapport des anciens, un quarré long, dont les deux grands côtés avoient chacun 150 stades, & les deux petits 90. Son circuit total étoit par conséquent de 480 stades (10). On éva-

lue

(9) Daniel, c. 4. v. 27.

(10) Diod. l. 2. p. 115.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

lue ordinairement ces 480 stades à 25, ou même 30 de nos lieues communes. Mais selon l'opinion de M. de l'Isle, fondée sur de bonnes autorités, les stades de la haute antiquité doivent être évalués beaucoup plus bas (11). En suivant donc la réduction qu'il propose, l'emplacement de Ninive ne devoit occuper qu'environ six lieues quarrées (12). Cette ville devoit être conséquemment un peu plus de sept fois plus grande que Paris (13).

On lit, il est vrai, dans le Prophète Jonas, que Ninive étoit une grande ville qui avoit trois journées de chemin (14). La plupart des commentateurs en concluent qu'on ne pouvoit faire le tour de trois jours. Cette expression me paroîtroit plutôt signifier qu'il falloit employer au moins trois journées pour la parcourir. L'explication que je propose, me paroît même exactement conforme à la mission du Prophète. Il avoit en effet été envoyé à Ninive pour prêcher la pénitence, & ce n'étoit qu'en parcourant l'intérieur de la ville, qu'il pouvoit annon-

(11) Acad. des Sciences, ann. 1721. M. p. 60.  
61.

(12) Ibid. ann. 1725. p. 54.

Pour parler plus exactement,  $5 \frac{915825}{1234321}$  lieues quarrées.

(13) La surface de Paris est de  $\frac{1138225}{14470416}$  parties d'une lieue quarrée. Ainsi Ninive avoit plus de sept fois ( $7 \frac{3}{16}$ ) autant de surface que Paris.

(14) C. 3. v. 3.

noncer à ses habitans les menaces du Tout-puissant. Aussi le texte sacré dit-il que Jonas étant entré dans Ninive, y marcha pendant un jour, & fit entendre sa voix (15).

Ninive, au surplus, n'étoit point peuplée à proportion de l'étendue de son enceinte. On lit dans le même Prophète que je viens de citer, qu'il y avoit alors dans cette ville cent vingt mille ames qui ne favoient pas distinguer leur main droite de leur main gauche (16); expression qu'on entend, & avec raison, des enfans dans le plus bas âge. Il résulte de ce passage qu'il ne pouvoit y avoir dans Ninive qu'environ sept cens mille ames, les enfans ne faisant pour l'ordinaire que la cinquième partie des habitans d'une ville. Ninive ne devoit donc pas être beaucoup plus peuplée que Paris, quoique son enceinte fût infiniment plus vaste. Cette ville renfermoit sans doute quantité de jardins très-spacieux; usage établi de toute antiquité dans les villes de l'Orient, & qui subsiste encore aujourd'hui (17).

J'en dirai autant de Babylone, & avec beaucoup plus de fondement; car les anciens parlent effectivement des jardins & même des terres labourables qu'elle renfer-

IIIe.  
PARTIE.  
Dép. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(15) C. 3. v. 4. = Voyez le P. Hardouin ad Plin. l. 6. sect. 16. not. (25).

(16) Ch. 4. v. 11.

(17) Acad. des Scienc. ann. 1725. M. p. 54. 55.

fermoit dans son enceinte (18). Mais d'ailleurs, ils ne sont nullement d'accord sur l'étendue de cette ville. J'ai crû devoir donner la préférence aux mesures d'Hérodote, dont le témoignage est bien supérieur à celui de tous les autres écrivains. Il avoit été à Babylone dans un tems où cette ville n'étoit pas entièrement déchue de son ancienne splendeur; avant que n'ont pas pû avoir Clitarque, Diodore, Strabon, &c. Suivant donc Hérodote, le circuit de Babylone étoit égal à celui de Ninive, c'est à-dire, qu'il étoit de 480 stades (19). Mais Babylone formoit un quarré parfait, & par conséquent elle étoit plus grande que Ninive (20). En suivant la proportion que j'ai déjà indiquée, on doit évaluer l'emplacement de Babylone à plus de six lieux quarrés de surface (21). Cette ville étoit donc près de huit fois aussi grande que Paris (22). Quant au nombre

(18) Diod. l. 2. p. 121. = Q. Curt. l. 5. c. 1.

(19) L. 1. n. 178.

(20) Quoiqu'en dise Strabon. l. 16. p. 1071.  
C.

(21) A la rigueur  $6 \frac{1}{2} \frac{5}{3} \frac{4}{3} \frac{7}{2} \frac{4}{1}$  lieues quarrées.

(22) Environ  $7 \frac{4}{5}$ .

Si l'on jugeoit de la grandeur & de l'étendue de Babylone sur un fait rapporté par Aristote, quelle idée ne devoit-on pas s'en former? Il dit que lors de la prise de cette ville, il y eut tel quartier ou, trois jours après, la nouvelle n'en étoit pas encore parvenue. *De Rep.* l. 3. c. 3. t. 2. p. 340.  
341.

bre des habitans, qu'elle contenoit, on n'en peut rien dire. Je présume seulement que Babylone devoit être peuplée dans la même proportion que Ninive.

On a beaucoup vanté les travaux & les édifices qui ont rendu autrefois Babylone une des merveilles du monde.

On peut réduire tous ces objets à cinq chefs principaux ; 1. la hauteur de ses murailles, 2. le temple de Bel, 3. les jardins suspendus, 4. le pont bâti sur l'Euphrate, & les quais dont ce fleuve étoit bordé, 5. le lac & les canaux creusés de main d'homme pour la distribution des eaux de l'Euphrate.

Tous ces ouvrages si merveilleux au jugement de l'antiquité, me paroissent avoir été extrêmement exagérés par les auteurs qui en ont parlé. Comment concevoir, en effet, que les murailles de Babylone aient pû avoir 318 pieds de hauteur, sur 81 pieds d'épaisseur, dans un circuit de près de 10 lieues (23) ?

J'en dirai autant de cet édifice quarré, connu sous le nom de temple de Bel. Il étoit composé de huit tours placées les unes

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Je ne conçois pas comment un auteur tel qu'Aristote a pû rapporter sérieusement une pareille absurdité.

(23) Hérod. l. I. n. 178.

Hérodote dans cette occasion n'a pû parler que d'après le rapport des habitans. Lorsqu'il fut à Babylone, les murailles en étoient plus d'aux trois quarts détruites, comme il nous l'apprend lui-même. l. 3. n. 159.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

unes au dessus des autres, qui alloient toujours en diminuant. Hérodote ne nous apprend point quelle étoit la hauteur de ce monument (24). Diodore dit qu'elle surpassoit toute croyance (25). Strabon la fixe à un stade (26), mesure qui revient à près de six cens de nos pieds (27). Car du tems de ce géographe, les stades étoient beaucoup plus considérables que dans les premiers siècles (28). La masse entière de ce bâtiment devoit répondre à son excessive hauteur. C'est aussi l'idée qu'en ont voulu donner les anciens. On en va juger par le fait suivant. Xercès avoit démoli entièrement ce temple. Alexandre entreprit de le rebâtir. Il voulut commencer par faire nettoyer la place, & en écarter les ruines. Dix mille ouvriers, qui furent employés pendant deux mois à ce travail, ne purent pas, dit on, l'achever (29).

Les richesses que renfermoit le temple de Bel étoient proportionnées à son immensité. Sans parler des tables, des en-

(24) Il dit seulement qu'il avoit 4 stades de circuit. l. 1. n. 181.

(25) L. 2. p. 123.

(26) L. 16. p. 1072.

(27) Les tours de Notre-Dame n'ont que 204 pieds de hauteur.

[28] On doit les évaluer au moins à 95 toises 2 pieds 11 pouces, mesure de Paris.

(29) Strabo, l. 16. p. 1072. = Arrian, de Exped. Alex. l. 7. p. 480.

encensoirs, des coupes & autres vases sacrés, d'or massif, il y avoit une statue de 40 pieds de haut, qui seule pesoit mille talens Babyloniens. Enfin, selon le dénombrement que les anciens nous ont donné des richesses contenues dans ce temple, la somme totale reviendrait à deux cens vingt millions cinq cens mille livres de notre monnoie. De pareilles exagérations se détruisent d'elles-mêmes.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

A l'égard des jardins suspendus, selon toutes les apparences ils n'ont jamais existé. Le silence d'Hérodote sur un ouvrage si singulier & si remarquable, me détermine à mettre au rang des fables tout ce que les autres écrivains ont débité sur cette prétendue merveille. Hérodote avoit visité soigneusement Babylone. Les détails dans lesquels il est entré, prouvent qu'il n'a omis aucune des raretés de cette ville. Présuamera-t'on qu'il eût passé sous silence un ouvrage tel que les jardins suspendus ? Tous les auteurs qui en ont parlé sont bien postérieurs à ce grand historien. Il n'y en a aucun, excepté Bérose (30) qui parle d'après son propre témoignage. C'est toujours sur le rapport d'autrui. Diodore avoit tiré de Ctésias ce qu'il dit de ces fameux jardins.

(30) On fait que les exagérations ne coûtoient rien à Bérose, quand il s'agissoit d'exalter les merveilles de son pays.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

dins. Il y a bien de l'apparence aussi que Strabon avoit puisé dans la même source. Enfin, la manière dont Quinte-Curce s'exprime, fait assez sentir combien l'existence de ces jardins lui paroissoit suspecte. Il jugeoit que l'imagination des Grecs y avoit la plus grande part (31).

Parlons maintenant du pont de Babylone, que les anciens ont mis au nombre des plus merveilleux ouvrages de l'Orient. Il avoit près de cent toises de long, sur, à-peu-près, quatre de large (32). On ne peut nier qu'il n'ait fallu beaucoup d'art & de travail pour en jeter les fondemens. Il ne devoit pas être facile de les asséoir dans le lit d'un fleuve extrê-

(31) *Super arce vulgatum Grasorum fabulis miraculum pensiles horti sunt.* l. 5. c. 1. p. 314.

Il y avoit vraisemblablement à Babylone quelque colline revêtue de terrasses & ornée d'arbres. Cette espèce de jardin aura suffi pour donner lieu à une imagination échauffée, d'enfanter les descriptions que nous lisons aujourd'hui dans certains auteurs.

(32) Diod. l. 2. p. 121.

Selon cet auteur, le pont de Babylone avoit cinq stades de long sur 30 pieds de large. En réduisant ces dimensions à nos mesures, ce pont auroit eu 477 toises 2 pieds 7 pouces de long.

Cette longueur, comme on voit, n'est nullement proportionnée à sa largeur. D'ailleurs Diodore dit qu'on construisit le pont à l'endroit où l'Euphrate étoit le plus étroit. Nous apprenons de Strabon, l. 16. p. 1073. A, que ce fleuve n'avoit qu'un stade de largeur à Babylone. J'ai cru, en conséquence, devoir abandonner le texte de Diodore, & fixer la longueur du pont à un stade.

trêmement profond & rapide, qui d'ailleurs charrie une quantité prodigieuse de limon, & dont le fond est entièrement fablonneux. Aussi avoit-on pris beaucoup de précautions pour assurer les piles du pont de Babylone. Elles étoient construites de pierres liées & attachées les unes aux autres par des clefs de fer. Les joints en étoient remplis de plomb fondu (33). La façade des piles, tournée vers le courant de l'Euphrate, étoit défendue par des éperons extrêmement avancés, qui coupant l'eau de fort loin, en diminuoient le poids & l'action (34). Tel étoit le pont de Babylone.

III<sup>e</sup>.  
PARTIE  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

En rendant justice à l'habileté des Babyloniens dans la conduite de ces travaux, on ne peut cependant s'empêcher de remarquer le mauvais goût qui, de tout tems, a régné dans les ouvrages des Orientaux. Le pont de Babylone nous en fournit une preuve très-marquée. Cet édifice manquoit absolument de graces & de majesté. Sa largeur n'étoit nullement proportionnée à sa longueur (35). Les piles n'en étoient point non plus espacées convenablement. Il n'y

(33) Hérod. l. I. n. 186.

(34) Diod. Ibid.

(35) En suivant même la réduction que nous avons proposée, ce pont avoit 95 toises 2 pieds 11 pouces de long, sur 4 toises 2 pieds 7 pouces de large. La longueur du pont Royal n'est que de 72 toises. Il a cependant 8 toises 4 pieds de largeur.

IIIe PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

n'y avoit qu'onze pieds & demi de distance entre chacune (36). Enfin ce pont n'étoit point vouté (37). Qu'on juge de l'effet qu'il devoit faire.

Les Babyloniens, au surplus, ne font par les seuls qui aient ignoré autrefois l'art de construire des voûtes. Ce secret, à ce que je crois, a été inconnu à tous les peuples de la haute antiquité, qui en général ne paroissent pas avoir été bien savans dans la coupe des pierres.

Quant aux quais dont l'Euphrate étoit revêtu, on peut croire qu'ils étoient grands & magnifiques. Je doute néanmoins que ces ouvrages surpassassent ceux que nous avons journellement sous les yeux. Je crois qu'à cet égard Paris peut bien le disputer pour la magnificence & l'étendue du travail à toutes les villes de l'univers.

Je remets au livre suivant à parler plus particulièrement des canaux & de ce lac creusés de main d'homme, pour la décharge & la conduite des eaux de l'Euphrate. On y verra, s'il n'y pas beaucoup à rabattre du récit des anciens, lorsqu'ils font monter la circonférence du lac de Babylone à 1200 stades carrés (38); c'est-à-dire, à plus de cinquante

(36) Diod. l. 1. p. 121.

(37) Hérod. l. 1. n. 186. = Diod. loco citato.

(38) Megasthen. apud Euseb. præp. Evang. l. 9. c. 41. p. 457. C. = Diod. l. 2. p. 122.

quante lieues (39), sur une profondeur d'environ 120 pieds (40); ajoutant que ce lac étoit en entier revêtu de pierres (41).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Je n'ai pas prétendu, au reste, par ces réflexions anéantir entièrement la grandeur & la magnificence de Ninive & de Babylone. Je pense seulement qu'on doit beaucoup rabattre de tout ce que les anciens en ont débité. Je pense encore que les Assyriens & les Babyloniens n'ont eû aucune idée de ce que nous nommons ordre d'architecture. J'en juge ainsi sur le peu de goût que, dans tous les tems, les peuples de l'Asie ont mis dans leurs édifices (42). Je crois donc que les monumens, qui ont rendu autrefois Ninive & Babylone si célèbres, étoient plus recommandables par leur singularité & la profusion des ornemens, que par l'ordonnance & l'agrément de leur construction. Cette élégance & ces belles proportions qui charment & séduisent dans l'architecture Grecque, ont été,

(39) 50 lieues  $\frac{3475}{17118}$ .

(40) Megasthen. *loco cit.*

Ces 120 pieds sont 114 pieds 7 pouces, mesure de Paris.

Diod. *loco cit.* ne donne au lac de Babylone que 35 pieds de profondeur. C'est encore beaucoup.

(41) Hérod. l. I. n. 185.

Diod. l. 2. p. 122. dit qu'il étoit revêtu d'un mur de briques liées avec du bitume.

(42) Il faut excepter de cette proposition les Grecs de l'Asie mineure,

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

été, & sont encore ignorées aux Indes, à la Chine, en Perse, & généralement parlant, dans tout l'Orient.

On ne peut parler que très-imparfaitement de la manière dont les Assyriens & les Babyloniens traitoient la sculpture. On voit seulement que cet art devoit être fort pratiqué chez ces peuples. L'Ecriture parle d'une statue d'or haute de soixante coudées, & de six de large, élevée par les ordres de Nabuchodonosor (43), sans compter plusieurs autres représentations de Divinités & de Princes, dont les temples & les palais de Babylone étoient remplis (44). Il est donc certain que les Babyloniens travailloient beaucoup en sculpture. Mais l'élégance & la correction présidoient-elles aux ouvrages de leurs artistes? C'est ce dont on peut douter, & avec grande raison. On ne voit point en effet que les Asiatiques aient jamais su dessiner avec goût & précision. J'en juge ainsi, non-seulement par les productions modernes de ces nations, mais même par ce qui peut être échappé de leurs monumens à l'injure des siècles. Les figures qu'on voit dans tout ce qui existe aujourd'hui de bas-reliefs des anciens peuples de l'Orient, sont lourdes & incorrectes, sans attitude,

(43) Dan. c. 3. v. 1.

(44) Dan. c. 5. v. 4. = Diod. l. 2. p. 122.  
323.

de , sans grace & sans variété d'expres-  
 sions. On concevra encore une plus  
 mauvaise opinion des artistes de Babylo-  
 ne, si l'on admet que les ruines , con-  
 nues aujourd'hui sous le nom de *ruines*  
*de Persépolis* , sont les débris d'un palais  
 construit par les premiers Souverains de  
 la Perse. Les statues & les bas-reliefs  
 qu'on y peut encore appercevoir , sont  
 assurément du plus mauvais goût , & de la  
 plus platte exécution (45). Tout médio-  
 cres cependant que soient ces ouvrages ,  
 il paroît que les anciens sculpteurs de Ba-  
 bylone n'auroient pas été en état de les  
 exécuter. Je le dis sur ce que Diodore  
 nous apprend que les palais de Persé-  
 polis & de Suse furent bâtis par des  
 artistes que Cambyse transporta de l'E-  
 gypte en Perse , après qu'il eut soumis  
 cet empire (46). Néanmoins , lorsque  
 Cambyse s'empara de l'Egypte , il étoit  
 déjà maître de Babylone , & bien en é-  
 tat , par conséquent , d'en tirer tous les  
 ouvriers qu'il auroit crû propres à exe-  
 cuter les magnifiques ouvrages qu'il avoit  
 résolu de faire élever. Si ce Prince ju-  
 gea donc nécessaire de transporter dans  
 la Perse des artistes Egyptiens , je pense  
 être en droit d'en conclure qu'il estimoit  
 ceux de Babylone incapables de remplir  
 les

III.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux ,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

(45) Voyez Chardin , t. 2. p. 140 , &c. = Le Bruyn t. 2. p. 285.

(46) L. I. p. 55 & 56.

III. les grands & magnifiques projets qu'il  
PARTIE. avoit conçus. Car quel autre motif au-  
Dep l'é- roit pû l'engager à une pareille démar-  
tabl. de la che ? A talens égaux, la proximité feu-  
Royauté le auroit dû déterminer Cambyse à pré-  
chez les férer les ouvriers Babyloniens. Au sur-  
Hébreux, plus, j'aurai encore occasion dans l'arti-  
iniqu'à cle suivant de revenir sur la maniere & le  
leur retour caractère de ces peuples dans les ouvra-  
de la cap- ges de goût & de génie.  
tivité,

Rendons d'ailleurs justice aux Babylo-  
niens sur leurs progrès dans plusieurs par-  
ties des arts qu'ils paroissent avoir fort  
bien entendues. Je mettrai, par exem-  
ple, dans ce nombre la fonte des mé-  
taux. La grande quantité de statues d'or,  
d'argent & de bronze, dont les temples  
de Babylone étoient décorés (47), le  
prouve suffisamment. Je pourrois aussi  
m'étendre sur l'habileté des Babyloniens  
dans les manufactures d'étoffes, & par-  
ticulièrement dans les ouvrages de bro-  
derie ; mais je réserve ces détails pour  
l'article où je traiterai des mœurs & usa-  
ges de ces peuples. Ce que j'aurai oc-  
casion alors de dire sur leur luxe & leur  
magnificence ne permettra pas de dou-  
ter du point de perfection auquel les Ba-  
byloniens avoient porté une grande par-  
tie des arts, dans les siècles brillans de  
leur monarchie.

J'au-

(47) Dan. c. 5. v. 4. = Hérod. l. 1. n. 181.  
= Diod. l. 2. p. 122, 123.

J'aurois pû parler du temple de Salomon & de tous les ouvrages également recherchés & magnifiques, qu'on fait avoir été exécutés par les ordres de ce Prince. Mais l'histoire & les monumens de la nation Juive n'entrent point dans le plan que je me suis proposé. Je n'en ai jamais traité qu'incidemment, & lorsqu'il a fallu y avoir recours pour éclaircir & constater l'état où étoient les Arts dans l'Asie & dans l'Egypte, aux siècles qui formoient l'objet de la premiere & de la seconde Partie de cet ouvrage. L'époque que nous parcourons présentement, nous dispense de rien emprunter de l'histoire du peuple de Dieu. On trouve assez de ressources dans les écrivains profanes pour établir les faits dont j'ai à rendre compte dans cette troisieme Partie.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.



IIIe.

PARTIE.

Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

## CHAPITRE II.

*Des Egyptiens.*

**J**E viens de dire que suivant toutes les apparences on devoit beaucoup rabattre de l'idée que les anciens ont voulu nous donner des monumens construits par les Assyriens & les Babylonien. Nous y sommes d'autant plus autorisés, qu'il n'existe plus rien aujourd'hui capable de justifier les merveilles que l'antiquité publioit de Ninive & de Babylone. Ainsi nous ne sommes point forcés d'admettre des récits qui répugnent souvent à la raison. On ne doit pas porter absolument le même jugement des faits que les anciens auteurs nous ont transmis sur les monumens des Egyptiens. J'observerai d'abord que les écrivains de l'antiquité ne paroissent pas s'être livrés aux mêmes exagérations sur les édifices de l'Egypte, que sur ceux de l'Asie. D'ailleurs les obélisques & les pyramides subsistent encore aujourd'hui, sans parler d'une infinité d'autres monumens, dont les ruines seules peuvent nous faire juger de la grandeur & de la magnificence qui régnoit dans les entreprises des Egyptiens. Ce que nous avons sous les yeux confirme donc presque tout

tout ce que les anciens auteurs ont pu dire sur ce sujet. Ainsi nous sommes à portée d'apprécier leur témoignage, & de juger des faits qu'ils exposent.

J'ai parlé dans la seconde Partie de cet ouvrage de la ville de Thèbes, des obélisques & de tous les autres monumens dont j'ai crû pouvoir rapporter la construction aux siècles qui nous occupent alors. Quant aux pyramides, les écrivains de l'antiquité ne s'accordent, ni sur le tems, ni sur les auteurs de ces ouvrages singuliers. On les met ordinairement au nombre des plus anciens monumens de l'Égypte. Je crois néanmoins pouvoir en douter. Homère qui fait souvent mention de l'Égypte, qui rapporte plusieurs singularités de ce pays, qui parle de Thèbes & de ses cent portes, ne dit rien des pyramides. Ce silence me porte donc à croire que ces monumens extraordinaires n'existoient pas, ou du moins ne venoient que d'être achevés de son tems. Je présume en conséquence qu'il n'auroient été érigés que dans les siècles qui nous occupent présentement, peut-être une cinquantaine d'années avant, ou après Homère (1).

Je ne crois point devoir m'arrêter à faire

(1) Il paroît assez constant que ce Poète vivoit un peu plus de 900 ans avant J. C.

La date que j'assigne aux pyramides, revient parfaitement à celle que leur donne Diodore l. 1. p. 72.

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

faire une longue description des pyramides. On fait que la plus grande des trois qui sont à quelques lieues du Caire, forme un quarré dont chaque côté de la base a 660 pieds. Son circuit est par conséquent de 2640 pieds. Elle en a près de 500 de hauteur perpendiculaire. Son sommet est terminé par une platte forme quarrée, dont chaque côté peut avoir 16 à 17 pieds. La solidité totale de la pyramide est de 313590 toises cubes (2). Cette masse imposante est composée de pierres d'une grandeur extraordinaire. Il y en a plusieurs qui portent 30 pieds de long sur 4 de hauteur & 3 de largeur (3).

Au rapport d'Hérodote, cent mille ouvriers furent occupés en même tems à la construction de cette pyramide (4). Ils étoient relevés par un pareil nombre de trois mois en trois mois. Dix années entieres furent employées à tailler & à voiturer les pierres (5). Il fallut vingt

(2) Reg. scient. Acad. hist. autore J. B. Duhamel, p. 428. = Sicard. mém. des miss. du Levant, t. 7. p. 170. 171.

(3) Hérod. l. 2. n. 124. = Pietro d'ella Valle. Let. XI. t. 1. p. 224. 225. = Maillet, descript. de l'Egypte. p. 224. 230. 231. 253.

(4) L. 1. n. 124. = Diod. l. 1. p. 73. & Plin. l. 36. sect. 17. disent trois cents soixante mille.

(5) Hérod. l. 2. n. 124. Diod. l. 1. p. 72. Plin. l. 36. sect. 17. p. 738. disent qu'on avoit tiré de l'Ethiopie & de l'Arabie les pierres qui furent employées à la construction de la pyramide. Ce fait me paroît peu exact, D'abord il n'est pas vraisemblable

vingt ans pour achever cet énorme édifice (6), qui renfermoit dans son intérieur des galleries, des chambres & un puits. Une inscription apprenoit combien il en avoit coûté pour les porreaux, l'ail, les oignons, & autres pareils légumes fournis aux ouvriers. Cette somme montoit, dit-on, à seize cens talens d'argent (7), c'est-à-dire, à près de sept millions de notre monnoie. Cet objet étoit certainement le principal article de la dépense. Je ne pense pas que le surplus ait dû être bien considérable, ou pour mieux dire il n'en a coûté que la nourriture des ouvriers pour bâtir les pyramides. Je me crois en effet bien fondé à soutenir que tous les anciens monumens de l'Egypte ont été bâtis par corvées (8). Il n'en a donc coûté aux monarques qui ont entrepris les

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

PY-

blable que les rois d'Egypte ayant sous la main d'excellens matériaux, aient voulu dépenser inutilement des sommes immenses pour en faire venir de fort loin. D'ailleurs les pierres dont sont bâties les pyramides, ont trop de rapport avec celles qu'on trouve communément aux environs, pour imaginer qu'elles n'en aient pas été tirées. Thevénot, t. 2. p. 484. Vansleb, Relat. d'Egypte. p. 138.

Je croirois seulement qu'on auroit pu faire venir du voisinage de la mer rouge & de la haute Egypte, les marbres dont les pyramides étoient autrefois revêtues à l'extérieur.

(6) Hérod. Diod. Plin *locis cit.*

(7) Hérod. l. 2. n. 125. — Diod. l. 1. p. 73. — Plin. l. 36. sect. 17. p. 738.

(8) Voyez Arist. de Rep. l. 5. c. 11. t. 2. p. 497. E. — Diod. l. 1. p. 73 & 74.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

pyramides, que la dépense de nourrir les ouvriers employés à ces grands travaux. J'ai dit que la grande pyramide étoit presque en entier bâtie de pierres d'une grandeur énorme. Nos auteurs modernes ont fait beaucoup de raisonnemens, & formé bien des conjectures pour expliquer par quels moyens les Egyptiens ont pû élever de pareilles masses à la hauteur à laquelle ils les ont portées. Ces doutes ont été vraisemblablement occasionnés par quelques écrivains de l'antiquité, qui ne parlent de cette opération que d'une manière assez vague & assez incertaine. Diodore dit qu'on étoit parvenu à bâtir les pyramides par le moyen de terrasses disposées en plan incliné (9). Il ajoute à ce récit des circonstances qui ne peuvent manquer de le rendre fort suspect à quiconque voudra y réfléchir. Disons en, autant de ce qu'on lit sur le même sujet dans Pline. Cet auteur semble avoir copié Diodore, en répandant néanmoins sur ce qu'il a emprunté de l'historien Grec, cette obscurité qui lui est presque toujours si familière (10). Il étoit cependant bien facile, en consultant Hérodote, de se faire une idée très-simple & très-juste de la manière dont les pyramides ont été construites.

Se.

(9) L. I. p. 73.

(10) Voyez l. 36. sect. 17.

Selon ce grand historien, les pyramides étoient formées par différentes assises de pierres qui diminuoient successivement de largeur, suivant que l'exigeoient les proportions de l'édifice. L'assise inférieure débordoit donc toujours celle qu'on élevoit immédiatement au dessus, & chacune des faces de la pyramide formoit ainsi une espèce d'escalier. Les relations des voyageurs modernes s'accordent parfaitement avec ce récit. Il est même facile de compter encore à présent le nombre des assises qui forment la grande pyramide (11). D'après ce fait on voit qu'il ne falloit que du tems & de la patience pour élever les plus fortes pierres à telle hauteur que ce fût. Une machine fort simple, & selon Hérodote très facile à manier, posée sur la première assise, servoit à y élever les pierres destinées à la construction de la seconde. Celle-ci construite, on y établissoit une machine toute semblable à celle dont je viens de parler, & ainsi de suite (12). Car il restoit toujours sur chacune des assises déjà construites, une ou plusieurs machines qui servoient à élever successivement les pierres de degrés en degrés (13). En réitérant cette manœuvre,

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(11) Voy. Gréaves Pyramidograph. p. 11. = Thevenot, t. 2. p. 412. 413. = Vansleb. Relat. de l'Égypte. p. 140. = P. Lucas, Voyage du Levant, t. 1. p. 45.

(12) Hérod. l. 2. n. 125.

(13) Hérodote donne également à entendre que c'étoit

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

œuvre, autant de fois qu'il étoit nécessaire pour former la hauteur de la pyramide, on parvenoit à conduire facilement les pierres à son dernier sommet. Telle est, au rapport d'Hérodote, la manière dont le corps de ce monstrueux édifice a été construit.

Ce même auteur nous enseigne aussi la façon dont on s'y prit pour en faire le revêtement à l'extérieur; car il est certain qu'originellement toutes les pyramides avoient été revêtues, soit de carreaux de marbre, soit de briques ou de petites pierres, de sorte qu'elles ne présentoiént autrefois à l'œil qu'un talus parfaitement uni, tel qu'on l'apperçoit encore à présent dans la plupart de ces édifices (14). La grande pyramide, à la vérité, n'offre aujourd'hui que quatre espèces d'escaliers; mais il est aisé de se convaincre que cette masse énorme avoit été originellement revêtue à l'extérieur de marbre, que l'injure des tems, ou plutôt l'avidité des Arabes a fait disparaître (15). Hérodote nous apprend donc ce que le bon sens seul nous eût dicté; c'est

c'étoit la même machine qui servoit pour toute la construction, & que la manœuvre consistoit à transporter cette machine successivement sur toutes les assises de la pyramide. Mais j'ai crû devoir préférer l'opération que j'ai indiquée. Elle est, & plus naturelle, & beaucoup plus expéditive.

(14) Gréaves, pyram. p. 20. 22. = Thévenot, t. 2. p. 411. = P. Lucas, t. 1. p. 46.

(15) Maillet, Descript. de l'Eg. p. 224. 227. 228. 253. = Sicard, Mém. des missions du Levant.

c'est-à-dire, qu'on commença le revêtement des pyramides par leur sommet (16).

On avoit pratiqué sous plusieurs de ces édifices des souterrains, dans lesquels il n'est pas possible aujourd'hui de pénétrer. Les anciens ne nous en ont point laissé de description détaillée. Un puits, dont Pline fait mention (17), & que l'on voit encore de nos jours (18) dans l'intérieur de la grande pyramide, servoit probablement d'entrée aux souterrains de cet édifice. Hérodote dit qu'on y avoit conduit les eaux du Nil par un aqueduc creusé sous terre, & dirigé de façon que la pyramide formoit une espèce d'isle (19). Pline donne à entendre la même chose (20). Ces ouvrages souterrains, supposé qu'il n'y ait point d'exagération dans le récit des auteurs que je viens de citer, étoient au moins aussi considérables que les pyramides elles-mêmes. On fera forcé d'en convenir, si l'on considère que ces édifices sont éloignés du Nil de près de deux lieues,

IIIe.  
PARTIE.

Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité,

t. 2. p. 282. = Mém. de Trév. Août 1723. p. 1425.

(16) L. 2. n. 125.

(17) L. 36. sect. 17.

(18) Thévenot, p. 420 421. = Maillet, p. 249. = Gréaves, pyram. p. 14. = Vansleb, p. 142.

Ce puits n'a tout au plus que 40 pieds de profondeur.

(19) L. 2. n. 124.

(20) L. 36. sect. 17.

lieues, & bâtis sur une coline élevée de plus de cent pieds au dessus du niveau de ce fleuve (21).

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

On fait qu'à l'exception de la grande pyramide, toutes les autres sont fermées & inaccessibles. L'opinion commune veut aujourd'hui qu'elle n'ait été ouverte que depuis la conquête de l'Egypte par les Mahométans. Il est certain néanmoins qu'elle l'étoit dès le tems de Strabon. Ce qu'il dit de l'intérieur de cet édifice, & du cercueil qu'on y trouve (22), est absolument conforme à ce qu'en rapportent toutes les relations modernes. Plutarque parle aussi des échos que la voix y formoit (23), circonstance rapportée également par nos voyageurs (24). Il est cependant assez singulier que tous les auteurs de l'antiquité aient gardé le silence sur cet article, & qu'en général ils ne nous aient point laissé de description détaillée des différens conduits, des diverses galeries, & des chambres qu'on rencontre dans l'intérieur de la grande pyramide, non plus que du cercueil placé dans l'appartement le plus élevé.

Presque tous ceux qui ont eu de nos jours occasion de parler des pyramides, n'ont

(21) Gréaves, pyram. p. 7. = Maillet. p. 220.

(22) L. 17. p. 1161.

(23) T. 2. p. 903. A.

(24) Gréaves, pyramid. p. 15. = P. Lucas, voyage du Levant, t. 1. p. 436.

n'ont pas manqué d'en terminer la description par quelques traits d'une morale commune & triviale sur les motifs & l'objet de ces monumens singuliers. Je ne m'arrêterai point à réfuter ces vaines déclamations répétées de bouche en bouche, & dictées par l'ignorance & le manque de jugement. Un peu plus de connoissance de la façon de penser des anciens Égyptiens, joint à quelque critique, nous auroit épargné toutes ces répétitions serviles de nos écrivains modernes, concentrés presque toujours dans un même cercle d'idées. Tâchons d'en sortir, & de faire sentir les raisons qui ont pu déterminer les Souverains de l'Égypte à construire des édifices aussi singuliers, à tous égards, que le sont les pyramides.

Les Égyptiens étoient persuadés que la mort ne sépareroit point l'ame du corps, & qu'elle y restoit attachée aussi long-tems qu'il pouvoit demeurer en son entier (25). C'est d'après cette idée que ces peuples prenoient tant de précautions pour préserver leurs cadavres de la pourriture, & les garantir de tous les accidens qui auroient pu en occasionner la destruction. De-là ces soins qu'on se donnoit, & ces dépenses qu'on faisoit pour embaumer les morts, & les déposer dans des lieux où ils fussent à couvert de toute insulte. C'étoit le principal objet

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

(25) Serv. ad Æneid. l. 3 v. 67.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

objet de l'attention des Egyptiens. Aussi ne regardoient-ils les palais & les maisons que comme des hôtelleries dans lesquelles on ne fait que passer, & les appelloient ainsi, donnant par opposition le nom de demeures éternelles aux tombeaux (26).

La situation de l'Egypte exposée tous les ans aux inondations du Nil, avoit obligé les Egyptiens à prendre toutes sortes de précautions pour empêcher la prompte destruction de leurs sépulchres. C'est par cette raison qu'ils les plaçoient dans des bancs de rochers assez élevés pour être à l'abri des débordemens du fleuve. Ils y creusoient des espèces de caves, dans lesquelles les Momies étoient déposées. On employoit ensuite toutes sortes de moyens pour en dérober la connoissance. L'entrée de ces tombeaux, faite en forme de puits carré, étoit si artistement recouverte, qu'on ne peut aujourd'hui les reconnoître qu'avec beaucoup de recherches & d'attention (27).

D'après ces faits, qui sont certains, la construction des pyramides devient très-simple

(26) Diod. l. 1. p. 60. 61.

Nous lisons dans Hérodote que Cambyse Roi de Perse, n'ayant pû exercer sa rage sur Amasis, le dernier des souverains de l'Egypte, fit exhumer le cadavre de ce Prince, & que, pour comble de mauvais traitement, il le fit brûler. Hérod. l. 3. n. 16.

(27) Pietro della Valle. Lettr. XI. t. 1, p. 231. — Maillet, p. 276, 282.

simple & très-naturelle. L'intention des Souverains qui les firent bâtir, avoit été d'employer tous les moyens que l'art humain peut fournir, pour mettre leurs cadavres à l'abri de tous les événemens, & leur assurer en quelque sorte une durée éternelle. Dans cette vûe ils imaginèrent de les placer dans des édifices dont rien ne pût altérer la solidité. Les architectes Egyptiens choisirent pour cet effet la forme pyramidale, plus propre qu'aucune autre, par sa structure, à braver l'injure des tems. Par une suite du même principe, les fondemens de tous ces édifices ont été assis sur le roc (28). Peu satisfaits de toutes ces précautions, les Rois d'Egypte épuiserent encore toutes les ressources du génie & de l'industrie, pour dérober & masquer l'endroit où leur corps devoit être déposé (29). C'est un projet que la construction intérieure de la grande pyramide rend absolument sensible (30).

IIIe  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Joignons à ces motifs des raisons d'une politique barbare & inhumaine, qui peuvent avoir encore contribué à la construction de ces prodigieux édifices, si communs dans l'ancienne Egypte. On fait

(28) Plin. l. 36. sect. 16. p. 737. = Maillet, Descrip. de l'Egypte. p. 219. 220. = Gréaves, Pyramidograp. p. 7. 21. 23. *apud* Thévenot, t. 1.

(29) Voy. Her. l. 3. n. 16. = Diod. l. 1. p. 57.

(30) Pietro della Valle, Lett. XI. p. 225. = Maillet, p. 217, &c.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

fait quelle étoit autrefois la fertilité de cette contrée, & le peu de tems & de soins qu'il en coutoit pour cultiver les terres. Cette multitude innombrable d'habitans, dont l'Égypte étoit alors peuplée, jouissoit donc d'une grande abondance & d'un grand loisir. On prétend que sous le règne de plusieurs monarques il y avoit eû bien des troubles & des mouvemens occasionnés par l'effet de cette vie oisive & aisée (31). Afin de prévenir toutes les factions & toutes les cabales, quelques souverains jugerent à propos de donner, même en tems de paix, beaucoup d'occupation à leurs peuples. Dans cette vûe, ils imaginèrent de faire construire les pyramides, entreprise qui devoit nécessairement occuper, & long-tems, bien des milliers d'hommes. Cette raison politique n'a point échappé à Aristote (32). Elle a même été sentie par Pline, qui cependant l'a négligée pour se livrer, comme il fait volontiers, à de vaines & frivoles déclamations (33).

Je crois donc appercevoir un double motif dans la construction des pyramides: l'un dicté par la prévoyance de l'avenir, & l'autre par la politique. Mais autant le premier de ces motifs peut sembler excusable, autant le second doit-il paroître

(31) Diod. l. 1. p. 100. = Plut. t. 2. p. 380. A.

(32) De Rep. l. 5. c. 11, t. 2. p. 407. E.

(33) L. 36. sect. 16.

roître odieux & détestable. Aussi lisons-nous dans l'histoire que la mémoire des souverains qui avoient entrepris ces édifices immenses, étoit demeurée en exécration. Ils devinrent, même de leur vivant, l'objet de la haine & de la détestation publique; & ces Monarques furent tellement effrayés des plaintes & des murmures qu'ils virent s'élever contre eux, qu'ils ne purent jouir du fruit de leurs entreprises. Ils n'osèrent se faire inhumer dans les pyramides qu'on avoit érigées par leurs ordres; appréhendant que le peuple irrité n'en tirât leurs cadavres, & ne les privât de la sépulture; ces malheureux Souverains furent obligés de recommander à leurs amis de déposer leurs corps dans des endroits inconnus & secrets (34). Juste punition des corvées exorbitantes dont ils avoient accablé leurs sujets, & des travaux inouis qu'ils en

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Voici les termes dans lesquels il s'exprime, en parlant des pyramides: *Regum pecunia otiosa ac stulta ostentatio, quippe cum faciendi eas causa à plerisque tradatur, ne pecuniam successoribus, aut amulís insidiantibus præberent, aut ne plebs esset otiosa..*

Ces premiers mots, *Regum pecunia otiosa ac stulta ostentatio*, ont servi de texte à tous nos écrivains modernes. Cette pensée leur a paru si belle & si juste, qu'ils l'ont à l'envi commentée & paraphrasée, en se copiant perpétuellement & servilement les uns les autres, comme c'est leur usage dans presque tout ce qui concerne la haute antiquité.

(34) Diod. l. I. p. 73. 74.

IIIe. PARTIE  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

en avoient exigés : leur nom même a péri. L'oubli auquel ils furent condamnés (35) est la cause, sans doute, de l'incertitude dans laquelle nous sommes aujourd'hui, sur le tems & les auteurs de ces fameux monumens.

Après les pyramides, on peut mettre, sur la foi des auteurs de l'antiquité, le labyrinthe d'Egypte au rang des ouvrages les plus considérables & les plus singuliers qui aient jamais été imaginés. Il régné une grande diversité d'opinions entre les anciens, sur le tems auquel on doit rapporter la construction de cet édifice si vanté. Je suivrai le sentiment d'Hérodote, qui me paroît mériter la préférence, tant par son ancienneté que par l'exactitude de ses recherches pendant son séjour en Egypte : il place la construction du labyrinthe sous les douze Rois qui occuperent en même-tems le trône pendant une quinzaine d'années (36). Cet événement arriva environ l'an 600 avant J. C. Pomp. Mela diffère aussi très-peu du récit d'Hérodote (37). C'est donc d'après ces deux auteurs,

(35) Hérod. l. 2. n. 128.

(36) L. 1. n. 148.

(37) L. 1. c. 9.

Cet auteur attribue la construction du labyrinthe à Psammétique, le dernier de ces douze Rois. Le silence d'Homere sur le labyrinthe d'Egypte, sert encore à confirmer l'opinion que je suis, & prouve que la construction de ce monument étoit postérieure à ce grand poëte.

teurs, que je vais tracer une idée succinte du labyrinthe d'Egypte.

Cet édifice, au rapport d'Hérodote qui l'avoit visité fort exactement, surpassoit tout ce dont ce grand historien pouvoit avoir jamais eû connoissance, soit par lui-même soit par les autres. Sous une seule & même enceinte de murailles, on avoit renfermé 3000 salles, dont douze étoient d'une forme & d'une beauté particulières (38). Tous ces appartemens se communiquoient, mais par tant de tours & de détours, que, sans un bon guide, on s'y seroit infailliblement égaré (39). Les 3000 salles ou chambres étoient, au surplus, distribuées de manière qu'il y en avoit autant sous terre qu'au dessus. Hérodote assure avoir visité tous les appartemens d'en haut; mais à l'égard des souterrains on ne voulut pas lui en permettre l'entrée, par des motifs de superstition (40). Tout l'édifice du labyrinthe, les murailles & les plafonds étoient d'un marbre blanc où la ciselure paroissoit répandue avec beaucoup de profusion (41). Chacune des douze salles ou galeries dont j'ai déjà parlé, étoit soutenue

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

(38) L. 2. n. 148.

P. Mela dit *douze palais*; expression qui désigne la grandeur & la magnificence des douze salles d'Hérodote.

(39) P. Mela, *loc. citat.* = Strabo, l. 17. p. 1165. = Plin. l. 36. sect. 18. p. 739.

(40) L. 2. n. 148.

(41) Hérod. *Ibid.*

IIIe. PARTIE. Le labyrinthe enfin aboutissoit à une pyramide haute de 40 toises. On y avoit gravé des figures d'animaux plus grandes que nature (42). Il n'existe plus rien aujourd'hui de ce monument si magnifique & si singulier (44).

Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Je crois avoir, à peu près, rapporté tout ce que les anciens nous ont transmis de plus intéressant sur les monumens Egyptiens. Je crois aussi avoir suffisamment exposé, d'après le recit des voyageurs modernes, ce qui en peut encore exister aujourd'hui (45). Permettons-nous maintenant quelques réflexions sur tous ces ouvrages : examinons le génie & le goût qui caractérisoient les entreprises des Egyptiens.

On ne peut nier que ces peuples n'aient mis quelques idées de grandeur dans leurs projets. Ils visôient à rendre, si l'on peut dire, leurs ouvrages immortels : c'est le but certainement qu'ils paroissent s'être proposés. Aussi n'ont-ils rien oublié pour faire en sorte que leurs monumens pussent braver l'injure des tems. Les Egyptiens ont cherché à donner aux édifices qu'ils ont élevés toute la stabilité que l'art humain pouvoit leur procurer. Ils sont aussi solides qu'immenses ;

(42) Ibid.

(43) Ibid.

(44) Voyez le voyage d'Egypte par Granger, p. 150. 151. 153.

(45) Voyez la seconde Part. L. II. c. 3. art 1.

ses; & vraisemblablement il n'est jamais entré de bois dans leur construction: on n'en apperçoit point dans tout ce qui existe encore aujourd'hui des monumens Egyptiens entiers ou ruinés (46). Ils sont même composés, pour la plupart, de blocs étonnans de pierre, de marbre ou de granites; & assurément ces peuples ont dû posséder l'art de remuer assez facilement les masses les plus énormes. C'est une justice qu'il est difficile de leur refuser, à la vûe de cette quantité d'obelisques, de colosses, d'aiguilles & de pierres d'un volume prodigieux qu'ils ont élevés à des hauteurs surprenantes (47).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Tel est donc en général le caractère & le goût dominant des monumens de l'Egypte. Ce sont de grandes masses qui imposent toujours, & dont l'aspect ne manque jamais de causer un certain étonnement; mais d'ailleurs on n'y apperçoit au-

(46) Voyage d'Egypte par Granger, p. 152. 153. Paul Lucas, troisième voyage. t. 3. p. 286.

(47) Il faut cependant convenir que les Péruviens, à cet égard, l'ont emporté sur les Egyptiens. Il est entré dans la construction de leurs édifices des pierres d'une grandeur encore plus étonnante que celles qui forment les pyramides & les autres monumens de l'Egypte. Les Péruviens, néanmoins, n'avoient aucune connoissance de la mécanique proprement dite. Ils faisoient tout à force de monde & de bras, & par le moyen de terrasses disposées en manière de plans inclinés. Acosta, hist. nat. des Ind. Occid. l. 6. c. 14. hist. des Incas, t. 1. p. 60. 61. 264. 265. 268. Mém. de Trév. Février 1750. p. 269. Bouguer, voyage au Pérou. p. CV.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

aucune grace, aucune élégance, aucun agrément. Envain les y chercheroit-on. En comparant tout ce qui peut exister encore aujourd'hui de temples, de palais & d'autres édifices élevés par les anciens Egyptiens, on sent que ces peuples n'avoient nulle règle pour les proportions, nul dessein fixe & arrêté pour l'ordonnance de leurs bâtimens. Ils travailloient, si l'on peut dire, au hazard & d'une manière absolument vague & dénuée de principes. Les Egyptiens occupés uniquement à entasser masses sur masses & à élever pierres sur pierres, n'ont pas connu les ressources que l'art peut fournir du côté de l'agrément. Ils ne cherchoient qu'à étonner l'œil du spectateur, & n'imaginoient pas de le satisfaire. C'est pourquoi les belles proportions, les formes heureuses leur ont toujours été inconnues. L'ensemble de leurs bâtimens est maussade & rebutant: les détails en sont encore pires. Les architectes Egyptiens ont absolument ignoré l'art de décorer un édifice. Jamais ils n'ont su allier convenablement la sculpture avec l'architecture, ni distribuer & placer à propos les ornemens. Ils en ont mis par-tout à profusion. C'est un papillotage continuel. Quelle barbarie, de plus, & quelle ignorance ne remarque-t-on pas dans toute l'économie de leurs édifices, même les plus superbes? Des colonnes, des chapiteaux du goût le plus sec, le plus mesquin & le

le plus choquant. Des entablemens d'une lourdeur affommante, des ornemens ridicules, d'une exécution & d'un dessein qui ne sont pas supportables: la vérité est blessée à chaque instant (48). On voit enfin que ces peuples ignoroient entièrement l'art de varier les formes. Il regne dans toutes leurs compositions une monotonie & une uniformité aussi ennuyeuses que choquantes. D'ailleurs nulle proportion, nul dessein, nulle pensée dans l'exécution, tout y est également informe & barbare.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Ce que je dis, au reste, de l'architecture Egyptienne, est parfaitement conforme au jugement qu'en porte Strabon. Ce fameux géographe qui avoit parcouru l'Egypte, assure que les édifices élevés par les anciens habitans de cette contrée ne présentoient ni dessein, ni génie, ni élégance (49). Aussi voyons nous que leur façon de bâtir n'a point été suivie par les Grecs ni par les Romains: le goût de l'architecture Egyptienne n'a visiblement aucun rapport avec celui que la Grèce & l'Italie nous ont transmis (50),  
le

(48) Voyez Paul Lucas, troisième voyage. t. 3. p. 33. — Pococke, Descript. du Levant. t. 1. Norden, voyage d'Egypte & de Nubie. t. 2.

(49) L. 17. p. 1159. B. — Voyez aussi la relation du Sayd, dans le rec. de Thévenot, t. 2. p. 4.

(50) Athén. l. 5. c. 9. p. 206. — P. Lucas troisième voyage. t. 3. p. 17. 39. 264. — Sicard, Mém. des miss. du Levant, t. 2. p. 209.

le seul néanmoins qui mérite d'être suivi, soit pour l'élégance, soit même pour la solidité (51).

IIIe. PARTIE. Ajoutons que les Egyptiens paroissent avoir ignoré entièrement l'art de faire des voûtes. On n'en trouve aucune apparence, aucune indication dans ce qui subsiste encore aujourd'hui de leurs anciens bâtimens. On ne voit pas même qu'ils connussent l'art de tailler en ceintres les blocs qui forment le dessus de leurs portes. Elles sont toutes terminées uniformément par un linteau absolument droit & uni (52). Il en est de même de leurs plafonds. J'ai dit plus haut que, vraisemblablement, les Egyptiens n'avoient point fait entrer de bois dans la construction de leurs édifices de conséquence, tels que les temples, les palais, &c. De grandes pierres qui portoient par leurs extrémités sur les murs des falles, tenoient lieu de poutres & formoient les plafonds (53). Mais attendu que dans une portée un peu considérable,

Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

(51) On peut juger de la solidité que les Grecs & les Romains favoient donner à leurs bâtimens, en voyant depuis combien de siècles plusieurs édifices de la Grèce & de Rome bravent l'injure des tems.

(52) Voyez Pococke, voyage du Levant t. 1. Norden, voyage d'Egypte & de Nubie t. 2. = & les autres auteurs cités ci-dessus.

(53) Voyez Gréaves, pyramid. p. 16. = Thévenot. t. 2. p. 419. = P. Lucas, troisième voyage. t. 3. p. 38. 264. 265. 275. = Voyage du Levant. t. 1. p. 42.

dérable, ces pierres auroient pû rompre, les Egyptiens les soutenoient par des colonnes; & c'est ce que nous voyons avoir été pratiqué dans tous les grands édifices décrits par les voyageurs modernes (54). Souvent même une seule pierre formoit le plat-fond d'une salle (55). Il ne faut pas croire, au surplus, que le désir de rendre leurs édifices plus durables & plus solides ait été l'unique raison qui ait porté les Egyptiens à n'y point faire entrer de bois. La nature du climat qu'ils habitoient y aura certainement beaucoup contribué. L'Egypte ne produit point de bois de construction. A peine même en trouve-t-on pour le chauffage (56).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

On ne prendra pas une meilleure idée du progrès des Egyptiens dans les arts de goût & de pur agrément, si l'on jette les yeux sur ce qui nous reste encore de leur ancienne sculpture. Leurs statues & leurs gravures en creux n'annoncent ni génie, ni talent, ni justesse. L'incorrection en est égale à la maussaderie. Les figures, généralement parlant, en sont sèches, droites, d'une seule venue, roides,

(54) P. Lucas 3. voyage. t. 3. p. 38. = Sicard, Mém. des miss. du Levant. t. 7. p. 160. = Granger, voyage d'Egypte. p. 38. 47. 68. 69. 73.

(55) Hérod. l. 2. n. 155. = Diod. l. 1. p. 56. Strabo, l. 17. p. 1165.

(56) Pietro della Valle. Lettr. 11. p. 210. 218. = Granger, voyage d'Egypte. p. 13. = Paul Lucas, 3. voyage t. 3. p. 211. 212.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

des, sans élégance, sans recherches, sans étude dans le choix de la nature, sans action, sans finesse & sans aucun sentiment. Les Egyptiens ne sçavoient, en un mot, ni dessiner les simples figures, ni grouper leurs compositions. Nulle pensée, nulle variété au surplus dans ces assemblages hideux que présentent leurs gravures en creux (57). Remarquons encore que les figures y sont toujours traitées de profil, & jamais de face ni de trois quarts. En effet, les corps vus sous ces aspects exigent trop de finesse & de connoissance principalement, pour que les Egyptiens pussent réussir à les rendre. Cependant les têtes, les pieds & les mains, malgré la facilité que donne le profil pour l'exécution de ces sortes de parties, n'ont dans les ouvrages Egyptiens ni mouvement ni expression.

On a déjà vu qu'il en étoit de même des ornemens de leur architecture. Ils sont travaillés pesamment, sans goût & sans précision. Si les Grecs ont appris des Egyptiens à manier le ciseau, ils ont sçu en faire un bien meilleur usage. Leurs monumens sont aussi précieux par les

(57) Voyez les figures gravées en creux sur les obélisques, & sur tous les autres monumens vraiment Egyptiens. Je ne parle point ici des bas-reliefs, car je n'en ai jamais vû, & je doute même que les Egyptiens aient jamais sçu travailler ces sortes d'ouvrages.

les graces, la variété, le feu, l'esprit & la vérité qui les animent, que ceux des Egyptiens sont rebutans par leur difformité, leur pesanteur, leur monotonie & leur incorrection. Ce contraste n'avoit point échappé au discernement des anciens. On voit qu'ils faisoient peu de cas de la sculpture des Egyptiens (58).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

J'ai déjà parlé du goût que ces peuples avoient pour les colosses. On a même vu, qu'au rapport des voyageurs modernes, il en subsistoit encore aujourd'hui plusieurs dans différens endroits de la haute Egypte (59), sans compter le sphinx qu'on trouve à peu de distance des pyramides. On ne voit gueres à présent que la tête de cette figure, le reste étant enseveli dans le sable. Cette tête à 35 pieds de tour, & 26 de hauteur. On compte 15 pieds depuis l'oreille jusqu'au menton (60). Il est facile de juger par ces dimensions de la totalité de cette énorme statue. Je crois, à ce sujet, devoir dire un mot de la manière dont

(58) Strabo, l. 17. p. 1159. = Paus. l. 7. c. 5.

(59) Voyez la 2. Part L. II. sect. 1. c. 5.

(60) Maillet, p. 221. = Théven. t. 2. p. 426.

Pline, l. 36. sect. 17. exagere prodigieusement les proportions du sphinx en question: dit que si l'on mesure la circonférence de la tête par le front, on trouvera qu'elle a 102 pieds de tour, & 143 de hauteur. = P. Lucas donne à la tête du sphinx 100 pieds de tour, & environ 70 du menton au haut du front. Il a cru, sans doute, devoir copier Pline. Voyage du Levant, t. 1. p. 46.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

— dont les Egyptiens travailloient leurs colosses. Un passage de Diodore peut nous en éclaircir.

Cet auteur dit que les sculpteurs Egyptiens étoient dans l'habitude de travailler une statue par pièces séparées. Pour exécuter ces sortes d'ouvrages, ils avoient divisé le corps humain en vingt-une parties & un quart mesurées & proportionnées respectivement les unes aux autres. Quand on étoit convenu de la hauteur que devoit avoir la figure qu'il s'agissoit d'exécuter, chaque ouvrier travailloit dans son atelier la partie dont il s'étoit chargé. Quoique tous ces différens morceaux eussent été exécutés séparément, néanmoins ils s'assembloient & se rapportoient avec la dernière justesse (61). Tel est le récit de Diodore, qui demande quelques réflexions.

Cette pratique des sculpteurs Egyptiens, de travailler une statue par parties séparées, que Diodore nous donne comme une pratique générale, ne devoit cependant pas l'être. Je suis persuadé que les statues de grandeur naturelle étoient probablement d'un seul morceau, & de la main d'un seul artiste. Il n'en est pas de même à l'égard des colosses composés ordinairement de plusieurs blocs de marbre. Alors la pratique dont parle Diodore, devoit être très-utile & fort en usage pour les exécuter promptement. Voici la ma-  
nière

(61) Diod. l. i. p. 110.

nière dont j'imagine, à peu près, qu'on s'y prenoit. On commençoit par faire un modèle en plâtre, ou en terre, ainsi que le pratiquent aujourd'hui nos sculpteurs. On coupoit ensuite ce modèle en plusieurs morceaux. Chaque ouvrier emportoit la pièce qui lui étoit destinée, & d'après laquelle il travailloit. On conçoit de cette manière comment plusieurs artistes pouvoient exécuter séparément un même colosse.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Je crois avoir suffisamment prouvé dans les livres précédens, que jusqu'à l'époque dont ils s'agit dans cette troisième Partie, la peinture n'a point été connue (62). On en doit rapporter l'invention aux siècles que nous parcourons présentement. Mais il n'est pas possible d'en fixer la date avec précision. On voit seulement que cet art devoit être en honneur dès avant le tems de Candaule, Roi de Lydie. Pline dit en effet, que ce Prince, dont le regne tombe environ vers l'an 720 avant J. C. acheta au poids de l'or un tableau représentant une bataille (63). Hérodote nous apprend aussi qu'Amasis, qui régnoit sur l'Egypte 570 ans avant l'Ere chrétienne, avoit fait présent de son portrait aux habitans de Cyrène (64). La peinture étoit donc connue des Egyptiens.

(62) Voyez la 2e. Partie. Liv. II. sect. 1. c. 5.

(63) L. 35. sect. 34. p. 690.

(64) L. 2. n. 182.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité. gyptiens dans les siècles qui nous occupent présentement.

Je ne pense pas, au surplus, que ces peuples aient mieux réussi dans cet art que dans la sculpture. Il n'y a même aucun lieu d'en douter, vu le rapport intime qu'il y a entre la peinture & la sculpture. Aussi n'est-il parlé dans l'antiquité d'aucun peintre ni d'aucun sculpteur Egyptien, célèbre par ses ouvrages. Un seul point dans lequel les peintres de cette nation me paroissent avoir réussi, c'est dans la préparation qu'ils employoient pour appliquer leurs couleurs sur le marbre & sur les autres corps lisses & compactes. Ils devoient se servir d'un mordant bien fort & bien puissant. On en juge par ce qu'en disent nos voyageurs. Ils assurent que dans plusieurs édifices à moitié ruinés, on apperçoit encore aujourd'hui des peintures dont l'éclat & le coloris est si vif, si frais & si brillant, qu'il semble, disent les habitants du pays, que l'ouvrier n'a pas encore lavé ses mains depuis son travail (65). Mais ces mêmes voyageurs s'accordent assez à dire que toutes ces peintures sont mises à plat; c'est-à-dire, sans ruption & sans aucune opposition de couleurs.

Ce

(65) Relat. du Sayd *apud* Thévenot. t. 2. Part. 3e. p. 4. = Sicard, Mém. des miss. du Levant. t. 2. p. 209. 211. 221. t. 7. p. 37. 160. 163. = P. Lucas, voyage du Levant, t. 1. p. 99. 106. = Granger, p. 46. 47. & 73.

Ce sont, par exemple, des feuilles d'or ou d'argent, mêlées avec des couleurs rouges & bleues. Il résulte que dans toutes ces compositions les figures en général tranchent sur les fonds, & s'en détachent; les teintes n'en paroissent ni fondues, ni dégradées.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

On peut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que les Egyptiens n'avoient fait aucun progrès dans les Arts de goût & d'agrément. Car j'en ai déjà prévenu, les siècles qui terminent cette troisième & dernière Partie de notre ouvrage, doivent être regardés comme l'époque qui termine aussi l'ancienne histoire de l'Egypte. C'est dans l'espace de tems qui s'est écoulé depuis le déluge jusqu'à Cyrus, qu'on doit renfermer ce génie national qui a caractérisé les Egyptiens proprement dits. Nous avons donc épuisé tous les faits & tous les monumens qui peuvent appartenir réellement à ce peuple. Nous sommes en état, par conséquent, de prononcer sur son goût & sur sa manière de traiter les Arts.

Ce que je viens de dire de l'Egypte, regarde également les Assyriens & les Chaldéens. Ils ont cessé depuis Cyrus de faire un peuple particulier. Devenus successivement la proie des Perses, des Grecs, & de quantité d'autres conquérans, ils se sont insensiblement anéantis & confondus avec leurs vainqueurs. L'histoire, depuis cette époque, n'en

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

fait plus mention. On ne les retrouve nul-  
le part. Les réflexions que je vais pro-  
poser conviennent donc également aux  
Assyriens, aux Babylonniens & aux Eryp-  
tiens. On peut envisager sous un seul &  
même point de vûe le génie & le carac-  
tere de ces différens peuples. Leur hi-  
stoire commence & finit à peu près dans  
le même tems. Leur gloire & leurs con-  
noissances ont été à peu près égales, &  
la puissance & la durée de leur monar-  
chie peu différentes.

L'histoire des Arts présente chez ces  
nations un contraste bien singulier. On  
y apperçoit de fort bonne heure d'assez  
grandes découvertes. On leur voit fai-  
re, presque dès les premiers siècles, des  
progrès, dont la rapidité étonne & sur-  
prend. Mais passé ces premiers momens,  
on ne remarque plus aucun avancement.  
Les choses restent chez ces peuples tou-  
jours dans le même état. Bornés aux pra-  
tiques originaires, les Asiatiques & les  
Egyptiens ne paroissent point avoir pro-  
fité de la durée de leurs empires pour  
acquérir de nouvelles lumieres ou pour  
perfectionner leurs premieres découver-  
tes. Les limites de leur esprit semblent  
avoir été restreintes & fixées à un cer-  
tain nombre d'idées & de connoissances  
acquises dès les premiers tems, & au de-  
là desquels jamais ces nations ne se sont  
élevées. Bien différens des peuples de  
l'Europe qu'on voit sans cesse perfec-  
tionner leurs connoissances, & travail-  
ler

ler tous les jours à en acquérir de nouvelles, les Egyptiens & les Asiatiques sont restés presque au même point d'où ils étoient partis. Par quelle raison ces peuples n'ont-ils pas continué à étendre & à perfectionner leurs découvertes ; & pourquoi n'ont-ils pas plus avancé dans la carrière des Arts, & même dans celle des Sciences ? Je crois trouver dans leur façon de penser & dans le principe de leur gouvernement, les obstacles qui ont retardé leurs progrès.

IIIe.  
PARTIE:  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

De tous les tems, les Egyptiens (66) & les Asiatiques ont été peu communicatifs, méprisant souverainement les nations étrangères, & ne daignant entretenir avec elles aucun commerce ni aucune relation. Ils ne voyageoient point, & restoient toujours concentrés dans leur pays. Un des principes de leur gouvernement étoit de n'admettre aucune nouveauté, & de suivre scrupuleusement ce qui avoit été pratiqué par leurs ancêtres (67). Ajoutons à ces maximes, qui seules ont dû apporter un obstacle éternel à l'avancement & à la perfection des connoissances humaines, la fausse politique d'avoir rendu les professions héréditaires dans les mêmes familles (68). On a vu dans le livre précédent quel tort un pareil établissement avoit dû faire aux Arts,

(66) Voyez la premiere Partie, L. IV. chap. second. & la seconde Part. L. IV. chap. 1.

(67) Voyez Plato de Leg. l. 2. p. 789.

(68) Voyez Diod. l. 2. p. 142. & *suprà* l. 1. c. 4. p. 19.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Arts, & mêmes aux Sciences (69). Disons enfin, que la classe des artisans étoit la dernière de toutes les classes, & qu'on avoit un souverain mépris pour ceux qui la composoient (70): façon de penser qui a lieu encore aujourd'hui dans tout l'Orient (71). D'après ces faits, on sent aisément qu'il ne pouvoit régner aucun esprit d'émulation chez les Assyriens, les Babyloniens & les Egyptiens; tout sentiment d'industrie & de gloire étoit nécessairement étouffé. On pourroit même aller jusqu'à penser que la condition des ouvriers n'étoit pas meilleure chez ces peuples, qu'elle l'est encore à présent au Mogol, où on les fait travailler à coups de verges & à force de menaces & de mauvais traitemens (72). Ne soyons donc point étonnés du peu de progrès des Asiatiques & des Egyptiens dans les Arts. Dès que l'émulation & cette noble ambition, qui seules peuvent élever l'ame & animer les talens, cessent, tout doit languir & se concentrer dans un cercle borné de répétitions monotones & machinales.

Il n'en étoit pas ainsi chez les Grecs. Un peintre, un architecte, un sculpteur ha-

(69) Chap. 4. p. 20 & suiv.

(70) Hérod. l. 2. n. 167. = Diod. l. 1. p. 85 & 86.

(71) Voyez *suprà* L. I. c. 4. p. 22 & 23.

(72) Voyage de Bernier, t. 1. p. 304. 305.

El en est de même à la Chine,

habiles jouissoient de la plus haute considération & des distinctions les plus flatteuses. Leurs noms étoient consacrés dans les fastes de la postérité. Une ville s'honoroit autant d'avoir produit un citoyen recommandable par quelque talent, que d'avoir donné le jour à un politique, à un philosophe, à un capitaine du premier mérite. C'est à cette façon de penser & d'agir que la Grèce doit la prééminence & la supériorité dans plusieurs parties des Arts, dont jamais, peut être, elle ne cessera de jouir; & pour s'en convaincre, comparons les productions des Asiatiques & des Egyptiens avec celles des Grecs. L'Asie & l'Egypte nous présentent des édifices immenses & prodigieux; mais c'est tout leur mérite. Ce ne sont, à les bien caractériser, que des masses énormes, dénuées d'intelligence & d'esprit; ouvrages de la patience & du mauvais goût. Dans les monumens de la Grèce, au contraire, tout élève l'ame, tout y vit, tout est animé, tout y respire. Les graces, le feu, le génie & le sentiment le plus exquis s'annoncent de toutes parts.

Qu'on permette encore ici une réflexion sur les monumens de l'ancienne Egypte. On se plaît beaucoup à les vanter; on croit même volontiers qu'il n'existe rien parmi nous qu'on puisse leur comparer: oui, si l'on entend parler d'amas de pierres, de masses énormes sans goût & sans génie, telles que les pyramides,

IIIe.  
PARTIE.  
Dép. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

mides, les obélisques, les colosses, & en général toutes les prétendues merveilles de l'ancienne Egypte; j'avoue qu'à cet égard la France n'offre rien de semblable. Mais peut on comparer ces monumens informes, dont l'éloignement où ils sont de nous fait sans doute le plus grand mérite, avec cette quantité & cette variété d'édifices de tout genre qui s'offrent dans chaque partie du Royaume? L'habitude où l'on est de voir journellement ces chefs-d'œuvre, empêche d'y faire l'attention nécessaire pour sentir tout ce qu'ils peuvent valoir. Si l'on vouloit cependant y réfléchir, on jugeroit bien-tôt quelle est aujourd'hui notre supériorité sur les Egyptiens, & combien, à tout prendre, nos monumens l'emportent sur ceux de ces anciens peuples (73). Je parle des Maisons Royales, Versailles, les Tuileries, le Louvre, l'Hôtel des Invalides, Marly, l'Observatoire, &c. Joignons-y certains édifices de Paris, tels que le Pont Royal, celui de la Tournelle, & principalement cette suite étonnante de Quais dont la Seine est bordée de chaque côté. Si l'on vou-

(73) Quelque outrées & quelque excessives qu'aient été la prévention & l'admiration des Grecs pour l'Egypte, il s'est trouvé cependant chez eux des écrivains qui ont porté le même jugement des monumens Egyptiens, par rapport à ceux de la Grèce. Voyez Paus. l. 9. c. 36. p. 783. L'Empereur Julien dans sa lettre 68eme. *apud* Fabric. Biblioth. gr. t. 7. p. 84. — Strabo, l. 17. p. 1152.

vouloit apprécier le tems, l'argent & le travail qu'ont dû coûter tous ces différens ouvrages également immenses & magnifiques, on sentiroit bientôt à quel point la France l'emporte sur tout ce que l'Egypte a jamais pû produire. Je pourrois parler encore de ce nombre étonnant de places fortifiées par M. de Vauban, du port de Dunkerque, de celui de Brest, de Rochefort, de Toulon, &c. Je pourrois citer aussi le Canal de Languedoc (74), & en général les grands chemins du Royaume: ces ouvrages sont bien supérieurs à tous ceux de l'ancienne Egypte. Il en a coûté infiniment plus d'argent, & il a fallu beaucoup plus de génie, de puissance, de goût & de tems pour faire

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Ver-

(74) Le canal de Languedoc, depuis son embouchure dans le port de Cette jusqu'à Toulouse, a plus de 70 lieues de longueur, sur 30 pieds de largeur. Il a fallu souvent le couder & le courber autour des montagnes, pour conserver le niveau; l'affermir sur des pilotis dans les terrains mouvans, l'appuyer sur des ponts ou des arches de pierres dans les vallées, escarper ou abattre certaines montagnes, en percer d'autres enfin, & les voûter pour recevoir ce canal. On a excavé plus de deux millions de toises cubes de terres, & plus de cinq mille de rochers. On a construit cent quatorze écluses, pour élever ou faire descendre les barques; seize énormes chauffées pour repousser les eaux incommodes; vingt-quatre épanchoirs pour lâcher les eaux du canal, quand on craint qu'il ne s'emplisse de sable ou de limon. On compte dans cet ouvrage plus de quarante mille toises cubes de maçonnerie en pierre; à quoi il faut ajouter les jettées de deux cents toises, & le môle de cinq cents qui couvrent le port de Cette, & qui en font un asile assuré pour les vaisseaux.

IIIe. Versailles avec tous ses défauts, que  
 PARTIE. pour construire une pyramide, ou pour  
 Dep. l'é- tailler un obélisque. Faisons attention  
 tabl. de la néanmoins que Versailles, ainsi que tous  
 Royauté les ouvrages dont je viens de faire l'é-  
 chez les numération, ont été exécutés sous le  
 Hébreux, regne d'un seul Monarque.  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

## CHAPITRE III.

### *Des Grecs.*

**D**EPUIS la guerre de Troye jusqu'à l'an 590 avant J. C. c'est-à-dire, jusqu'au tems de Solon & de Pisistrate, le détail des événemens arrivés chez les Grecs nous est assez peu connu. L'histoire cependant nous fournit, dans ce même intervalle, beaucoup de ressources & de lumières sur l'état où étoient alors les Arts chez ces peuples. Il faut, au reste, faire une observation essentielle sur ce sujet, & distinguer les Grecs de l'Europe, des Grecs établis sur les côtes de l'Asie mineure. Les Arts ne sont arrivés qu'assez tard à un certain point de perfection dans la Grèce proprement dite. Leurs progrès ont été beaucoup plus prompts & beaucoup plus rapides dans les colonies qu'elle envoya, peu de tems après la guerre de Troye,

ye, s'établir dans l'Asie mineure (1). —

C'est en effet dans ces heureuses contrées qu'on voit naître les premières productions qui aient rendu les Grecs célèbres dans la postérité. J'ai fait sentir ailleurs par quelle raison ces premières lumières ont dû briller plutôt dans la Grèce Asiatique que dans la Grèce Européenne (2). Je n'y insisterai donc point quant à ce moment. Je passe à l'histoire des Arts dont les siècles qui font l'objet de cette troisième Partie de notre ouvrage vont nous offrir le développement.

IIIe-  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

C'est dans les colonies de l'Asie Mineure que l'architecture a commencé à se former. L'invention des deux premiers Ordres dont les Grecs aient fait usage est entièrement dûe aux habitans de ces contrées. Leur nom les fait assez connoître. Le Dorique est né dans la Doride, & l'Ionique dans l'Ionie. Le Corinthien n'a paru que long-tems après ces deux premiers Ordres. Ce dernier semble avoir pris naissance dans la Grèce proprement dite. C'est le plus riche, le plus magnifique & le plus élégant de tous les Ordres Grecs, & l'on peut dire, de tous ceux que l'architecture ait jamais inventés.

J'ai déjà eu occasion de rapporter la  
ma-

(1) Voyez *suprà* L. I. c. 5. art. 3.

(2) Seconde Part. L. III. art. 3. c. 3. §. 3.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

manière dont Vitruve raconte l'origine de ces ordres, & j'ai dit que son récit n'étoit nullement vraisemblable. Il ne satisfait point & instruit encore moins (3). Il vaut beaucoup mieux avouer qu'on ignore comment & dans quel tems précisément ces Ordres d'architecture ont été inventés. Ce que je crois pouvoir assurer, c'est qu'ils étoient connus & pratiqués dans les siècles qui nous occupent présentement. Le superbe temple de Jupiter à Olympie existoit dès-lors (4). On avoit aussi commencé celui de Diane à Ephèse (5). Enfin, Pisistrate avoit jeté à Athènes les fondemens du magnifique temple de Jupiter Olympien (6), sans parler de plusieurs autres édifices dont on peut voir l'énumération dans les au-

(3) Voyez la seconde Part. Liv. II. sect. 2. chap. 3.

(4) Voyez Paus. l. 5. c. 10.

Ce bâtiment, selon le calcul de Pausanias, doit avoir été construit vers l'an 630. avant J. C.

(5) Tite Live, l. 1. n. 45. place cet événement sous le règne de Servius Tullius 6e. Roi de Rome; c'est à-dire, vers l'an 560 avant J. C.

C'est aussi à-peu-près le calcul de Diogene-Laërce, l. 2. segm. 103. Cet auteur y dit que Théodore de Samos avoit conseillé d'établir les fondemens du temple d'Ephèse sur des couches de charbon. Ce Théodore, au rapport d'Hérodote, l. 3. n. 41. d'Aristote, de Rep. l. 5. c. 11. de Pausanias, l. 8. c. 14. florissoit du tems de Polycrate, tyran de Samos, qu'on fait avoir été contemporain d'Amasis, qui monta sur le trône d'Egypte l'an 569. avant J. C.

(6) Vitruv. l. 7. Préfat,

auteurs qui ont traité particulièrement de l'architecture.

Un fait cependant que je ne crois pas devoir passer sous silence, c'est que la mécanique devoit être encore assez imparfaite chez les Grecs. On voit que, même du tems de Thucydide, ils ne connoissoient pas encore les grues. Leurs ouvriers suppléoit à cette machine si simple, mais si utile, par des poutres quarrées (7), qu'on faisoit jouer & mouvoir probablement comme des bascules. Ce fait ne nous doit pas donner une grande idée des machines dont les Grecs se servoient pour la construction de leurs bâtimens.

Pour entrer maintenant dans quelque détail sur le goût qui régnoit alors dans leur architecture, je remarquerai d'abord qu'on n'avoit employé qu'un seul Ordre dans l'ordonnance de tous les monumens dont je viens de parler. L'usage d'en mêler & d'en unir plusieurs dans un même édifice, n'a eû lieu qu'assez tard chez les Grecs. J'observerai ensuite que pendant fort long-tems ces peuples n'ont employé que les ordres Dorique & Ionique. Le temple d'Ephèse & celui de Jupiter à Olympie, qu'on peut mettre au nombre des plus anciens monumens que la Grèce éclairée ait élevés, étoient, l'un d'ordre Ionique (8), & l'autre d'ordre

IIIe.

PARTIE.

Dep. l'é-

tabl. de la

Royauté

chez les

Hébreux,

jusqu'à

leur re-

tour de la

captivité.

(7) L. 4. p. 327.

(8) Vitruv. l. 7. Préfat.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

dre Dorique (9). Le fameux temple de Minerve à Athènes, bâti sous Periclès, & celui de Thesée sont aussi d'ordre Dorique (10). On voit enfin que des quatre plus fameux temples dont la Grèce, au jugement de Vitruve, pouvoit se glorifier, les deux plus anciens étoient d'ordre Ionique, le troisième d'ordre Dorique, & le quatrième d'ordre Corinthien. Mais remarquons que ce dernier édifice, au rapport du même auteur, n'avoit été construit que du tems des Romains (11). Il est très rare, en effet, de voir l'ordre Corinthien employé dans les édifices fameux de l'antiquité. Le peu d'usage que les Grecs en ont fait, me porteroit à croire que leurs architectes ne jugeoient pas cet ordre assez grand & assez majestueux.

Ajoutons que, dans tout ce qui nous reste des plus beaux ouvrages de l'antiquité Grecque & Romaine, construits suivant l'ordre Dorique, les colonnes y sont sans base (12). Vitruve s'est conformé.

(9) Pausanias, l. 5. c. 10.

(10) Voyage de Spon. t. 2. p. 420. 455.

(11) Vitruv. l. 7. Préfat.

(12) Comme au théâtre de Marcellus à Rome, à celui de Vicence, & dans un arc de triomphe très-magnifique qui est à Vérone.

On peut voir des profils de colonnes Doriques sans base, dans M. de Chambray, p. 15. 19. & 33, particulièrement où il a rapporté le dessein d'un mausolée antique qu'on voit auprès de Terracine. Les colonnes de cet édifice, qui est d'ordre Dorique, n'ont point de base. Il en est de même

formé à cette pratique. Cet architecte qui paroît s'être attaché à traiter de cet ordre plus exactement que d'aucun autre, ne parle point des bases des colonnes, & cependant il entre dans beaucoup de détails sur celles des autres ordres. Disons aussi que les ordres de l'architecture Grecque n'ont point été inventés ni exécutés dans les premiers tems, tels que nous les voyons aujourd'hui dans les ruines de l'ancienne Rome, ni avec les mêmes ornemens que nos architectes y emploient. On y a fait successivement beaucoup de changemens & d'augmentations. Chez les Grecs, l'architecture étoit originairement assez peu chargée d'ornemens. Les détails & les parties de leurs ouvrages étoient fondées dans la nature. Ils ne croyoient point en conséquence que dans la représentation il fût permis de s'éloigner de la vérité. Ces grands maîtres n'admettoient en un mot, que ce qu'ils pouvoient soutenir & expliquer par des raisons solides, ou du moins vraisemblables. C'étoit sur ces principes que les anciens avoient réglé dans chaque ordre les proportions qu'ils nous ont laissées (13).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

On me d'un temple de Bacchus, bâti à Sardes sous le regne de Crésus. Les colonnes de ce monument, dont on voit encore les ruines, sont sans base.

Voyez aussi les notes de Perrault sur Vitruve, p. 176. not. b à la fin.

(13) Vitruv. l. 4. c. 2.

Tome III.

G

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

On ne doit cependant pas condamner également tous les changemens qu'on a faits à l'ancienne architecture. Il y en a d'avantageux. On a cherché à corriger ce qu'il pouvoit y avoir de défectueux dans les premiers modèles. Les bases, qu'on appelle Ioniques, les seules qui fussent en usage chez les anciens, ont été jugées peu convenables. Le chapiteau du même ordre a été trouvé incommode & désagréable. On l'a donc changé. L'accord unanime avec lequel tous les architectes ont reçu & adopté ces innovations, ne permet pas de douter qu'elles n'aient été heureuses & raisonnables (14).

Les Grecs, au surplus, réservoient pour les temples, les théâtres & les autres édifices publics, toutes les beautés & les richesses de leur architecture. Ils n'en faisoient point usage pour les maisons des particuliers. Leurs logemens étoient infiniment moins beaux, moins grands & moins magnifiques que les nôtres. Il n'y avoit pas un seul palais, c'est-à-dire, un édifice particulier qui méritât ce nom dans toute la Grèce. On peut en attribuer la cause à cet esprit républicain qui régnoit dans tous les Etats de cette partie de l'Europe. La modestie extérieure est l'appanage & la vertu

(14) Voyez la préface de Perrault sur l'ordonnance de cinq especes de colonnes, selon la méthode des anciens, p. 24 & suiv. & seconde Part. c. 3. p. 62.

vertu favorite des républiques. Quel-  
 que riche & quelque puissant que pût  
 être un citoyen, il n'auroit pas osé bles-  
 ser les yeux de ses compatriotes par des  
 bâtimens dont l'éclat les auroit offensés,  
 & eût infailliblement exposé leur auteur  
 à l'envie & à la jalousie publiques. Di-  
 sons maintenant un mot de la Sculpture  
 & de la Peinture.

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

On voit que la sculpture & la peinture  
 commençoient aussi à se développer dans  
 la Grèce vers la fin des siècles que nous  
 parcourons présentement. Quelques sculp-  
 teurs s'étoient déjà fait une réputation bril-  
 lante vers le tems à-peu-près de la 50e.  
 Olympiade, c'est-à-dire, vers l'an 576 a-  
 vant J. C. Dipœnus & Scyllis se rendi-  
 rent alors extrêmement célèbres par l'in-  
 vention de sculpter le marbre & de le  
 polir (15). Ces deux artistes formerent  
 un grand nombre d'élèves dont les ou-  
 vrages furent très-estimés. La sculpture  
 cependant n'atteignit ce caractère de pu-  
 teté, d'élégance & ce degré sublime,  
 auquel les Grecs l'ont portée, que du tems  
 de Periclès, c'est-à-dire, plus de 150 ans  
 après les artistes dont je viens de parler.

A l'égard de la peinture, elle a été  
 encore plus long-tems à se perfection-  
 ner. Cet art, dont je serois fort porté à  
 don-

(15) Plin. l. 36. sect. 4.

Les plus anciennes inscriptions du Péloponèse &  
 de l'Attique sont gravées sur des marbres absolu-  
 ment bruts.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

donner l'invention aux Grecs , ne parut dans tout son lustre que sous Alexandre. Je n'en suis point étonné. Que de tems , que d'études , de soins & de réflexions n'a-t-il pas fallu pour amener la peinture à une sorte de perfection ! Et cet art , comme je crois l'avoir montré , n'a commencé à exister que depuis le tems d'Homere (16). Aussi , dans les siècles qui nous occupent maintenant , les peintres étoient ils encore fort ignorans. On voit d'abord que pendant fort long-tems on n'a point connu l'art de mélanger les couleurs. Les premiers tableaux qu'on vit paroître n'étoient peints qu'avec une seule couleur , qui devoit être & bien dure & bien sèche , puisqu'elle n'étoit formée que par une détrempe de morceaux de vases de terre broyés & pulvérisés très-fin (17). On pourroit peut-être penser que cette espèce de peinture ressembloit à celle que nous connoissons aujourd'hui sous le nom de *Camayeu*. Mais il n'y a pas d'apparence. Les Grecs étoient alors trop peu instruits pour connoître cette façon de peindre , qui consiste à dégrader les tons d'une seule & même couleur. Qu'on juge de leur habileté par un fait qui a pour garants plusieurs écrivains très-célèbres de l'antiquité.

(16) Voyez la seconde Part, L. II. sect. 1. e. 5.  
art. 3.

(17) Plin. l. 35. sect. 5.

té. Ils nous apprennent qu'originaiement on étoit obligé d'écrire au bas des tableaux les noms des objets qui en faisoient le sujet, tant ils étoient informés (18). Ce ne fut que vers le tems de Miltiade, c'est-à-dire, environ 450 ans avant J. C. que les peintres Grecs commencerent à pouvoir attraper la res-  
 sem

III.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

(18) Aristot. Topic. l. 6. c. 2. t. 1. p. 243. =  
 Eliau. Var. hist. l. 10. c. 10. = Plin. l. 35. sect. 5.

Les passages d'Aristote & d'Eliau, que je cite, sont très-clairs & très-précis. On n'en peut pas dire autant de celui de Plin. Sa phrase est louche suivant l'ordinaire de cet écrivain bel-esprit. On a même voulu donner à ce passage un sens totalement contraire à celui que j'ai crû devoir adopter. On veut faire dire à Plin que les portraits peints par les artistes, dont il parle, étoient si ressemblans, que pour faire connoître à la postérité les personnages qu'ils représentoient, on avoit écrit leurs noms au bas de ces tableaux; de même que nous en usons aujourd'hui au bas des portraits en taille-douce.

Mais cette explication ne me paroît point être la pensée de Plin. Je pourrois d'abord citer en ma faveur le suffrage de tous les interprètes & commentateurs de cet ancien écrivain. Ils ont tous entendu le passage en question dans le sens que je lui donne. Cependant, sans avoir recours à des autorités qui peuvent souvent paroître douteuses, je crois qu'on doit, dans cette occasion, interpréter Plin par Aristote & par Eliau. Ce principe posé, le passage de cet Auteur confirme le fait que j'ai avancé sur l'ignorance, & l'impéritie des premiers peintres. Je conviendrai en même tems que cette explication paroît en quelque sorte mettre Plin en contradiction avec lui-même, mais on peut répondre que ce n'est pas le seul exemple qu'on en trouve dans ses écrits. C'est, au surplus, le défaut de tous les auteurs qui ont affecté de ne parler que par énigmes & par sentences.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

semblance exacte des personnes qu'ils vou-  
loient représenter (19). Enfin, Pline re-  
marque qu'avant Apollodore, qui vivoit  
dans la quatre-vingt-treizième Olympi-  
ade (410 ans avant J. C.) il n'y avoit  
point de tableau qui appellât & retînt le  
spectateur (20).

On voit au surplus que, dès les siècles  
dont il s'agit maintenant, plusieurs ou-  
vriers se rendirent célèbres dans la Grèce  
par leur habileté à travailler les métaux,  
& particulièrement le fer (21). Enfin,  
si l'on vouloit entrer dans un plus grand  
examen & dans des recherches plus cir-  
constanciées, il seroit aisé de montrer  
que c'est à l'époque qui fait l'objet de  
cette troisième Partie de notre ouvra-  
ge, qu'on doit rapporter le développe-  
ment de toutes les découvertes sublimes  
dont, par la suite, les Grecs ont enri-  
chi les arts. Mais j'abandonne ces dé-  
tails qui, présentant sans cesse des ob-  
jets à peu près semblables pourroient à  
la fin fatiguer les lecteurs.

Remarquons néanmoins que ces mê-  
mes peuples, dont on ne sauroit trop  
louer le génie en architecture, en sculp-  
ture & peut-être aussi en peinture, ont  
été fort peu industrieux à se procurer  
quantité de commodités dont il ne pa-  
roit

(19) Plin. l. 35. sect. 34.


(20) Ibid. sect. 36.

(21) Hérod. l. 1. n. 25. = Paul. l. 3. c. 12.  
p. 160. l. 10. c. 16.

roît pas aujourd'hui qu'il soit possible de se passer. Par exemple, les vêtemens des Grecs ont toujours été fort défectueux. J'ai déjà dit ailleurs qu'ils ne connoissoient ni le linge, ni les souliers, ni les bas, ni les culottes. Leurs habits n'avoient ni boutons ni boutonnières. On verra aussi que ces mêmes peuples n'ont jamais sçu s'aider de selles pour se tenir à cheval, ni d'étriers pour y monter (22). Je dirai encore que leurs maisons manquoient de quantité d'inventions des plus utiles & des plus agréables. Il n'y avoit, ni vitres, ni cheminées. Ces peuples ignoroient aussi l'art de s'éclairer commodément. Ils n'ont jamais connu, ni la bougie, ni la chandelle. Je pourrois, s'il étoit nécessaire, faire une plus longue énumération des Arts qui ont été inconnus aux Grecs. Je parlerois alors de l'Imprimerie, des Armes à feu, de la Boussole, des Cartes réduites de la Chymie, de la Gravure en taille-douce, des Glaces, des lunettes, de l'Horlogerie, des Moulins à eau & à vent, &c, inventions que ces peuples n'ont jamais connues. Mais ce qu'on vient de lire, suffit, je crois, pour prouver quelle a été, à quantité d'égards, l'imperfection & l'ignorance des Arts chez les Grecs.


IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(22) Voy. *infra*, L. V. c. 2.



## TROISIEME PARTIE.


*Depuis l'établissement de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité: espace d'environ 560 ans.*



### LIVRE TROISIEME.

#### *Des Sciences.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

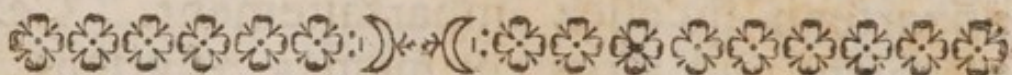
 Ous sommes parvenus aux siècles qui terminent & bornent nos recherches sur l'état des sciences chez les anciens peuples. C'est en effet à l'époque de Cyrus qu'on voit s'anéantir les empires d'Assyrie, de Babylone, & même la monarchie des premiers Egyptiens. Nous pouvons donc juger de toutes les découvertes qu'on doit proprement attribuer aux Assyriens, aux Babyloniens & aux Egyptiens. Celles qui se sont faites chez ces peuples, postérieurement aux siècles qui terminent cette troisième Par-  
tie

tie de notre ouvrage , ne peuvent leur appartenir qu'assez imparfaitement. Ce n'étoient plus alors ces mêmes Assyriens, ces mêmes Babiloniens, ni ces mêmes Egyptiens qu'on a vû figurer jusqu'à présent. Leur Empire étoit détruit, & leur génie primitif altéré par le mélange des nations auxquelles ces peuples ont toujours continué d'être soumis depuis Cyrus.

II Ie.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Il n'en fera pas des Grecs de même que des Asiatiques & des Egyptiens, dans les siècles qui nous occupent maintenant. Nous ne ferons, au contraire, qu'apercevoir le germe naissant de toutes les connoissances qui ont assuré à cette nation le rang distingué dont elle est, & sera toujours en possession. L'époque que nous parcourons à présent, doit cependant être regardée comme une des plus remarquables de l'histoire Grecque. Ce fut vers la fin des siècles qu'elle embrasse, que les Lettres & la Philosophie commencèrent à jeter dans la Grèce de profondes racines, crûrent avec rapidité, & devenant bientôt fécondes, enfantèrent ces productions immortelles dont l'univers entier n'a cessé, & ne cesse encore chaque jour de s'enrichir.





## CHAPITRE I.

*De la Médecine.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

**D**E l'aveu de toute l'antiquité, depuis la guerre de Troie jusqu'à celle du Péloponèse, l'histoire de la Médecine est demeurée couverte des plus épaisses ténèbres (1). On ne peut cependant pas supposer que, pendant un si long intervalle, on ait absolument négligé l'étude d'une science aussi nécessaire que la Médecine. Les livres saints attestent le contraire. Salomon devoit posséder une grande partie des connoissances qui forment l'art de remédier à nos infirmités. L'Ecriture dit de ce Prince, qu'il avoit composé des traités sur tous les animaux, les oiseaux & les poissons, & qu'il avoit écrit sur tous les arbres & sur toutes les plantes, depuis le cédre du Liban, jusqu'à l'hysope (2). Plusieurs autres faits rap-  
por-

(1) Celse, l. 1. in Præfat. = Plin. l. 29. sect. 2. p. 493. = Isidor. Orig. l. 4. c. 3.

(2) 3 Reg. c. 4. v. 33.

Entre autres connoissances que Salomon s'attribue dans le livre de la sagesse, il met celle de la sagesse, il met celle de la différence des plantes & des propriétés des racines, c. 7. v. 20.

portés dans les livres saints attestent également la connoissance & l'usage de la Médecine dans les siècles qui nous occupent présentement.

Nous voyons qu'alors il y avoit des médecins de profession chez les Hébreux. Afa, Roi de Juda, étant attaqué de la goutte, on lui reproche de s'être adressé aux médecins plutôt qu'au Tout-puissant (3). Ezéchias, qu'un abcès menaçoit de la mort, est guéri par l'application d'un cataplasme de figes (4). Joram, Roi de Juda, blessé dans une bataille, se retire à Jéfraël pour se faire panser (5). On recueille aussi de plusieurs expressions des Prophètes, qu'on favoit alors guérir les plaies, les fractures & les meurtrissures, par le moyen de certains médicamens, tels que la résine, le beaume, la graisse & les huiles (6). Il paroît même qu'on avoit beaucoup de considération pour les médecins chez les peuples de l'Asie. „ Honorez le médecin, dit l'Ecclésiastique, à cause du „ besoin que vous en pouvez avoir (7).

A l'égard des Grecs, quoique nous ignorions l'état & les progrès de la Médecine chez ces peuples, depuis la guerre de

IIIe  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

(3) 3 Reg. c. 15. v. 23. = 2 Paral. c. 16. v. 12.

(4) 4 Reg. c. 20. v. 7. = II. c. 38. v. 21.

(5) 4 Reg. c. 8. v. 29. c. 9. v. 15.

(6) Voyez Isaïe, c. 1. v. 6. = Jérém. c. 8. v. 22. = Ezéch. c. 30. v. 21.

(7) Chap. 38. v. 1.

III<sup>e</sup> PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

de Troie jusqu'à celle du Péloponèse ; il est cependant certain que les Asclépiades, c'est-à-dire les descendants d'Esculape, conserverent cette science dans leur famille sans aucune interruption. On comptoit trois écoles célèbres qu'ils avoient établies, l'une à Rhodes, l'autre à Cos, & la dernière à Cnide. Hérodote, antérieur à Hippocrate (8), parle aussi de plusieurs autres écoles de Médecine très-fameuses. Joignons-y celle d'Italie, qui dût sa naissance à Pythagore, & dont on ne peut guères reculer l'érection plus tard que l'an 550 avant J. C. (9).

Les poèmes d'Homere fournissent des preuves encore plus marquées de l'état de la Médecine, & des progrès qu'elle devoit avoir faits dans le tems où vivoit ce grand poète. On trouve dans ses écrits quantité de détails anatomiques. Homere désigne par leur nom presque toutes les parties du corps humain. Il y a plus ; ce poète doit avoir eû une grande connoissance de leur structure & de leurs fonctions, à en juger par la description qu'il fait des blessures & des accidens qui en résultent. On pourroit même lui reprocher d'avoir, à cet égard, affecté de faire montre de sa

(8) Ce grand Médecin florissoit dans le tems de la guerre du Péloponèse, vers l'an 430 avant J. C.

(9) Voyez le Clerc, hist. de la Médecine prem. Part. L. II. c. 1. & 2.

la science. Quoiqu'il en soit, ces faits ne permettent pas de révoquer en doute les lumières que, de son tems, on avoit acquise en Médecine. Il se présente néanmoins une réflexion qui sembleroit, au premier coup d'œil, rendre difficiles à concevoir ces connoissances anatomiques, si bien caractérisées dans les écrits d'Homere.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Si l'on en croit un ancien commentateur de Platon, Alcmeon disciple de Pythagore, passoit pour le premier qui eût anatomisé des animaux (10). Aristote, qui n'a vécu que plus de 80 ans après Hippocrate, nous apprend d'ailleurs que de son tems, les Grecs n'avoient point encore osé disséquer des cadavres humains. Lorsque ce philosophe parle des parties internes de l'homme, il dit qu'elles sont fort inconnues, qu'on n'a rien de bien certain sur leur structure & leur arrangement, & qu'il en faut juger par la ressemblance qu'elles doivent avoir avec les parties des autres animaux qui peuvent avoir quelque rapport avec chacune d'elles (11). Comment a-t-il donc pû se faire que dès le siècle d'Homere l'anatomie fût portée à une sorte de justesse & d'exactitude?

Cette objection qu'on jugeroit d'abord très-forte, cesse néanmoins de le paroître,

(10) Chalcid. in Tim. Plat. p. 30.

(11) Hist. animal. l. 1. c. 16. init.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

tre, quand on fait réflexion aux divers moyens que, dans tous les tems, on a eû de s'instruire de la disposition du corps humain. Je les ai exposés, ces moyens, dans la premiere Partie de cet ouvrage (12). On peut aussi consulter ce qu'a dit sur ce sujet Daniel le Clerc dans son histoire de la Médecine. Ce savant homme y fait concevoir très-aisément comment les anciens Médecins auront appris à connoître les parties internes du corps humain, sans avoir été néanmoins dans l'usage habituel de disséquer des cadavres (13).

Je croirois d'ailleurs que les peuples de l'Asie ne se faisoient pas le même scrupule que les Grecs, d'ouvrir les cadavres humains. Homere peut donc avoir puisé chez eux les connoissances anatomiques qu'il a répandues dans ses ouvrages. Car quoiqu'on ne puisse pas déterminer précisément quelle a été la patrie de ce prince des poëtes, il me paroît cependant hors de doute qu'il est né & a passé la plus grande partie de sa vie dans l'Asie Mineure. C'est un sentiment que j'ai déjà eu soin d'établir. J'ai crû même, en conséquence, devoir rapporter aux peuples de ces contrées certaines connoissances trop délicates & trop re-

(12) L. III. chap. 1. art. 2.

(13) Hist. de la Médecine, prem. Part. L. II. p. 74. & 75.

relevées, pour qu'Homere ait pû les puis-  
 ser dans le sein de la Grèce proprement  
 dite. On ne doit point en faire honneur  
 aux habitans de cette partie de l'Europe.  
 Ils étoient encore bien grossiers & bien  
 ignorans au siècle dans lequel ce poëte a  
 parû.

III.  
 PARTIE.  
 Dep. l'éta-  
 bl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

Je crois en avoir dit assez pour mon-  
 trer que le vuide, qui regne dans l'hi-  
 stoire de la Médecine, depuis les enfans  
 d'Esculape, Podalire & Machaon, jus-  
 qu'à Hippocrate, ne vient point de ce  
 que, pendant cet intervalle, on aura  
 négligé l'étude de cette science. On ne  
 doit attribuer l'ignorance où nous som-  
 mes, des noms & de la capacité de ceux  
 qui ont cultivé alors la Médecine, qu'aux  
 tems auxquels ils ont vécu. L'histoire  
 de ces siècles est très confuse & très-dé-  
 fectueuse. Les médecins ne sont pas les  
 seuls qui aient lieu de s'en plaindre. Il  
 ne se présentera que trop d'occasions  
 de s'en convaincre par rapport à bien  
 d'autres objets.





## CHAPITRE II.

*De l'Astronomie.*

IIIe.  
 PARTIE  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

**L'**HISTOIRE de l'Astronomie, dans les siècles que nous parcourons présentement, n'est pas tout-à fait aussi ingrate que celle de la Médecine. Les écrivains de l'antiquité nous fournissent un peu plus de secours sur l'état où pouvoit être alors cette science chez les différens peuples dont nous avons à parler. Les Babyloniens, les Egyptiens, & sur-tout les Grecs, vont nous donner lieu de présenter quelques détails curieux & intéressans. Examinons d'abord l'état de l'Astronomie chez chacun de ces peuples en particulier. Nous présenterons ensuite quelques idées générales, résultantes des différens faits que nous allons rapporter.



## ARTICLE I.

*Des Babylonien.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

ON sçait à quel point l'histoire des Babylonien & des Assyrien nous est inconnue. Il paroîtroit donc que nous ne ferions guères en état de juger des découvertes & des progrès que ces peuples avoient faits en Astronomie. On va voir néanmoins, qu'en rassemblant & rapprochant les différens traits répandus dans les auteurs de l'antiquité, on peut se former une idée assez juste des connoissances astronomiques des Babylonien.

Les astronomes de Chaldée étoient instruits que le soleil & les planètes avoient un mouvement propre d'occident en orient, & que ces révolutions se faisoient avec de grandes inégalités de tems, & de grandes différences de vitesse (1). Ils enseignoient que la lune est placée au dessous de toutes les étoiles & de toutes les planètes; que, comme elle est la plus petite de toutes celles qu'on apperçoit, elle est aussi la plus proche de la

ter-

(1) Diod. l. 2. p. 144. = Simplic. in. l. 2.  
Arist. de cœlo. fol. 117. verso.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

terre (2) ; que sa révolution se fait en moins de tems ; non pas qu'elle ait une plus grande vitesse que les autres planètes, mais à cause du peu d'étendue de son orbite. Ils sçavoient de plus que la lune n'a qu'une lumière empruntée, & que ses éclipses viennent de ce qu'elle entre dans l'ombre de la terre (3).

Les Chaldéens ne comptoient que 36 constellations ; 12 dans le zodiaque, & 24 hors de ce cercle. Ils distinguoient ces dernières en septentrionales & en méridionales (4). Ils avoient divisé chaque signe du zodiaque en 30 degrés, & chaque degré en soixante parties, ou minutes (5). Par cette méthode, les Chaldéens avoient trouvé le mouvement moyen de la lune. Ils étoient ainsi parvenus à déterminer le retour périodique de cette planète avec beaucoup de précision (6).

L'avantage qu'ont eû ces astronomes, d'a-

(2) Diod. l. 2. p. 144.

Ce passage de Diodore mérite attention. Comment les Chaldéens avoient-ils pû deviner que la lune est effectivement la plus petite des planètes ? C'étoit probablement de leur part une conjecture des plus hasardées.

(3) Diod. l. 2. p. 144. 145.

(4) Diod. Ibid.

(5) Gemin. c. 15. p. 62. = S. Empiric. adv. astrolog. l. 5. p. 339.

(6) Gemin. c. 15. p. 62. On peut douter néanmoins que toutes ces connoissances fussent bien anciennes chez les Chaldéens. Voyez Weidler, Hist. Astron. c. 3. p. 35.

d'avoir inventé de fort bonne heure le moyen de mesurer exactement les différentes parties du jour, doit nous donner une assez bonne idée de leurs calculs astronomiques. On convient assez généralement qu'ils ont connu, avant tous les autres peuples, l'usage des cadrans solaires (7). Aussi passoient-ils pour les premiers qui eussent entrepris de mesurer la durée de la révolution annuelle du soleil (8). Leurs observations, à cet égard, n'avoient point été infructueuses. Nous voyons que, dès le regne de Nabonassar, l'année chez ces peuples étoit de 365 jours. Les anciens nous le font assez connoître, en disant que les années, nommées autrefois *Années de Nabonassar*, répondoient, mois pour mois & jour pour jour, à l'année civile des Egyptiens (9).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

On

(7) Hérod. l. 2. n. 109.

Hérodote ne fixe point l'époque de cette découverte. On doit juger cependant qu'elle devoit être fort ancienne. Nous trouvons, dès le tems d'Achaz, c'est-à-dire cinq ans avant l'Ere de Nabonassar, l'usage des cadrans solaires, établi à Jérusalem. 4. Reg. c. 20. 2. Paral. c. 32. 2. 31.

Il est très-vraisemblable qu'Achaz tenoit des Babyloniens la connoissance de cet instrument mathématique. L'Ecriture, en effet, nous apprend que ce Prince fut en grande liaison avec Theglath-Phalassar, roi d'Assyrie. 4. Reg. c. 16. 2. 8, &c.

(8) Achill. Tat. ad Arati Phæn. c. 13.

(9) Censorin. de Die nat. c. 21.

Voyez dans le chap. suivant ce que nous disons sur l'année civile des Egyptiens.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

On pourroit encore, s'il en étoit besoin, appuyer ce sentiment par l'usage des Perses. Depuis le regne de Cyrus, l'année de ces peuples fut réglée à 365 jours (10); & on sçait que Cyrus est le premier qui ait soumis l'Empire de Babylonie au trône de Perse.

Il n'est pas aussi facile de décider dans quel tems les Babyloniens ont connu la nécessité d'ajouter à leurs années ordinaires les cinq heures & quelques minutes, dont la révolution annuelle du soleil surpasse la durée de 365 jours. Il est certain que cette découverte n'avoit pas échappé aux astronomes Chaldéens. Strabon l'affure très-précisément (11); mais il n'en fixe point l'époque. Cependant la maniere dont il s'exprime, donne assez à entendre que cette connoissance étoit fort anciennement répandue dans la Chaldée. Tout nous autorise donc à croire que, dans le cours des siècles qui font présentement notre objet, l'année des Babyloniens étoit de 365 jours & quelques heures (12). On pourroit même croi-

(10) Q. Curt. l. 3. c. 3. p. 154. = Voyez aussi Diod. l. 2. p. 120.

(11) L. 17. p. 1160 A.

(12) Ubo Emmius, & après lui Munkerus de *Intercalat.* l. 3. c. 2, donnent à entendre que l'année des Chaldéens n'étoit que de 365 jours seulement. Ils disent que, pour réparer le dérangement que le quart de jour omis causoit à la longue, ces peuples en composoient un mois, qu'ils ajoutoient

croire, qu'à cet égard, ils avoient porté la précision à un grand degré de justesse. J'en parlerai ailleurs plus particulièrement (13).

On nous a conservé les noms d'anciennes périodes astronomiques dont l'invention étoit dûe aux Chaldéens. Bérofe s'en étoit servi pour faire ses calculs chronologiques (14). Mais ces mesures de tems, dont l'usage étoit alors très-familier, nous sont aujourd'hui assez inconnues. Il regne beaucoup de difficultés sur le nombre d'années dont chacune de ces périodes étoit composée. Les efforts que quelques critiques modernes ont faits pour les éclaircir, ne satisfont pas encore pleinement. Pour ne point trop interrompre l'exposé que je fais des connoissances astronomiques des Babylo-niens, je rendrai compte de ces différentes périodes dans une Dissertation particulière (15).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Le tous les 120 ans à leurs années ordinaires; que par ce moyen chaque cent vingt-unième année étoit de 395 jours, c'est-à-dire, de 13 mois. Mais ces écrivains ne citent pour garant de leur sentiment aucun auteur de l'antiquité, & de plus ils sont démentis formellement par Strabon, comme on vient de le voir. On peut donc mettre hardiment cette opinion au nombre de ces systèmes faits à plaisir, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination de l'auteur qui les a enfantés.

(13) Dans la dissertation sur les Périodes astronomiques des Chaldéens, à la fin de ce Volume.

(14) Voyez Syncell. p. 17. = Abyden. *apud eumd.* p. 38. C.

(15) Voyez à la fin de ce volume, la Dissertation sur les Périodes des Chaldéens.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é.  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Le système que les Chaldéens s'étoient formé sur les Comètes, paroît mériter aussi quelque attention. Apollonius de Minde, célèbre astronome, nous apprend que les Chaldéens, chez lesquels il avoit étudié, regardoient les comètes comme des planètes dont la révolution se faisoit dans des orbites très-excentriques à la terre, & que ces astres n'étoient visibles que dans le tems où ils parcouroient la partie inférieure de cette orbite. Les mêmes astronomes prétendoient encore, au rapport d'Apollonius, connoître le cours des comètes & la durée de leurs périodes (16). Pline, Plutarque & Stobée parlent aussi très-clairement de ce système des Chaldéens (17). J'imagine cependant qu'il étoit plutôt dû au hasard & à l'incertitude, qu'à l'étude & à l'expérience (18). Les an-

(16) Apud Senec. Quæst. nat. l. 7. c. 3. t. 2. p. 820. & c. 17. p. 831.

(17) Plin. l. 2. sect. 23. p. 89. = Plut. t. 2. p. 893. = Stob. Eclog. Phys. l. 1. p. 63.

Pline & Plutarque ne disent pas nommément que ce fut le système des Chaldéens, mais on doit présumer que c'étoit chez ces peuples que les anciens philosophes de la Grèce avoient puisé ce qu'ils disoient des comètes. Sénèque & Stobée autorisent à le croire, puisqu'il paroît par leurs écrits que cette opinion sur les comètes étoit établie très-anciennement dans la Chaldée.

(18) Sénèque nous en fournira la preuve dans le même passage que je viens de citer, p. 820. Il y parle d'un autre astronome, nommé Epigènes, qui disoit que les Chaldéens n'avoient rien de

cer,

anciens n'avoient rien d'assuré sur cet objet , ni en général sur la plupart des phénomènes de l'astronomie physique.

IIIe PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

On peut encore mettre au nombre des connoissances astronomiques des Chaldéens, les idées qu'ils s'étoient formées sur l'étendue de la circonférence du globe terrestre. On prétend qu'ils étoient parvenus à déterminer qu'un homme, marchant d'un bon pas, suivroit le soleil autour de la terre, & arriveroit en même tems que cet astre au point équinoxial (19); c'est-à-dire, que dans l'espace d'une année solaire, que les Chaldéens, comme on vient de le voir, déterminoient à 365 jours & quelques heures, un homme marchant d'un bon pas, pourroit faire le tour de la terre, & le feroit effectivement, s'il pouvoit toujours soutenir sa marche également (20).

Voi-

certain sur les comètes, & qu'ils les regardoient comme des météores allumés par l'effort de quelque tourbillon d'air violemment agité.

Ces contradictions ne doivent point nous surprendre. Il y avoit plusieurs écoles chez les Chaldéens. Plin en compte trois, l. 6. c. 26. p. 332. On enseignoit différens systèmes dans toutes ces écoles, suivant le témoignage de Strabon (l. 16. p. 1074.) Ainsi Apollonius a rapporté celui qu'on adoptoit dans l'école où il avoit étudié, & Epigènes ce que l'on débitoit dans celle qu'il avoit suivie; & il n'y avoit point alors de raisons qui pussent accréditer un système plus que l'autre.

(19) Achill. Tat. ad Arati phœnom. c. 18.

(20) Un homme fait communément une lieue par

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é.  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

Voilà tout ce que nous avons pû re-  
 cueillir de plus précis sur les connois-  
 sances des Chaldéens en astronomie. Ils  
 avoient fait, comme on voit, quelques  
 progrès dans certaines parties de cette  
 science ; mais il y en avoit quantité  
 d'autres, & des plus importantes, qui  
 leur étoient absolument inconnues. Les  
 Chaldéens n'avoient, par exemple, qu'une  
 théorie fort imparfaite des éclipses  
 de soleil. Ils n'osoient les déterminer  
 ni les prédire (21). Une pareille igno-  
 rance n'annonce pas dans ces astrono-  
 mes des connoissances bien exactes, ni  
 des lumières fort étendues sur les phé-  
 nomènes célestes. Peut-être même n'ont-  
 ils acquis que dans des tems très-posté-  
 rieurs, une partie des découvertes dont  
 j'ai crû pouvoir leur faire honneur dès  
 les siècles dont je parle dans cette troi-  
 sième Partie de mon ouvrage (22). En  
 effet, malgré la conquête de l'Empire  
 de Babylone par Cyrus, & successive-  
 ment par Alexandre, les Chaldéens ont  
 toujours continué à jouir d'une très-  
 grande considération, par le respect ex-  
 trême

par heure : par conséquent, s'il pouvoit marcher  
 toujours sans s'arrêter, il en feroit 24 par jour,  
 & 8760 en 365 jours. On sait que la circonférence  
 de l'équateur du globe de la terre est d'environ  
 9000 lieues. Il résulte de ce calcul que les astro-  
 nomes de Chaldée avoient des notions assez justes  
 de la grandeur de la terre.

(21) Diod. l. 2. p. 145.

(22) Voy. Weidler, Hist. Astron. c. 3. p. 354

trême dont les anciens étoient pré-  
 venus pour les connoissances que ces  
 prêtres avoient , dit - on , acquises  
 dans l'astrologie judiciaire. La destruc-  
 tion de l'Empire de Babylone n'a  
 donc point mis les Chaldéens hors d'é-  
 tat de pouvoir perfectionner leurs dé-  
 couvertes astronomiques ; & Diodore ,  
 de qui j'ai emprunté la plupart des  
 détails dont je viens de rendre comp-  
 te , n'a connu ces astronomes que  
 bien postérieurement au siècle d'Ale-  
 xandre.

IIIe.  
 PARTIE:  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux ,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

Il ne me reste plus qu'à dire un mot de  
 l'Observatoire des Babylonien. Le prin-  
 cipal objet des anciens astronomes étoit  
 d'appercevoir & de saisir le lever & le  
 coucher des astres. Ils ne trouverent pas  
 d'abord d'endroits plus propices pour cet  
 effet , que les grandes plaines ouvertes  
 de tous côtés, où la vûe découvroit un  
 horison vaste & étendu. Les plaines fu-  
 rent donc, pendant plusieurs générations,  
 les seuls observatoires en usage. Mais les  
 peuples policés chercherent bientôt à se  
 procurer les moyens d'observer le cours  
 des astres avec plus de facilité & de pré-  
 cision. Dans cette vûe , ils construisi-  
 rent des édifices dont l'élévation leur  
 donnoit beaucoup plus d'avantage. Les  
 Babylonien. ne furent pas des derniers à  
 mettre cette pratique en usage. J'ai déjà  
 eu occasion de parler du temple de  
 Bel, si renommé chez ces anciens peu-  
 ples

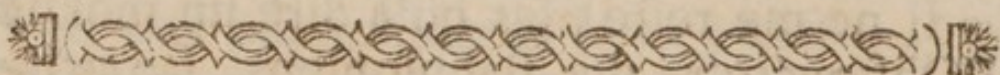
IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

— ples (23). Cet édifice renfermoit dans son centre une tour extrêmement élevée, dont la construction paroît avoir été plus ancienne que celle du temple même (24). C'étoit du sommet de cette tour que les Chaldéens faisoient leurs principales observations (25).

(23) *Suprà.* L. II. chap. 1. p. 54.

(24) Voyez Prideaux, *Hist. des Juifs.* t. I. l. 2. p. 218. 222.

(25) Diod. l. 2, p. 123.



## ARTICLE II.

### *Des Egyptiens.*

**L**Es Egyptiens sont, après les Grecs, le peuple de l'antiquité dont nous pouvons le plus facilement appercevoir & suivre les progrès dans les sciences. J'ai exposé dans les Livres précédens, les différentes manieres dont les Egyptiens avoient réglé leurs années, d'abord à 360 jours, & ensuite à 365. Examinons si, dans l'époque que nous parcourons maintenant, ils étoient parvenus à un plus grand degré de précision.

Le soleil emploie à sa révolution annuelle 365 jours & environ six heures.

J'ai

J'ai rendu compte des motifs qui m'ont déterminé à prêter, dans les siècles présents, aux Babyloniens la connoissance de ce quart de jour excédent. Je ne suis pas également porté à croire que les Egyptiens en eussent aussi fait la découverte. Voici les motifs qui m'en empêchent.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Thalès a été le premier des Grecs qui ait donné 365 jours à l'année. Ce philosophe vivoit vers l'an 600 avant l'Ere chrétienne. L'histoire remarque qu'il n'avoit point eu d'autres maîtres que les Egyptiens (1). Du tems de Thalès, l'année Egyptienne n'étoit donc encore que de 365 jours.

Hérodote écrivoit dans le cinquième siècle avant J. C. Ce grand historien, dont le témoignage est si respectable pour tout ce qui concerne les anciens Egyptiens, dit, en parlant de l'année de ces peuples, qu'elle étoit de douze mois composés chacun de 30 jours, auxquels on ajoutoit cinq jours de plus tous les ans. Par ce moyen, continue-t-il, les Egyptiens se procurent le retour périodique des saisons dans les mêmes mois de l'année. On voit, par ces dernières paroles, qu'Hérodote n'a pas senti l'inconvénient du dérangement des saisons attaché à une longue suite d'années de 365 jours ;

(1) Diogen. Laert. l. 2. segm. 27. = Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 352.

jours; & c'est encore une preuve que, de  
 son tems, l'année Epyptienne étoit bor-  
 née à un pareil nombre de jours.  
 IIIe. PARTIE. Enfin il paroît par Strabon que les E-  
 Dep. l'é- gyptiens n'ont connu les six heures, à-  
 tabl. de la Royauté peu près, qu'il faut ajouter aux 365 jours  
 chez les Hébreux, de l'année commune, que vers le tems  
 jusqu'à où Platon & Eudoxe voyagerent chez ces  
 leur retour peuples. Du moins est-il certain, par le  
 de la cap- témoignage de ce Géographe, que ces  
 tivité. deux philosophes apprirent cette particu-  
 larité des prêtres Egyptiens, & que, jus-  
 qu'à ce moment, les Grecs l'avoient ig-  
 norée (2). Il y a donc bien de l'appa-  
 rence que les astronomes Egyptiens firent  
 cette découverte dans l'intervalle de tems  
 qui s'est écoulé entre le voyage d'Héro-  
 dote & celui de Platon en Egypte, in-  
 tervalle de plus de 80 ans. La maniere  
 dont Strabon raconte que les Prêtres en  
 firent part à Eudoxe & à Platon, ache-  
 ve, à mon avis, de confirmer ce senti-  
 ment. Il nous représente cette connois-  
 sance comme une espèce de mystere qu'on  
 ne communiquoit qu'aux personnes pri-  
 vilégiées (3). Les sçavans d'Héliopolis  
 expliquerent, dit-il, en secret à nos deux  
 philosophes la véritable durée de l'année  
 solaire (4). Ce ne fut même que par un  
 séjour de treize années que Platon & Eu-  
 doxe pûrent mériter la confiance des prê-  
 tres,

(2) Strabo, l. 17. p. 1159. 1160.

(3) Ibid. p. 1159.

(4) Strabo, Ibid.

tres, au point d'en obtenir la communication de cette importante découverte (5). Nous ne devons pas, au reste, être surpris que les Egyptiens en fissent alors un mystère. Plus cette découverte étoit récente, & plus ils en devoient être jaloux.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

On pourroit dire que si Hérodote n'a point parlé de ce quart de jour excédent, c'est que vraisemblablement il aura été trompé par la pratique des Egyptiens. Ces peuples avoient deux formes d'années, l'une civile & l'autre astronomique (6). Cette dernière étoit de 365 jours & quelques heures; mais leur année civile n'étoit que de 365 jours (7). Ce n'étoit pas sans dessein que les Egyptiens l'avoient ainsi réglé. Ils ne vouloient pas que leurs fêtes revinssent toujours dans le même tems. Leur intention, au contraire, étoit qu'elles parcourussent successivement toutes les saisons de l'année (8). Les Egyptiens n'admettoient donc point d'intercalation dans leurs années civiles; elles étoient constamment de 365 jours (9); ce qui les faisoit anticiper d'un jour, tous

(5) Id. Ibid.

(6) Voyez Diod. l. 1. p. 59. = Strabo, l. 17. p. 1171.

(7) Voyez les Mém. de l'Acad. des Inscript. t. 14. p. 340. 350. 351.

(8) Gémin. p. 33. Censorin. c. 18. Theo. Alexandrin. fragm. apud Petav. Vranolog.

(9) Gem. Censor. Theon. Diod. Strabo. *Ubi supra.*

III<sup>e</sup>.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

tous les quatre ans, sur la véritable année solaire avec laquelle ces années vagues & rétrogrades ne se rencontroient que tous les 1460 ans. C'est de cette année civile de 365 jours seulement, dira-t-on, qu'Hérodote a entendu parler, d'autant mieux qu'elle a subsisté sous cette forme chez les Egyptiens, bien des siècles même après celui auquel Hérodote écrivoit. Nous l'apprenons des écrits de Gémînus, de Censorin & de Théon d'Alexandrie. (10).

Mais, si du tems d'Hérodote, ces deux formes d'années eussent été connues en Egypte, est-il à supposer qu'un historien si exact & si instruit eût négligé de nous apprendre une semblable particularité? D'ailleurs auroit-il dit, aussi nettement qu'il l'avance, que par le moyen d'une pareille année les Egyptiens se procuroient le retour périodique des mêmes saisons dans les mêmes mois de l'année? Il est bien vrai qu'Hérodote, très-versé d'ailleurs dans toutes les connoissances des Grecs & des Egyptiens, étoit très-ignorant en Astronomie. Nous en avons déjà produit des preuves. L'exemple présent en est une nouvelle conviction. En effet, si ce grand historien eût été plus éclairé sur le tems que le Soleil emploie à faire sa révolution annuelle, il n'auroit pas dit qu'une suite d'années de

365

(10) Voyez *Loco supra cit.*

365 jours procuroit le retour périodique des mêmes saisons dans les mêmes mois de ces années. Mais cette erreur, dans laquelle est tombé Héródote, est une preuve incontestable qu'il n'en scavoit pas davantage sur ces matieres, & c'est la différence sensible qu'on remarque entre cet historien & les autres écrivains que nous venons de citer. Lorsque ces derniers parlent de l'année civile des Egyptiens, dont ils marquent la durée à 365 jours, il n'y en a pas un qui n'ait parlé en même tems de ce quart de jour dont la véritable année solaire surpasse celle de 365 jours. D'ailleurs Héródote avoit séjourné assez long-tems en Egypte. Il s'étoit même, comme on le voit par ses écrits, insinué trop avant dans l'esprit des prêtres de cette nation pour que, s'ils eussent fait dès-lors cette découverte, ils ne la lui eussent pas révélée, comme ils firent par la suite à Eudoxe & à Platon. On en doit dire autant de Thalès, puisque l'histoire remarque expressément qu'il avoit gagné entièrement la confiance des prêtres Egyptiens (11). Il ne nous paroît pas, après ces réflexions, qu'il soit possible d'attribuer aux Egyptiens, dans les siècles dont nous nous occupons présentement, la connoissance des six heures dont la révolution du Soleil surpasse à-peu près celle de 365 jours.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

II

(11) Diog. Laert. l. 1. segm. 27.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Il n'est pas à présumer que les astronomes d'Egypte eussent fait d'importantes découvertes sur la grandeur des astres. On en peut juger par celle qu'ils donnoient à la Lune. Ils croyoient cette planète 72 fois plus petite que la terre (12). Ce que Macrobe rapporte du moyen que les mêmes sçavans employèrent pour connoître la proportion du diamètre du Soleil à son orbite, n'est pas fort propre non plus à nous donner une grande idée de leurs découvertes astronomiques (13). La manière dont il en parle ne permettant pas, au surplus, de douter que cette pratique n'appartienne aux anciens Egyptiens; je vais tâcher de l'expliquer (14).

Suivant Macrobe, les astronomes d'Egypte placèrent sur un plan horizontal un vase hémisphérique, dont la surface intérieure portoit une aiguille qui passoit par son centre, & s'élevoit à angles droits sur le plan du cercle, dont les bords de ce vase faisoient partie. Ces bords étoient partagés en deux demi-couronnes éga-

(12) Plut. De facie in orbe lunæ. p. 932. A.

(13) In somn. Scip. l. 1. c. 20. p. 100, &c.

(14) Rien n'est plus obscur que cette explication donnée par Macrobe, du procédé des astronomes Egyptiens dans l'opération dont il s'agit. Je n'ose me flater d'avoir rendu, avec autant d'exactitude que je l'aurois souhaité, le vrai sens de cet auteur; mais je puis bien assurer que, de quelque manière qu'on entende ce passage, on n'y découvrira jamais rien qui puisse donner une grande idée de l'opération astronomique en question.

égales, dont l'une étoit subdivisée en douze parties aussi égales; c'est-à-dire en douze arcs de quinze degrés chacun. Ils orienterent ce vase de manière que la position de l'aiguille, qu'on y avoit adaptée, répondît précisément à celle de l'axe du monde, & que les douze divisions, dont on vient de parler, se présentassent à la partie inférieure de telle sorte que le diamètre de l'orifice du vase, qui terminoit ces douze parties, se trouvât exactement parallèle à l'horison. Tout cet appareil n'aboutissoit, comme il est facile de s'en convaincre, qu'à produire l'effet d'un cadran équinoxial, dont la construction est infiniment plus facile & plus simple. Quoiqu'il en soit, ce fut, selon Macrobe, à l'aide d'un pareil instrument, que les astronomes d'Egypte crurent pouvoir déterminer le rapport de la portion de l'orbite du Soleil qu'occupe le corps de cet astre, à la totalité de cet orbite. Le jour même de l'un des deux équinoxes, dit cet auteur, ils observerent & marquerent sur les bords de l'orifice de leur vase hémisphérique le point où portoit l'ombre de l'aiguille qui en traversoit le centre, à l'instant où le bord supérieur du disque du Soleil levant paroïssoit au niveau de l'horison. Le soir du même jour ils observerent & marquerent, de la même manière, le point de la demie-circonférence opposée des bords de leur instrument, sur lequel tomboit l'ombre du style, au moment précis où

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

le disque du Soleil commençoit à toucher l'horison par son bord inférieur. La différence de l'intervalle des deux points d'ombre, à la demie-circonférence entière, ou à 180 degrés, se trouva de la neuvième partie de l'une des douze divisions horaires ou de  $1\frac{2}{3}$  degrés; d'où les Egyptiens conclurent que le diamètre du Soleil étoit précisément la deux cents seizième partie de son orbite (15) conclusion qu'il n'est guères facile de concilier avec les notions les plus simples de la Géométrie élémentaire (16), mais qu'il seroit fort aisé de rectifier, si l'objet en valoit la peine, ce que je suis bien éloigné de penser. Car, indépendamment du mécompte que devoit produire le peu de précision de l'instrument singulier dont parle Macrobe, les réfractions, de l'égalité desquelles dépendoit la justesse de l'opération dont il s'agit, varient beaucoup du soir au matin; & la transparence de l'air, dans l'instant où le Soleil monte sur l'horison, n'est pas à beaucoup près la même qu'au moment où il se couche.

Au

(15) Macrobo. *loco supra cit.*

(17) Il suffit d'avoir lû les trois premiers livres des élémens d'Euclide, pour être en état de sentir que le résultat de l'opération, dont parle Macrobo, donne le demi-diamètre du Soleil égal à la corde d'un arc de 50 minutes de l'orbite circulaire qu'il décrit; au lieu que les astronomes Egyptiens le faisoient, suivant cet auteur, égal à l'arc même de 50 min. puisqu'ils prenoient l'arc de 1d. 40' pour mesure précise du diamètre de cet astre.

Au reste, à partir du récit de notre auteur, toute cette opération des astronomes Egyptiens n'avoit pour objet de leur part, que de déterminer la grandeur réelle du diamètre du Soleil. Elle ne pouvoit par conséquent leur être d'aucun usage, qu'autant qu'ils auroient connu d'une manière précise les dimensions de son orbite, & c'est un point sur lequel toutes les connoissances que leur suppose Macrobe, se réduisent à des conjectures très-vagues & très-incertaines.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

D'autres auteurs attribuent aux Egyptiens une méthode encore plus défec- tueuse, pour déterminer le rapport du diamètre du Soleil à l'orbite qu'il décrit. Au moment où l'on commençoit à découvrir les premiers rayons de cet astre, on faisoit, dit-on, partir un cavalier qui couroit jusqu'à ce que le disque du Soleil fut entièrement levé. Ensuite on mesuroit l'espace parcouru par ce cavalier pendant le tems que le Soleil avoit mis à monter sur l'horison, & comme on sçavoit ce que le coursier, dont s'étoit servi ce cavalier, pouvoit parcourir dans l'espace d'une heure, on déterminoit par une règle de Trois le tems que le diamètre de cet astre avoit employé à monter sur l'horison (17). Il est aisé de sentir combien cette manière de mesurer le tems, étoit peu capable

(17) Weidler, Hist. Astron. c. 4. n. 12. p. 58.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

ble de suppléer à l'invention des horloges, & les erreurs qu'elle devoit occasionner.

A l'égard des autres connoissances astronomiques, que les anciens ont attribuées aux Egyptiens, nous en voyons peu qu'on puisse rapporter nommément aux siècles qui font maintenant notre objet; mais il n'en est pas moins constant que ces peuples avoient fait dès-lors quelques progrès en astronomie. Ils s'étoient particulièrement appliquées à étudier le mouvement des astres (18). Les Egyptiens connoissoient, dit-on, la cause des éclipses de Lune. Ils sçavoient qu'elles étoient occasionnées par l'ombre de la terre, dans laquelle cette planète entre alors (19). Les astronomes de la grande Thèbes sur-tout, passaient pour fort habiles à calculer ces phénomènes, & même les éclipses de Soleil dont ils donnoient par avance un détail assez juste & assez exact (20). L'histoire nous en a conservé un exemple célèbre au sujet de cette fameuse éclipse qui sépara les armées des Médes & des Lydiens au moment qu'elles en étoient aux mains. Thalès avoit prédit cette éclipse (21), & l'on a déjà vu que ce philosophe étoit re-

(18) Diod. l. 1. p. 59. 91. 92. = Strabo, l. 17. p. 1171.

(19) Diog. Laert. Proœm. segm. 11.

(20) Diod. l. 1. p. 59.

(21) Hérod. l. 1. B. 74.

devable de toutes les connoissances astronomiques aux Egyptiens. Ils avoient encore soupçonné que les comètes étoient des astres qui avoient des retours périodiques (21). Ils étoient aussi parvenus à construire des tables astronomiques, par le moyen desquelles ils marquoient assez exactement les révolutions des planètes, leurs mouvemens directs, stationnaires & retrogrades (22). J'ai déjà rendu compte de plusieurs de ces connoissances astronomiques dans la premiere Partie de cet ouvrage, en traitant de la découverte des planètes.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

On dit encore que les Egyptiens s'étoient apperçus que le Soleil étoit le centre des mouvemens de Mercure & de Vénus, que dans certaines positions ces deux planètes passaient quelquefois au dessus du Soleil, & quelquefois au dessous (23). On doit regarder cette importante découverte, comme une preuve de l'ancienneté des observations faites sur les planètes. Mais il me paroît certain que les Egyptiens n'avoient pas encore acquis cette connoissance des mou-

(21) Diod. l. 1. p. 92.

Il y a bien de l'apparence que Pythagore avoit puisé en Egypte le système que ses disciples débitaient sur les comètes. Voyez Arist. Meteorol. l. 1. c. 6. init. Plut. de Placit. philos. l. 3. c. 2. init.

(22) Diod. l. 1. p. 59. 91. 92.

(23) Macrobian. in somn. Scip. l. 1. c. 19. p. 92. 93. = Voyez aussi Vitruv. l. 9. c. 4. = Mart. Capella de nupt. Philol. & Merc. l. 8.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité. — mouvemens de Mercure & de Vénus, dans les tems que nous parcourons présentement. Nous n'en trouvons aucune trace dans les auteurs les plus anciens. Vitruve est le premier qui en ait parlé, & il est bien singulier que Ptolémée, postérieur à Vitruve, paroisse avoir absolument ignoré cette découverte. Car si ce grand astronome en eût été instruit, il n'eût pas vraisemblablement imaginé le système qu'il nous a laissé.

Il y a bien de l'apparence que le système qui fait tourner la terre comme une planète autour du Soleil, n'a pas été absolument inconnu aux Egyptiens, même dès les tems que nous parcourons dans cette troisième Partie. On sçait que quelques philosophes Grecs, & particulièrement les disciples de Pythagore, ont entrevu, d'une manière, à la vérité très-obscur & très-informe, que notre terre & les planètes tournoient, & autour d'un centre commun, & sur-elles-mêmes tout-à-la-fois (24). Difficilement expliqueroit-on ce qu'ils entendoient par ce double mouvement qu'ils donnoient aux planètes (25). Ils n'avoient pas des idées bien nettes du mouvement de la terre sur son axe, ni du

(24) Voyez les Mém. de l'Acad. des Inscript. t. 9. M. p. 2 & 3.

(25) Ibid. p. 6.

du parti qu'on en pouvoit tirer pour expliquer la révolution diurne (26). Leur système étoit extrêmement confus, & très-mal développé (27). La manière dont ils expliquoient, par le mouvement de rotation de la terre, les mouvemens apparens des astres & du ciel, présente contradictions sur contradictions (28). Quoiqu'il en soit, néanmoins c'est aux Egyptiens qu'il faut rapporter ces premières idées ; c'est en Egypte, comme on sçait, que les plus grands génies de la Grèce avoient été puiser les connoissances dont ils ont enrichi leur patrie. Je le répète, on ne conçoit pas d'après ce fait, que Ptolémée, qui avoit passé ses jours en Egypte, ou l'ait ignoré, ou du moins n'y ait eû aucun égard. Il est vrai que le système de ce grand astronome suit en quelque sorte de plus près le rapport des sens. Il suffit à des astronomes qui n'observent que les apparences célestes. Mais il n'étoit pas difficile, en rectifiant les idées des Pythagoriciens, d'établir des notions bien plus simples, bien plus conformes aux loix de la nature, par cette raison même, plus convenables à des philosophes. Copernic a bien sçu montrer le parti

IIIe.  
PARTIE.  
Dép. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(26) Voyez Plut. de Placit. Philos. l. 3. c. 13.  
Achill. Tat. Isag. c. 10.

(27) Voyez les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 9. M. p. 2, 3 & 6.

(28) Ibid. p. 3.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

parti qu'on pouvoit tirer de pareilles découvertes. Mais c'est que du tems de Copernic on étoit déjà infiniment plus éclairé, que dans le siècle où vivoit Ptolémée. D'ailleurs toutes les notions, dont je viens de rendre compte, étoient plutôt des conjectures & des idées jettées au hasard, que des découvertes fondées sur le raisonnement & l'expérience (29). C'est peut-être même la raison pour laquelle Ptolémée, quoiqu'en ayant pu être instruit, n'y aura pas eu d'égard. Ces réflexions, au surplus, sont étrangères à notre sujet. Revenons aux Egyptiens; parlons des idées que ces peuples paroissent avoir eu sur la matière dont sont composées les étoiles fixes & les planètes.

Ils disoient que les étoiles étoient de feu (30), & ils appelloient la Lune une terre éthérée (31). Je regarde aussi les Egyptiens comme les premiers auteurs de la pluralité des mondes. Orphée est le plus ancien écrivain qui ait débité cette opinion chez les Grecs (32). Proclus nous a conservé des vers, dans lesquels on voit que l'auteur

(29) Voyez *infra* ce que nous disons sur ces prétendues connoissances des anciens philosophes, art. 4.

(30) Diogen. Laert. præm. segm. 11.

(31) Procl. in Tim. l. 1. p. 45.

(32) Plut. de Placit. Philos. l. 2. c. 13. = Euseb. præparat. Evang. l. 15. c. 30. = Stob. l. 1. Eclog. physic. p. 54. lin. 24.

teur des Orphiques mettoit des montagnes, des hommes & des villes bâties dans la lune (33). Il est très-certain aussi que les Pythagoriciens enseignoient, d'après Orphée, que chaque planète étoit un monde qui renfermoit une terre, un air & un éther (34). Il y a bien de l'apparence que ces philosophes mettoient dans ces mondes tout ce qui peut être dans le nôtre, puisqu'ils les croyoient entièrement semblables. C'est, au surplus, des Egyptiens qu'Orphée & les Pythagoriciens tenoient ces opinions singulières. Car l'on n'ignore pas qu'Orphée & Pythagore étoient redevables à l'Egypte de toutes leurs connoissances (35). Aussi n'ai-je pas hésité à rapporter ce système aux anciens Egyptiens.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Je finis ce qui concerne l'histoire de l'Astronomie chez ces peuples, par quelques réflexions sur la position des pyramides du Caire. On voulut s'assurer dans le dernier siècle de la variation, ou de l'invariabilité des pôles de la terre & des méridiens. Il étoit nécessaire, pour cet effet,

(33) In Tim. l. 4. p. 283.

On peut douter que les poésies, citées autrefois sous le nom d'Orphée, fussent réellement de ce fameux philosophe. Il est certain néanmoins que ces poésies étoient extrêmement anciennes. On les regardoit comme telles dès le tems de Platon. In Cratyl. p. 276. E. = Voyez aussi Jamblic. de vita Pythag. c. 34. p. 196.

(34) Plut. Stob. *locis cit.*

(35) Diod. l. 1. p. 197.

IIIe. effet, de comparer avec nos observations  
 PARTIE. celles des anciens astronomes, & de con-  
 Dep. l'é- noître exactement la longitude & la lati-  
 tabl. de la tude des lieux qu'ils avoient habités (36).  
 Royauté D'un côté, M. Picard alla en 1671 vé-  
 chez les rifier les observations faites par Ticho-  
 Hébreux, Brahé dans l'isle d'Huene (37), & de  
 jusqu'à l'autre M. de Chazelles fut en 1694,  
 leur re- mesurer les pyramides d'Egypte. Je ne  
 tour de la dirai rien à ce moment des opérations  
 captivité. de M. Picard, pour porter toute mon at-  
 tention sur celles de M. de Chazelles.  
 Ayant mesuré les pyramides, il trouva  
 que les quatre côtés de la plus grande ré-  
 pondoient précisément aux quatre points  
 cardinaux de l'horison. Une pareille po-  
 sition, qui semble avoit été affectée &  
 préméditée, suppose nécessairement des  
 connoissances astronomiques. Mais je  
 pense qu'on a porté trop loin l'idée sous  
 laquelle on présente ordinairement cette  
 opération des Egyptiens. On s'est effor-  
 cé d'en relever le mérite par la comparai-  
 son qu'on en a faite avec la méridienne  
 tracée à Uranibourg par Ticho-Brahé.  
 M. Picard fut étonné, lorsqu'il exami-  
 na cette méridienne, de la trouver dif-  
 férente, en longitude, d'environ 18 mi-  
 nutes

(36) Acad. des Scienc. ann. 1710. Hist. p. 149

(37) Ibid.

L'isle d'Huene ou de Véen est dans le détroit du Sund, à l'entrée de la mer Baltique. C'est là que là que Ticho fit bâtir en 1576, ce fameux obser-  
 vatoire qu'il appella *Uranibourg*, ou *Ville du ciel*.

nutes de la position que Ticho lui avoit assignée (38). Ticho cependant nous avertit qu'il l'avoit déterminée avec soin (39). Le fait est d'autant plus croyable, qu'il s'agissoit d'un terme fixe où se rapportoient toutes ses observations. Plus adroits, ou du moins plus heureux que ce grand astronome, les Egyptiens, a-t-on dit, ont réussi à orienter leurs pyramides avec une exactitude qui cause toujours un nouvel étonnement; étonnement d'autant mieux fondé, que ces peuples étoient, au moins en apparence, dépourvus des lumières & des secours nécessaires pour une pareille opération (40). Quoiqu'il en soit, l'opération des astronomes Egyptiens ne peut, en aucune manière, être comparée avec celle de Ticho. Il est en effet, & sans contredit, infiniment plus aisé d'orienter un édifice tel que les pyramides sur-tout, que de déterminer précisément la longitude d'un lieu quelconque. Pour l'un, il ne faut que savoir tracer une méridienne; mais pour l'autre, il faut employer des observations répétées, & d'une espèce qui demande beaucoup d'étude, de savoir, d'expérience & de précision.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour de la  
captivité.

Si

(38) Académ. des Scienc. anc. Mém. t. 7. p. 206.

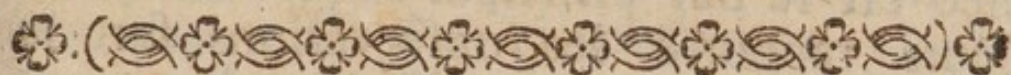
(39) Ticho marque expressément que c'étoit pour la seconde fois qu'il avoit pris ses angles d'observation avec soin, & après avoir vérifié la ligne méridienne. Ibid. t. 7. p. 203.

(40) Acad. des Sciences. ann. 1710. Hist. p. 149.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Si je pense, au surplus, qu'on a trop fait valoir l'orientation des pyramides, je crois cependant qu'il seroit injuste de ne pas accorder aux Egyptiens des connoissances assez étendues en astronomie. C'est néanmoins ce que plusieurs écrivains de mérite ont crû devoir leur refuser (41). Ils se fondent sur le peu de progrès que ces peuples, à ce qu'ils prétendent, avoient fait en Géométrie. J'avoue que si ce fait étoit bien prouvé, nous ne pourrions pas concevoir une grande idée des astronomes d'Egypte. Mais ce soupçon de leur peu de capacité en Géométrie n'est fondé que sur des conjectures; & ces conjectures mêmes ne naissent que d'inductions tirées des découvertes géométriques dont les Grecs se vantoient d'être les auteurs. Lorsque nous traiterons l'article de la Géométrie chez les Egyptiens, nous espérons montrer le peu de solidité de cette opinion. Nous y produirons, en faveur de ces peuples, des témoignages plus certains & plus authentiques que tous les récits des Grecs, contre lesquels il est à propos souvent de se tenir en garde.

(41) Voyez Weidler, Hist. Astron. p. 64.



## ARTICLE III.

*Des Grecs.*

CE que j'ai dit sur l'état des sciences chez les Grecs, dans les Livres précédens, n'a pas dû nous faire prendre une haute idée de la capacité de ces peuples. L'époque que nous parcourons présentement, ne leur sera gueres plus favorable. Plutarque a remarqué, il est vrai, que vers le tems d'Hésiode les sciences commencerent à se débrouiller dans la Grèce (1). Mais les progrès qu'elles firent, furent encore bien lents. On peut assurer que, jusqu'au tems de Thalès, c'est à dire, jusqu'à l'an 600 avant J. C. les Grecs n'avoient que de très-foibles notions des principes fondamentaux de l'Astronomie & de la Géométrie (2). Ils ne profiterent même que très-médiocrement des découvertes dont Thalès & Anaximandre, son disciple, leur firent part. On en pourra juger par les faits que je vais exposer.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

La détermination de la durée de l'année  
née

(1) Tom. 2. p. 744.

(2) Voyez Eudem. apud Diog. Laert. l. 1. sect. 23. — Apuleius, florid. l. 4. p.

IIIe-  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

née est le but principal auquel on a toujours rapporté les observations sur le mouvement des astres. J'ai rendu compte, dans la seconde Partie de cet ouvrage, des efforts que les Grecs avoient faits pour y parvenir. On y a vû que ces peuples ne sçurent, pendant bien des siècles, qu'ajouter six jours aux 354, dont originairement leur année étoit composée (3). C'est ainsi qu'elle étoit réglée du tems de Solon, & long-tems encore après (4). Ces années étoient formées de douze mois lunaires qu'on supposoit de 30 jours chacun. Ce qui montre que les Grecs se régloient plutôt sur le cours de la Lune que sur celui du Soleil. Par ce calcul, la forme qu'ils avoient donnée à leur année n'étoit, ni lunaire, ni solaire (5).

On sent assez quels désordres devoit occasionner un pareil calendrier. Aussi les Grecs étoient-ils obligés, à chaque instant, d'y faire des corrections, soit pour les mois, soit pour les années. Tantôt ils retranchoient du mois, un jour, & tantôt deux (6). Il arrivoit d'ailleurs qu'après un certain tems leurs 12 mois lunaires ne répondoient pas aux quatre saisons de l'année. Alors les Grecs en

(3) L. III. c. 3. art. 2. §. 2.

(4) Voyez Marsh. p. 610. 611.

(5) Voyez Marsh. p. 611.

(6) Cicero in Verrem, act. 2. l. 2. n. 52. t. 4.

en ajoutoient un treizième ; mais il se trouvoit aussi des circonstances où ils étoient forcés d'omettre ce mois intercalaire (7). Il falloit donc imaginer sans cesse de nouveaux expédiens.

C'est au peu de progrès , que l'Astronomie avoit fait dans la Grèce , qu'on doit attribuer cette quantité de Périodes différentes, dont j'ai rendu compte dans la seconde Partie de cet ouvrage. La religion leur avoit donné naissance en grande partie. La plupart de ces Cycles n'avoient été inventés que dans la vûe de faire tomber la célébration des fêtes au tems prescrit par les oracles. Mais on peut dire de ces périodes, qu'elles ne donnent pas une idée plus avantageuse des peuples qui les avoient imaginées, que les fêtes pour lesquelles elles avoient été instituées.

Il est bien étonnant que les Grecs aient été tant de siècles sans reconnoître les imperfections de leur calendrier , & les embarras dans lesquels la méthode qu'ils suivoient, les jettoit. On convient que Thalès a eu connoissance de l'année de

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

365

(7) On voit que du tems d'Hérodote les Grecs étoient dans l'usage d'ajouter, après deux années complètes, c'est à dire , chaque troisième année commencée, un treizième mois. l. 2. n. 4.

Mais comme, par cette méthode, leurs années devenoient trop longues d'un mois au bout de 8 ans, ils omettoient chaque huitième année un mois intercalaire. Censorin. c. 18.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

365 jours (8). Postérieurement à ce philosophe, Platon & Eudoxe apprirent en Egypte que le Soleil emploie à sa révolution, non seulement 365 jours, mais encore près de 6 heures (9). Néanmoins, du tems de Démétrius de Phalère, l'année des Grecs n'étoit encore que 360 jours (10). Il y avoit cependant déjà bien du tems, comme on vient de le voir, qu'ils avoient été à portée d'en régler la durée, d'une manière beaucoup plus analogue à celle de la révolution du Soleil. On ne conçoit point par quels motifs les Grecs se sont obstinés si long-tems à garder une forme d'année aussi vicieuse que celle dont nous venons de parler. C'est le jugement qu'en ont porté leurs écrivains les plus sages. Hérodote, en parlant de l'année des Egyptiens, n'a pas pû s'empêcher de remarquer que leur méthode étoit beaucoup plus sage que celle des Grecs (11). Aussi voyons-nous que les meilleurs astronomes de la Grèce, tels que Cléoftrate, Harpalus, Nautelès, Mnesistrate, Dosithee, Eudoxe, Méton, Callipus, &c. furent obligés de changer plusieurs fois la manière d'intercaler, & d'inventer successi-

(8) Diog. Laert. l. 1. segm. 27.

(9) Strabo, l. 17. p. 1160. 1161.

(10) Plin. l. 34. sect. 12. = Varro *apud* Nonium.

Démétrius de Phalère fleurissoit vers l'an 300 avant J. C.

(11) L. 2. n. 4.

successivement différentes périodes pour mieux accorder leurs mois avec le cours de la Lune, & leurs années avec celui du Soleil (12).

La manière dont les Grecs comptoient & énonçoient les quantièmes de leurs mois, ne me paroît pas moins singulière ni moins bizarre que la forme de leur calendrier.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Les Grecs partageoient le mois en trois parties, chacune de dix jours. La première dixaine s'appelloit la dixaine du mois commençant (13). La seconde dixaine, celle du mois qui est au milieu (14). & la troisième celle du mois finissant (15). La première dixaine se comptoit de suite; ainsi on disoit le premier, le second, le troisième, &c, du mois commençant. Mais comme les Grecs ne comptoient jamais le quantième au dessus de dix, quand ils vouloient, par exemple, exprimer le 16, ils disoient le second fixième, c'est à dire, le fixième jour de la seconde dixaine: au lieu de dire le 24 supposé, ils disoient le troisième, quatrième. Telle étoit encore la manière de compter des Grecs du tems d'Hésiode (16).

Solon apporta quelque changement dans

(12) Voyez Marsh. p. 614 & suiv.

(13) Μηνὸς ἱσαμένου.

(14) Μηνὸς μεσθέντος.

(15) Μηνὸς φθίνοντος.

(16) Dies. v. 814. & suiv.

III<sup>e</sup>  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

dans la maniere d'exprimer les jours de la troisième dizaine du mois. Il introduisit l'usage de compter depuis le vingtième jour jusqu'au trentième, non par addition, mais par soustraction, en diminuant toujours selon le décours de la Lune. Ainsi, au lieu de dire le troisième premier, c'est-à-dire le vingt-unième, il voulut qu'on dît le dixième du mois *finissant*, le neuvième du mois *finissant* pour le 22, & ainsi des autres (17). Quelquefois même on supprimoit l'expression du mois *finissant*, quand on comptoit plusieurs jours de suite, parcequ'alors il étoit impossible de se méprendre (18). Il n'est pas facile de concevoir que des peuples, dont nous sommes ordinairement portés à juger d'une façon très-favorable, aient pû suivre une maniere de compter si peu naturelle, où pour mieux dire, si extravagante. La réforme introduite par Solon, étoit encore plus défectueuse que l'usage auquel on la substituoit.

Il n'y a pas jusqu'au nom que les Grecs donnoient au dernier jour de leur mois qui ne se ressent de cette bisarrerie. Ils régloient leurs mois par le cours de la Lune; conséquemment ces mois étoient alternativement *pleins* de 30 jours, & *caves* de 29. Le vingt-neuvième jour  
du

(17) Plut. in Solone, p. 92. C.

(18) Id. Ibid.

du mois cave n'étoit cependant point énoncé sous le nom de vingt-neuvième jour, il portoit celui de trentième, ou de *triacade*, tout de même que le dernier jour des mois pleins (19). Thalès fut le premier auteur de cet usage (20).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité

Il doit paroître encore bien singulier que les Grecs, qui tenoient des Orientaux une grande partie des connoissances élémentaires de l'Astronomie, n'aient pas suivi l'usage où étoient ces peuples, de tems immémorial, de partager la semaine en sept jours (21). On vient de voir que les Grecs divisoient leurs mois en trois décades ou dixaines, auxquelles ils donnoient le nom de mois commençant, de mois du milieu, & de mois finissant. Telle étoit aussi la forme de leurs semaines. Ce n'a été que bien des siècles après ceux dont il s'agit présentement, qu'ils se conformèrent à la pratique des peuples de l'Orient, & partagerent la semaine en sept jours (22).

A parler en général, les Grecs n'avoient encore sur l'Astronomie, dans les siècles que nous parcourons, que des notions extrêmement bornées. Il est constant qu'alors ils ne connoissoient qu'un

(19) Gémin. c. 6. p. 68. = Schol. Hésiod. Dies. p. 166, &c. Edit. Hienf.

(20) Diog. Laert. l. 1. segm. 24.

(21) Voyez la prem. Part. L. III. chap. 2. art. 2.

(22) Dio Cassius, Hist. Rom. l. 37. p. 42.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

qu'un très-petit nombre de constellations (23). Il en étoit de même à l'égard des planètes. Leurs connoissances, sur cet article, se réduisoient à *Vénus*. C'est la seule planète dont il soit question dans Homere & dans Hésiode. On dira peut-être que le silence de ces deux poëtes sur Mars, Jupiter, &c, ne prouve point que ces planètes fussent inconnues de leur tems dans la Grèce. On pourroit admettre cette réponse, si nous n'étions pas instruits d'ailleurs de l'ignorance des Grecs sur ce sujet. Mais c'est un fait dont il n'est pas permis de douter. Démocrite, au rapport de Sénèque, soupçonnoit qu'il y avoit plusieurs étoiles errantes, mais il n'avoit pas osé en déterminer le nombre ni les noms; car, ajoute Sénèque, les Grecs ne sçavoient point encore qu'il y eût cinq planètes (24). Ce fut Eudoxe qui, le premier apporta d'Egypte en Grèce la connoissance de ces astres (25). Il est donc certain que, jusqu'au tems de ce philosophe, c'est-à-dire, jusqu'à l'an 400 environ avant Jesus-Christ, les Grecs resterent dans la plus profonde ignorance sur la nature & le mouvement des corps célestes. On en jugera encore mieux par les idées qu'ils s'étoient formées sur *Vénus*.

L'é-

(23) Voyez la seconde Part. l. III. chap. 3. art. 2. §. 2.

(24) Nat. Quæst. l. 7. chap. 36

(25) Id. Ibid.

L'éclat, dont brille cette planète, avoit frappé les Grecs, mais ses mouvemens avoient jetté ce peuple dans une erreur bien grossière. On sçait que Vénus se montre alternativement avant le lever du soleil & après le coucher de cet astre, selon qu'elle est plus occidentale ou plus orientale que le Soleil. Les Grecs n'imaginèrent pas qu'une même étoile pût se montrer sous deux aspects si opposés. Ils crurent devoir les attribuer à deux astres différens. Conséquemment à cette idée, Vénus reçut chez ces peuples deux noms qui, caractérisant ses deux situations opposées, montrent que réellement les Grecs, d'une seule planète en avoient fait deux. Ainsi, lorsque Vénus paroissoit avant le lever du Soleil, ils la nommoient *Eosphoros*, c'est-à-dire, l'astre précurseur de l'aurore. Ils l'appelloient au contraire *Esperos*, l'astre du soir, lorsqu'elle ne se monroit qu'après le coucher du Soleil. Vénus n'est jamais désignée que sous ces deux noms dans Homère & dans Hésiode ; & c'est, pour le dire en passant, une preuve assez marquée que les Grecs ne se sont avisés que fort tard de désigner les planètes par les noms des Divinités qu'ils adoroient.

Appollodore prétend que Pythagore fut le premier qui fit connoître à ces peuples que Vénus du matin & Vénus du soir n'étoient qu'une seule & même

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

IIIe.  
PARTIE  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

planète (26). Mais, selon quelques autres écrivains, cette connoissance seroit encore plus récente dans la Grèce. Ils en font honneur à Parménide (27), postérieur d'environ une cinquantaine d'années au philosophe de Samos.

Il regne, au surplus, la même incertitude sur l'histoire de toutes les découvertes astronomiques faites dans la Grèce. On n'en peut point marquer les époques avec précision. Les anciens, par exemple, font partagés sur le tems auquel les Grecs connurent l'obliquité de l'écliptique. Les uns attribuent cette découverte à Pythagore (28), les autres à Anaximandre son disciple (29). Il y en a même qui veulent qu'Oenopides de Chio s'en soit apperçu le premier (30). Ce qui me paroît de plus vraisemblable dans cette question, c'est qu'Anaximandre aura montré le premier aux Grecs de combien de degrés le zodiaque étoit incliné à l'équateur. La manière dont Plin s'est exprimé, en parlant de la dé-

(26) *apud* Stob. Eclog. Phys. l. 1. p. 55. = Plin. l. 2. sect. 6. p. 75. = Diog. Laert. l. 8. segm. 14.

(27) Phavorin. *apud* Diog. Laert. l. 9. segm. 23.

(28) Plut. t. 2. p. 888. C. = Autor libri de Hist. Philos. *apud* Galen. t. 2. c. 12. p. 35.

(29) Plin. l. 2. sect. 6.

(30) Diod. l. 1. p. 110. = Plut. *loco cit.* = Eudemus *apud* Fabric. B. Gr. t. 2. p. 278.

On croit Oenopides postérieur de quelques années à Anaxagore, dont le tems est assez connu par son disciple Périclès.

découverte attribuée à ce philosophe ,  
semble favoriser l'explication que je  
propose (31). Peut-être aussi qu'avant  
Anaximandre , les sçavans faisoient un  
mystère de cette connoissance. Ce phi-  
losophe la divulgua , & donna , par ce  
moyen , à chacun la facilité de s'appli-  
quer avec quelque succès à l'Astrono-  
mie. C'est encore un sentiment auquel  
les expressions de Plinè peuvent donner  
quelque crédit (32).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux ,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Ce n'est point , au reste , la seule de-  
couverte astronomique dont l'antiquité  
ait crû devoir faire honneur à Anaxi-  
mandre. Il trouva , dit-on , le premier  
l'art d'exprimer les conversions du So-  
leil , & l'égalité des jours & des nuits ;  
c'est-à-dire , que parmi les Grecs il eut  
la gloire de connoître le premier les é-  
quinoxes & les solstices , & de reduire à  
des principes fixes , la variété régulière  
des saisons (33). Thalès , son maître ,  
avoit déterminé le coucher des Pléiades  
au 25. jour après l'équinoxe d'automne ;  
Anaximandre le marqua au vingt-neuvié-  
me , ou même au trente unième (34). De  
toutes les découvertes dont ce philoso-  
phe enrichit l'Astronomie Grecque , cel-  
le des cadrans solaires est sans doute une  
des plus belles & des plus importantes.

Il

(31) *Obliquitatem ejus intellexisse*, loco cit.

(32) *Rerum fores aperuisse*, loco cit.

(33) Acad. des Inscrip. t. 10. p. 23. 24.

(34) Weidler, *Hist. Astron.* p. 76.

Il en fit l'épreuve à Lacédémone (35).  
 IIIe. J'oubliois de dire qu'Anaximandre pas-  
 PARTIE. soit, au rapport de Plin, pour le pre-  
 Dep. l'é- mier des Grecs qui eût entrepris de con-  
 tabl. de la firmer une sphère artificielle (36).  
 Royauté L'histoire des découvertes attribuées à  
 chez les ce philosophe, nous fournit, au surplus,  
 Hébreux, des preuves bien sensibles du peu de pro-  
 jusqu'à grès que l'Astronomie physique avoit fait  
 leur retour de la cap- dans  
 tivité.

(35) Diog. Laert. l. 2. segm. 1.

Saumaïse a prétendu que l'instrument dont Diogène-Laërce attribue l'invention à Anaximandre, devoit être fort inférieur à un cadran solaire. A l'en croire, cette machine ne servoit qu'à marquer exactement les points des solstices & des équinoxes, les méridiens & les saisons. L'usage de cet instrument, ajoute Saumaïse, ne pouvoit pas s'étendre jusqu'à tracer la route que tient le Soleil, depuis le moment où il se leve jusqu'à celui où il se couche. Mais Saumaïse, plus recommandable par l'étendue de son érudition, que par la justesse de sa critique, assigne, contre sa propre intention, à l'instrument inventé par Anaximandre, des propriétés infiniment supérieures à celles d'un simple cadran solaire.

Au surplus Hérodote dit positivement que les Grecs avoient appris des Babyloniens l'usage des horloges & la division du jour en 12 parties égales. l. 2. n. 109. Hérodote n'écrivoit qu'environ 100 ans après Anaximandre. Il ne parle point de cette connoissance comme d'une nouveauté établie depuis peu de tems dans la Grèce. L'autorité de ce grand historien me porteroit donc à croire qu'Anaximandre ne fut pas, à proprement parler, l'inventeur des cadrans solaires chez les Grecs; c'étoit des Babyloniens qu'ils en avoient appris l'usage. Mais ce philosophe aura perfectionné sans doute la construction des cadrans solaires, & mérité par là d'en être regardé en quelque sorte comme l'inventeur.

(36) L. 7. sect. 56. p. 416.

dans la Grèce. Que penser des idées que les astronomes de ce pays se for-  
moient alors sur la grandeur des corps célestes ? Anaximandre ne croyoit pas que le Soleil fût plus grand que le Péloponnèse (37).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Je n'insisterai pas davantage sur les con-  
noissances que les Grecs pouvoient avoir  
de l'Astronomie, aux siècles qui termi-  
nent cette troisième Partie de notre ou-  
vrage. Je crois en avoir assez dit, pour  
qu'on soit en état de les apprécier. Je  
ne laisserai cependant pas d'en toucher  
encore quelques mots, & même de des-  
cendre à des tems assez modernes dans  
l'article suivant, où je vais faire l'exa-  
men & la comparaison des progrès que  
les anciens peuples avoient faits en Astro-  
nomie.

(37) Plut. de Placit. philos. l. 2. c. 20. = Diog.  
Laert. l. 2. segm. 1.





## ARTICLE IV.

*Réflexions sur l'Astronomie des  
Babyloniens, des Egyptiens  
& des Grecs.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

ON ne comptoit, au rapport de Pli-  
ne, que trois peuples dans l'anti-  
quité, qui se fussent rendus célèbres par  
leurs progrès dans l'Astronomie, les  
Chaldéens, les Egyptiens & les Grecs  
(1). Nous avons rendu compte de tout  
ce que les anciens ont pû nous fournir  
sur les connoissances astronomiques des  
Babyloniens & des Egyptiens. Ces dé-  
couvertes appartiennent aux siècles ren-  
fermés dans notre ouvrage. Depuis cet-  
te époque, il n'y a rien qu'on puisse at-  
tribuer directement à ces peuples. J'ai  
déjà eu occasion, plus d'une fois, d'en  
faire sentir les raisons. Nous sommes  
donc en état de juger des connoissan-  
ces & des découvertes des Egyptiens &  
des Babyloniens en Astronomie.

Il n'en est pas tout-à-fait de même  
des Grecs. Les sciences en général,  
n'avoient encore fait, dans les siècles  
qui

(1) L. 18. sect. 57. p. 129.

qui terminent cette troisième & dernière Partie de notre ouvrage, que des progrès très-médiocres chez ces peuples. On ne peut donc point juger de l'étendue de leurs connoissances en Astronomie par tout ce que j'ai eu occasion d'en dire jusqu'à présent. Mais pour faciliter la comparaison des divers progrès de cette science chez les différens peuples de l'antiquité, j'ai crû devoir anticiper les tems; j'indiquerai donc en peu de mots l'époque à laquelle l'Astronomie a pû commencer à mériter le nom de science dans la Grèce. Parlons d'abord des Chaldéens.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Quoique les Grecs aient été peu soigneux d'approfondir l'histoire des peuples de l'Orient, ils n'ont cependant pas négligé de s'instruire des découvertes faites autrefois dans ces contrées. Leurs écrivains en disent assez pour nous mettre en état de prononcer sur le rang que les Chaldéens doivent tenir parmi les astronomes. On a vû, par les détails dans lesquels je suis entré à l'article de ces peuples, qu'ils devoient avoir des connoissances assez étendues des mouvemens célestes. Leurs observations astronomiques étoient les plus anciennes qu'on connût dans l'antiquité (2). Quand  
Hip-

(2) Symplic. in l. 1. Aristot. de cælo. fol. 27.  
In l. 2. fol. 117. verso. = Syncell. p. 207. C. =  
Marsh. p. 474.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Hipparque & Ptolémée, qui vivoient en Egypte, entreprirent de réformer l'Astronomie, ils ne trouverent point dans les mémoires des Egyptiens, d'observations comparables pour l'ancienneté à celle des Babyloniens (3). Disons enfin que les meilleurs écrivains de la Grèce sont convenus que leur nation avoit beaucoup emprunté des Chaldéens. Ces peuples partagent avec les Egyptiens l'honneur d'avoir enseigné aux Grecs les premiers principes de l'Astronomie (4).

Il est vrai que les Egyptiens paroissent avoir eu la préférence pour l'exactitude, & pour ce qu'on peut appeller réellement la science astronomique. On est même porté, assez communément, à regarder les Chaldéens, plutôt comme des astrologues, que comme des astronomes. Nous ne prétendons pas dissimuler qu'à bien des égards ils méritent effectivement ce reproche. Mais il faut en même tems faire attention que les Chaldéens n'ont pas été les seuls entêtés des chimères de l'Astrologie. Il n'est aucun peuple de l'antiquité qui n'y ait donné. Les Egyptiens n'en ont pas été plus exempts que les autres (5). D'ailleurs nous  
avons

(3) Marsham, *loco cit.*

(4) Voyez Hérod. l. 2. n. 109. = Strab. l. 17. p. 1161. = Theon, *ad Arati prognost.* p. 89. = Syncell. p. 207. C.

(5) Hérod. l. 2. n. 82. = Diod. l. 1. p. 91. 92. = Cicero de Divin. l. 1. n. 1. t. 3. p. 4. = Plut. Conviv. sap. p. 149.

avons déjà observé que l'Astrologie avoit dû rendre de très-grands services à l'Astronomie (6). L'étude de cette science frivole & ridicule ne feroit donc pas, à cet égard, un reproche à faire aux Chaldéens.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Ne doit-on pas attribuer plutôt à la partialité & aux préjugés des Grecs, la prééminence dont les Egyptiens sont en possession sur toutes les nations de l'antiquité? Nous tenons des Grecs tout ce que nous pouvons sçavoir de l'état des sciences chez les anciens peuples. La plupart des grands établissemens de la Grèce avoient été formés par des colonies forties d'Egypte. Les Grecs, instruits d'abord à l'école des Egyptiens, les ont regardés par un effet naturel, comme les inventeurs de toutes les sciences. Ils ont cherché ensuite à faire valoir cette opinion, & c'est sur ce ton qu'en ont parlé presque tous les écrivains. Mais cette préférence n'a eû d'autre cause, ni d'autre fondement, que la haute estime dont les Grecs étoient pénétrés pour une nation de qui ils tenoient presque toutes leurs connoissances. Ces mêmes Grecs, au contraire, n'ont connu que très-tard les peuples de la haute Asie.

Ri-

(6) Prem. Part. L. III. c. 11. art. 2. p. 215.

Je me repens amèrement, disoit Kepler, d'avoir tant décrié l'Astrologie, je remarque qu'on a beaucoup négligé l'étude de l'Astronomie du moment qu'on a cessé de s'appliquer à l'Astrologie.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
ju'qu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Riches alors de leurs propres fonds, ils n'avoient presque plus rien à emprunter des étrangers. Ils n'est donc pas surprenant que leurs historiens aient négligé de faire valoir les découvertes des Chaldéens. Ils n'y prenoient pas le même intérêt qu'à celles des Egyptiens.

Ce que nous venons de dire, n'est pas pour contester aux Egyptiens le mérite d'avoir fait plusieurs découvertes en Astronomie. Bien éloignés d'une pareille façon de penser, nous n'avons rien oublié pour rendre à ces peuples toute la justice qui leur est dûe. Mais il ne faut pas que le mauvais exemple des Grecs nous entraîne & nous en impose. Prenons garde de trop élever les Egyptiens aux dépens des Chaldéens. Je ne pense pas que les uns fussent beaucoup plus sçavans que les autres (7).

A l'égard des Grecs, on ne peut nier qu'ils n'aient fait de grands progrès en Astronomie, mais ces progrès ont été bien lents. Je doute même que, sans les secours réitérés des Egyptiens & des Babylonien s, cette science se fût jamais élevée dans la Grèce au dessus des pratiques les plus ordinaires & les plus bornées (8). Ceux des philosophes Grecs qui ont commencé à  
faire

(7) Autant que j'en puis juger, les Chaldéens & les Egyptiens n'étoient guères plus instruits en Astronomie que les Péruviens, les Mexicains & les Chinois.

(8) Voyez Strab. l. 17. p. 1161.

faire connoître à leur nation les principes & les regles de l'Astronomie, les avoient été puiser dans l'Egypte & dans la Chaldée. Si Thalès a prédit une éclipse, ce n'a point été le fruit de ses propres découvertes, ni celui des travaux des astronomes Grecs qui l'avoient précédé. Il n'avoit nul secours à en espérer. Thalès n'aura certainement prédit cette éclipse que par le moyen de quelque méthode, de quelque formule qu'il avoit apprise des Egyptiens (9).

IIIe.  
PARTIE  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Hérodote est le plus ancien auteur qui ait parlé de cette éclipse prédite par Thalès. On peut conjecturer que c'est d'une éclipse de soleil arrivée dans le tems que les Médes & les Lydiens en étoient aux mains, qu'il a entendu parler. Je dis conjecturer, car la maniere dont Hérodote parle de ce phénomène, est assurément

(9) Voyez Weidler, Hist. Astron. p. 71.

On peut très-bien comparer les connoissances que Thalès, & les autres philosophes Grecs de son tems, avoient de l'Astronomie, à celles qu'en ont encore aujourd'hui les Brames Indiens. Les Brames ont les tables des anciens astronomes pour calculer les éclipses, & ils savent s'en servir. Mais quoiqu'ils connoissent l'usage de ces tables, & que par ce moyen, ils prédisent des éclipses, on n'en doit pas conclure qu'ils soient fort habiles en Astronomie. Toute leur science consiste dans une pure mécanique & dans quelques opérations d'Arithmétique. Ils ignorent absolument la théorie de l'Astronomie, & n'ont nulle connoissance des rapports & de la liaison que les différentes parties de cette science ont entre elles. Lett. édif. t. 10. p. 36 & 37.

furément des plus singulieres. Il dit que, dans le tems où les deux armées en étoient aux mains, la nuit prit subitement la place du jour (10). Thalès, ajoutait-il, avoit prédit cet événement aux Ioniens, & leur avoit marqué à peu près l'année dans laquelle devoit s'opérer ce *changement de jour en nuit* : ce sont ses termes (11). On peut en inférer que, du tems d'Hérodote, les Grecs ne comprennoient & n'entendoient encore rien aux éclipses. On voit même qu'il n'y avoit pas alors dans la langue Grecque de terme pour désigner ces phénomènes. Hérodote s'en seroit certainement servi, & n'auroit pas eû recours à une périphrase pour désigner l'éclipse qui sépara les Médes & les Lydiens.

Il paroît constant, par l'aveu de toute l'antiquité, qu'avant le voyage de Platon & d'Eudoxe en Egypte, les Grecs n'avoient nulle idée de ce qu'on peut appeler la science astronomique. Ils ignoroient la véritable durée de l'année solaire (12), ne connoissoient point les planètes (13), n'avoient aucune idée des éclipses, & ne concevoient, en un mot, que d'une manière fort confuse, les révolutions & les mouvemens des corps célestes. Jusqu'au tems d'Alexandre, ces

peu-

(10) L. I. n. 74.

(11) Id. Ibid.

(12) Strabo, l. 17. p. 1161.

(13) Voyez *suprà*. p. 111.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

peuples n'avoient fait aucune découverte comparable à celle des Egyptiens & des Babyloniens. Les Grecs excelloient alors dans les beaux Arts, leurs loix étoient assez sages; mais ils ne s'étoient guères appliqués aux sciences spéculatives, telles que l'Astronomie, la Géométrie, la Physique, &c.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

L'événement qui, après la mort d'Alexandre, plaça les Ptolomées sur le trône d'Egypte, fit faire, en moins d'un siècle, plus de progrès aux Grecs dans l'Astronomie, qu'ils n'en avoient fait jusqu'alors, en près de deux mille ans. A portée plus que jamais de profiter des lumières & des découvertes des Egyptiens, ils ne tarderent pas à en tirer le parti le plus avantageux. La Grèce victorieuse, enrichie des dépouilles de l'Egypte vaincue, effaça bientôt ses maîtres. Mais ne sommes-nous pas autorisés à rapporter en quelque sorte aux Egyptiens la plupart des découvertes dont les Grecs ont fait honneur à leurs philosophes? Il est certain, en effet, que les plus fameux astronomes dont la Grèce se glorifie, Aristille, Thimocharès, Hipparque, Ptolémée, &c, sont sortis de l'école d'Alexandrie. Ce sont eux qui ont commencé à donner aux Grecs quelques connoissances du mouvement propre des étoiles fixes (14). Hipparque fut le premier qui

(14) Voyez Weidler, Hist. Astron. p. 124.

IIIe PAR-  
TIE. Dep.  
l'établ. de  
la Royau-  
té chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

qui entreprit de dresser un catalogue de ces astres (15). On peut juger, d'après ces faits, de l'état où étoit encore l'astronomie dans la Grèce avant les Ptolomées; c'est-à-dire, deux cents ans environ avant J. C. Donnera-t-on le nom de science aux foibles notions que les Grecs avoient jusqu'alors des phénomènes célestes?

Nous finirons ce qui concerne l'état de l'Astronomie chez les anciens peuples, par quelques réflexions sur les difficultés dont l'étude de cette science étoit accompagnée dans les tems reculés. Les instrumens dont on se servoit, ne pouvoient qu'être extrêmement défectueux & imparfaits. Les anciens astronomes n'avoient point l'usage des pendules, si commodés, ou pour mieux dire, si nécessaires pour les observations. Ils ne connoissoient pas non plus les lunettes. Les logarithmes, qui nous épargnent aujourd'hui tant de multiplications & de divisions, leur étoient également inconnus. Dans quels travaux & dans quels énormes cal-

(15) Plin. l. 2. sect. 24.

Le jugement que Pline porte de cette entreprise d'Hipparque, m'a toujours paru singulier. Voici les termes dont il se sert pour la caractériser : *Idemque (Hipparchus) ausus rem, etiam Deo improbam, annumerare posteris, stellas, & sidera ad nomen expungere.*

Cependant, sans un pareil catalogue, on ne conceit pas comment il peut exister une science qui mérite véritablement le nom d'Astronomie.

calculs les problèmes d'Astronomie ne devoient-ils pas engager autrefois les observateurs ? Les caractères arithmétiques étoient encore un succroît de peines & d'embarras. On n'avoit pas l'usage des chiffres arabes, si commodes pour toutes les opérations qui se font sur les nombres. Autrefois les opérations arithmétiques ne s'exécutoient que par le moyen de petites pierres qu'on arrangeoit sur une table faite exprès (16) ; & pour écrire les résultats de ces calculs, les anciens n'avoient d'autres signes numériques, que les lettres de leur alphabet. Pour déterminer les éclipses avec de pareils moyens, le procédé étoit plus long & plus difficile, que si l'on entreprenoit aujourd'hui de les calculer avec des jettons, & d'en écrire le résultat en chiffres romains.

III<sup>e</sup>  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

J'avois presque oublié de faire une observation, que je crois cependant essentielle dans l'examen des connoissances astronomiques des anciens peuples. Quelques philosophes de l'antiquité paroissent, au premier coup d'œil, avoir entrevu quelques-unes des vérités brillantes, dont les siècles modernes se glorifient. Certains auteurs ont crû en conséquence pouvoir avancer que les anciens en

(16) Voyez l'épigramme du second Livre de l'Anthologie qui commence par ces mots : *Καλλιγενης αγροικος.*

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

en sçavoient beaucoup plus qu'on ne fe-  
 roit naturellement porté à le croire.  
 Mais quand on réfléchit attentivement à  
 ces prétendues découvertes, on sent bien-  
 tôt que tout ce qu'on lit sur ce sujet dans  
 les écrits des anciens, doit être regardé  
 comme de pures idées avancées au ha-  
 zard, sans connoissance, sans principes,  
 & sans aucune espece de fondement. Si  
 quelques anciens, par exemple, ont dit  
 que la terre étoit un sphéroïde aplati  
 par les pôles, qu'elle tournoit autour du  
 Soleil; que les comètes étoient des pla-  
 nètes dont la révolution périodique s'a-  
 chevoit dans un certain nombre de sié-  
 cles; que la Lune pouvoit être habitable;  
 que cette planète étoit la cause occasion-  
 nelle du flux & du reflux de la mer (17),  
 &c: on ne doit pas regarder ces propo-  
 sitions, dans leur bouche, comme l'effet  
 & le résultat des connoissances que ces  
 philosophes avoient acquises. Il faut au  
 contraire les mettre au rang de ces hy-  
 pothèses qu'une imagination incertaine &  
 peu réglée enfante journellement. Je le  
 dis, sur ce qu'aucun des philosophes an-  
 ciens ne pouvoit rendre raison de ce qu'il  
 débitoit. Il est aisé de s'en convaincre,  
 en lisant la maniere dont les écrivains de  
 l'antiquité rapportent les opinions de leurs  
 sçavans. On y voit que les anciens n'a-  
 voient aucune raison prépondérante pour  
 adop-

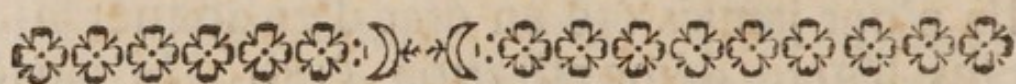
(17) Voyez *suprà*. art. 1 & 2. p. 94 & 95.

adopter un système plutôt qu'un autre. Ils n'ont jamais été en état d'en donner la plus légère démonstration (18). Je ne prétends pas, au reste, en faire un reproche aux anciens. Ils manquoient de tous les secours propres à se procurer de pareilles connoissances. Si néanmoins ils ont quelquefois rencontré la vérité, on doit l'attribuer au pur hasard, & sentir, que dans l'incertitude où ils flotoient, ayant parcouru toutes les combinaisons possibles, il n'est pas étonnant qu'ils aient pû rencontrer la véritable, parceque le nombre de ces sortes de combinaisons n'est pas infini. C'est à cet égard que consiste la différence caractéristique entre les connoissances astronomiques des anciens, & celles des modernes. Ce que nous disons aujourd'hui sur la figure de la terre, sur le système céleste, sur la cause du flux & du reflux de la mer, &c, n'est point l'effet du hasard & de l'imagination, c'est le résultat de quantité d'observations, d'expériences, de réflexions, & chaque astronome est en état de rendre raison du système qu'il a crû devoir embrasser.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

(18) Voyez *suprà* Art. 2. p. 94 & 95.





## CHAPITRE III.

*Géométrie & Méchanique.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

J'Ai réservé pour cette dernière Partie le peu de détails dans lesquels je compte entrer sur l'état de la Géométrie & de la Méchanique chez les Babyloniens & chez les Egyptiens. On ne doit pas s'attendre à trouver ici de grands éclaircissements sur les découvertes de ces peuples, dans les différentes Parties qui composent ces deux sciences. Tous les monumens littéraires des anciennes nations de l'Orient sont abolis (1). Aucun de leurs écrivains n'a échappé à l'injure des tems. Ceux mêmes de la Grèce, les seuls qui pourroient nous instruire aujourd'hui des sciences cultivées par les Babyloniens & par les Egyptiens, ne fournissent que très-peu de lumières sur cet objet. Je ne crois pas, néanmoins, que nous soyons absolument hors d'état d'ap-

(1) A l'exception de ceux des Chinois, qui sont extrêmement confus, fabriqués dans des siècles assez modernes, & qui ne fournissent aucun détail certain sur les premiers tems. Voyez à la fin de ce volume notre Dissertation sur les antiquités des Egyptiens, des Babyloniens, des Chinois, &c.

d'apprécier en général les connoissances que les Babyloniens & les Egyptiens pouvoient avoir des sciences mathématiques. On peut, par des conjectures & des inductions tirées de ce que l'histoire nous a transmis sur les monumens de la Chaldée & de l'Egypte, se former une idée fort approchante, des progrès que les Mathématicques avoient faits dans ces contrées.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

## ARTICLE I.

### *Des Babyloniens.*

**I**L est certain que les Babyloniens ont cultivé des premiers la Géométrie. Je crois en avoir rapporté des témoignages suffisans dans la première Partie de cet ouvrage (1). Ce qu'on lit dans les auteurs anciens sur les travaux immenses qui avoient rendu Babylone une des merveilles du monde, doit nous donner de grandes idées du progrès de ses habitans dans la Méchanique; & il n'est pas possible de porter la Méchanique à un certain degré de perfection sans le secours de la Géométrie. Cette science doit donc avoir

(1) L. III. Chap. 2. p. 246.

IIIe. PARTIE. voir été familière aux Babyloniens. Pour  
 Dep. l'é. s'en convaincre, je vais rapeller quel-  
 tabl. de la ques. uns des ouvrages exécutés par ces  
 Royauté peuples. J'en ai déjà parlé dans le Li-  
 chez les vre précédent. Mais il en est, sur les-  
 Hébreux, quels j'avois passé légèrement, à dessein  
 jusqu'à d'en traiter ici avec plus de détail, ces  
 leur re- ouvrages ayant un rapport direct avec les  
 tour de la Mathématiques.  
 captivité.

La Babylonie, dans les siècles dont je parle présentement, jouissoit d'une très-grande fertilité. C'étoit à l'art néanmoins, plutôt qu'à la nature, qu'elle étoit redevable de cet avantage. Il ne pleut que très rarement dans ces contrées, & les terres n'y sont arrosées que par l'Euphrate (2). Ce fleuve faisoit autrefois payer bien chèrement ses faveurs. Les neiges des montagnes d'Arménie, qui fondent toujours aux approches de l'été, ne manquent jamais de faire sortir l'Euphrate de son lit. Ces crûes violentes mettoient, dans les premiers tems, tout le terrain de Babylone sous l'eau pendant les mois de juin, juillet & Août (3). Pour remédier à ces inondations, on tira, au dessus de cette ville, deux canaux qui conduisoient dans le Tigre les eaux débordées, avant qu'elles fussent parvenues à Babylone (4). Afin de mettre le pays

(2) Arrian. de Expedit. Alex. l. 7. p. 454.

(3) Strabo. l. 16. p. 1075. = Plin. l. 5. sect. 21. p. 269.

(4) Id. Ibid. = Hérod. l. 1. n. 185. = Megast.

pays encore plus en sûreté, on songea aux moyens de contenir l'Euphrate dans son lit. Pour cet effet on construisit, des deux côtés de ce fleuve, des levées très hautes & très-étendues. Elles étoient revêtues de briques cimentées avec du bitume (5). On porta même la précaution encore plus loin. L'Euphrate pouvoit venir à s'enfler si considérablement, qu'il surmontât ses digues. Dans la vue de prévenir ce désordre, on avoit ménagé, le long des levées, des ouvertures capables de donner à l'eau un écoulement libre & nécessaire (6).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

L'Euphrate traversoit Babylone du Nord au Midi. On avoit construit sur ce fleuve un pont dont j'ai donné la description dans le livre précédent. On avoit fait plus, si on en croit Diodore. Cet historien prétend qu'on avoit conduit sous le lit de l'Euphrate une gal-

le-

gasthen ex Abyden. *apud* Euseb. præp. Evang. l. 9. c. 41. p. 457.

Le principal de ces canaux semble avoir été le *Naharmalcha*, nommé par les Grecs Βασιλέως Ποταμός, le *Fleuve Royal*. Voyez Strab. l. 16. p. 1084. not. (2).

Ce canal, dont les anciens parlent comme d'un ouvrage immense, peut à peine aujourd'hui être distingué des autres canaux dont tout ce pays est entrecoupé.

(5) Hérod. l. 1. n. 185. = Q. Curt. l. 5. c. 1. p. 313.

(6) Q. Curt. *loco cit.*

On voit de pareilles ouvertures sur la levée de la Loire. On les nomme des *déchargeoirs*.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

lerie secrète, haute de plus de 20 pieds, & large de 15. Elle servoit de communication aux deux palais bâtis, vis-à-vis l'un de l'autre, sur les rives opposées de l'Euphrate (7).

Ces ouvrages n'avoient pû s'exécuter qu'en détournant préalablement le cours de l'Euphrate. On y étoit parvenu en faisant à ce fleuve, non-seulement plusieurs saignées, mais aussi en creusant au dessus de Babylone un bassin immense pour recevoir une partie de ses eaux. Lorsque tous les travaux qu'on avoit entrepris furent achevés, on fit rentrer l'Euphrate dans son lit ordinaire; mais on laissa subsister le bassin dont je viens de parler. Il étoit entièrement revêtu de pierres, & communiquoit avec le fleuve par un canal (8). Ce vaste réservoir étoit destiné à deux usages; à recevoir une grande partie des eaux que l'Euphrate, dans le tems des inondations, répandoit hors de son lit, & à les conserver. Car, au moyen de plusieurs écluses, on en tiroit la quantité d'eau qu'on jugeoit nécessaire pour arroser les terres dans les saisons convenables (9). Le lac

(7) L. 2. p. 121.

(8) Hérod. l. 1. n. 193. = Strabo, l. 16. p. 1075. = Arrian. de Expedit. Alex. l. 7. p. 454.

(9) C'est ce qu'on peut conjecturer du récit d'Hérodote, l. 1. n. 186. = Voyez aussi Arrian. de Expedit. Alex. l. 7. p. 454. = Megasthen. apud Euseb. præp. Evang. l. 9. cap. 41. p. 457. C.

lac de Babylone servoit, en un mot, aux mêmes usages que le lac Moëris en Egypte. On ne peut point, au surplus, en fixer les dimensions. Ce qu'on lit à cet égard dans les anciens, est de beaucoup exagéré, & même ils ne s'accordent point (10).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Les travaux des Babyloniens, pour l'amélioration de leur pays, ne s'étoient pas bornés à cette seule entreprise. Ils avoient ménagé encore quantité d'autres canaux, & trouvé le secret de faire répandre l'Euphrate dans leurs campagnes, de la même manière que le Nil se répandoit autrefois en Egypte (11). On s'étoit même proposé, en creusant ces canaux, plusieurs avantages, indépendamment de ceux que je viens d'indiquer. On avoit d'abord cherché à diminuer l'impétuosité de l'Euphrate, en faisant faire à ce fleuve plusieurs détours: & en second lieu

(10) Hérodote, Mégasthène & Diodore sont les seuls qui aient parlé de l'étendue & de la profondeur du lac de Babylone. A l'égard d'Hérodote, le texte de cet auteur est, à ce que je pense, tout à la fois lacuné & interpolé dans le passage dont il est ici question. Quant à Mégasthène & à Diodore, l'un donne au lac de Babylone plus de 50 lieues de circonférence, sur environ 120 pieds de profondeur; l'autre, en adoptant les mêmes mesures, pour la circonférence, ne donne que 35 pieds de profondeur à ce lac.

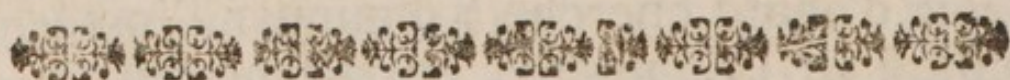
(11) Hérod. l. 1. n. 193. = Strabo, l. 16. p. 2075. = Arrian. de Expedit. Alex. l. 7. p. 454.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

lieu de rendre l'abord de Babylone assez difficile par eau (12).

Toutes ces entreprises ne nous permettent pas de douter que les sciences exactes ne fussent assez cultivées chez les Babyloniens. Des peuples assez habiles pour niveler, conduire & contenir un fleuve tel que l'Euphrate, devoient avoir fait quelques progrès en Mécanique & en Géométrie. Joignons-y ce que j'ai dit de leurs découvertes astronomiques. Après ces réflexions, il fera, je crois, difficile de refuser aux Babyloniens une connoissance assez étendue des Mathématiques.

(12) Hérod. *loco cit.*



## ARTICLE II.

### *Des Egyptiens.*

P Our donner quelque idée des connoissances que les Egyptiens avoient de la Mécanique & de la Géométrie, j'employerai la même méthode dont je viens de faire usage à l'égard des Babyloniens. On ne peut presque plus aujourd'hui juger des progrès que ces peuples avoient faits dans les Mathématiques, que

que par leurs entreprises & par leurs monumens. Mais ces témoignages , comme je l'ai dit , suppléent abondamment à ce que nous avons pu perdre des écrits de l'antiquité. Il suffit d'y faire quelque attention pour s'en convaincre. J'ai rendu compte , dans les livres précédens , des travaux que les Egyptiens avoient entrepris & exécutés pour fertiliser leur pays , & tirer du Nil le parti le plus avantageux qu'il étoit possible (1). J'ai parlé aussi de leurs obélisques , & sur-tout des Pyramides. On peut se rappeler les détails dans lesquels je suis entré sur la construction de ces grands ouvrages (2). Ces entreprises peuvent , à ce que je crois , être citées comme une preuve des moins équivoques du progrès que les Egyptiens avoient fait dans les Mathématiques. Je ne parle point de leurs découvertes astronomiques. On sent assez l'induction que j'en pourrois tirer.

On a voulu cependant contester à ces peuples le mérite d'avoir fait des progrès un peu considérables en Géométrie. Quelques écrivains modernes se sont même servis de cette raison pour faire entendre que les connoissances astronomiques des Egyptiens ne pouvoient être que fort médiocres (3). Mais quel a été le

(1) Voyez la seconde Part. L. II. ch. 1.

(2) Voyez la seconde Part. L. II. & *suprà* L. II. ch. 1.

(3) Weidler, Hist. Astron. p. 64. n. 21. = Hist. Univers. traduite de l'Anglois. t. 1. p. 396. 397.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

le motif d'une accusation si injuste & si peu fondée? Ce sont les découvertes géométriques dont l'antiquité a fait honneur à Thalès & à Pythagore (4). Thalès, dit-on, a découvert le premier que le triangle, qui a le diamètre d'un cercle pour base, & dont les côtés se rencontrent dans sa circonférence, est nécessairement rectangle (5). Il trouva aussi le secret de mesurer les pyramides par l'ombre du Soleil (6). Pythagore, disent les mêmes auteurs, démontra le premier que le quarré de l'hypoténuse est égal à la somme des deux autres côtés (7). Si ces propositions qui, toutes simples qu'elles sont, ne laissent pas néanmoins d'être très-essentiellles & très-importantes, étoient ignorées des Egyptiens: que doit-on penser, concluent les critiques dont je parle, des connoissances que ces peuples avoient en Géométrie (8)?

Je l'avoue, je suis encore à concevoir comment on a pû interpréter, au désavantage des Egyptiens, les faits qu'on vient de lire. Ils me paroissent, au contraire-

(4) Id. *ibid.*

(5) Diog. Laert. l. 5. segm. 27.

(6) Id. *ibid.* = Plin. l. 36. sect. 17. Plut. t. 2. p. 147.

(7) Diog. Laert. l. 3. segm. 12. & complures alii.

(8) Weidler, Hist. Astron. p. 64.

Les auteurs de l'Hist. Univers. composée en Angleterre, t. 1. p. 396 & 397.

traire, prouver que la Géométrie a été redevable à ces peuples des découvertes en question. N'est il pas certain, en effet, par le témoignage unanime de l'antiquité, que Thalès & Pythagore avoient puisé chez les Egyptiens toutes leurs connoissances? Ces deux philosophes avoient demeuré en Egypte un grand nombre d'années (9); ils avoient eû des liaisons d'amitié avec les prêtres de ce pays. Pythagore s'étoit même fait initiateur (10), & avoit acheté ce privilege par la circoncision qu'il lui fallut subir (11). La maniere dont Diogène-Laerce s'exprime à l'égard de Thalès particulièrement, ne permet pas de douter que tout ce que ce philosophe sçavoit de Mathématiques, il le devoit aux Egyptiens. L'historien que je cite, dit en termes exprès que Thalès n'avoit point eu d'autres maîtres pour les sciences que les prêtres d'Egypte (12), & il nomme spécialement la Géométrie (13). Il me paroît donc démontré que Thalès & Pythagore tenoient des Egyptiens la connoissance des théorèmes géométriques dont nous venons de parler. Si les écrivains de la Grèce & de Rome ont

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(9) Plato. = Plut. t. 2. p. 375. E. = Jamblich. de vita Pythag. segm. 7. 8. = Minut. Felix. p. 111. = Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 354.

(10) Jamblich. de vita Pythag. segm. 14.

(11) Clem. Alex. Strom. l. 1. p. 354.

(12) L. 1. segm. 27.

(13) Ibid. segm. 24.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

ont représenté ces deux philosophes comme les premiers qui en aient fait la découverte, il ne faut pas que leurs expressions nous en imposent. Elles veulent dire seulement que Thalès & Pythagore furent les premiers qui les publièrent dans la Grèce ; mais l'honneur en est incontestablement dû aux Egyptiens.

Enfin, comment se persuader que des peuples capables d'élever des monumens, tels que l'Egypte en présente encore aujourd'hui, n'aient été guidés que par une simple pratique déstituée des principes & des secours de la Géométrie ? N'est-il pas évident, au contraire, qu'ils avoient sçu appliquer les Mathématiques aux différens besoins de la vie civile ? Comment auroient-ils pû, sans le secours de la Géométrie, niveler presque tout le continent de l'Egypte, tirer du Nil cette multitude de canaux, dont leurs terres étoient autrefois arrosées, tailler dans les montagnes, ces obélisques & ces statues colossales, dont le nombre étoit, dit-on, si considérable, les transporter & les dresser sur leurs bases ? Je le répète, la Géométrie devoit diriger ces grandes opérations, & les Egyptiens joignoient certainement la théorie à la pratique. Sans de pareilles connoissances, on ne peut porter la Méchanique à un certain degré de perfection (13). Je

(14) On pourra peut-être m'objecter ce que j'ai dit

Je crois au surplus qu'il ne sera pas hors de propos de faire remarquer la partie des sciences mathématiques, dans laquelle les anciens ont été persuadés que chaque peuple avec particulièrement excellenté. C'est ce qu'on reconnoît facilement par l'espece de science que les anciens ont assignée par préférence à une nation. Ils regardoient les Chaldéens comme les inventeurs de l'Astronomie ; les Phéniciens , de l'Arithmétique ; les Egyptiens , de la Géométrie , & en général des Mathématiques (15). En conséquence, les anciens étoient persuadés que chacun de ces peuples avoit porté la partie des sciences mathématiques , dont

IIIe.  
PARTIE.  
Dép. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

dit ci-dessus, L. II. c. 2. p. 69. not. (1), au sujet des Péruviens , qui , sans aucune connoissance de la Mécanique , ont exécuté des ouvrages , au moins aussi considérables que ceux des Egyptiens. A cela je réponds que cet exemple ne conclut pas absolument contre les Egyptiens. En effet, indépendamment de leurs édifices, l'histoire nous apprend que les plus anciens géomètres de la Grèce avoient été puiser en Egypte les premiers principes de leur science.

On pourroit encore m'opposer, & peut être avec plus de raison, l'exemple des Chinois, qui, lorsque les Européens les ont connus, n'avoient pas les premiers élémens de la Géométrie, quoiqu'ils étudiassent l'Astronomie depuis fort long tems. Mais je répondrai toujours que ces exemples ne doivent point conclure contre les Egyptiens, puisque les historiens Grecs les reconnoissent pour les inventeurs de la Géométrie.

(15) Jambl. de vita Pythag. c. 29. p. 134 & 135.  
= Porphyr. Ibid. p. 8 & 9. = Julian. apud Cybill. l. 5.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

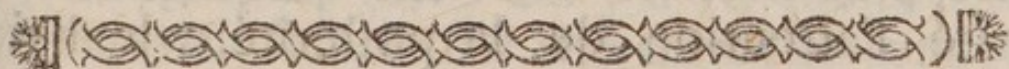
dont je viens de parler, à un plus haut degré de perfection que les autres. Cette façon de penser se remarque très-sensiblement, lorsqu'on lit la vie de Pythagore, écrite par Porphyre. Il dit que ce philosophe apprit l'Astronomie des Chaldéens, l'Arithmétique des Phéniciens, & la Géométrie des Egyptiens (16). Ce choix n'est point fait au hasard. Il nous atteste la façon de penser des anciens sur l'espece de science dans laquelle chaque peuple passoit pour avoir excellé particulièrement.

Je finis cet examen du progrès des anciens peuples dans les sciences exactes, par une réflexion sur la différence caractéristique du génie des Grecs & des nations de l'Orient. Les Assyriens, les Babyloniens, les Phéniciens & les Egyptiens n'ont dû qu'à eux-mêmes les découvertes qu'ils ont faites dans les sciences. Ces peuples n'étoient guères dans l'usage de voyager. On ne voit point non plus que ce soit par des colonies venues de pays étrangers, qu'ils se soient policés. Il n'en a pas été ainsi des Grecs; malgré leur orgueil & leur prévention, ils n'ont pu s'empêcher de reconnoître qu'ils devoient toutes leurs connoissances aux Egyptiens, aux Chaldéens & aux Phéniciens. La Grèce, de l'aveu de ses meilleurs écrivains, n'a eu d'au-

d'autre mérite que celui d'avoir perfectionné les découvertes dont l'Asie & l'Egypte lui avoient fait part (17). Les Grecs & , par une conséquence naturelle , les Romains devoient donc toutes leurs lumières à ces mêmes peuples que , par la suite , ils ont eu l'ingratitude , pour ne pas dire l'insolence , de traiter de barbares.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(17) Diod. l. 5. p. 376.



## ARTICLE III.

### *Des Grecs.*

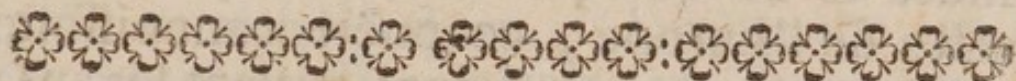
**J**E n'entrerai dans aucun détail sur l'état où devoit être la Géométrie chez les Grecs , aux siècles qui nous occupent présentement. Je ne pourrois le faire qu'en répétant ce que je viens de dire dans l'article précédent sur les découvertes attribuées à Thalès & à Pythagore. Ces deux philosophes , en effet , ont été regardés dans l'antiquité comme les premiers qui aient donné aux Grecs quelques notions de Géométrie. On peut donc juger des progrès de cette science dans la Grèce , par les découvertes

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

dont l'antiquité a fait honneur à Thalès & à Pythagore.

Il en a été, au surplus, des Sciences chez les Grecs comme des Arts. Entre les différens peuples compris sous le nom général de Grecs, ceux qui habitoient dans l'Asie ont été les premiers chez lesquels les sciences exactes aient commencé à se perfectionner. Thalès étoit d'Ionie. On voit aussi que c'est dans les différentes contrées de l'Asie Mineure qu'ont paru les premiers & les plus illustres écrivains qui aient mérité l'attention de la postérité. Je l'ai déjà dit, la Grèce Européenne s'est policée beaucoup plus tard que la Grèce Asiatique. C'est un fait dont il seroit superflu de rapporter des preuves.





## CHAPITRE IV.

*Géographie.*

J'Ai parlé, dans la seconde Partie de cet ouvrage, des progrès que les conquêtes de Sésostris avoient fait faire à la Géographie (1). On y a vû que ce Prince avoit fait dresser des cartes de tous les pays qu'il avoit parcourus, & qu'il avoit eu soin d'en faire répandre des copies dans plusieurs contrées (2). J'ai rendu compte ensuite des entreprises maritimes des Phéniciens, du voyage des Argonautes dans la Colchide, de l'expédition des Grecs devant Troie, & de quelques autres faits qui auront certainement beaucoup contribué aux progrès de la Géographie (3).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Il paroît que cette science a toujours continué, pendant un certain tems, de s'enrichir de plus en plus. Les siècles que nous parcourons présentement étoient, proportion gardée, fort éclairés en Géographie. Nous voyons par les écrits d'Homere, qu'à l'exception des In-

(1) L. III. chap. 2. art. 3.

(2) Ibid.

(3) Voyez Ibid. L. IV.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Indes & de quelques Parties septentrionales de l'Europe, ce poëte connoissoit presque tous les pays dont parlent les anciens géographes (4). Il semble même n'avoir pas ignoré que la terre étoit environnée d'eau de toutes parts (5). Cette opinion n'étoit sans doute fondée, en grande partie, que sur des conjectures. On sçavoit de plusieurs voyageurs, que s'étant avancés vers différentes extrémités du Globe, ils avoient toujours remarqué qu'elles aboutissoient à une mer. On en avoit conclu, avec toute l'apparence possible, qu'il en devoit être de même tous les autres côtés (6). Je conviendrai encore qu'Homere n'a parlé de l'Océan que d'une manière très-obscur, souvent même contradictoire & ridicule. On entrevoit néanmoins, à travers tous ces nuages, que de son tems on croyoit notre globe exactement entouré d'eau.

On pourroit encore soupçonner que ce poëte a eu quelques idées, quelques notions confuses de la température des climats situés sous l'Equateur. La description qu'il fait des arbres fruitiers des jardins

(4) Voyez Strab. l. I. *init.*

(5) Voyez Iliad. l. 18. v. 606. 607.

(6) Strabon ne pouvoit lui-même assurer que la terre fût environnée d'eau, que de cette manière, c'est-à-dire, par de fortes conjectures appuyées de plusieurs relations qui donnoient à cette opinion une espèce d'évidence.

dins d'Alcinoüs, me donne lieu de proposer cette conjecture. Homère dit que ces arbres ne sont jamais sans fruit; que dans les tems que les premiers mûrissent, il s'en forme de nouveaux. La poire prête à cueillir, en fait voir une qui ne fait que de naître. La grenade & l'orange, déjà mûres, en laissent appercevoir d'autres qui sont prêtes à le devenir. La grappe est poussée par une autre grappe, & la figue tombante fait place à une autre qui la suit (7). Cette peinture convient parfaitement à la maniere dont les arbres fruitiers produisent sous l'Equateur. Est-ce une fiction purement poétique, ou seroit-elle fondée sur la connoissance qu'Homère auroit eu de la réalité du fait qu'il avance? Je serois assez porté pour ce dernier sentiment.

On a pû avoir quelques idées de la température des climats situés sous l'Equateur, avant le siècle auquel Homère a composé l'Odyssée. J'ai dit, dans la seconde Partie de cet ouvrage, que les Phéniciens avoient formé des établissemens sur la côte occidentale d'Afrique, peu de tems après la guerre de Troie (8). Ces peuples étoient très-hardis & fort entreprenans. Rien n'empêche de croire que quelques-uns de leurs navigateurs auroient pû pénétrer jusques sous la Ligne. Ce

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(7) Odyss. l. 7 v. 117, &c.

(8) L. IV. Chap. 2.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Ce feroit ainsi que, même avant le siècle d'Homère, on auroit pu avoir connoissance des climats situés sous l'équateur. Il est facile encore d'en indiquer une autre source.

L'Ecriture parle des fréquens voyages que faisoient les flottes de Salomon dans la terre d'Ophir & de Tharsis, sous la conduite des Phéniciens (9). On est aujourd'hui fort partagé sur la situation des pays que l'antiquité désignoit par ces noms. Il n'est guères possible, en effet, de s'en assurer démonstrativement. Tout ce que l'on sçait de positif, c'est que ces contrées devoient être assez éloignées d'Elath & d'Asiongaber, ports de la mer Rouge, d'où partoient les flottes de Salomon. Elles mettoient trois ans à faire leur voyage. On sçait encore qu'elles en revenoient chargées d'or & d'argent, de gommes, de résine, de bois odoriférans, de pierres précieuses, de dents d'éléphans, & même de singes & de paons (10). Toutes ces circonstances me portent à présumer qu'on doit chercher Ophir & Tharsis dans l'Afrique. Je me rangerai donc à l'opinion de ceux qui placent ces contrées dans le Royaume de Sofala, sur la côte orientale d'Ethiopie. On y trouve toutes les différentes productions dont je viens de parler. Il pa-

(9) 3. Reg. cap. 9. v. 26. cap. 10. v. 11, 22.

(10) 3. Reg. c. 10. v. 11, 22. =

paroît, au surplus, que cette navigation devoit être familière aux Phéniciens, dès avant le tems de Salomon (11). On n'ignore pas que, pour se rendre de la mer Rouge à Sofala, il faut passer la ligne. Ainsi Homère, postérieur à Salomon d'une centaine d'années environ, aura fort bien pû être informé de la température des climats situés sous l'équateur.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

De tous les faits dont j'ai parlé jusqu'à présent, il n'y en a point de plus remarquable que l'entreprise maritime exécutée par les ordres de Néchos, roi d'Egypte, environ l'an 610 avant J. C. Ce Prince fit partir, des bords de la mer Rouge, une flotte conduite par des Phéniciens, avec ordre de suivre toujours les côtes d'Afrique, d'en faire le tour, & de revenir en Egypte, en rentrant dans la Méditerranée par les colonnes d'Hercule; c'est-à-dire, par le détroit de Cadix ou de Gibraltar. Il fut obéi. Les Phéniciens, au sortir de la mer Rouge, entrèrent dans l'océan méridional, & suivirent constamment les côtes. Quand l'automne fut venu, ils prirent terre, semèrent du bled dans l'endroit où ils se trouvoient, attendirent qu'il fût mûr, & la récolte faite, se rembarquerent. Ces navigateurs employèrent deux années, en côtoyant ainsi l'Afrique, pour arriver aux colonnes d'Hercule. Parvenus à ce détroit,

(11) Ibid. c. 9. v. 27. =

troit, ils le franchirent, entrèrent dans la Méditerranée, & se rendirent à l'embouchure du Nil la troisième année de leur course (12).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

L'histoire ne nous fournit point, quant à ce moment, d'autres faits dont nous puissions faire usage par rapport à la Géographie. Considérons maintenant l'état de cette science dans sa partie mathématique, & cherchons à découvrir les progrès qu'on pouvoit y avoir faits dans les siècles qui terminent cette dernière Partie de notre ouvrage.

Je crois que ce qui constitue l'essence & la partie scientifique de la Géographie, étoit alors assez peu connu. Je doute qu'on eût sçu encore y appliquer convenablement les lumières que peuvent & doivent fournir l'Astronomie & la Géométrie. On connoissoit, d'après les relations des voyageurs, plusieurs contrées; mais on ne jugeoit de leurs positions & de leurs distances respectives, que d'une manière très-vague & très-incertaine. On n'étoit nullement en état de les déterminer avec quelque sorte de précision. Les idées mêmes qu'on avoit de la figure de la terre, ne se ressentoient que trop de l'ignorance de ces siècles peu éclairés dans la partie mathématique de la Géographie. Du tems d'Homere, on regardoit notre globe comme une surface plate, environnée

ronnée de tous côtés d'un courant d'eau (13). J'ai déjà dit plus d'une fois que ce poëte avoit probablement passé sa vie dans différentes contrées de l'Asie Mineure. On ne peut nier que, pour son tems, il ne fût très instruit. Ses idées sur la figure de la terre pourroient donc bien avoir été celles qu'on suivoit alors chez les peuples de ces contrées. Cette erreur même n'étoit pas encore bien détruite du tems d'Hérodote. Il se mocquoit des auteurs qui, décrivant le circuit de la terre, la représentoient ronde, comme si on l'avoit, dit-il, tournée sur le tour. Ce sont ses termes (14).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

A l'égard des Grecs d'Europe, nous ne voyons pas qu'avant Anaximandre, personne eût osé parmi eux tenter de perfectionner la Géographie à l'aide de l'Astronomie & de la Géométrie. Le Disciple de Thalès passoit, en effet, pour le premier des Grecs qui eût trouvé l'art de dresser des cartes (15). Mais que penser de ces productions géographiques, s'il est vrai, ainsi qu'on l'assure, qu'Anaximandre se figurât la terre faite comme un cylindre (16). Pythagore passoit pour

(13) Iliad. l. 18. v. 606. 607. = Gemin. c. 13. p. 54. = Macrob. in somn. Scip. l. 2. c. 9. p. 151.

(14) L. 4. n. 36.

(15) Strabo, l. 1. p. 13.

(16) Plut. t. 2. p. 895. D.

Anaximène, Leucippe & Démocrite n'avoient pas des idées plus raisonnables de la figure du globe terrestre, *Ibid.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

pour avoir imaginé le premier de partager le globe terrestre en cinq zones à l'imitation du globe céleste (17).

Quoiqu'il en soit, l'ignorance des Grecs d'Europe en Géographie a été, à tous égards, extrême pendant bien des siècles. Ils ne paroissent pas même avoir eû connoissance des découvertes faites dans les anciens voyages dont j'ai parlé ci-dessus. Elles n'avoient pas été absolument inconnues à Homère. Je crois avoir montré qu'il en existoit des traces assez sensibles dans ses poèmes, mais ces notions ne percerent & ne prirent crédit que fort tard chez les Grecs d'Europe. La partie historique de la Géographie étoit beaucoup plus défectueuse chez eux, dans les siècles postérieurs à Homère, que dans ceux auxquels a vécu ce grand poète. Les faits qu'on va lire ne permettent pas d'en douter. Ils sont, à la vérité, étrangers à l'époque que je me suis prescrite, mais j'espère qu'on me pardonnera cette digression, d'autant plus qu'elle servira à prouver combien il régnoit d'incertitude & d'imperfection dans les connoissances des anciens.

Hérodote, postérieur à Homère au moins de 400 ans, ne croyoit pas que la mer environnât la terre. „ Je ne sçau-  
„ rois m'empêcher, dit-il, de rire de  
„ ceux qui prétendent que l'Océan cou-  
le

„ le à l'entour de notre continent. On  
 „ n'en peut donner nulle preuve (18). Je  
 „ crois, ajoute-t-il ailleurs, qu'Homère  
 „ avoit puisé dans quelque ouvrage de  
 „ l'antiquité ce qu'il débite sur l'Océan;  
 „ mais c'étoit fans y rien comprendre,  
 „ répétant ce qu'il avoit lû, fans trop  
 „ ſçavoir ce qu'il avoit lû (19) ”.

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jufqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

Le même Hérodote, parlant du voya-  
 ge entrepris autour de l'Afrique par or-  
 dre de Néchos, fait ſon poſſible pour  
 rendre ſuſpect le récit qu'il en avoit en-  
 tendu faire. Il regarde comme fabuleu-  
 ſes les circonſtances les plus capables d'en  
 attester aujourd'hui la vérité. Il ne pou-  
 voit, par exemple, ſ'imaginer que ces  
 navigateurs euſſent vû, comme ils le di-  
 ſoient, le Soleil dans une poſition con-  
 traire à celle dans laquelle on le voit  
 en Europe (20). En général, la manière  
 dont cet auteur, ſi inſtruit d'ailleurs  
 & ſi judicieux, ſ'explique ſur ce voya-  
 ge, fait aſſez ſentir qu'il n'en compre-  
 noit,

(18) L. 4. n. 8. 36. 45.

(19) L. 2. n. 23.

(20) L. 4. n. 42.

Les Phéniciens aſſuroient avoir vû, dans une par-  
 tie de cette courſe, le Soleil à leur droite. Pour  
 entendre en quoi cette circonſtance pouvoit cho-  
 quer Hérodote, il faut ſçavoir que les anciens ap-  
 pelloient l'Occident, le devant; l'Orient, le der-  
 rière; le Septentrion, la droite, & le Midi la gau-  
 che du monde. Ils ſe fondoient ſur ce que le  
 mouvement apparent des cieux, étant d'Orient en  
 Occident, on devoit prendre en conſéquence l'Oc-  
 cident pour la partie antérieure du monde.

noit, ni le but, ni la direction (21). Hérodote cependant avoit pris naissance dans l'Asie Mineure; mais selon toutes les apparences, il en étoit sorti de bonne heure, & avoit passé sa jeunesse, & même la plus grande partie de sa vie dans la Grèce Européenne.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Produisons des preuves encore plus étonnantes de l'incapacité des Grecs Européens en Géographie, dans les siècles postérieurs à Homère. Du tems que Xercès vouloit assujettir la Grèce, il arriva en Europe des Députés de l'Ionie, demander qu'on vînt délivrer leur pays de la domination des Perses. Ces députés se rendirent à Egine, où l'armée navale de la Grèce se trouvoit alors rassemblée. Ils exposèrent le sujet de leur ambassade, & prièrent qu'on fît avancer la flotte vers l'Ionie. Mais leur demande fut rejetée. Jamais les Grecs n'osèrent passer l'île de Délos. Deux raisons les y retinrent. Ils igno- roient d'abord la route qu'il falloit tenir, au delà de Délos, pour se rendre dans l'Ionie. Ils craignirent, en second lieu, d'entreprendre un pareil voyage, persuadés qu'il y avoit aussi loin d'Egine à Samos, que d'Egine aux colonnes d'Hercule (22). Ce dernier motif montre quelle étoit alors leur ignorance grossière

(21) Voyez L. 4. n. 42.

(22) Hérod. l. 8. n. 132.

fiere en Géographie; & il faut observer que la flotte dont je parle rassembloit l'élite de toutes les forces maritimes de la Grèce Européenne.

IIIe.

PARTIE.

Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Il faut croire que les Grecs s'appliquèrent par la suite à acquérir des notions plus justes & plus exactes de la position & de la distance des lieux. La Géographie fit sans doute des progrès, particulièrement depuis les conquêtes d'Alexandre. Mais les connoissances, dont cette science a pû s'enrichir autrefois, ont toujours été bien imparfaites. Dans les beaux jours de la Grèce & de Rome, c'est-à-dire dans des âges qui, à bien des égards, peuvent être regardés comme très-éclairés, tout ce que l'on connoissoit de la terre occupoit, sur les cartes, un espace deux fois plus long que large (23); attendu qu'on n'avoit aucune idée des pays situés au delà de la ligne. L'espace, dont je parle, comprenoit environ les deux tiers de l'Europe, le tiers de l'Afrique, &, à peu-près, le quart de l'Asie. On ne connoissoit donc alors que cette partie de la terre qui est renfermée sous la zone tempérée septentrionale, encore s'en falloit-il beaucoup que tous les pays, situés sous cette zone, fussent exactement connus.

A l'égard des idées que les sçavans se for-

(23) Geminus. c. 13. p. 52.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

formoient du reste de notre globe, elles étoient bien peu raisonnables. La plupart étoient persuadés que des cinq zones, il n'y en avoit que deux qui fussent habitables. D'un côté le froid excessif, & de l'autre les chaleurs extrêmes ne permettant pas, à ce qu'ils pensoient, d'habiter les trois autres (24). Ce n'étoit, au surplus, que par le raisonnement & la connoissance qu'on avoit de la figure de la terre, que les philosophes dont je parle, supposoient que la zone tempérée méridionale pouvoit être habitée. Ils sçavoient que cette zone étant à une même distance de l'équateur que celle où ils habitoient, on devoit par conséquent y jouir d'une température d'air à-peu-près égale. Ils en concluoient que l'une de ces zones étant habitée, l'autre pouvoit l'être aussi. Du reste, ils n'avoient aucune certitude qu'elle le fût. Car loin d'entretenir quelque commerce avec les peuples de ces contrées, on ne pensoit seulement pas qu'il fût possible d'en avoir aucun. „ Lorsque nous parlons,  
dit

(24) Sans un passage de Plutarque, t. 2. p. 896, & un de Géminius, c. 13, on pourroit assurer hardiment que c'étoit le sentiment général des anciens; mais Pythagore, au rapport de Plutarque, pensoit que la zone torride pouvoit être habitable. La raison, au surplus, qu'en rendoit ce philosophe, prouve bien l'ignorance extrême où l'on étoit alors de la Physique & de la Géographie. On voit sensiblement que les anciens ne parloient jamais de ces matieres qu'au hasard, & sans aucune espee de principes, ni de connoissances.

„ dit Gémînus, des habitans de la zone  
 „ méridionale, ce n'est pas comme sça- IIIe.  
 „ chant que cette zone soit habitée, PARTIE.  
 „ nous croyons seulement qu'elle peut Dep. l'é-  
 „ l'être. Du surplus, nous n'en avons tabl. de la  
 „ point d'assurances positives (25) ” Royauté  
 „ Cicéron n'étoit guères mieux instruit, chez les  
 „ Voyez, fait-il dire à Scipion, voyez Hébreux,  
 „ la terre comme environnée de cinq jusqu'à  
 „ zones, desquelles il n'y en a que deux leur re-  
 „ d'habitées; celle du milieu étant bru- tour de la  
 „ lée continuellement des ardeurs du So- captivité.  
 „ leil, tandis qu'il gèle perpétuellement  
 „ sous les deux dernières. Encore les  
 „ hommes qui habitent la zone tempé-  
 „ rée méridionale, sont ils d'une espece  
 „ qui n'a rien de commun avec la no-  
 „ tre (26).

Plîne parlant des deux zones tempé-  
 rées, dit positivement qu'il ne peut y  
 avoir de communication entre leurs ha-  
 bitans, à cause de l'extrême chaleur qui  
 brule celle qui les sépare (27). Macro-  
 be enfin s'étendant davantage sur ce su-  
 jet, assure que les peuples des deux zo-  
 nes tempérées n'ont jamais eu de com-  
 merce ensemble, & qu'il est même im-  
 possi-

(25) Gémînus c. 13. p. 50.

Gémînus vivoit du tems de Sylla & de Cicé-  
 ron = Voyez aussi Hygin. poët. astron. c. 8. p.  
 355.

(26) In somn. Scip. n. 6. t. 3 p. 417. = Voyez  
 aussi Hygin. poët. astron. l. 1. c. 8. = Lucret. l. 5.  
 v. 205. 206.

(27) L. 2. sect. 68. p. 107.

Tome III.

L

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

possible qu'ils en aient aucun, par les ob-  
 stacles qu'y apportent les horribles cha-  
 leurs de la zone torride (28). On n'ad-  
 mettoit donc alors des habitans dans la  
 zone tempérée méridionale, que par  
 conjecture & par simple vraisemblance,  
 de la même manière, à-peu-près, que  
 certains philosophes en supposoient dans  
 la Lune (29).

Une preuve bien marquée de l'imper-  
 fection où certaines parties des sciences  
 sont restées si longtems, c'est de voir l'an-  
 tiquité dans cette opinion presque géné-  
 rale, après ce que l'histoire nous apprend  
 encore aujourd'hui, des différens voya-  
 ges faits autour de l'Afrique. Car indé-  
 pendamment de celui que les Phéniciens  
 entreprirent par ordre de Néchos, on  
 sçait que peu de siècles après le regne  
 de ce Prince, Xercès chargea un Persan  
 de considération d'une semblable com-  
 mission. Ce navigateur, il est vrai, n'a-  
 vança pas aussi loin que les Phéniciens  
 dont je viens de parler; mais il dû tou-  
 jours résulter de son expédition, des in-  
 dices sur les habitans de la zone tempé-  
 rée méridionale. Il assuroit positivement  
 y en avoir vû (30).

Bien plus récemment encore, les Car-  
 thaginois avoient envoyé Hannon, navi-  
 gateur

(28) In somn. Scip. l. 2. c. 5. p. 135 & 137. =  
 Hygin. *loco cit.* p. 355. = Diod. l. 1. p. 49.

(29) Voyez *suprà*, c. 2. art. 2. p. 104 & 105.

(30) Hérød. l. 4. n. 43.

gateur expérimenté, à la découverte des côtes occidentales d'Afrique. Sa relation existe encore aujourd'hui. Elle nous apprend que ce Capitaine avoit pénétré au moins jusqu'au cinquième degré de latitude septentrionale (31). L'histoire de cette entreprise, publiée originairement en langage Punique, fut depuis traduite en Grec, c'est dans cet état qu'elle nous est parvenue. On sçait combien la langue Grecque étoit familière aux auteurs dont je viens de parler: par quelle fatalité cependant les anciens n'ont-ils pas profité de toutes ces découvertes? & pourquoi même semblent-elles être tombées dans l'oubli presque en naissant?

Quant à ce qui regarde plus particulièrement la superficie de notre globe, je veux dire la situation exacte & respective des mers, des continents & des Îles, les anciens ont été dans une grande ignorance sur tous ces chefs. Faute de machines convenables, & manque d'instrumens astronomiques, ils n'ont pû se procurer les connoissances précises dont nous jouissons aujourd'hui. On ne pouvoit pas faire les observations qui leur servent de base & de fondement. Ces importantes découvertes étoient réservées pour les siècles dans lesquels nous vivons. En moins de cinquante années, la Géographie s'est plus enrichie, qu'elle n'avoit fait dans l'espace de près de cinq mille.

TROI-

(31) Voyez les Mém. de l'Acad. des Inscript.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é.  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.



## TROISIEME PARTIE.

*Depuis l'établissement de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité: espace d'environ 560 ans.*



### LIVRE QUATRIEME.

*Du Commerce & de la Navigation.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

**L**EPOQUE que nous parcourons présentement, doit être regardée comme une de celles qui ont été les plus avantageuses au Commerce & à la Navigation. Les siècles qui terminent cette dernière Partie de notre ouvrage, sont les siècles brillans de Tyr. Les Phéniciens mêmes n'ont pas été les seuls chez lesquels on ait vû alors fleurir le trafic maritime. Il étoit également en honneur chez plusieurs autres nations. J'en ai déjà touché quelques mots dans le

le livre précédent, en rendant compte des progrès de la Géographie. Les faits, dont il me reste à parler, confirmeront les idées qu'on a déjà pû se former du tableau que vont nous présenter les siècles qui fixent présentement nos regards. Je réunirai, sous un seul & même point de vûe, ce que j'ai à dire dans cette dernière Partie sur l'état du Commerce & de la Navigation, relativement aux différens peuples qui s'y sont appliqués. Il n'est pas possible, dans ce moment, de diviser ces deux objets, & de les traiter séparément.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.



## CHAPITRE I.

### *Des Egyptiens.*

ON a vu dans les livres précédens l'aversion que les Egyptiens avoient originairement pour la mer, & le peu d'estime qu'ils faisoient du Commerce (1). J'ai eu soin d'observer que, quoique Sésostris n'eût rien oublié pour faire changer cette façon de penser, il n'avoit cependant pas pû la détruire (2). Les premiers Monarques qui succéderent à

(1) Prem. Part. L. IV.

(2) Seconde Part. L. IV.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

à ce Prince, ou négligerent le commerce, ou ne purent pas réussir à le faire goûter à leurs sujets. On ne voit point que, pendant une longue suite de siècles, il soit question du Commerce des Egyptiens. Il paroît seulement, par les Livres saints, que, du tems de Salomon, on tiroit beaucoup de chevaux de l'Egypte pour le service de ce Prince (3). On en pourroit conclure qu'il devoit y avoir alors quelque trafic direct entre les Egyptiens & les Hébreux. Mais on ne peut également supposer que ce Commerce se faisoit par des mains tierces. Nous apprenons, par les poèmes d'Homère & par les écrits d'Hérodote, que les Phéniciens entretenoient des correspondances suivies avec les Egyptiens, & qu'il y avoit un Commerce réglé établi très anciennement chez ces peuples (4), Commerce dont il est parlé souvent dans l'Ecriture (5). Les Phéniciens mêmes ont été, pendant bien du tems, la seule nation à qui l'entrée des ports de l'Egypte ait été ouverte (6). C'étoit peut-être par cette voie que Salomon tiroit ses chevaux de l'Egypte. Quoiqu'il en soit, ce n'étoient pas vraisemblablement les Egyptiens qui alloient eux-mêmes trafiquer sur les

(3) 3 Reg. c. 10. v. 28. 29.

(4) Odyss. l. 14. v. 288. &c. = Hérod. l. 1. n. 1.

(5) Voyez Isaïe, c. 23. v. 3. = Ezechiel, c. 27. v. 7.

(6) Voyez la prem. Part. L. IV.

les côtes de Judée. Ils ne sortoient point de leur pays. Cette nation agissoit autrefois comme agissent encore aujourd'hui la plupart des peuples de l'Asie, qui attendent que les Européens viennent emporter leurs marchandises, & les pourvoir de ce dont ils peuvent avoir besoin.

IIIe.  
PARTIE  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

Les Egyptiens étoient, en général, si peu jaloux du Commerce, qu'ils abandonnerent celui de la mer Rouge à tous les peuples qui voulurent l'exercer. Ils souffrirent que les Phéniciens, les Iduméens, les Hébreux & les Syriens y eussent successivement des flottes (7). Il est également certain que, pendant une longue suite de siècles, les Egyptiens n'entretenaient, ni flottes marchandes, ni forces navales.

Vers les derniers tems de la Monarchie Egyptienne, les Souverains qui monterent sur le trône ouvrirent enfin les yeux sur l'importance & les avantages du Commerce. Bocchoris, qui regnoit environ l'an 670 avant J. C. publia des loix très-sages sur ce objet (8). Ses successeurs l'imiterent. Les historiens de l'antiquité rapportent aux derniers Monarques de l'Egypte, les réglemens concernant le négoce & le trafic dans cet Empire (9).

Ce

(7) Voyez Prideaux, Hist. des Juifs, t. I. p. 9.  
12. 15. 16. 17.

(8) Diod. l. I. p. 90. 106.

(9) Ibid. p. 78.

IIIe PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Ce fut aussi sous le regne de ces Princes, qu'on vit s'abolir l'ancienne façon de penser des Egyptiens à l'égard des étrangers, auxquels l'abord de l'Egypte avoit toujours été interdit. Psammétique, qui occupa le trône environ 100 ans après Bocchoris, ouvrit les ports de son royaume aux nations étrangères. Il accueillit particulièrement les Grecs, & permit à plusieurs d'entre eux de former des établissemens sur les côtes de l'Egypte (10).

Néchos, fils & successeur de ce Prince, prit singulièrement à cœur de faire prospérer le Commerce & la Navigation dans ses Etats. Il entreprit, dans cette vue, de joindre la Méditerranée à la mer Rouge, par un canal qui partît du Nil. Ce projet, déjà tenté inutilement par Sésostris (11), n'eut pas un plus heureux succès sous le regne de Néchos. Il fut obligé de l'abandonner (12). Mais ce dessein montre toujours le désir qu'avoit ce Monarque de faciliter & d'étendre le Commerce maritime dans son Royaume.

Néchos ayant renoncé à l'entreprise dont je viens de parler, porta toute son attention du côté de la marine. Il fit construire quantité de vaisseaux, les uns sur la Méditerranée, & les autres sur la mer Rouge (13). Son intention étoit de

(10) Hérod. l. 2. n. 154. = Diod. l. 1. p. 78.

(11) Voyez la seconde Part. L. II.

(12) Hérod. l. 2. n. 158.

(13) Hérod. l. 2. n. 158.

de prendre une connoissance exacte, non-seulement de ces mers, mais aussi de celle des Indes. Ce Monarque même conçut de plus vastes projets. Ce fut en effet par ses ordres que les Phéniciens entreprirent ce voyage autour de l'Afrique, dont j'ai déjà parlé dans les livres précédens (14), & sur lequel j'aurai encore occasion de revenir.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Depuis cette époque, les Monarques Egyptiens continuerent à s'occuper beaucoup de la marine. Ils firent construire des flottes, & tâcherent de former leurs sujets à la mer. Leurs soins & leurs travaux ne furent pas infructueux. Sous le regne d'Apriès, petit-fils de Néchos, les Egyptiens se trouverent assez puissans & assez expérimentés sur la mer, pour livrer bataille aux Phéniciens & les battre (15). Ce fait est la preuve la plus marquée qu'on puisse citer des progrès que ce peuple avoit faits alors dans la Navigation, & du degré de supériorité que les forces navales de l'Egypte avoient acquises en si peu de tems.

Apriès eut pour successeur Amasis. Ce Prince, qu'on doit regarder comme le dernier Monarque de l'ancienne Egypte, entra dans toutes les vues de ses prédécesseurs. Il les seconda parfaitement, en favorisant le Commerce de tout son pouvoir

(14) *Suprà*, L. II & L. III. p. 132.

(15) Hérod. l. 2. n. 161. = Diod. l. 1. p. 79.

III<sup>e</sup>.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

voir, & en attirant par ses bienfaits les étrangers en Egypte (16). Si cette Monarchie eût subsisté plus long tems, il est à présumer que le Commerce & la Navigation y auroient fait de grands progrès. Les Egyptiens auroient appris à la fin à profiter des avantages de leur situation. Il y a, en effet, peu de contrées dans l'univers placées aussi heureusement que l'Egypte, par rapport au Commerce. Egaleinent à portée de la mer Rouge & de la Méditerranée, destinée, pour ainsi dire, par la nature à servir de centre & de réunion à l'Asie, à l'Afrique & à l'Europe, elle peut embrasser & attirer dans son sein le Commerce de toutes ces différentes parties du monde. Mais l'ancienne Monarchie des Egyptiens touchoit à la fin, lorsque ces peuples commencèrent à s'appercevoir de leurs avantages. Ils ne purent donc en profiter.

Les Egyptiens, au surplus, avoient porté jusques dans leur marine & leur négoce, cet esprit de singularité qui a toujours caractérisé cette nation. Leurs vaisseaux étoient construits & armés d'une manière absolument différente de celle qu'on suivoit chez les autres peuples. Les agrêts & les cordages y étoient disposés d'une façon qui paroît très-bizarre & très-singulière (17). A l'égard du négoce,

(16) Hérod. l. 2. n. 178.

(17) Hérod. l. 2. n. 36.

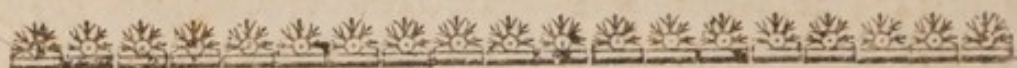
goce, j'ai déjà dit que les hommes ne daignoient pas s'en mêler; tout le trafic passoit par les mains des femmes (18).

C'est au reste tout ce que nous pouvons dire de l'état du Commerce & de la Navigation chez les anciens Egyptiens. Nous manquons des instructions & des connoissances nécessaires pour traiter convenablement ces deux objets. Nous ignorons, par exemple, quels étoient particulièrement les objets dont trafiquoient les Egyptiens, & la manière dont ils exerçoient leur négoce. Nous ne sommes pas mieux instruits de la forme & de la valeur de leurs especes monnoyées. A peine peut-on proposer quelques conjectures sur ce dernier article (19). Je finis en observant que les Egyptiens ne s'étant appliqués sérieusement au commerce que sur le déclin de leur Monarchie, ces peuples n'ont vraisemblablement pas eu le tems de connoître toutes les branches & tous les rapports d'un objet dont l'étendue est si vaste & si difficile à pénétrer.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(18) Prem. Part. L. VI. c. 2.

(19) Il y a seulement lieu de présumer que très anciennement on se servoit en Egypte pour le commerce, entre autres pieces de métal, de feuilles d'or très légères, & portant en creux d'un côté l'empreinte d'une espece de feuilles de rosier. Voyez le Recueil d'Antiquités de Mr. le Comte de Caylus, t. 2. p. 18, & les Mém. de Trév. Mai 1756. p. 1253, &c.



## CHAPITRE II.

*Des Phéniciens.*

III<sup>e</sup>  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Q Uelque idée que j'aie déjà pû donner du Commerce & des richesses des Phéniciens, elle n'approche cependant pas de celle qu'on doit s'en former dans les siècles que nous parcourons présentement. Ces peuples se trouverent alors maîtres de tout le commerce qui se faisoit dans le monde connu. L'empire de la mer étoit entre leurs mains; empire qu'ils avoient particulièrement mérité par leur habileté & leur expérience dans la Navigation. On voit en effet que c'étoit toujours aux Phéniciens que les autres nations s'adressoient, lorsqu'il s'agissoit de quelque grande entreprise maritime. Les flottes que Salomon envoyoit dans le pays d'Ophir, étoient conduites par des Phéniciens (1). Ce furent aussi des navigateurs de cette nation que Néchos chargea de faire le tour de l'Afrique (2), expédition qui, eu égard au tems, demandoit un courage & des talens bien supérieurs.

Jus-

(1) 3 Reg. c. 9. v. 29. = 2 Paral. c. 8. v. 18.  
(2) *Suprà*, L. III. p. 132.

Jusqu'à présent, c'est-à-dire, dans la première & dans la seconde Partie de cet ouvrage, je n'ai parlé que de Sidon. Je l'ai représentée comme la plus considérable & la plus opulente de toutes les villes qu'on connût alors dans la Phénicie. Mais dans les siècles qui fixent maintenant nos regards, cette ancienne capitale se vit entièrement effacée par Tyr sa colonie. Les écrivains de l'antiquité sont partagés sur l'époque de la fondation de cette ville. Sans entrer dans toutes les discussions qu'entraîneroit un examen exact de leurs sentimens, il suffit d'observer que, du tems d'Homere, Tyr étoit encore si peu célèbre, qu'il ne la nomme seulement pas. Il n'est question que de Sidon dans les écrits de ce grand poëte (3). Tyr néanmoins ne tarda pas à s'élever. On voit, peu de tems après Homere, cette ville non seulement égaler, mais même surpasser Sidon. Isaïe, Jérémie, Ezéchiel & les autres Prophètes représentent Tyr comme la ville la plus commerçante & la plus riche qu'il y eût autrefois dans l'univers (4). Ses habitans joignoient à l'activité & à l'intelligence que demande le trafic maritime, la capacité & la bravoure militaire.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Plu-

(3) Voyez la 2 Part. L. IV. chap. 2.

(4) Isaïe prophétisoit sous le regne d'Achaz, vers l'an 740 avant J. C.

III. Plusieurs villes dépendantes de Tyr ,  
 PARTIE. ayant entrepris de se soustraire à sa domi-  
 Dep. l'é- nation, eurent recours à Salmanasar roi  
 tabl. de la d'Assyrie. Ce Monarque prit en main  
 Royauté leurs intérêts , & se déclara contre les  
 chez les Tyriens. Il équipa une flotte de 60 voi-  
 Hébreux, les ; mais cette armée fut battue par une  
 jusqu'à escadre Tyrienne , composée seulement  
 leur retour de douze vaisseaux. Cette action rendit  
 de la cap- le nom des Tyriens si redoutable sur la  
 tivité. mer, que Salmanasar n'osa plus se com-  
 mettre contre eux sur cet élément. Il ju-  
 gea plus avantageux de les attaquer par  
 terre. Ce Prince forma donc le siège de  
 Tyr, qu'il convertit par la suite en blo-  
 cus. La place se trouva bientôt réduite  
 à de fâcheuses extrémités , parceque les  
 Assyriens avoient bouché tous les aqué-  
 ducs , & intercepté tous les conduits qui  
 pouvoient y porter de l'eau. Pour remé-  
 dier à cet inconvénient, les Tyriens ima-  
 ginerent de creuser des puits. Cet ex-  
 pédient leur réussit au point de les mer-  
 tre en état de tenir bon pendant cinq  
 ans. Salmanasar alors étant venu à mou-  
 rir , les Assyriens leverent le siège , &  
 Tyr , pour cette fois , échapa au dan-  
 ger éminent qui la menaçoit (5). Cet é-  
 vénement arriva vers l'an 720 avant Je-  
 sus-Christ.

Depuis cette époque , jusqu'au regne  
 de Nabuchodonosor , Tyr vit toujours  
 croî-

(5) Ménander *apud* Jos. antiq. l. 9. c. 14.

croître son commerce & sa splendeur. Pour donner en peu de mots une idée de cette ville, & faire sentir quelles étoient ses richesses & l'étendue de son négoce, je ne fçaurois mieux faire que de transcrire les expressions dont s'est servi le prophète Ezéchiel pour peindre & caractériser Tyr dans ses beaux jours (6).

IIIe.  
PARTIE  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

„ O Tyr! s'écrie le Prophète, vous  
„ avez dit en vous-même: Je suis une  
„ ville d'une beauté parfaite. Vos voi-  
„ sins, qui vous ont bâtie, n'ont rien  
„ oublié pour vous embellir. Ils ont fait  
„ tout le corps & les divers étages de  
„ votre vaisseau de sapins de Sanir. Ils  
„ ont pris un cedre du Liban pour vous  
„ faire un mât. Ils ont poli les chênes  
„ de Bazan pour faire vos rames. Ils  
„ ont employé l'ivoire des Indes pour  
„ faire les bancs de vos rameurs, & ce  
„ qui vient de l'Italie pour faire vos  
„ chambres. Le fin lin d'Egypte, tissu  
„ en broderie, a composé la voile qui a  
„ été suspendue à votre mât. L'hyacin-  
„ the & la pourpre des isles d'Elisa ont  
„ fait votre pavillon. Les habitans de  
„ Sidon & d'Arad ont été vos rameurs;  
„ & vos sages, ô Tyr! sont devenus vos  
„ pilotes. Tous les navires de la mer &  
„ tous les mariniers ont été engagés dans

„ VO-

(6) Ezéchiel prophétisoit vers l'an 595 avant

———— „ votre commerce & votre trafic. Les  
 III. „ Carthaginois trafiquoient avec vous, &  
 PARTIE. „ remplissoient vos marchés d'argent,  
 Dep. l'é. „ d'étain & de plomb. Javan, Thubal  
 tabl. de la „ & Mosoch entretenoient aussi votre  
 Royauté „ commerce, & amenoient à votre peu-  
 chez les „ ple des esclaves & des vases d'airain.  
 Hébreux, „ On a conduit, de Thogorma dans vos  
 jusqu'à „ marchés, des chevaux & des mulets.  
 leur retour „ Les enfans de Dédan ont trafiqué avec  
 de la cap- „ vous. Votre commerce s'est étendu  
 tivité. „ en plusieurs Isles, & l'on vous a don-  
 „ né, en échange de vos marchand-  
 „ ses, des tapis superbes, de l'yvoire &  
 „ de l'ébene. Les Syriens ont été enga-  
 „ gés dans votre trafic, à cause de la  
 „ multitude de vos ouvrages; il ont ex-  
 „ posé en vente dans vos marchés des  
 „ perles, de la pourpre, des toiles ou-  
 „ vrées du Byffus, de la soie & tou-  
 „ tes sortes de marchandises précieuses.  
 „ Les peuples de Juda & d'Israël ont en-  
 „ tretenu aussi leur commerce avec vous,  
 „ & ils ont apporté dans vos marchés le  
 „ plus pur froment, le beaume, le miel,  
 „ l'huile & la résine. Damas, en échan-  
 „ ge de vos ouvrages si variés & si dif-  
 „ férens, vous apportoit de grandes ri-  
 „ chesses, du vin excellent, & des lai-  
 „ nes d'une couleur vive & éclatante.  
 „ Dan, la Grèce & Mosel ont exposé en  
 „ vente dans vos marchés des ouvrages  
 „ de fer, de la myrrhe & des carnes  
 „ d'excellente odeur. L'Arabie & les  
 Prin-

„ ces de Cédar étoient aussi engagés dans  
 „ votre commerce. Ils vous amenoient  
 „ leurs agneaux, leurs bœufs & leurs  
 „ boucs. Saba & Réma venoient aussi  
 „ trafiquer avec vous. Ils exposoient  
 „ dans vos marchés les parfums les plus  
 „ exquis, les pierres précieuses & l'or.  
 „ De tous les vaisseaux de la mer, les  
 „ vôtres ont été les plus remarquables.  
 „ Vos rameurs vous ont conduite sur les  
 „ grandes eaux. Vous avez été comblée  
 „ de biens & de gloire; jamais ville ne  
 „ vous a été semblable. Votre com-  
 „ merce enrichissoit les nations & les  
 „ Rois de la terre (7).

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

On voit, par cette peinture vive & animée, que le Commerce de Tyr n'avoit alors d'autres bornes que celles du monde connu. Cette ville étoit le centre où tout aboutissoit. Les historiens profanes sont, à cet égard, entièrement d'accord avec les Livres saints (8).

Tant de prospérités furent terminées par la plus horrible des catastrophes. Nabuchodonosor, souverain de Babylone, marcha contre Tyr, l'an 580 avant Jésus-Christ. Les motifs qui le déterminèrent à cette entreprise nous sont inconnus. Les Tyriens opposèrent une vigoureuse résistance aux efforts du Monarque Babylonien, mais l'événement ne leur fut pas favora-

(7) Chap. 27. & 28.

(8) Voyez Q. Curt. l. 4. c. 4. p. 159. — Strabo, l. 16. p. 1097.

favorable. Nabuchodonosor se rendit maître de leur capitale. Ce ne fut pas, à la vérité, sans de grandes peines & de grandes fatigues. Il demeura campé treize ans devant les murailles de Tyr (9). Cette expédition fut si longue & si pénible, que *toute tête*, pour me servir de l'expression du Prophète, *en étoit devenue chauve, & toute épaule pelée* (10). La durée du siège avoit permis à la plus grande partie des habitans de se retirer avec leurs meilleurs effets dans une Isle, fort voisine du rivage où Tyr étoit bâtie (11). Le vainqueur étant entré dans la place, n'y trouva donc presque rien qu'il pût abandonner à ses troupes pour les dédommager des fatigues & des travaux qu'elles avoient soufferts (12). Il en fut tellement irrité que, mettant tout à feu & à sang, il détruisit la ville jusqu'aux fondemens, & fit passer au fil de l'épée tout ce qui pouvoit y être encore resté d'habitans. C'est ainsi que périt l'ancienne Tyr, 567 avant J. C. Depuis ce désastre elle ne se releva jamais. Le nom & la gloire de cette ville passèrent à la nouvelle Tyr, qu'on bâtit dans une isle située vis-à-vis de l'ancienne (13).

Je

(9) Joseph. Antiq. l. 10. c. 11. *sub fin.* = ad. vers. Appion. l. 1. c. 7.

(10) Ezéchiél, c. 29. v. 18.

(11) Marsham, p. 539.

(12) Ezéchiél, ch. 26. v. 11. & 12. ch. 27. v. 36.

(13) Voyez Marsh. p. 539.

Je ne crois pas devoir terminer cet article sans dire un mot des Carthaginois. Ils tiennent un rang trop considérable parmi les nations qui se sont distinguées autrefois par le trafic maritime pour qu'on puisse les passer sous silence. Ces peuples sont autant connus par leur habileté & leur expérience dans le Commerce & dans la Navigation, que par les longues & sanglantes guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Romains.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Carthage, dont on place la fondation environ vers l'an 890 avant Jesus-Christ, dût sa naissance à l'ancienne Tyr (14). La premiere forme de gouvernement établie à Carthage, fut bien certainement Monarchique. Mais cette constitution ne subsista pas long-tems. Tout nous porte à croire que Carthage se forma très-promtement en République (15). Quoiqu'il en soit, cette colonie Phénicienne porta dans son nouvel établissement le goût & l'industrie de ses fondateurs. Le commerce étoit, à proprement parler, l'ame de Carthage, son occupation, son caractère propre & dominant, l'objet, en un mot, de toutes ses démarches, tant publiques que particulières. Les personnages les plus éminens dans l'Etat, ne regardoient point comme au dessous d'eux, de se mêler du négoce (16). Ils s'y appliquoient avec autant

d'ar-

(14) Marsh. p. 398.

(15) Voyez Arist. de Repub. l. 2. c. 11.

(16) Arist. loco cit. p. 335. = Polyb. l. 6. c. 9.

III<sup>e</sup>  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

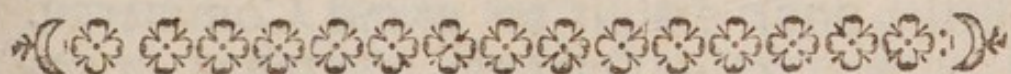
d'ardeur & d'attention que les moindres citoyens. Le trafic avoit donné naissance à Carthage; le trafic lui donna l'accroissement, & la mit en état de disputer à Rome, pendant bien des années, l'Empire du monde.

Carthage étoit située bien plus avantageusement que Tyr. Placée au centre de la Méditerranée, à portée de l'Orient comme de l'Occident, elle embrassoit, par l'étendue de son Commerce, toutes les mers & toutes les contrées alors connues. Un port excellent offroit aux navires l'asile le plus assuré. Les côtes d'Afrique, région vaste & fertile, fournissoient abondamment les secours nécessaires pour faire subsister un peuple innombrable. Avec de pareils avantages, joints à ce génie pour le négoce & la navigation, que les Carthaginois avoient apportés de Phénicie, ils parvinrent à rendre bientôt leur Etat très-florissant. Heureux, s'ils ne s'étoient pas laissé entraîner à l'esprit de conquête & de domination, passion toujours funeste & ruineuse aux nations commerçantes.

L'histoire de Carthage ne nous fournit, au surplus, rien de particulier sur les objets qui nous occupent présentement. Tout ce qu'on a lu dans les volumes précédens, sur le Commerce & la Marine des Phéniciens, convient également au commerce & à la marine des Carthaginois. Je ne trouve, à cet égard, aucune différence entre l'un & l'autre.

l'autre peuple. On pourroit ajouter qu'ils ont été également décriés pour leur mauvaise foi, & peut-être fort injustement. Nous ne connoissons les Phéniciens & les Carthaginois que sur des rapports très-suspects. Il faudroit, pour juger sainement du caractère de ces deux nations, qu'il nous fût resté quelque histoire de Phénicie ou de Carthage, écrite par un Phénicien ou par un Carthaginois, nous serions alors en état de comparer les différens récits, & de connoître, par ce moyen, la vérité.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité



## CHAPITRE III.

### *Des Grecs.*

ON doit rapporter à l'époque qui nous occupe présentement, celle de la naissance du Commerce & de la Navigation chez les Grecs. Thucydide observe que ces peuples ne commencèrent à s'appliquer sérieusement à la Marine, que depuis la guerre de Troie (1). Ils s'y livrèrent avec d'autant plus d'ardeur, que leur pays étant naturellement pauvre & stérile, un commerce vif & étendu pouvoit seul leur faire acquérir cette

(1) L. 1. p. 11.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

cette considération & cette opulence qui rendent une nation puissante & respectable.

L'histoire du Commerce & de la Navigation chez les Grecs, dans les siècles qui fixent actuellement nos regards, ne présente pas néanmoins des objets qui soient encore bien satisfaisans. On voit, à la vérité, quelques villes de la Grèce, tant Asiatique qu'Européenne, commencer à s'adonner au trafic maritime; mais ces premières tentatives furent bien foibles. Les Grecs alors n'étoient, ni assez industrieux, ni assez instruits pour établir un grand Commerce. Les arts & les sciences n'avoient encore acquis aucun degré de perfection dans la Grèce. Je crois l'avoir suffisamment prouvé dans les livres précédens. Aussi voyons-nous que l'or & l'argent y étoient très-rares, même sur la fin des siècles qui font l'objet de cette dernière Partie de notre ouvrage.

A l'égard de l'habileté & de l'expérience des Grecs dans la Marine, on en peut juger sur une simple réflexion. Il est constant que ces peuples n'ont jamais su se servir que de la grande Ourse pour diriger la route de leurs vaisseaux (2). Ce fait seul nous prouve quelle étoit leur ignorance & leur inca-

paci-

(2) Arat. Phœnom. v. 40, &c. = Ovid. Fast. l. 3. v. 107. = Trist. l. 4. Eleg. 3. init.

pacité. Ajoutons-y ce qu'on a déjà vu ailleurs, que du tems de Xercès, les Grecs croyoient encore qu'il y avoit aussi loin d'Egine à Samos, que d'Egine aux colonnes d'Hercule, & qu'ils ignoroient la route qu'il falloit tenir, passé l'isle de Délos, pour se rendre dans l'Ionie (3).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Quant à la force & à la capacité de leurs vaisseaux, j'en ai parlé amplement dans la seconde Partie de cet ouvrage. On y a vu que ces bâtimens étoient très-foibles & très-médiocres. Leur Marine, à cet égard, n'avoit fait aucuns progrès. Quelle idée, en effet, peut-on s'en former, lorsqu'on voit dans la guerre du Péloponèse, les Lacédémoniens transporter leurs vaisseaux par terre d'une mer à l'autre (4). Il paroît même que ces sortes d'expédiens étoient alors d'un usage assez fréquent & assez ordinaire (5). D'après ces faits, on ne doit pas s'attendre à recueillir beaucoup d'agrément & de satisfaction de l'exposé que nous allons faire de l'état où étoient le Commerce & la Navigation chez les Grecs, dans les siècles qui fixent maintenant notre attention. Je vais parcourir succinctement, & suivant l'ordre chronologique, l'histoire des principales

(3) *Suprà*, L. III. chap. 4. p. 135.

(4) Thucyd. l. 3. n. 81.

(5) Voyez Strab. l. 8. p. 516.

IIIe. PARTIE. Les habitans de l'isle d'Egine peuvent être regardés comme les premiers peuples de la Grèce Européenne qui se soient fait considérer par leur intelligence dans le trafic maritime. On voit, en effet, peu de tems après le retour des Héraclides dans le Péloponèse, les Eginètes faire un grand Commerce dans la Grèce. Ils venoient débarquer à Cyllène, & se servoient ensuite de mulets pour transporter leurs marchandises dans l'intérieur des terres (6). Ce fut aussi vers les mêmes siècles, que ces peuples imaginèrent de faire battre de la monnoie d'or & d'argent, qui étoit forte & pesante (7). Si l'on en croit même quelques auteurs, ils ont été les premiers parmi les Grecs qui aient mis les especes monnoyées en usage (8).

Les Eginètes n'étoient parvenus à rendre leur Isle le centre de tout le Commerce de la Grèce (9), que par leur attention à entretenir des forces navales considérables. On peut dire que dans les siècles, dont je parle présentement, ils étoient regardés comme le peuple de la Grèce.

(6) Paus. l. 8. c. 5.

(7) Pollux, l. 9. c. 6. p. 1067. = Hésychius, vocat.

Αἰγινᾶτον νόμισμα.

(8) Marm. Oxon. epoch. 29 = Ælian. Var. Hist. l. 12. c. 10. = Strabo, l. 8. p. 577.

(9) Voyez Strabo. Ibid.

Grèce le plus puissant qu'il y eût alors sur la mer (10). Les Eginètes ont même été mis au nombre des nations qui en ont tenu l'Empire pendant quelque tems (11). Ils ne purent pas néanmoins se maintenir dans cet état d'opulence & de prospérité. Le rôle que ces peuples ont joué dans la Grèce a été aussi court que brillant. Chassés de leur Isle par les Athéniens, du tems de Périclès, les Eginètes ne purent jamais se relever de cet échec (12). Leur puissance navale fut anéantie, & leur Commerce presque éteint.

IIIe.  
PARTIF.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Après les Eginètes, je crois devoir placer les Corinthiens. Ils se sont fait connoître de très-bonne heure par leurs richesses & par leurs forces maritimes. Difficilement pourroit-on trouver une ville située plus favorablement pour le Commerce, que l'étoit Corinthe. Placée sur cette langue de terre, qui joint le Péloponèse au continent de la Grèce, à une distance presque égale des deux mers, cette ville sembloit avoir été destinée par la nature pour servir d'entrepôt à tous les peuples de ces contrées. Les Grecs autrefois trafiquoient plus

(10) Voyez Hérod. l. 5. n. 83. = Plut. in Themisth. p. 113. = Paus. l. 2. c. 29

(11) Strabo, l. 8. p. 576. = Ælian. Var. Hist. l. 12. c. 10. = Euseb. Chron. l. 2. n. 1514. p. 129.

(12) Voyez Périzon, not. ad Ælian. l. 12. chap. 20

IIIe. le plus par terre que par mer (13). Tout  
 PARTIE. le Commerce alors passoit nécessaire-  
 Dep. l'é- ment par les mains des Corinthiens. C'est  
 tabl. de la ainsi que, dans les tems anciens, ils a-  
 Royauté masserent de grandes richesses. Aussi  
 chez les voyons-nous les anciens poètes de la  
 Hébreux, Grèce donner souvent à Corinthe l'épi-  
 jusqu'à thète d'opulente (14).  
 leur re- Cette ville renfermoit dans son district  
 tour de la deux ports; l'un situé sur le golfe Saronique, & l'autre sur le golfe auquel elle donna son nom. Les Corinthiens sçurent profiter des avantages de leur position. Ils s'adonnerent à la Navigation, équipèrent des vaisseaux peu de tems après la guerre de Troie, pour donner la chasse aux pirates, & protéger le Commerce (15). Par ce moyen, Corinthe ne tarda pas à devenir l'entrepôt de toutes les marchandises qui se consommoient dans la Grèce (16). Le succès encourageant ses habitans, l'art de perfectionner la Navigation fut l'objet de leur étude. Ils furent, dit-on, les premiers qui changerent la forme ancienne des vaisseaux. Au lieu de simples galeres, les Corinthiens construisirent des bâtimens à trois rangs de rames (17). Cette

(13) Thucyd. l. 1. p. 12. = Strabo, l. 8. p. 580.

(14) Hom. Iliad. l. 2. B. v. 77. = Thucyd. l. 1. p. 12.

(15) Thucyd. *loco cit.*

(16) Id. Ibid.

(17) Ibid.

te invention dût leur procurer, pendant quelque tems, une espece de supériorité sur la mer. Nous ne voyons pas cependant que les Corinthiens soient comptés dans le nombre des nations qui ont eu l'Empire de cet élément. Il est parlé seulement dans Thucydide d'une action mémorable qui se passa entre ces peuples & les habitans de Corfou (18), environ l'an 660 avant J. C. C'étoit le plus ancien combat naval dont il fût fait mention dans les chroniques de la Grèce (19).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

La position de Corinthe étoit telle, que cette ville auroit pû donner aisément la loi à tous les Grecs. Commandant sur deux mers & sur l'Isthme qui les sépare, il lui auroit été facile d'empêcher une moitié de la Grèce de communiquer avec l'autre. Mais le génie & l'inclination des Corinthiens les portoient plutôt au Commerce, qu'aux entreprises militaires. Satisfaits d'amasser de grandes richesses, ils ne s'occupèrent uniquement que des moyens d'en jouir, & de se livrer à tout le luxe & à toute la délicatesse que l'opulence peut fournir. Ils s'appliquèrent aussi à rendre leur ville une des plus belles & des plus magnifiques de la Grèce. Rien n'y fut épargné. Corinthe étoit remplie de temples, de palais, de théâtres, de portiques, de bains, & de quan-

(18) Ibid.

(19) Ibid.

quantité d'autres édifices aussi recomman-  
 IIIe. bles par la rareté des marbres employés  
 PARTIE. à leur construction, que par l'élégance  
 Dep. l'é- de leur architecture. Ces superbes bâti-  
 tabl. de la mens étoient en outre enrichis d'un nom-  
 Royauté bre infini de colonnes & de statues dont  
 chez les la matiere étoit des plus précieuses, & le  
 Hébreux, travail de la main des plus fameux maî-  
 jusqu'à tres. Le luxe, l'opulence & la molesse  
 leur re- s'annonçoient à Corinthe de toutes parts.  
 tour de la Elle étoit sans contredit la ville la plus ri-  
 captivité. che & la plus voluptueuse qu'il y eût dans  
 toute la Grèce.

Athènes, dont on a vû, dans la se-  
 conde Partie de cet ouvrage, que les  
 forces maritimes étoient assez considé-  
 rables dès le tems de la guerre de Troie,  
 ne mérite cependant pas que nous nous  
 arrêtions à en parler. Cette ville, du-  
 rant tout l'espace de tems dont il s'agit  
 présentement, n'a fait aucune figure,  
 soit sur terre, soit sur mer. Elle n'a-  
 voit alors, ni Commerce, ni Marine.  
 Solon néanmoins n'avoit rien oublié pour  
 mettre les arts & les manufactures en  
 honneur à Athènes. Il avoit même fait  
 une loi, par laquelle un fils ne seroit  
 pas tenu de nourrir son pere qui ne lui  
 auroit fait apprendre aucun métier (20).  
 Mais l'Attique étoit trop pauvre du tems  
 de Solon (21), pour qu'on pût s'ap-  
 perce-

(20) Plut. in Solon. p. 90.

(21) Id. Ibid. p. 91.

percevoir promptement de l'utilité de ses réglemens. Il s'écoula plus d'un siècle avant que l'effet en fût bien sensible. Athènes n'est devenue célèbre par son Commerce & par sa Marine, que depuis la première expédition des Perses dans la Grèce. C'est à cette époque qu'on voit commencer la gloire & la splendeur des Athéniens: je ne puis que l'indiquer: les siècles qu'elle renferme excèdent les bornes que je me suis prescrites.

IIIe.  
PARTIE:  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

A l'égard des Lacédémoniens, on ne doit point mettre ces peuples au nombre de ceux qui se sont fait considérer par leur commerce & par leurs forces navales. L'esprit de gouvernement établi par Lycurgue, n'étoit nullement propre à rendre ces deux objets florissans à Sparte. Le commerce étoit en quelque sorte banni de cette capitale. Le luxe non-seulement y étoit pros crit, on avoit été jusqu'à interdire aux Spartiates la plupart des arts mécaniques (22). Les conséquences d'une pareille politique se font aisément sentir. Personne n'ignore que le Commerce est l'ame & le soutien de la Marine; mais il ne peut y avoir de commerce dans un Etat où les arts ne sont point cultivés, & où l'in-

(22) Xenophon. *de Rep. Laced.* p. 397. = Ælian. *Var. Hist.* l. 6. c. 6. = Plut. *in Lycurg.* p. 44. 47. 54. = Nicol. Damasc. *in Excerpt. Vales.* p. 522. = Philostrat. *Vita Apollon.* l. 4. chap. 32.

— l'industrie n'est pas excitée. L'espece de monnoie dont on faisoit usage à Sparte, formoit elle seule un obstacle invincible au commerce. Elle étoit d'un très-mauvais fer, & si pesante, que pour porter une somme de dix mines (23), on avoit besoin d'une charette attelée de deux bœufs, & d'une chambre pour la ferrer. Cette monnoie n'avoit point cours chez les autres peuples de la Grèce, qui la rebutoient, & en faisoient même des railleries (24).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
usqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Indépendamment de toutes ces considérations, plusieurs motifs s'opposoient à ce que Sparte ait jamais pû former une marine puissante. La Laconie, quoiqu'environnée par la mer au Levant, au Midi & au Couchant, n'en étoit cependant pas dans une position plus heureuse. Ses côtes sont mal saines, semées d'écueils & de rochers (25). Elle n'avoit qu'un seul port, ou pour mieux dire, un havre (26), qui n'étoit, ni fort grand, ni fort commode. Disons enfin que Lycurgue avoit défendu aux Lacédémoniens de s'adonner à la mer (27). Ne soyons donc point étonnés que la Navigation n'ait jamais été fort en honneur

(23) Dix mines font 709 liv. 6. s. 3. den. de notre monnoie.

(24) Plut. in Lycurg. p. 44.

(25) Strab. l. 8. p. 580.

(26) Voyez Thucyd. l. 1. n. 108. p. 70.

(27) Plut. Instit. Lac. p. 239.

neur chez ce peuple. Il est vrai que, dans la suite des tems, Sparte, par certaines circonstances, se trouva forcée d'avoir des vaisseaux; mais elle s'en dégoûta promptement (28). Aussi n'est-ce point par leurs exploits maritimes que les Lacédémoniens se sont illustrés.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

Je pourrois parler de plusieurs autres peuples, tant de la Grèce Européenne que de la Grèce Asiatique, qui, vers les siècles dont nous nous occupons maintenant, commencèrent à tourner leurs vûes du côté du Commerce & de la Navigation. Car il est constant qu'alors un très-grand nombre de villes des Isles & du Continent s'adonnerent au trafic maritime. Mais leur histoire ne mérite point d'attention particulière, puisqu'elle ne fournit ni détails, ni circonstances capables de nous instruire & de nous éclairer. Je dirai seulement que les Rhodiens peuvent être nommés à juste titre les législateurs de la mer. Ils furent les premiers qui penserent à soumettre à des loix les usages concernant le trafic maritime & la police de la mer. Ces réglemens furent trouvés si sages, que la plupart des autres nations les adopterent, & voudrent qu'on suivît les loix navales des Rhodiens, pour décider les différends qui pourroient survenir entre les gens de mer & les trafiquans. On ignore dans quel siècle

(28) Ibid.

IIIe. PARTIE. Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité. siècle ces loix furent rédigées. Il paroît  
seulement qu'elles étoient fort ancien-  
nes (29).

C'est au reste à cet esprit de Commerce qui s'empara de la plus grande partie des habitans de la Grèce, que ces peuples ont été redevables de ce degré de puissance & de considération dont ils ont joui pendant quelques siècles. Une nation commerçante est, en général, une nation active & industrieuse. Le trafic maritime sur-tout exige beaucoup de travail, de hardiesse & de sagacité. Ces qualités influent nécessairement sur les mœurs, & rendent les esprits plus propres aux grandes entreprises. Les exemples des peuples que le Commerce a fait prospérer, ne me manqueroient pas, s'il étoit nécessaire de prouver cette vérité. Je finis par une réflexion sur la manière dont, en différens tems, les Grecs ont envisagé le trafic.

Hésiode & Plutarque ont observé que, dans les siècles dont je parle présentement,

(29) Cicero pro lege Manil. n. 18. t. 5. p. 19.  
= Strabo, l. 14. p. 964.

On trouve à la fin du second volume de l'ouvrage intitulé *Jus Græco-Roman*. imprimé à Francfort en 1596, quelques loix écrites en Grec, & intitulées *Loix Navales des Rhodiens*. Plusieurs auteurs croient qu'en effet ces loix sont l'ancien texte de celles qui avoient été faites par les Rhodiens. Mais ce sentiment est, on ne peut pas plus mal fondé, comme il me seroit aisé de le démontrer, si cette discussion n'étoit pas totalement étrangère aux objets dont nous devons nous occuper.

ment, le Commerce étoit en grand honneur chez les Grecs. Aucun travail, disent ces auteurs, n'étoit honteux; aucun art, aucun métier ne mettoit de différence parmi les hommes (30). Une façon de penser si raisonnable & si utile à une nation telle que les Grecs, changea néanmoins. On voit par les ouvrages de Xénophon, de Platon, d'Aristote, & de plusieurs autres écrivains de mérite, que dans leur siècle, les professions qui pouvoient conduire à gagner de l'argent, étoient regardées comme indignes d'un homme libre (31). Aristote soutient que, dans un Etat bien ordonné, on ne donnera jamais le droit de cité aux artisans (32). Platon veut qu'on punisse un citoyen qui feroit le Commerce (33). On voit enfin ces deux philosophes, dont les sentimens sont d'ailleurs si opposés sur les principes & les maximes du Gouvernement, s'accorder à prescrire que les terres ne soient cultivées que par des esclaves (34). Il est bien surprenant qu'avec de pareils principes, dont tous les Grecs

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(30) Hésiod. Op. & dies. v. 311. = Plut. in Solon. p. 79. D.

(31) Xenoph. Oecon. p. 482. = Plato, de Rep. l. 2. de Leg. l. 8. p. 907. = Arist. de Rep. l. 7. c. 9. l. 8. c. 2. l. 3. c. 4.

(32) De Rep. l. 3. c. 5. p. 344. A.

(33) De Leg. l. 2. p. 799.

(34) Plato de Leg. l. 7. p. 891. = Arist. de Repub. l. 7. c. 10. p. 437. D.

IIIe. Grecs paroissent avoir été imbus , ces  
 PARTIE. peuples aient été aussi intelligens dans  
 Dep. l'é. le Commerce , & aussi puissans sur la mer ,  
 tabl. de la qu'on sçait qu'ils l'ont été pendant quel-  
 Royauté ques siècles.  
 chez les  
 Hébreux ,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.


*Fin du quatrième Livre.*





## TROISIEME PARTIE.

*Depuis l'établissement de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité : espace d'environ 560 ans.*



### LIVRE CINQUIEME.

#### *De l'Art Militaire.*

**L**Es expéditions militaires n'ont été que trop fréquentes dans les siècles que nous envisageons présentement, & ces Princes nés pour le malheur de l'humanité, ces fléaux de la terre, qu'on a honorés du nom de conquérans, n'ont été alors que trop multipliés. Je ne m'arrêterai point à détailler leurs exploits. Nous devons moins envisager l'histoire de leurs conquêtes, que celle de l'Art militaire. Cet objet est celui qui doit principalement nous occuper. Je comprendrai sous un seul & même article les Babyloniens, les Assyriens, les Médes, les Syriens & les Egyptiens, eu

IIIe.  
PARTIE.  
Dép. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux jusqu'à leur retour de la captivité.

M 6                      égard

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

—... égard au peu de détail que leur histoire fournit dans les siècles présens, par rapport à l'Art militaire. L'abondance des faits sera cause, au contraire, que je traiterai séparément ce qui concerne les peuples de l'Europe, c'est à dire, les Grecs.

On va voir, par les faits dont je vais rendre compte, que dans les siècles qui font l'objet de cette dernière Partie de notre ouvrage, on faisoit la guerre de la même manière, à-peu-près, qu'on l'avoit toujours faite jusqu'alors. Les peuples n'avoient encore que des connoissances très-bornées de l'Art militaire. Quant à la cruauté & la barbarie, que j'ai si justement reprochée aux premiers siècles, ceux dont je parle maintenant, n'offrent à cet égard aucune différence: on n'y voit nul changement avantageux à l'humanité. Le droit des gens étoit alors aussi inconnu, & aussi souvent violé qu'il l'ait pû être dans les premiers âges.





## CHAPITRE I.

*Des Assyriens, des Babyloniens,  
des Médes, des Syriens, des  
Egyptiens, &c.*

J'AI fait voir dans les livres précédens ——— à quel point l'Art de faire la guerre étoit inconnu dans les anciens tems. On doit en effet mettre une grande différence entre donner une bataille, & diriger les opérations d'une campagne. Le gain d'une bataille ne dépendoit autrefois que du nombre des troupes & de leur bravoure: l'intelligence & la capacité y avoient très-peu de part. Mais ces deux qualités sont absolument nécessaires pour former le plan d'une campagne. C'est dans cet article que consiste particulièrement l'Art de faire la guerre. D'après ces principes, il est aisé de montrer que l'Art militaire n'avoit fait encore que très-peu de progrès dans les siècles dont je parle présentement.

Quelle idée en effet peut-on se former de la manière dont les Princes faisoient alors la guerre, lorsqu'on voit que, la plupart du tems ils entroient en campagne sans s'y être préparés, sans avoir

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

de plan formé, ni de projets fixes & décidés? Dans ces tems d'ignorance & de barbarie, la fantaisie ou le hasard déterminoient pour l'ordinaire un conquérant à se jeter sur un pays plutôt que sur un autre. L'Ecriture nous fournit un exemple de cette conduite dans la personne de Nabuchodonosor. Ce Monarque, dit Ezéchiel, s'arrêta dans un endroit où aboutissoient deux chemins. Là il voulut apprendre par le sort, de quel côté il devoit tourner ses armes. Le sort étant tombé sur Jérusalem, il marcha contre cette ville (1). Ce trait, qui n'est pas le seul que je pourrois citer, suffit pour donner une idée de la manière dont les Princes entreprenoient alors une guerre, & s'y préparoient.

L'incertitude qui régnoit dans la conduite de ces Monarques, me paroît d'autant plus surprenante qu'ils traînoient à leur suite des forces innombrables. Il falloit cependant penser à la subsistance de tant de milliers d'hommes; & comment y pourvoir, lorsqu'on n'avoit pas déterminé, avant que d'entrer en campagne, où seroit le théâtre de la guerre. Ajoutons qu'il y avoit une très-nombreuse cavalerie, sans parler d'une multitude étonnante de chariots, dans les armées des Princes dont je viens de parler.

Je demanderai aussi comment on s'y pre-  
noit

(1) C. 21. v. 21 & 22.

noit pour faire manœuvrer de pareilles armées un jour d'action. On ne voit point que, dans les siècles qui fixent présentement nos regards, elles fussent divisées en différens corps. Il paroît même que cette méthode a été inconnue aux Asiatiques jusqu'au regne de Cyaxare. Hérodote assure que ce Prince fut le premier qui imagina de séparer les piquiers, les cavaliers & les archers, les uns d'avec les autres. Car auparavant, dit ce grand historien, tous ces différens corps marchaient confusément & pêle-mêle dans les armées (2). Cyaxare régnoit environ 630 ans avant J. C. La discipline militaire n'a donc été connue & introduite dans les armées des Asiatiques, que depuis cette époque (3).

Quant à ce qui concerne l'attaque & la défense des places, cette partie de l'Art militaire n'étoit pas alors absolument inconnue dans l'Asie. Il est parlé dans l'Écriture de plusieurs sièges. Ceux de Samarie, de Tyr & de Jérusalem peuvent

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

(2) L. I. n. 105.

(3) Il faut excepter de cette proposition générale les Hébreux. Dès le tems de Moïse, ils étoient divisés en Tribus, qui formoient chacune une troupe séparée avec son étendart particulier. Aussi voyons nous que l'armée de David étoit distribuée en différens corps de cent hommes & de mille hommes. Elle étoit en outre partagée en 3 divisions principales, commandées chacune par un Officier général, qui avoit sous lui des tribuns & des centeniers. 2. Reg. c. 18. v. 1, 2 & 4.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'e-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

vent nous fournir quelques lumières sur les moyens dont les Asiatiques faisoient alors usage pour réussir dans ces sortes d'opérations. On voit que leur manière ordinaire d'attaquer une place consistoit à l'environner de fossés & de murailles si exactement, qu'aucun des habitans ne pût en sortir (4). On faisoit ensuite approcher les béliers (5) pour renverser les portes ou les murs. Lorsque la brèche étoit jugée assez considérable, on tentoit l'assaut. Pour favoriser & faciliter cette manœuvre, on élevoit des terrasses (6), qu'on garnissoit d'archers ou de frondeurs qui écartoient les assiégés de la brèche. On employoit aussi la sappe (7) pour renverser les murs de la place. Voilà quelle étoit, dans les siècles dont je parle maintenant, & quelle a presque toujours été autrefois, la manière dont on se rendoit maître des places qu'on assiégeoit.

A l'égard de la défense de ces mêmes places, elle consistoit dans la force & l'épaisseur des murailles, qui souvent étoient terrassées, dans la largeur du fossé qui les environnoit, dans la hauteur des tours, & dans les différentes machines qu'on employoit pour lancer au loin de lon.

(4) 2 Reg. c. 20. v. 15. = 4. Reg. c. 24. v. 10.

(5) Ezéchiél, c. 4. v. 2. c. 21. v. 22. c. 26.

v. 9.

(6) Id. c. 4. v. 2. c. 21. v. 22. c. 26. v. 8.

(7) 2 Reg. c. 20. v. 15.

longues fleches, & jeter de gros quartiers de pierres (8). Ces moyens étoient suffisans alors pour mettre une place en état de tenir long-tems. Le siège de Tyr par Nabuchodonosor dura 13 ans (9), & celui d'Azoth par Psammétique, 29 (10). Ces faits n'ont rien d'absolument incroyable, si l'on fait réflexion que la situation d'une place, aidée de quelques ouvrages, pouvoit autrefois la rendre imprénable. D'ailleurs on ne doit envisager le siège de Tyr & d'Azoth que comme des blocus. C'étoit la seule ressource qu'on pût employer pour se rendre maître de pareilles villes. Il falloit les réduire par la famine & ce moyen n'étoit pas aisé. On a vû, en effet, dans les livres précédens, que la plupart des grandes villes renfermoient autrefois dans leur intérieur un certain espace de terres labourables (11).

Au surplus, quoiqu'il y eût alors des places fortes & capables de tenir long-tems, il est certain qu'elles devoient être en petit nombre, ou que, s'il y en avoit plusieurs dans un Etat, on ne savoit pas s'en servir convenablement. Le plus grand avantage en effet qu'on puisse tirer des places fortifiées, c'est d'arrêter les progrès de l'ennemi victorieux. Cepen-

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(8) Paral. c. 26. v. 9. 15.

(9) Jos. Antiq. l. 10. c. 11. *sub fin.* advers. Appion. l. 1. c. 7.

(10) Hérod. l. 2. n. 157.

(11) *Suprà*, L. II. c. 1. p. 33.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Cependant, dans les siècles dont je parle présentement, une seule action décidoit toujours du sort d'un Royaume. On ne voit point d'armée se relever ni se remettre après une première défaite. Toutes les guerres étoient alors, comme autrefois, presque ordinairement décidées en une seule campagne. Le gain d'une bataille entraînoit infailliblement la conquête d'un Royaume entier.

En général, les peuples de l'Asie ne paroissent pas avoir jamais porté bien loin la connoissance de l'Art militaire. Nous ne voyons point qu'ils sçussent profiter de l'avantage des postes, se saisir à propos d'un terrain favorable, attirer la guerre dans un pays fourré, faire usage des défilés, soit pour surprendre ou harceler l'ennemi dans sa marche, soit pour se mettre à couvert de ses attaques, dresser avec art des embuscades, traîner habilement une campagne en longueur, éviter d'en venir à une action décisive avec un ennemi supérieur, le réduire enfin à se consumer lui-même par la disette de vivres & de fourages. Nous ne voyons pas non plus que ces peuples fussent fort habiles ni fort attentifs à tirer parti de la disposition du terrain, à choisir des endroits où ils pussent appuyer leur droite ou leur gauche de rivières, de marais ou de hauteurs, pour se mettre hors d'état d'être envelopés. Ils ignoroient également l'art de combattre, avec une armée médiocre, une armée

mée beaucoup plus nombreuse (12). Il n'est jamais fait mention de ces ressour- ces dans les guerres des Asiatiques. Il paroît aussi que les marches, les contre-marches, & enfin quantité d'autres manœuvres militaires ne leur ont jamais été connues.

IIIe-  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Je ne dirai qu'un mot des suites ordinaires de la victoire chez les peuples de l'Asie. J'ai parlé suffisamment, dans la première & dans la seconde Partie de cet ouvrage, des excès auxquels les vainqueurs avoient originairement coutume de se porter. Il en étoit encore de même dans les siècles que nous parcourons présentement. Leur histoire, à cet égard, présente sans cesse les barbaries les plus horribles; & tout ce que j'ai dit des premiers âges, ne convient que trop à ceux qui nous occupent maintenant. Je ne crois donc point devoir m'attacher à retracer cet affreux tableau. Je remarquerai seulement un usage dont les Livres saints fournissent quantité d'exemples; usage aussi barbare & aussi contraire au droit des gens, que les cruautés dont les premiers conquérans fouilloient toujours leurs victoires. On voit les Rois d'Assyrie & de Chaldée, non contents d'avoir porté la désolation & le ravage dans les pays qu'ils avoient subjugués, en enlever tous les habitans que le

fer

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

fer avoit épargnés, & les transporter dans des contrées fort éloignées (13). Ces conquérans regardoient, si l'on peut dire, les hommes comme des productions de la terre, qu'on pouvoit transplanter indifféremment d'un climat dans un autre.

Je ferai encore, à ce sujet, une autre réflexion. D'après les faits qu'on vient de lire, on seroit porté à croire que la terre devoit être autrefois beaucoup moins peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Dans les anciens tems les peuples avoient presque toujours les armes à la main. Les guerres étoient continuelles. Le ravage, le carnage & la destruction totale des villes étoient les suites ordinaires de la victoire. Nous en avons des preuves dans le sort que subirent Ninive (14), Samarie (15), Tyr (16) & Jérusalem (17), sans parler de quantité d'autres exemples que je pourrois citer. Un pays conquis étoit donc un pays infailliblement ruiné & dévasté. Il devoit même

(13) 4. Reg. c. 17. v. 6. c. 24. v. 16. c. 25. v. 11.

(14) Tobie, c. 14. v. 14. édit. des Septante. Nahum, c. 2. v. 8. 10. 13. c. 3. v. 7. = Sophon. c. 2. v. 13. 15. = Ezechiel, c. 31. v. 3, &c. = Hérod. l. 1. n. 106. = Diod. l. 2. p. 142. Strabo, l. 16. p. 1071. = Alex. Poly. Hist. apud Syncell. p. 210.

(15) 4. Reg. c. 17. v. 6. = Osée, c. 14. v. 1. Michée, c. 1. v. 6.

(16) Voyez *suprà* L. IV. c. 2. p. 147.

(17) 4. Reg. c. 25. v. 9, &c.

même se passer un tems considérable avant qu'il pût se remettre, puisque le vainqueur, comme je viens de le dire, emmenoit en captivité tout ce qui avoit pû échapper à la fureur du soldat; & combien ne devoit il pas périr de familles dans ces transmigrations forcées & cruelles? La manière dont la guerre se faisoit alors, ne pouvoit donc pas manquer d'enlever à la terre la plus grande partie de ses habitans. L'Asie particulièrement, théâtre perpétuel d'horreurs & de dévastations, auroit dû bientôt se trouver absolument déserte & inhabitée. Les faits néanmoins rapportés par les historiens de l'antiquité, attestent que cette partie du monde étoit infiniment peuplée, même peu de siècles après ceux que nous parcourons maintenant. C'est, je l'avouerai, un problème dont la solution ne se présente pas facilement à mon esprit.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.



IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

## CHAPITRE II.

### *Des Grecs.*

DANS L'EXAMEN que nous allons faire de l'état où étoit l'Art Militaire chez les Grecs, aux siècles dont il s'agit présentement, je n'entrerai dans aucun détail sur les guerres qu'ils ont pu avoir entre eux. Cet objet ne mérite pas qu'on s'y arrête. L'histoire des événemens militaires arrivés alors dans la Grèce, n'est, ni fort instructive, ni fort intéressante. Je me bornerai donc à parler d'abord des usages qui ont été communs en général à toute la nation Grecque. Je parlerai ensuite des pratiques qu'on peut dire avoit été particulièrement propres aux Spartiates & aux Athéniens. Ces deux peuples ont été sans contredit les premiers & les seuls même qui, dans les siècles dont nous nous occupons présentement, eussent fait quelques progrès dans l'Art Militaire. Je n'en veux point d'autres preuves que la supériorité dont Sparte & Athènes ont joui pendant si long-tems sur toutes les autres villes de la Grèce. Je ne prétends pas, au surplus, entrer dans de grands détails sur tous les objets que je viens d'indi-

d'indiquer. A l'égard des Athéniens & des Spartiates particulièrement, je ne crois pas devoir m'étendre beaucoup sur leur discipline & leurs usages militaires, ces objets étant des plus connus & des plus familiers.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.



## ARTICLE I.

### *Des Pratiques Militaires communes à tous les Peuples de la Grèce.*

EN PARLANT de la discipline militaire des Grecs, aux tems de la guerre de Troie, j'ai dit qu'on ne voyoit pas bien clairement de quelle manière on levoit alors des troupes. Nous pouvons parler plus affirmativement sur cet objet dans les siècles que nous parcourons présentement. On sçait qu'à Lacédémone, par exemple, tous les citoyens étoient obligés de porter les armes depuis 30 ans jusqu'à soixante (1). Il en étoit de même à Athènes. Tous les jeunes Athéniens se faisoient inscrire dans un registre public à l'âge de 18 ans, & s'engageoient par

(1) Potter Archeolog. l. 3. c. 2.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

par un serment solennel à servir la République. Cet acte les obligeoit à marcher jusqu'à l'âge de soixante ans dans toutes les occasions qui se présentoient (2). On peut conjecturer que cet usage avoit également lieu dans les autres Etats de la Grèce, qui vraisemblablement observoient à cet égard la même discipline que Sparte & Athènes. Disons encore que, chez tous ces peuples, les déserteurs étoient punis de mort (3), & qu'on notoit d'infamie ceux qui, dans la mêlée, avoient abandonné leur bouclier (4).

Dans les premiers tems de la Grèce, les soldats faisoient la guerre à leurs propres dépens (5). On ne doit point s'en étonner. Les guerres d'ambition n'étoient pas encore connues. On ne prenoit les armes que pour se défendre en cas d'attaque, ou dans l'espérance de faire du butin. Toutes les guerres alors étoient donc des guerres utiles ou nécessaires. Chacun y étoit personnellement intéressé. Les armées d'ailleurs s'éloignoient fort peu du canton d'où étoient forties les troupes qui les composoient. Elles ne manquoient point d'y revenir à la fin de la campagne. Le soldat pouvoit donc aisément pourvoir à sa subsistance.

(2) Id. Ibid.

(3) Lucian. *in* Navig. n. 33. t. 3. p. 270.

(4) Voyez Plut. *in* Pelop. p. 278. B. = S. Empiric. Pyrrhon. Hyppot. l. 3. c. 24. p. 181.

(5) Voyez la seconde Part. L. V. chap. 3.

france. A l'exception de la guerre de Troie, il s'est passé bien des siècles avant que les Grecs aient songé à porter les armes hors de leur pays, & jusqu'à ce moment leurs troupes n'étoient pas dans la position d'exiger une paye ; car même dans l'expédition contre Troie, l'appât d'un riche butin formoit un ample dédommagement.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

L'ambition des Grecs s'étant accrue avec leur puissance, ils voulurent enfin prendre part aux événemens des autres pays. Différentes circonstances les engagèrent dans la suite des tems à transporter souvent leurs troupes hors de leur territoire. Il fallut alors que l'Etat fournît, par des secours particuliers, à la subsistance des armées qu'on envoyoit dans les pays lointains. Quoique l'histoire ne marque point précisément si Sparte donnoit à ceux de ses habitans, qu'elle faisoit passer en Asie, une paye, on peut conjecturer néanmoins que le trésor public contribuoit à leur entretien. Il est dit que Lyfandre fit augmenter la paye des Lacédémoniens qui servoient sur les galères que ce Général menoit au jeune Cyrus (6). Ce fait autorise à penser qu'alors les troupes de Sparte étoient dans l'habitude de recevoir une solde.

Jusqu'à Périclès, les soldats à Athènes avoient servi gratuitement la République ;

(6) Plut. in Lyfand. p. 435. B.  
Tome III. N

IIIe. que; mais sous son gouvernement, la  
 PARTIE. guerre se faisant au loin dans la Cherso-  
 Dep. l'é. née, dans la Thrace, dans les Isles,  
 tabl. de la dans l'Ionie, &c, pendant plusieurs mois  
 Royauté de suite, il fallut bien que la Républi-  
 chez les que pourvût à la subsistance de citoyens  
 Hébreux, éloignés si long-tems de leur patrie, &  
 jusqu'à hors d'état, par conséquent, de pouvoir  
 leur re- gagner leur vie. Car les habitans d'A-  
 tour de la thènes étoient, pour la plupart, artisans,  
 captivité. & ne subsistoient que de leur travail & de  
 leur industrie. La paye que la Républi-  
 que donnoit à ses troupes fut réglée à  
 deux oboles par jour par fantassin, & à  
 une drachme par cavalier (7). C'est ainsi  
 que l'ambition contraignit, par la suite  
 des tems, les Grecs à soudoyer leurs  
 troupes qui originairement ne l'avoient  
 pas été. Les faits qu'on vient de lire  
 sont, il est vrai, postérieurs aux siècles  
 qui terminent cette troisième & dernière  
 Partie de notre ouvrage. J'ai cru néan-  
 moins cette digression nécessaire pour  
 donner une idée complète de la discipli-  
 ne militaire des Grecs. Je reviens à l'é-  
 poque qui doit maintenant nous oc-  
 cuper.

J'ai dit dans le volume précédent que  
 suivant toutes les apparences les Grecs,  
 aux tems héroïques, n'étoient pas bien  
 experts dans l'Art de manier les ar-  
 mes (8). J'ajouterai qu'il en devoit être

enco

(7) Potter. Archeol. l. 3. c. 2. p. 432.

(8) Voyez la seconde Part. L. V. c. 3.

encore de même dans les siècles que nous parcourons présentement. On sait en effet qu'il n'y eut jamais de maîtres d'escrime chez les Lacédémoniens (9); & quant aux Athéniens, cette profession n'y fut introduite que la huitième année de la guerre de Péloponèse (10). D'après ce fait, ne pourroit-on pas penser que les Grecs n'étoient pas dans l'usage d'exercer leurs troupes au maniement des armes; & qu'à cet égard il n'y avoit ni règle ni discipline parmi ces peuples, chacun étant le maître de suivre ses idées & ses vûes particulières.

III<sup>e</sup>.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Quant aux marches, aux campemens, aux évolutions, & autres manœuvres militaires, il n'est pas possible d'en parler. Rien ne peut nous indiquer si les Grecs, dans les tems dont je parle, avoient sur tous ces articles quelques principes, quelques maximes constantes & uniformes. Je croirois qu'en général ces peuples n'avoient pas encore fait de grands progrès dans la Tactique. Cette science n'a commencé que fort tard à se débrouiller & à prendre forme.

J'ai prouvé ailleurs que du tems de la guerre de Troie il n'y avoit pas de cavalerie proprement dite dans les armées Grecques (11). Les siècles, dont il s'a-  
git

(9) Plato in Laches, p. 482. 483.

(10) Ibid. Voyez les notes de Mr. Dacier sur ce dialogue. p. 338.

(11) Voyez la seconde Partie. Liv. V. c. 3.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

git maintenant, offrent à cet égard une différence notable. On y voit les Grecs faire usage de la cavalerie, & en avoir des corps dans leurs armées. Il seroit peut-être intéressant de fixer l'époque de ce changement, & d'en faire connoître les auteurs. Mais il n'est pas possible de contenter, sur cet article, la curiosité des lecteurs. On ignore absolument par qui & dans quel tems la cavalerie a été introduite chez les Grecs. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la première guerre de Messène, dont l'époque tombe à l'an 743 avant Jesus-Christ, est la première occasion où l'histoire fasse mention de cavalerie dans les armées Grecques (12). Il y en avoit dans l'armée des Messéniens & dans celle des Lacédémoniens. Cet établissement devoit, à ce qu'il paroît, être assez récent; car outre que cette cavalerie étoit peu nombreuse, elle étoit d'ailleurs si mauvaise, qu'elle ne fut presque d'aucun usage. Pausanias remarque à ce sujet que les habitans du Péloponèse ne connoissoient pas encore l'art de bien manier un cheval (13). On peut donc supposer, sans trop donner à la conjecture, que l'introduction de la cavalerie dans les armées Grecques n'a pas précédé de beaucoup la première guerre de Messène.

Les

(12) Voyez Acad. des Inscript. t. 7. M. p. 252.  
327.

(13) L. 4. c. 8. p. 300.

Les Grecs au surplus n'ont jamais eu que fort peu de cavalerie. Ce n'est pas que ces peuples n'en fissent un très-grand cas. On voit au contraire qu'ils l'estimoient beaucoup; mais le terrain de la Grèce, généralement parlant, sec & aride n'a jamais été favorable aux chevaux. Il n'y avoit que le sol de la Theffalie qui fût propre à en nourrir & à en élever. Partout ailleurs ils dégénéroient (14). Il n'est pas possible d'en douter, lorsqu'on voit qu'à la bataille de Marathon & à celle de Platée, les Grecs n'avoient point de cavalerie, parceque la Theffalie étoit alors au pouvoir des Perses (15). Cependant à la bataille de Platée l'armée Grecque étoit forte de cent dix mille hommes. L'entretien, au reste, d'un corps de cavalerie Theffalienne coûtoit des sommes si considérables, que la plupart des villes Grecques n'étoient pas en état d'en faire les frais. Aussi quiconque autrefois pouvoit entretenir des chevaux, jouissoit parmi les Grecs de la plus grande considération (16).

Remarquons, au sujet de la cavalerie, qu'aucun peuple de l'antiquité n'a connu ni la selle ni les étriers. Il n'en est point fait mention dans les auteurs anciens. L'éducation, l'exercice, l'habitude avoient

III.  
PART.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

(14) Voyez Acad. des Inscript. t. 7. M. p. 330.

(15) Hérod. l. 6. n. 112. l. 9. n. 128.

(16) Arist. de Rep. l. 4. cap. 3. t. 2. p. 365. B.

voient appris aux cavaliers d'alors à se passer de ces secours. Ils sçavoient s'élançer légèrement sur le dos d'un cheval, & s'y maintenir sans l'aide de la selle ni des étriers. Ceux à qui l'âge ou la foiblesse ne permettoient pas la même agilité, se faisoient aider par quelqu'un, sinon ils profitoient du secours d'une grosse pierre, ou de quelque autre élévation pour monter à cheval (17). Ces usages, au surplus, ne font pas beaucoup d'honneur au génie & à la sagacité des anciens peuples. On ne peut voir sans étonnement combien ils étoient peu industrieux à se procurer certaines commodités dont on comprend difficilement qu'il ait jamais été possible de se passer. Disons maintenant un mot de l'attaque & de la défense des places chez les Grecs.

Cette partie de la science militaire étoit encore fort peu connue dans la Grèce, aux siècles qui nous occupent présentement. On voit, dans la guerre que les Lacédémoniens déclarèrent aux Messéniens, la ville d'Ithôme soutenir un siège de 19 ans, moins par la force des ouvrages dont elle étoit revêtue, que par l'ignorance des assiégeans. La défense de cette place consistoit uniquement dans sa position. Elle étoit assise sur une montagne assez haute & assez escarpée (18) pour en rendre les approches fort

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité,

(17) Voyez Potteri Archéol. l. 3. chap. 2. p. 435.

(18) Paus. l. 4. c. 9. — Strabo, l. 8. p. 556.

fort difficiles à des peuples aussi peu expérimentés que l'étoient alors les Grecs, dans l'art de faire des sièges. C'est ainsi que plusieurs places ont pu, même avant qu'on eût inventé aucune espèce de fortification, soutenir des sièges fort longs. Aristote nous apprend encore que les anciennes villes de la Grèce étoient bâties de manière que, quoiqu'elles ne fussent point entourées de murs, elles pouvoient néanmoins se défendre par la façon dont on les avoit construites. Toutes les rues en étoient si étroites & si remplies de sinuosités, qu'on pouvoit, avec peu de monde, arrêter facilement l'ennemi à chaque pas, & l'accabler du haut des maisons (19). Aristote n'est pas, au surplus, le seul écrivain de l'antiquité qui ait parlé de ce fait (20). On en trouve même des exemples chez d'autres nations que les Grecs (21).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

Je ne vois point, quant à présent, d'autres objets à indiquer sur l'état de l'Art militaire dans la Grèce. Je remarquerai seulement un usage dont on ne sçauroit trop faire l'éloge. C'étoit la coutume, après une bataille, d'assembler l'armée pour adjuger à voix haute, & en présence de toutes les troupes, le prix de la valeur à celui qu'on jugeoit l'avoir mérité.

(19) De Rep. l. 7. c. 11.

(20) Voyez Diod. l. 4. p. 321.

(21) Voyez le Rec. des voyages de la Compagnie des Indes Hollandoise, t. 4. p. 53. & 54.

IIIe. PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

mérité (22). Il feroit superflu de s'arrêter à faire sentir l'effet que devoit produire un pareil usage chez des peuples aussi avides de gloire & de distinctions que l'étoient autrefois les Grecs.

On a vu ailleurs quel étoit le droit de la guerre chez ces peuples aux tems héroïques (23). Il n'étoit pas moins barbare dans les siècles qui nous occupent présentement. Les habitans d'une ville prise étoient aussitôt réduits en esclavage, & la place détruite entièrement. Je crois pouvoir attribuer cet esprit de cruauté à la constitution politique de la Grèce, où le gouvernement Républicain dominoit & l'emportoit sur tous les autres. En effet il me paroît prouvé par l'histoire que, généralement parlant, les suites de la victoire ont toujours été beaucoup plus cruelles dans les Républiques que dans les Etats Monarchiques. Il est même assez facile d'en faire sentir la raison. Les guerres entreprises par un Monarque sont regardées ordinairement comme personnelles de Souverain à Souverain. Les sujets n'y portent presque jamais un intérêt de vengeance particulière. De-là vient, en partie, cette humanité qui regne après la victoire, & le bon traitement qu'on fait aujourd'hui aux prisonniers chez la plupart des peuples de

(22) Voyez Hérod. l. 8. n. 123. = Diod. Fragm. t. 2. p. 637. n. 10.

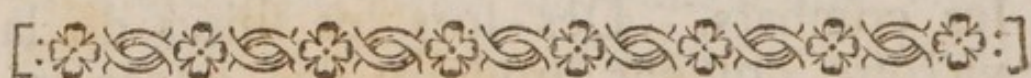
(23) Voyez la seconde Part. L. V. c. 3.

de l'Europe. Il n'en peut pas être de même dans les Républiques. Elles se conduisent par d'autres principes & par d'autres intérêts que les États Monarchiques. Les guerres qu'elles entreprennent sont presque toujours nationales. Chaque membre de l'Etat y prend un intérêt vif & personnel, & porte nécessairement une animosité particulière dans les combats. Dès-lors les suites de la victoire doivent produire des excès inconnus dans les guerres faites par les Monarques, & c'est ce que nous voyons être arrivé dans toutes celles des Grecs. Ces peuples, aux tems dont je parle présentement, étoient divisés en une infinité de petites Républiques, dont tous les membres se jalousoient & se haïssoient personnellement, & ne cherchoient en conséquence qu'à se détruire & à s'anéantir réciproquement.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royaute  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Après ces vues générales sur l'état de l'Art militaire chez les Grecs, dans les siècles qui nous occupent présentement, il faut dire un mot de la discipline particulière aux Lacédémoniens & aux Athéniens. C'est à Lycurgue que l'antiquité fait honneur de tous les réglemens qui pouvoient concerner la guerre chez les Lacédémoniens. Nous sommes donc en état de prononcer sur l'habileté de ces peuples dans l'Art militaire. Il n'en est pas tout-à-fait de même des Athéniens. Leurs progrès, à cet égard, ont été beaucoup plus lents. Ils n'ont commen-

— cé à se former à la science de la guerre  
 III. que peu de tems avant l'irruption des  
 PARTIE. Perses dans la Grèce. J'ai cru néanmoins  
 Dep. l'é. que pour ne rien laisser à désirer sur cet  
 tabl. de la article, je devois un peu anticiper les  
 Royauté tems, & donner une idée de la discipli-  
 chez les ne & de la capacité militaire des Athé-  
 Hébreux, niens.  
 jusqu'à leur retour  
 de la cap-  
 tivité.



## ARTICLE II.

### *De la Discipline Militaire des Lacédémoniens.*

**O**N DOIT regarder les Lacédémoniens comme ayant été, de tous les peuples de la Grèce, ceux qui ont possédé dans le degré le plus éminent la science militaire. Toutes les loix de Sparte, & tous les établissemens de Lycurgue tendoient à faire autant de soldats, qu'on comptoit de citoyens dans la République. La guerre étoit en quelque sorte l'unique objet qu'on envisageât à Sparte dans l'éducation qu'on y donnoit à la jeunesse (1). D'après cette réflexion, on ne doit point s'étonner si, pour

(1) Voyez Plut. in Lycurg.

pour l'expérience, la capacité & l'exactitude de la discipline militaire, les Lacédémoniens n'ont point eu de rivaux dans la Grèce. C'est à ces qualités qu'ils ont été redevables de leurs succès & de leur supériorité.

IIIe.  
PARTIE  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

L'Infanterie faisoit chez les Spartiates, comme chez tous les autres peuples de la Grèce, la principale force des armées. Elle étoit divisée, qu'on me passe le terme, en un certain nombre de régimens, composés chacun de quatre bataillons. Le bataillon étoit de 128 hommes, & se divisoit (2). Tous ces différens corps étoient commandés par quantité d'officiers, de grades & d'emplois subordonnés les uns aux autres (3). C'étoit toujours un des deux Rois de Sparte qu'on mettoit à la tête des armées (4).

Les armes des Lacédémoniens consistoient dans de grands boucliers, des lances, des demi-piques & des épées fort courtes (5). Il y avoit aussi, si l'on peut dire, une espèce d'uniforme pour les troupes Lacédémoniennes. Tous les auteurs de l'antiquité s'accordent à dire qu'elles étoient constamment vêtues de rouge. Le choix de cette couleur étoit fondé sur deux motifs. On vouloit, & que

(2) Thucyd. l. 5. n. 68.

(3) Thucyd. l. 5. n. 66. = Xenoph. de Republ. Laced. p. 399.

(4) Hérod. l. 5. n. 75. = Thucyd. l. 5. n. 66. Xenoph. de Republ. Laced. p. 401. & 402.

(5) Plut. in Lycurg. p. 51. F.

— que les soldats pussent moins s'appercevoir de la perte de leur sang, & dérober à l'ennemi la connoissance des blessures qu'il avoit faites (6).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Les flûtes étoient les instrumens militaires des Lacédémoniens. Ils n'alloient au combat qu'au son de cet instrument, afin, dit Thucydide, que marchant d'un pas égal, & comme en cadence, ils fussent moins exposés à rompre leurs rangs. C'étoit l'objet principal de la discipline militaire de ces peuples (7). Tous leurs principes, toutes leurs regles de Tactique, & tous leurs préceptes militaires avoient pour but d'empêcher les troupes de pouvoir jamais se rompre ni se débander. Ils avoient pourvu & obvié à tous les événemens qui auroient pû les exposer à ce danger. C'est dans cette vûe qu'il étoit défendu aux Lacédémoniens de dépouiller les morts dans le combat (8). On en doit dire autant de la maxime qu'ils avoient de ne jamais poursuivre trop ardemment l'ennemi qui fuyoit. Les Lacédémoniens avoient bien senti les hasards qu'on pouvoit courir en pareil-

(6) Xenoph. *de Rep. Laced.* p. 399. = Plut. *Instit. Lac.* p. 238. F. = Ælian. *Var. Hist.* l. 6. c. 6. = Val. Max. l. 2. chap. 6. = Suidas, t. 3. p. 639.

(7) L. 5. n. 70. = Plut. *in Lycurg.* p. 53. E. Paus. l. 3. chap. 17. p. 251. l. 4. chap. 8. p. 300. Lucian. *de Saltat.* n. 10.

(8) Ælian. *Var. Hist.* l. 6. chap. 6. = Plut. t. 2. p. 228. F.

pareille occasion. Ils préféroient sagement la modération & la retenue à l'avantage de tuer quelques hommes de plus (9). Il arrivoit même souvent que leurs ennemis instruits que tout ce qui résistoit étoit passé au fil de l'épée, & qu'ils ne pardonnoient qu'aux fuyards, préféroient la fuite à la résistance (10).

On doit donner aussi beaucoup d'éloges au principe que Lycurgue avoit tâché d'inculquer à ses peuples. Il leur avoit défendu de faire trop souvent la guerre aux mêmes ennemis, de peur de les instruire en les mettant dans la nécessité fréquente de se défendre (11). Ces faits suffisoient, je crois, pour prouver combien les Lacédémoniens avoient étudié l'Art militaire, & les progrès qu'ils y avoient faits.

Il doit paroître bien étonnant qu'un peuple, dont on ne peut trop louer la grandeur d'ame & la prudence, ait été aussi sujet à la superstition que l'étoient les Lacédémoniens. Cette foiblesse les dominoit au point de leur faire risquer le salut de la Patrie. L'histoire nous en a conservé un exemple bien mémorable.

Par

(9) Paus. l. 4. chap. 8. p. 300. = Plut. in Lycurg. p. 54. A.

(10) Plut. Ibid.

(11) Plut. in Lycurg. p. 47. D. = Apophtegma. p. 189. F.

Voyez ce que disoit le Czar Pierre I. au sujet de la guerre que lui faisoit Charles XII. Hist. de Charles XII par Voltaire, l. 1. *sub fin.*

IIIe  
PARTIE.  
Dep. l'é.  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Par des motifs qui nous sont aujourd'hui inconnus, les Lacédémoniens n'osoient se mettre en campagne avant le jour de la pleine Lune. Dans le tems que les Perses, avec une armée de trois cents mille hommes, étoient sur le point d'envahir la Grèce, les Athéniens, que la tempête menaçoit les premiers, dépêchèrent à Sparte en grande hâte pour demander du secours. La réponse qu'ils eurent dans une conjoncture si critique, fut que les Lacédémoniens ne pouvoient pas marcher de quelque tems, attendu que leur religion ne leur permettoit pas de se mettre en campagne avant la pleine Lune (12).

On peut faire aux Lacédémoniens un reproche encore plus honteux & plus essentiel. Ils n'étoient pas délicats sur l'article de la probité. Tout moyen, qui pouvoit les faire triompher, leur paroissoit bon & légitime, la perfidie & le manque de foi ne leur coutoient rien (13). On les accuse aussi d'avoir été les premiers de tous les peuples connus qui aient tenté de séduire, à force d'argent, la fidélité des Généraux ennemis, & rendu, pour ainsi dire, la victoire vénale (14). Les Lacédémoniens suivoient, à cet égard, leur

(12) Hérod. l. 6. n. 106 = Strabo, l. 9. p. 611. — Paus. liv. 1. chap. 28. liv. 3. chap. 5.

(13) Voyez Hérod. l. 6. n. 79.

(14) Paus. l. 4. c. 17. p. 321.

leur goût dominant. Ces peuples faisoient en général grand cas de la ruse & de la supercherie. On sçait que le vol étoit non-seulement toléré, mais même en quelque sorte autorisé par les loix de Sparte (15). Ce principe influoit jusques dans les affaires de l'Etat. Lorsque les Lacédémoniens étoient redevables de la victoire à la subtilité & à l'adresse de leurs Généraux, ils immoloient un bœuf; mais quand ils croyoient ne la devoir qu'à leur courage & à la force de leurs armes, ils se contentoient de sacrifier un coq (16). L'intention des Lacédémoniens, dans cet usage qui paroît bizarre, étoit d'accoutumer leurs Généraux à employer plus volontiers la ruse que la force ouverte (17).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

C'est à cet exposé succinct que je crois devoir borner ce que j'avois à dire sur la Discipline militaire des Spartiates. Ceux qui désireront de plus grands éclaircissemens sur les marches, les évolutions, les grades militaires, & l'ordre des campemens de ces peuples, peuvent consulter le traité de Xénophon, intitulé : *De la République des Lacédémoniens*.

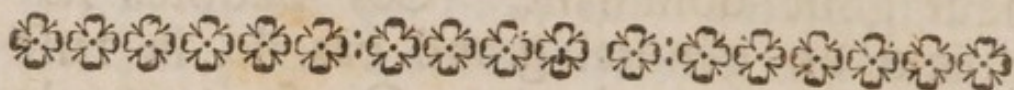
(15) Voyez Plut. in Lycurg. p. 50. & Institut. Laced. p. 237.

(16) Plut. Institut. Laced. p. 238. F.

(17) Id. Ibid.

III.  
PARTIE.

Dep l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité,



## ARTICLE III.

*De la Discipline Militaire des  
Athéniens.*

J'AI déjà fait sentir les raisons qui ne nous permettent pas d'entrer dans de grands détails sur la Discipline militaire des Athéniens. Il faut convenir d'ailleurs qu'il ne nous reste aujourd'hui que très-peu de connoissances sur cet objet, soit que le tems nous ait dérobé ceux des auteurs anciens qui auroient pu nous en instruire, soit, & c'est ce qui me paroît le plus vraisemblable, qu'à cet égard il n'y eût rien qui méritât d'être transmis particulièrement à la postérité. Les Athéniens en effet ne le cédoient point aux Lacédémoniens pour la bravoure; mais je crois qu'ils leur ont toujours été fort inférieurs pour l'intelligence, la capacité, & en général pour toutes les opérations de la guerre. La manière dont étoient commandées les armées des Athéniens ne doit pas, par exemple, donner une grande opinion de l'habileté de ce peuple, dans l'Art militaire.

Les Athéniens mettoient à la tête de leurs troupes dix chefs égaux en auto-  
rité,

rité (1), parcequ'Athènes étant composé de dix Tribus, chacune vouloit fournir le sien. Le commandement rou-  
 loit entre ces dix chefs, c'est-à-dire, qu'ils commandoient alternativement, chacun pendant un jour (2). Leur autorité étant égale, il pouvoit arriver, comme l'événement l'a fait voir plus d'une fois, que dans les délibérations cinq fussent d'un avis, & cinq d'un autre (3). Pour remédier aux inconveniens que ce partage d'opinions n'auroit pas manqué d'occasionner, on adjoignoît aux dix Généraux un officier connu dans l'antiquité sous le nom de *Polémarque*. Cet officier avoit voix délibérative dans le conseil de guerre, & pouvoir ainsi départager les opinions (4).

IIIe.  
 PARTIF.  
 Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

C'étoit le peuple qui choisissoit les dix Généraux qu'on chargeoit de commander les troupes de la République. Ils n'étoient ordinairement en place que pendant une année. On en changeoit presque toujours à chaque campagne. Il seroit, je crois, superflu d'insister sur les inconveniens & sur les défauts d'une pareille discipline : je me contenterai de rapporter à ce sujet un bon

(1) Hérod. l. 6. n. 103. = Corn. Nepos in Militiad. n. 4. = Plut. Apophtegma. p. 177. C. = In Cimone. p. 483. E.

(2) Hérod. l. 6. n. 110. = Plut. in Aristid. p. 321.

(3) Hérod. l. 6. n. 109.

(4) Ibid, n. 110.

III. bon mot de Philippe, Roi de Macédoine, le pere d'Alexandre. J'admire, disoit ce Prince, le bonheur des Athéniens. Je n'ai pû trouver en toute ma vie qu'un seul Général (*Parménion*); mais les Athéniens ne manquent pas d'en trouver, à point nommé, dix tous les ans (5).

Il suffit de connoître le caractère du peuple d'Athènes, pour être en état de sentir les motifs d'une conduite si bizarre & si singulière. C'étoit la crainte de la tyrannie qui très-certainement avoit fait imaginer aux Athéniens cette multiplicité & ce changement continuel de Généraux. Jamais peuple en effet n'a été plus passionné pour sa liberté, & n'a pris plus de jalousie & d'ombrage de ses chefs que celui d'Athènes. Toute sa politique tendoit à diminuer l'autorité qu'il étoit obligé de leur confier. Il cherchoit donc à en abrégier le tems, & à faire passer sans cesse le commandement en différentes mains, dans la vûe de prévenir & d'empêcher les entreprises que ses Généraux auroient pû être tentés de former contre sa liberté & contre son indépendance (6).

En avançant au reste que les Athéniens étoient fort inférieurs aux Lacédémoniens pour l'expérience & la capacité

(5) Plut. Apophteg. p. 177. C.

(6) Voyez *suprà*; L. I. c. 5. p. 29.

cité militaire, je n'ai pas prétendu ravir  
 aux premiers la gloire que plusieurs ex-  
 péditions bien conduites leur ont si juste-  
 ment acquise. J'ai seulement voulu dire  
 qu'en général les Athéniens paroissent a-  
 voir manqué de cette prudence, de cet-  
 te fermeté & de cette conduite réflé-  
 chie, qui seules peuvent assurer le suc-  
 cès des entreprises. L'inconstance, l'im-  
 patience & la précipitation n'ont que trop  
 souvent présidé aux démarches des Athé-  
 niens. C'est à ces défauts, inséparables  
 de la constitution de leur Gouverne-  
 ment, plutôt encore qu'à une incapaci-  
 té réelle, que je crois devoir attribuer  
 les malheurs dont ils furent accablés sur  
 la fin de la guerre du Péloponèse. Par  
 son peu de conduite, sa présomption &  
 sa témérité, Athènes perdit même les a-  
 vantages qu'elle avoit du côté de la mer  
 sur les Lacédémoniens & sur les autres  
 peuples de la Grèce. Je ne puis pas en  
 dire davantage sur un article si intéres-  
 sant. Les événemens qui ont occasionné  
 la chute totale & l'abaissement entier des  
 Athéniens, sont arrivés dans des siècles  
 qui n'entrent point dans le plan que je  
 me suis proposé (7).

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

J'ai

(7) C'est par cette raison encore qu'il ne m'a  
 pas été possible de parler de la Marine militaire  
 des Athéniens. J'ai dit dans l'article de la Navi-  
 gation, en exposant l'état où étoit la Marine chez  
 les Grecs, dans les siècles dont nous nous occupons  
 main-

IIIe. J'ai déjà eu occasion de dire que l'hu-  
PARTIE. manité faisoit le fond du caractère géné-  
Dep. l'éral des Athéniens (8). On en trouve  
tabl. de la une preuve bien marquée dans une loi  
Royauté qui fait trop d'honneur à ce peuple ,  
chez les pour la passer sous silence. Elle ordon-  
Hébreux, noit , cette loi , que ceux qui auroient  
jusqu'à été estropiés à la guerre , feroient nour-  
leur retour ris aux dépens de l'Etat. La même gra-  
de la cap- ce étoit accordée aux peres & aux me-  
tivité. res , aussi bien qu'aux enfans de ceux qui ,  
étant morts dans les combats , laissoient  
une famille pauvre & hors d'état de sub-  
sister (9). On peut dire d'un pareil éta-  
blissement , qu'il marquoit également  
l'humanité & la sagesse du législateur qui  
l'avoit proposé , & la générosité du peu-  
ple qui l'avoit adopté. L'antiquité en  
faisoit honneur à Pisistrate (10), qui s'em-  
para du Gouvernement d'Athènes vers  
l'an 550 avant J. C.

Je ne crois pas devoir m'étendre davan-  
tage sur la Discipline militaire des Athé-  
niens.

maintenant, qu'Athènes n'avoit alors , ni Marine  
marchande , ni Marine militaire. Ce ne fut en  
effet que lors de l'invasion de Xercès dans la Gré-  
ce que les Athéniens tournerent toutes leurs vûes  
du côté de la mer , & cet événement est postérieur  
aux siècles qui terminent cette troisième & dernie-  
re Partie de notre ouvrage.

(8) *Suprà*, L. I. c. 5. art. 1. p. 36.

(9) Plato *in* Menex. p. 525. = Ex Heraclide  
Plut. *in* Solon. p. 96. C. = Diogen. Laert. *in*  
Solon. l. 1. segm. 55. p. 34.

(10) Plut. *in* Solon. pag. 96. C. = Diogenes  
Laert. *in* Solon. lib. 1. segm. 55. p. 34.

niens. Pour en parler convenablement, il faudroit, comme je l'ai déjà dit, descendre à des siècles qui excédroient de beaucoup les bornes que je me suis prescrites. Ce ne fut en effet que peu de tems avant le siècle de Périclès & d'Alcibiade, qu'on vit la Tactique commencer à prendre chez les Athéniens une forme certaine & réglée. Ce fut aussi vers le même tems à peu-près que ces peuples firent dans leur armure plusieurs changemens avantageux (11), & qu'ils connurent l'art d'assiéger & de défendre les places. Jusqu'à ce moment je ne vois pas, qu'à l'exception des Spartiates, les Grecs en général eussent des principes bien assurés, ni des regles bien positives & bien constantes sur tous ces objets. Je crois donc que, pour les siècles dont j'ai eu occasion de parler dans cet ouvrage, il faut se contenter de vûes & d'idées générales, & chercher plutôt l'esprit qui animoit les Grecs dans leurs guerres, que l'histoire de leur Discipline militaire, dont le détail nous est, en grande partie, absolument inconnu.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(11) Voyez Diod. l. 15. p. 36. = Cornel. Nepos in Iphicrate, n. 1.


Iphicrate commandoit les armées d'Athènes vers l'an 356 avant J. C.

*Fin du cinquième Livre.*



## TROISIEME PARTIE.


*Depuis l'établissement de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité: espace d'environ 560 ans.*



### LIVRE SIXIEME.

#### *Des Mœurs & Usages.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

 Les Arts ne se perfectionnent, & le commerce ne s'étend qu'à proportion du progrès que fait, parmi les peuples, la passion du luxe, le goût pour la magnificence & l'amour des voluptés. Ce qu'on a lu précédemment sur l'état des Arts & sur les progrès du Commerce & de la Navigation, dans les siècles qui font l'objet de cette troisième Partie de notre ouvrage, doit faire présenter au Lecteur quelles pouvoient être alors les inclinations & la manière de vivre

vre des peuples dont nous allons l'entre-  
tenir.

Je n'ai pû parler, jusqu'à présent, que  
d'une manière fort vague & fort généra-  
le, des Mœurs de la plus grande par-  
tie des nations de l'Asie : les Babylo-  
niens même & les Assyriens, dont la  
Monarchie est si ancienne, que l'origi-  
ne en remonte aux siècles les plus voi-  
sins du déluge ; les Babyloniens & les  
Assyriens n'ont rien pû me fournir pour  
la première ni pour la seconde Partie  
de mon travail. Comment, en effet,  
aurois-je pû parler de leurs mœurs dans  
des siècles où l'histoire de ces nations  
nous est absolument inconnue ? Les  
secours qu'on trouve dans les écrivains  
de l'antiquité, pour les tems dont il s'agit  
maintenant, vont nous dédommager de  
ce silence forcé. Je parlerai ensuite des  
Mèdes : l'origine & la fin de la Monar-  
chie de ces peuples se trouve exacte-  
ment renfermée dans l'époque qui nous  
occupe présentement. J'entrerai aussi  
dans quelque détail sur les Mœurs des  
Lacédémoniens & des Athéniens. A  
l'égard des Egyptiens, je n'en dirai rien  
pour le moment, d'autant que j'ai cru  
devoir rapporter dans la première Par-  
tie, tout ce qui pouvoit concerner les  
mœurs & les usages de ce Peuple. Je  
pourrai seulement me permettre quel-  
ques réflexions sur son génie & sur son  
caractère distinctif. Une nation aussi

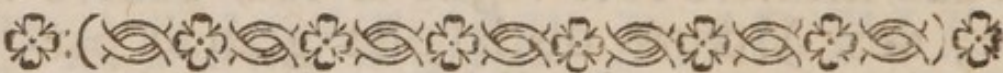
IIIe.

PARTIE.

Dep. l'é-  
tabl. de laRoyauté  
chez les  
Hébreux,jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

— célèbre que l'ont été les Egyptiens dans l'antiquité, mérite bien qu'on s'en occupe plus d'une fois.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.



## CHAPITRE I.

### *Des Peuples de l'Asie.*

**R**ien n'est plus capable de nous faire concevoir à quel degré plusieurs peuples de l'Asie avoient porté, dans les siècles dont il s'agit présentement, le luxe & la somptuosité, que ce qu'on lit dans l'Ecriture sur la magnificence de la cour de Salomon. On y apprend que la Reine de Saba, quoique prévenue de la splendeur de ce Monarque, fut néanmoins étonnée en voyant la manière dont sa table étoit servie, le nombre de ses officiers, la richesse de leurs appartemens, & la magnificence de leurs habits (1). Tous les vases qui servoient à la table de Salomon étoient d'un or très-pur, ainsi que la vaisselle de sa maison du bois du Liban. Je ne parle point de son trône, ni du cortège brillant & superbe qui l'accompagnoit chaque fois qu'il alloit au Temple (2); ces faits sont assez connus.

On

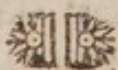
(1) 3. Reg. c. 10. v. 4, &c.

(2) 3. R. c. 10.

On peut dire que ce qu'on lit dans l'Écriture & dans Josèphe, sur la manière dont vivoit Salomon, surpasse de beaucoup l'idée qu'on pourroit se former des Cours les plus brillantes & les plus magnifiques de l'univers.

Il paroît que ce goût pour le faste & la magnificence fut héréditaire dans le royaume de Juda. Les Princes qui en occupèrent le trône jusqu'à la captivité, tenoient un très-grand état, & avoient une Cour des plus brillantes : beaucoup d'officiers pour les servir, une foule de courtisans, des eunuques, des palais superbes, des habits & des ameublemens très-recherchés & très-somptueux, &c. Il est dit d'Ezéchias, qu'il montra avec complaisance aux ambassadeurs du roi de Babylone ses trésors, ses parfums, ses huiles de senteur, ses pierreries & ses vases précieux (3). Je ne fais au surplus qu'indiquer ces objets. J'ai déjà dit que l'histoire du peuple Hébreu n'entroit point dans le plan que je me suis tracé. Je passe donc aux Mœurs des Assyriens, des Babyloniens & des Médes.

(3) 4. Reg. c. 20. v. 13, 2. Paral. c. 32. v. 27.





## ARTICLE I.

*Des Assyriens.*

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.
 
**Q**UOIQUE dans les volumes précé-  
 dens j'aie eu souvent occasion de  
 parler des Assyriens, il ne m'a cependant  
 pas été possible jusqu'à présent de donner  
 aucune idée du caractère & des Mœurs  
 de ce peuple. Nous ignorons les événe-  
 mens qui peuvent être arrivés dans l'Em-  
 pire Assyrien pendant la plus grande par-  
 tie de sa durée. Les lumières que l'his-  
 toire fournit sur les derniers siècles qui  
 ont précédé sa destruction, mettent à  
 portée d'entrer dans quelques détails, &  
 de se livrer à quelques réflexions, par  
 rapport aux Mœurs & au Génie de ses  
 habitans.

Nous ne pouvons presque juger aujour-  
 d'hui des Mœurs des Assyriens que par  
 celles de leurs Monarques, l'histoire ne  
 nous ayant d'ailleurs transmis aucune par-  
 ticularité, aucune circonstance sur cet  
 article. Mais comme dans les grands Em-  
 pires les peuples prennent assez volon-  
 tiers pour modèle la conduite de leurs  
 Princes, il doit y avoir eu beaucoup de  
 rapport entre les Mœurs des Souverains  
 d'As-

d'Assyrie & celles de leurs sujets. D'a-  
près ce principe, on peut avancer qu'il  
régnoit un très-grand luxe chez les Assy-  
riens dans les siècles brillans de leur Mo-  
narchie. En effet, quoique les écrivains  
de l'antiquité aient vraisemblablement  
beaucoup exagéré les débauches de Sé-  
miramis, ainsi que la mollesse de Ninias  
& de ses successeurs jusqu'à Sardanapale,  
on ne peut pas néanmoins regarder leurs  
récits comme entièrement déstitués d'ap-  
parence & de réalité. Ils portoient sans  
doute sur quelque fondement. Il est donc  
plus que probable que les monarques  
d'Assyrie avoient un sérail où ils passaient  
la plus grande partie de leur vie dans les  
délices & la sensualité ; que leurs habits  
& leurs meubles étoient de la dernière  
magnificence, & de la plus grande re-  
cherche qu'on connût alors ; qu'en un  
mot le faste & le luxe les environnoient  
de toutes parts (1).

Les Assyriens, en suivant le prin-  
cipe que je viens d'établir, auront donc  
été, sous le regne de leurs derniers  
Monarques, un peuple très-adonné au  
luxe & à la volupté, vices qui paroîs-  
sent, pour ainsi dire, attachés aux cli-  
mats méridionaux de l'Asie. Je ne  
vou-

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(1) Voyez Diod. l. 2. p. 136. 137. 141. =  
Justin, l. 1. c. 3. = Athen. l. 12. c. 7. p. 529.  
545,

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité. voudrois point au reste admettre, comme une preuve de la dépravation des Mœurs des Assyriens, la liberté qu'avoit, chez cette nation, un frere d'épouser sa sœur (2). J'attribuerois cet usage plutôt à un manque de politique, qu'à l'effet de la débauche (3). D'ailleurs nous avons assez de preuves du dérèglement & de la licence qui régnoient dans l'Assyrie, aux siècles qui nous occupent présentement, pour laisser à l'écart les faits dont le principe peut paroître douteux. Ce qu'on lit dans l'Ecriture, sur la mission dont Dieu avoit chargé le prophète Jonas, suffit pour marquer à quel point la débauche & la corruption étoient alors montées à Ninive (4).

Les Assyriens néanmoins étoient une nation courageuse & guerrière. On a vu que, malgré le démembrement qu'avoit reçu leur Empire par la révolte des Médes, & par celle des Babylonien, ils s'étoient encore maintenus avec beaucoup de gloire & de puissance pendant 144 ans (5). Les Assyriens rempor-

(2) Lucian. *de Sacrific.* p. 530.

(3) Voyez ce que j'ai dit sur ce sujet *suprà*, L. I. c. 4. p. 23.

(4) Il est certain que Jonas a vécu sous Joas & sous Jéroboam II, rois d'Israël; mais le tems auquel il fut envoyé à Ninive, n'est pas également connu. On peut croire que ce fut vers l'an 800 avant J. C.

(5) Voyez L. I. c. I. p. 5.

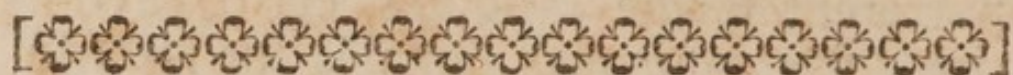
portèrent même , depuis cette révolution, des avantages signalés sur les Médes & sur différens autres peuples (6). Il faut donc les regarder comme une nation qui sçavoit allier le goût pour le luxe & les plaisirs, avec la bravoure & les talens militaires ; j'ajouterai encore avec les sciences , puisque les Assyriens ont été mis dans l'antiquité au nombre des peuples qui passoient pour avoir observé & calculé des premiers le cours des astres (7). A l'égard des Arts , on juge bien que tout ce qui pouvoit en dépendre , a dû être extrêmement cultivé chez un peuple , dont les inclinations étoient telles qu'on vient de le voir. C'est au surplus tout ce que nous pouvons dire sur les Mœurs & le Génie des Assyriens. J'en ai fait sentir les raisons au commencement de cet article.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

(6) Voyez Hérod. l. 1. n. 102. l. 2. n. 141.  
= 4. Reg. c. 15. 1. 19. 29. c. 16. 1. 9. c. 9.  
1. 5. 6.

(7) Cicero *de Divinat.* l. 1. n. 1. = Diog.  
Laert. l. 1. Præm. p. 1 & 2.





## ARTICLE II.

*Des Babylonniens.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

IL N'EN EST PAS des Babylonniens de même que des Assyriens. Les éclaircissemens que d'un côté l'Ecriture sainte, & de l'autre, les Historiens profanes fournissent sur les Mœurs & les Usages de ce peuple, nous mettent en état d'en parler avec assez de connoissance & de précision.

Les Asiatiques ont eu de tous les tems, beaucoup de penchant pour le faste, le luxe, & la mollesse. Les Mœurs des Babylonniens ne se ressentoient que trop de ces vices essentiels. Les livres saints sont remplis des reproches que Dieu, par l'organe de ses Prophètes, ne cessoit de faire à Babylone sur ses dérèglemens. Les écrivains de l'antiquité nous en donnent aussi la même idée; mais je crois qu'il faut distinguer deux époques dans l'histoire de Babylone. Je présume qu'on ne doit pas appliquer aux premiers siècles de cette Monarchie, les excès dont je viens de parler. Ils ne regardent, à ce que je pense, que les derniers tems. La corruption des Mœurs ne s'introduisit, vraisemblablement, chez les Babylonniens, que

que par la puissance excessive de leur Empire. C'est au reste dans cet état, c'est-à-dire, dans les siècles brillans de Babylone, que nous allons considérer les mœurs de ses habitans.

Les Babylonniens, au tems dont je parle présentement, étoient fort adonnés aux plaisirs de la table. On ignore jusqu'à quel point ils en portoient la délicatesse, & en quoi elle pouvoit consister. Tout ce que l'on sçait, c'est qu'à cet égard, la débauche alloit chez ces Peuples aux plus grands excès, étant en général fort adonnés au vin & à la crapule (1). Ce qu'on lit dans le prophète Daniel, sur le festin que Balthasar fit à toute sa Cour, la veille que Babylone fut prise par Cyrus, suffit pour nous donner une idée de la dissolution & de l'empotement qui régnoit dans les repas des Babylonniens (2). Car, suivant que je l'ai déjà remarqué, dans les grandes Monarchies on peut juger des mœurs des peuples par celles de leurs Souverains. La licence de ces sortes de festins devoit être d'autant plus grande que les femmes y étoient admises (3); & que le souper paroît avoir été le repas favori des Babylonniens (4). Je conjecture, au surplus,

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(1) Dan. c. 5. v. 2. = Q. Curt. l. 5. c. 1. p. 271. = Apocalypf. c. 18. v. 14

(2) Chap. 5.

(3) Dan. chap. 5. v. 2. = Q. Curt. l. 5. cap. 1. p. 271.

(4) Dan. c. 5. v. 5. c. 6. v. 18.

plus, que ces Peuples mangeoient couchés sur des lits (5).

IIIe. PARTIE. L'habillement des Babylonniens confis-  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité. toit dans une tunique de lin qu'ils por-  
 toient sur la chair. Elle descendoit, à  
 la mode des Orientaux, jusqu'aux pieds.  
 Ils mettoient par-dessus une robe de lai-  
 ne, & s'envelopoient encore d'un man-  
 teau dont la couleur étoit ordinairement  
 blanche. Les Babylonniens laissoient croî-  
 tre leurs cheveux, & se couvroient la  
 tête d'une espee de tocque ou tur-  
 ban (6). Pour chaussure, ils avoient u-  
 ne simple semelle fort mince & fort lé-  
 gere (7), & au lieu de bas des especes  
 de caleçons ou de chausses (8), telles  
 apparemment qu'en portent encore au-  
 jourd'hui la plupart des nations de l'O-  
 rient. On sçait encore, que, chez les  
 Babylonniens, chacun portoit au doigt son  
 cachet, & ne sortoit point qu'il n'eût à  
 la main un bâton très-bien façonné, au  
 haut duquel il y avoit en relief, ou une  
 grenade, ou une rose, ou un lys, ou un  
 aigle, ou quelque'autre figure; car il n'é-  
 toit point permis de porter de bâton sim-  
 ple & nud: ils devoient tous être garnis  
 de

(5) Voyez Esther, c. i. v. 6.

Il n'est parlé dans ce passage que des Médes & des Perses; mais on sçait que ces peuples avoient emprunté tout leur luxe des Babylonniens. Voyez *infra*, art. 3.

(6) Hérod. l. i. n. 195.

(7) Strabo, l. 16. p. 1082.

(8) Dan. chap. 3. v. 21.

de quelque ornement, de quelque marque apparente & distinctive (9). IIIe.

L'habillement que je viens de décrire PARTIE.  
étoit celui du commun de la nation; Dep. l'é-  
mais les personnes riches, ou élevées en tabl. de la  
dignité, affectoient dans leurs vêtements Royauté  
la plus grande recherche & la dernière chez les  
magnificence. Ils ne se contentoient pas Hébreux,  
d'étoffes d'or & d'argent embellies des jusqu'à  
teintures & des broderies les plus pré- leur retour  
cieuses; ils les enrichissoient encore de de la cap-  
rubis, d'émeraudes, de saphirs, de per- tivité.  
les, & d'autres pierreries que l'Orient  
a toujours fournies en abondance (10).  
C'est, au surplus, dans l'art de broder  
les étoffes, que les Babyloniens paroif-  
sent avoir particulièrement excellé (11).  
Les colliers d'or étoient encore une de  
leurs parures (12). Il est vraisemblable  
aussi qu'ils portoient des pendans d'oreil-  
les de même matière, ou de pierres pré-  
cieuses (13). Tels étoient les habille-  
mens des hommes. A l'égard de ceux  
des femmes, on n'en peut rien dire: au-  
cun Auteur de l'antiquité, que je sçache,  
n'en a parlé.

Au

(9) Hérod. l. 1. n. 195. = Strabo, l. 16. p. 1082.

(10) Voyez Apocalypf. c. 18. v. 12. 16.

(11) Plin. l. 8. sect. 74. p. 476. = Martial. l. 8. épigram. 28. v. 17. l. 14. épigram. 150.

(12) Voyez Sext. Empiric. l. 3. chap. 24. p. 177.

(13) Hérod. l. 1. n. 195. = Strabo, l. 16. p. 1081.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'e-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
usqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Au luxe & à la richesse des vêtements, les Babyloniens joignoient la volupté des senteurs. Ils en faisoient un très-grand usage, se parfumant très-fréquemment tout le corps de liqueurs odoriférantes (14). Ils avoient même raffiné, si l'on peut dire, sur ce genre de recherches voluptueuses. Le parfum de Babylone étoit renommé chez les anciens pour l'excellence de sa composition. C'étoit pendant les repas qu'on en faisoit principalement usage (15).

Je ne sçais si la magnificence & la décoration des maisons, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur, répondoit chez les Babyloniens au luxe & à la recherche des habits. Rien ne peut nous instruire sur cet article. Mais il y a tout lieu de penser que le faste & l'opulence éclatoient dans les palais des Satrapes & des autres personnes distinguées de la Cour de Babylone. En effet, ce qu'on a vû ailleurs sur la grandeur & la dépense des ouvrages d'architecture exécutés à Babylone, dans les siècles qui nous occupent présentement (16), doit faire présumer qu'il régnoit beaucoup de magnificence dans les maisons de cette capitale. Du surplus, on ignore, comme je viens de le dire, en quoi pouvoit consister

(14) Id. Ibid.

(15) Athèn. l. 15. c. 13. p. 692. = Plut. in Aristarerc. p. 1022.

(16) Voyez L. II. chap. 1. p. 59.

sister précisément, à cet égard, le luxe des Babylonniens.

Quant à la décoration intérieure des appartemens, il paroît que ces peuples étoient fort curieux & fort recherchés dans la plupart de leurs meubles, dont le nombre cependant & la variété n'a jamais été bien considérable chez les anciens. Leur plus grand luxe consistoit, sur cet article, dans des tapis de pied, & dans des housses dont on garnissoit les sièges & les lits. Pline, en parlant d'un tapis propre à couvrir les lits sur lesquels les anciens mangeoient à table, dit que ce meuble, qui sortoit des manufactures de Babylone, revenoit à quatre-vingt-un mille sesterces (17). On peut juger par cette somme de la recherche & de la magnificence de ces sortes de meubles. L'Écriture fait mention aussi de différens vases d'ivoire, de marbre, d'airain, &c, dont les appartemens à Babylone étoient décorés (18). Il paroît même que plusieurs de ces vases étoient ornés & enrichis de pierres précieuses (19), c'est-à-dire, qu'ils étoient bien moins pour l'usage que pour le

IIIe.

PARTIE.

Dép. l'é-

tabl. de la

Royauté

chez les

Hébreux

jusqu'à

leur re-

tour de la

captivité.

(17) L. 8. sect. 74. p. 477. = Voyez aussi Mart.  
l. 14. épigram. 150.

Ces 81 mille sesterces reviennent à 14364 liv. 12.

s. 5  $\frac{42}{64}$  d. de notre monnoie.

(18) Apocalyps. c. 18. v. 12.

(19) Apocalyps. Ibid.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

le luxe, la parade & l'ostentation. On peut juger d'après ces faits, que tout ce que l'industrie avoit pû alors inventer pour la richesse des ameublemens, étoit avidement recherché par les Babyloniens.

J'ai eu soin de faire remarquer dans les volumes précédens que, de toute antiquité, les chars avoient été en usage chez les peuples policés. Mais il n'en est pas de même des litières; dont l'invention, je pense, n'est pas aussi ancienne, ni l'usage aussi général que celui des chars & des chariots. Je crois pouvoir attribuer à la mollesse, suite ordinaire du luxe, l'invention des litières. Ces sortes de voitures, en effet, n'ont guères été connues que des peuples voluptueux. Quoiqu'il en soit, au surplus, de leur origine, & de leur antiquité, l'usage de se faire porter dans des litières & dans d'autres especes de voitures, avoit lieu chez les Babyloniens (20). Ces différentes sortes de commodités n'avoient pas dû échapper à un peuple aussi sensuel & aussi amateur des douceurs de la vie, que l'étoient devenus les habitans de Babylone, dans les siècles dont je parle présentement.

On ne peut parler que très-imparfaitement des plaisirs & des amusemens des Babyloniens. L'antiquité ne nous a rien transmis de particulier sur cet article. On peut conjecturer seulement que ces peuples

(20) Hérod. l. I. n. 199, = Apocalypf. c. 18. v. 13.

ples avoient beaucoup de goût pour la musique. L'Ecriture le marque expressement. On y trouve même un assez grand détail des différentes sortes d'instrumens en usage chez les Babylo- niens (21). Mais c'est, au reste, tout ce qu'on peut dire sur cet objet. Car il n'est pas possible aujourd'hui de spécifier quels étoient ces instrumens dont parle l'Ecriture, ni la manière dont on en jouoit.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

On doit aussi mettre la chasse au nombre des divertissemens des Babylo- niens (22). Ces peuples étoient si passionnés pour cet exercice, & si ama- teurs de ce plaisir, que par préférence à tout autre sujet, ils peignoient des chasses dans leurs appartemens (23). Les Babylonien portoit même le goût pour ces sortes de représentations, au point d'en broder sur leurs habits & sur leurs meubles (24). Les plaisirs de la table, la musique & la chasse, sont, au- surplus, tout ce que nous savons des divertissemens qui pouvoient être en usa- ge à Babylone. Je ne doute pas néan- moins qu'on ne doive y joindre la danse, quoi-

(21) Dan. c. 3. v. 5. = Apocalypf. c. 18. v. 22. = Voyez aussi Q. Curt. l. 5. c. 1. p. 264. 265.

(22) Xenoph. Cyrop. l. 1. p. 9. 10. = Nicol. Damascen. in Excerpt. Valef. p. 425.

(23) Diod. l. 2. p. 122. = Ammian. Marcell. l. 24. c. 6. p. 406. 407.

(24) Plaut. in Pseud. act. 1. scen. 2. V. 14. Athèn. l. 12. c. 9. p. 538 D.

quoiqu'il n'en soit fait aucune mention  
 IIIe PAR- expresse dans les écrivains de l'antiquité.  
 TIE. Dep. Quant aux bienséances de convention,  
 l'établ. de & aux usages ordinaires de la vie civile,  
 la Royau- je remarque comme une exception aux  
 té chez les maximes générales des peuples de l'Asie,  
 Hébreux, que chez les Babyloniens, les femmes  
 jusqu'à leur retour n'étoient point resserrées dans l'intérieur  
 de la cap- de leurs appartemens. Il paroît, au con-  
 tivité. traire, qu'elles vivoient familièrement  
 avec les hommes. Non seulement on  
 les admettoit dans les festins publics (25);  
 on leur permettoit encore de voir des é-  
 trangers, & de manger avec eux (26).  
 Les Babyloniens cependant avoient des  
 Eunuques, & même en grand nom-  
 bre (27). Cette conduite offre, je l'a-  
 voue, un contraste assez difficile à ex-  
 pliquer. Mais ce n'est pas le seul exem-  
 ple des contradictions que présentent les  
 mœurs des différens peuples de cet Uni-  
 vers. Jettons maintenant un coup d'œil  
 général sur le caractère & le génie des  
 habitans de Babylone.

Le Saint Esprit leur reproche souvent  
 par la bouche des Prophètes, beaucoup  
 d'orgueil & de dureté, joint à un goût  
 excessif pour la volupté (28). A l'égard  
 du

(25) Dan. c. 5. v. 2. = Q. Curt. l. 5. c. 1. p. 271.

(26) Q. Curt. *loco cit.*

(27) 4. Reg. c. 20 v. 18. = Dan. c. 1. v. 3. Jos. antiq. l. 10. c. 16.

(28) Voyez Isaïe, c. 13. v. 19. c. 14. v. 13, &c. c. 47. v. 6. 7. 8. = Apocalypf. c. 18. v. 3.

du faste & de l'orgueil, ce vice n'a pas été particulier aux Babyloniens. Les Orientaux semblent avoir été affectés, de tous les tems, de beaucoup de hauteur & de vanité. Mais ces sentimens durent encore s'accroître chez les Babyloniens, par la ruine & la destruction totale de l'ancien Empire d'Assyrie. Ils n'ont, sans doute, que trop bien mérité, depuis cette époque, les reproches d'orgueil & de vanité qu'Isaïe & les autres Prophètes leur font sans cesse. Ces Peuples étoient alors enivrés de la splendeur & de la puissance formidable de leur Monarchie.

IIIe  
PARTIE.  
Dep. l'établ.  
de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

A l'égard de la dureté de caractère, il est clair par l'Ecriture, que ce reproche ne doit tomber que sur la manière dont les Babyloniens traitoient les Juifs soumis à leur domination. Ils avoient, à cet égard, abusé cruellement des avantages que Dieu leur avoit accordés sur ce peuple ingrat & infidèle (29). D'ailleurs, je ne crois pas que la dureté fût le fonds & l'essence du génie des Babyloniens. Ils paroissent, au contraire, avoir été d'un caractère assez doux & assez humain, tel que l'est ordinairement celui des nations adonnées aux plaisirs & à la volupté. Je crois même, indépendamment de cette réflexion, trouver une preuve de ce que j'avance, dans un usage dont on ne peut attribuer l'établissement

(29) Voyez *suprà* L. II. c. I. p. 4.

ment qu'à des sentimens de douceur & d'humanité. Chaque année durant cinq jours d'un certain mois, on célébroit à Babylone une fête pendant laquelle les esclaves prenoient la place de leurs maîtres, ayant droit de s'en faire servir & de leur commander. On choisissoit même dans chaque maison un esclave qui, pendant tout le tems que duroit la fête, étoit censé le chef de la famille, & portoit, en conséquence, un habit distingué (30). Cet usage paroît annoncer un fonds de douceur & des principes d'humanité bien éloignés de cette dureté, avec laquelle on sçait que les anciens traitoient ordinairement leurs esclaves (31).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Il n'est pas possible de justifier également les Babyloniens sur ce penchant défordonné qu'on les accuse d'avoir eu pour les plaisirs & la débauche la plus outrée. Babylone sur la fin des siècles dont je parle présentement, regorgeoit de richesses. Elles y produisirent le même effet qu'elles ont produit dans tous les tems chez tous les peuples, la corruption des mœurs & les dérèglemens qu'en-

(30) Beros. *apud* Athén. l. 14. cap. 10. p. 639. C.

(31) Je ne voudrois pas cependant garantir que l'usage, dont je viens de parler, eût lieu dès les siècles dont il s'agit présentement. Il pourroit bien n'être qu'une imitation des Saturnales, & n'avoir été introduit chez les Babyloniens que depuis les conquêtes d'Alexandre. On sçait que Béroze est postérieur à cet événement.

qu'entraînent le luxe & la mollesse. Les Ecrivains sacrés nous peignent Babylone comme une ville plongée dans les débordemens les plus affreux (32), & les Auteurs profanes avouent qu'il n'y eut jamais de ville plus corrompue (33). On s'y faisoit une étude particulière de tout ce qui pouvoit flatter les sens, & allumer les passions les plus honteuses (34). Après ce portrait des mœurs de Babylone, ne soyons point étonnés de voir cette ville si souvent désignée dans le langage allégorique des Auteurs sacrés, sous le nom de la *grande Prostituée*.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

La plupart des écrivains qui ont eu occasion de parler de la licence & des débordemens qui regnoient chez les Babyloniens, n'ont pas manqué d'en attribuer la principale cause à une cérémonie religieuse observée de tems immémorial chez ces peuples, coutume qu'il est nécessaire, par cette raison, d'exposer avec tout le détail & les circonstances que l'histoire a pû nous transmettre sur ce sujet.

Par une loi fondée sur un Oracle, il étoit ordonné à toutes les femmes de se rendre, une fois dans leur vie, au temple de Vénus pour se prostituer à des étrangers (35). Voici le cérémonial qui

(32) Isaïe, c. 13. v. 19. = Apocalyps. c. 18. v. 3.

(33) Q. Curt. l. 5. c. 1. p. 271.

(34) Id. Ibid.

(35) Hérod. l. 1. n. 109. = Strabo, l. 16. p. 1081.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

qui s'observoit dans ces occasions. Chaque femme, en arrivant au temple de la Déesse, alloit s'asseoir la tête couronnée de fleurs. Il y avoit dans cet édifice quantité de galeries & de détours, où se tenoient les étrangers, que le goût pour la débauche ne manquoit jamais d'y attirer en grand nombre. Il leur étoit permis de choisir entre toutes les femmes qui venoient pour satisfaire à la loi, celle qui leur plaisoit davantage. L'étranger étoit obligé, lorsqu'il abordoit l'objet de son choix, de lui donner quelques piéces de monnoie, & de dire en présentant cet argent : *J'implore en votre faveur la déesse Mylitta* (36). Il l'emmenoit ensuite hors du Temple, dans un endroit retiré, & satisfaisoit sa passion. La femme ne pouvoir pas rejeter la somme qui lui étoit offerte, quelque modique qu'elle fût, attendu que c'étoit un point de religion. Il ne lui étoit pas libre, non plus, de refuser l'étranger qui s'étoit présenté le premier. Elle étoit obligée de le suivre, de quelque condition qu'il pût être (37).

Dès que les femmes avoient satisfait à la loi, elles offroient, selon l'usage prescrit, un sacrifice à la Déesse, & alors il leur étoit libre de s'en retourner dans

(36) C'est le nom que les Babyloniens donnoient à Vénus. Hérod. l. 1. n. 199.

(37) Hérod. l. 1. n. 199. = Strabo, l. 16. p. 1081.

dans leurs maisons; car dès qu'une femme avoit une fois mis le pied dans le temple, il ne lui étoit pas permis d'en sortir, sans avoir auparavant accompli l'obligation qui lui étoit imposée par la loi (38).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Cette obligation, au surplus, n'avoit exactement lieu que pour les personnes du commun & de bas état. Les femmes distinguées par leur rang, leur naissance, ou leurs richesses, avoient bien trouvé le moyen d'éluder la loi. Elles se faisoient porter dans leur litière jusqu'à l'entrée du temple; là, après avoir pris la précaution de renvoyer toute leur suite, elles se présentoient un moment devant la statue de la Déesse, & pour la forme seulement (39); car aussitôt elles sortoient du Temple, & s'en retournoient chez elles.

Cette coutume religieuse, cette obligation imposée à toutes les femmes de se prostituer publiquement, une fois dans leur vie, a été regardée, selon que je l'ai déjà dit, par tous les Ecrivains qui ont eu occasion de traiter des mœurs des Babyloniens, comme le principe & la cause toujours subsistante de la dépravation & de l'extrême licence auxquelles ces peuples étoient abandonnés. J'ose dire cependant que cet usage, qui, au premier aspect, paroît si révoltant, devoit

(38) Hérod. Ibid.

(39) Hérod. Ibid.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

voit peut-être son origine, moins à la corruption & au dérèglement, qu'aux idées dont les anciens peuples étoient prévenus, au sujet de la Divinité. Justifions cette proposition.

Les anciens, dont les idées philosophiques n'étoient ni bien justes ni bien sublimes, regardoient les Dieux comme des êtres jaloux, en quelque sorte, du bonheur des hommes (40). Ils étoient particulièrement persuadés, à l'égard de Vénus, que cette Déesse portoit le sexe à l'impureté & au désordre (41). C'est par cette raison qu'on plaçoit ordinairement ses temples hors des villes (42). On voit encore que les filles, & même les veuves qui vouloient passer à de secondes nocces, ne manquoient pas, avant que de se marier, d'offrir des sacrifices à Vénus pour se la rendre propice (43). Car, je le répète, les anciens Peuples étoient intimement persuadés que cette Déesse se plaisoit à jeter le sexe dans la débauche & le dérèglement.

D'après ces faits, qui sont bien constants & bien certains, je pense que la loi

(40) Hérod. l. 1. n. 32. l. 3. n. 40.

(41) Voyez Hom. Iliad. l. 24. v. 30 = Odyss. l. 4. v. 261. 262. = Plut. t. 2. p. 146. D. p. 310. F. = Ovid. Métam. l. 2. v. 238, &c. Fastor. l. 4. v. 157 = Apollodor. l. 1. p. 7. = Hygin. Fab. 58. = Martial. l. 2. épigram. 84. = Paus. l. 9. c. 16. p. 742. = Parthen. Erot. c. 5. = Schol. Hom. ad Iliad. l. 5. v. 412. = Valer. Maxim. l. 8. c. 15. §. 12.

(42) Vitruv. l. 1. c. 7.

(43) Paus. l. 2. c. 34.

loi qui, chez les Babyloniens & chez d'autres peuples (44), ordonnoit aux femmes de se prostituer une fois en leur vie, dans le temple de Vénus, à un étranger, je pense, dis-je, que cette loi loin d'avoir été établie pour favoriser la débauche, avoit au contraire été imaginée pour l'empêcher. Voici les raisons sur lesquelles je crois pouvoir établir ce sentiment.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Les auteurs de la loi dont je parle, convaincus que Vénus étoit une Divinité envieuse & malfaisante, avoient cherché les moyens qu'ils avoient crûs les plus propres pour mettre l'honneur du sexe à l'abri des caprices & de la malignité de cette Déesse: c'est dans la vue, sans doute, de l'appaiser & de la satisfaire, qu'ils avoient imaginé l'espèce de sacrifice dont je viens de parler. On vouloit, pour ainsi dire, racheter la vertu des femmes, & assurer pour toujours leur chasteté, en leur faisant faire un écart dont on se flattoit que Vénus voudroit bien se contenter, & laisser en conséquence ces victimes tranquilles le reste de leur vie.

J'attribuerai encore au même principe, c'est-à-dire, au desir de détourner les influences d'une Divinité maligne, ce que nous lisons de l'usage où l'on étoit dans plu-

(44) Voyez Hérod. l. I. n. 199. = Ælian. Var. Hist. l. 4. c. 1. = Strabo, l. II. p. 805, = Justin. l. 18. c. 5.

— plusieurs pays , de consacrer à la prostitution un certain nombre de femmes & de filles (45). On vouloit, vraisemblablement, par cette espece d'offrande obtenir que tout le surplus des femmes & des filles menât une vie chaste & réglée.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Je crois, au surplus, trouver une preuve bien marquée de ce que j'avance sur le but & les motifs de cette institution, dans la maniere dont Justin en parle. Cet Auteur dit que, de tems immémorial, c'étoit une coutume en Chypre d'envoyer à certains jours, les filles sur le bord de la mer, offrir, en se prostituant, leur virginité à Vénus, comme un tribut qu'elles lui payoient pour le reste de leur vie (46). On peut assurer que la même intention avoit fait imaginer, chez les Babyloniens, la coutume religieuse qu'on vient de lire. J'en tire la preuve des paroles que l'étranger qui abordoit une femme étoit obligé de prononcer : *J'implore en votre faveur la Déesse Vénus*. Cette formule de prieres n'annonce-t-elle pas clairement le but & les motifs de ces sacrifices singuliers. Ce qu'Hérodote ajoute immédiatement après, acheve de confirmer l'idée que je viens d'en

(45) Strabo, l. 6. p. 418. l. 11. p. 805. l. 12. p. 837.

(46) *Pro reliquâ pudicitia libamenta Veneri soluturas*. l. 18. c. 5. — Voyez aussi Augustin, de Civit. Dei, l. 4. c. 10.

d'en donner. Ce grand Historien a soin de remarquer que , dès que les femmes de Babylone avoient satisfait à l'obligation imposée par la loi , quelqu'offre qu'on pût leur faire par la suite , elles étoient inébranlables (47). *IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.* *Ælien* en dit autant des femmes de Lydie , pays où la même loi étoit établie (48). Ajoutons enfin que chez les peuples où l'usage étoit de consacrer à la prostitution dans le temple de Vénus , un certain nombre de filles , il n'y avoit personne qui ne se fît un honneur de les épouser (49).

Ces faits ne suffisent-ils pas pour détruire toutes les inductions qu'on voudroit tirer contre les mœurs des Babylo-niens , de la coutume religieuse dont je viens de parler. Si la corruption s'introduisit chez ces peuples , on doit l'attribuer à un tout autre motif. Je doute même que dans les siècles qui nous occupent présentement , la dépravation des mœurs ait été portée aux derniers excès. Ce ne fut , à ce que je pense , que par la suite. *Hérodote* nous apprend qu'après la prise de Babylone par *Cyrus* , ses habitants étant tombés dans l'indigence & dans la misère , ils ne firent point de difficulté de prostituer leurs filles pour en re-

(47) *L. I. n. 199.*

(48) *Var. Hist. l. 4. c. 1.*

(49) *Strabo, l. 11. p. 805. = Val. Maxim. l. 2. c. 6. §. 15. = August. de Civit. Dei. l. 4. c. 10.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

retirer quelque profit (50). Quinte-Curce en dit autant. Il ajoute même que les maris n'avoient point honte de livrer leurs femmes à des étrangers pour de l'argent (51). Mais ce que dit Quinte-Curce des mœurs des Babyloniens, ne regarde que le siècle d'Alexandre, siècle assez éloigné de ceux qui font l'objet de cette troisième Partie de notre ouvrage. Alors il y avoit déjà long-tems que, selon Hérodote, les Babyloniens déçus de leur ancienne splendeur, étoient devenus un peuple aussi corrompu que méprisable.

J'ai remarqué dans l'article précédent, en parlant des Assyriens, que ces peuples avoient su allier la bravoure & le goût pour les sciences avec le penchant le plus décidé pour le luxe & la volupté. On en peut bien dire autant, & avec encore plus de raison, des Babyloniens. Toute l'antiquité a rendu témoignage à leur valeur & à leurs talens militaires. Xénophon, juge bien capable en pareille matière, dit expressément que l'Orient n'avoit point de meilleurs soldats que les habitans de la Chaldée (52). Quant à leurs exploits, l'Ecriture sainte d'un côté, & l'Histoire profane de l'autre, en parlent trop souvent pour qu'il soit nécessaire d'y insister. En dernier lieu, ce  
fu-

(50) L. I. n. 196.

(51) L. V. c. I. p. 271.

(52) Cyrop. l. 3. p. 150.

furent les Babyloniens qui , conjointement avec les Médes , prirent Ninive & détruisirent l'empire d'Assyrie (53), conquête que je présume avoir été fatale à ces deux peuples , puisque , selon toutes les apparences , c'est à cette époque que le luxe & la corruption des mœurs commencerent à s'introduire chez ces nations. J'examinerai cette question plus particulièrement à l'article des Médes (54).

III.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux , jusqu'à leur retour de la captivité.

A l'égard du goût que les Babyloniens avoient pour les sciences , on sçait que , selon le rapport d'un très-grand nombre d'écrivains de l'antiquité , l'honneur d'en avoir trouvé les premiers principes , & celui d'en avoir les premiers donné les préceptes , étoit dû aux Chaldéens (55). Je ne pense pas , au surplus , devoir insister davantage pour le moment sur ce sujet. Je m'y suis assez étendu ailleurs , en rendant compte des découvertes & des progrès que les anciens peuples avoient faits dans les sciences (56).

Je crois aussi ne devoir dire qu'un mot sur le génie que les Babyloniens avoient pour les arts. Ce qu'on a vû précédemment sur les travaux , sur les embellissemens de Babylone , & sur l'habileté de ses

(53) Voyez *suprà* , Liv. I. chap. premier , pag. 6 & 7.

(54) Voyez *infra* ; art. 3.

(55) Cicero *de Divinat.* liv. I. n. 41. = Diod. l. 2. p. 142. = Strabo , l. I. p. 43.

(56) *Suprà* , L. III. p. 93 & 115.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

ses habitans dans l'art de fondre les métaux (57), joint à ce qu'on vient de lire sur le luxe & la magnificence de leurs habits, ne permet pas de douter qu'il n'y eût, dans tous les genres, d'excellens artistes à Babylone. On peut, je crois, assurer que pour tout ce qui dépend de l'industrie & de la main-d'œuvre, les Babylonniens sur la fin de leur Monarchie ne le cédoient à aucun des peuples alors connus.

Je finis la peinture du caractère des Babylonniens, par le reproche le mieux fondé qu'on puisse faire à cette nation. Ils étoient singulièrement entêtés de l'Astrologie judiciaire; &, en général, fort adonnés aux sciences occultes. Les Chaldéens, qu'on doit regarder comme les sçavans de Babylone, ne s'étoient occupés de l'Astronomie que dans la vûe de pouvoir lire dans le Ciel la destinée des hommes & des Empires. Ils prétendoient y être parvenus, & on ne peut pas, à cet égard, porter la crédulité plus loin que la portoient les Babylonniens (58). Il paroît encore que, non contents de chercher à pénétrer les ténèbres de l'avenir, par l'étude des différens aspects des planètes & des étoiles, les Chaldéens étoient fort adonnés aux sortilèges & aux enchantemens. L'étude de la Magie fai-  
soit,

(57) *Suprà*, L. II. chap. 1. p. 58 & 59.

(58) Voyez Isaïe, chap. 47. v. 13. = Cicero de Divinat. *passim*. = Diod. liv. 2. p. 142, &c.

soit, après celle de l'Astrologie judiciaire, leur principale occupation (59). Ils se vantoient de pouvoir détourner les malheurs dont on étoit menacé, & de procurer toute sorte de bonheur par leurs expiations, leurs sacrifices & leurs cérémonies magiques (60). L'Eternel, par la voix de ses Prophètes, insulte souvent à cette croyance aveugle que les Babylo- niens avoient pour leurs Mages & pour leurs Astrologues (61), croyance dont tous les Auteurs profanes déposent également. Ces reproches si souvent & si généralement répétés, ne permettent pas de douter que les Babyloniens ne fussent une nation excessivement crédule & superstitieuse. C'est, au surplus, un foible, auquel, de tous les tems, les peuples de l'Asie paroissent avoir été particulièrement sujets. Il n'y a point de pays, qui de nos jours encore, offre un pareil amas de superstitions & de pratiques religieuses plus extravagantes & plus ridicules les unes que les autres.

III.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

De tous les différens traits que j'ai rassemblés sous cet article, il résulte que les Babyloniens, dans les siècles brillans de leur Monarchie, étoient un peuple fort

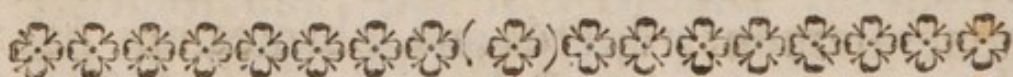
(59) Isaïe, c. 47.  $\psi$ . 9. 12. = Ezech. c. 21.  $\psi$ . 21. = Dan. c. 1.  $\psi$ . 20. c. 2.  $\psi$ . 2. c. 5.  $\psi$ . 7.

(60) Diod. l. 2. p. 142. = Voyez Stanley, Hist. Philos. part. 12. sect. 1. 12 & 11. 23.

(61) Voyez Isaïe, c. 47.  $\psi$ . 11. 15.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

fort policé, très-brave & très-spirituel, ayant beaucoup de goût & de talens pour les arts & pour les sciences; mais d'ailleurs, très-fastueux, très-adonné au luxe & aux plaisirs, très-superstitieux enfin, & très-crédule, vices que j'ai déjà dit ne point former le caractère & le génie particulier des Babylonniens, mais en général celui de toutes les nations de l'Orient. Elles sont encore aujourd'hui les mêmes à cet égard qu'elles ont été dans tous les tems.



## ARTICLE III.

### *Des Médes.*

**I**L nous reste assez de connoissances particulieres & directes sur les mœurs des Médes. Nous sommes même en état d'en juger encore mieux d'après celles des anciens Perses, sur lesquelles les écrivains de l'antiquité sont entrés dans de très-grands détails. Il est certain, en effet, que les Perses avoient emprunté des Médes ce luxe & cette mollesse qui les ont si fort décriés dans les derniers tems de leur empire (1). Ainsi les faits que

(1) Hérod. l. i. n. 135. = Xenophon. Cyrop. *passim*, = Strabo, l. ii. p. 797. & 798.

que l'antiquité nous a conservés sur la manière dont les Perses vivoient dans les siècles brillans de leur Monarchie, peuvent également servir à nous donner une idée fort juste des mœurs & des usages des Médes.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Les Médes étoient originairement un peuple fort simple & fort grossier. La première fois que l'histoire en parle, c'est pour nous apprendre qu'ils furent assujettis par les Assyriens sous le règne de Ninus (2). On les voit supporter patiemment cet asservissement pendant plusieurs siècles, & secouer ensuite le joug, sans qu'on sçache trop ni comment, ni dans quel tems ces peuples parvinrent à s'affranchir de la domination des Assyriens (3).

Quoiqu'il en soit de l'époque & des circonstances de cette fameuse révolution, les Médes, après quelques années de troubles & d'anarchie, élurent un Roi (4). Ce Prince nommé Déjocès, s'attacha à civiliser ses nouveaux sujets. Il bâtit Ecbatane dont il fit la capitale de son royaume, & chercha même à l'embellir avec assez de magnificence (5). On peut juger qu'en général Déjocès avoit beaucoup de goût pour le faste & la représentation. Toute sa conduite l'an-  
non-

(2) Diod. l. 2. p. 114.

(3) Voyez *suprà*, L. I. c. 1. p. 56

(4) Ibid. c. 3. p. 9.

(5) Hérod. l. 1. n. 98.

nonce (6). Il inspira vraisemblablement les mêmes sentimens à ses sujets. C'est, au reste, tout ce qu'on peut dire sur les mœurs des Médes pendant le règne de Déjocès. L'histoire ne nous en a transmis aucune particularité.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Depuis cette époque, c'est-à-dire, depuis l'an 710 avant Jesus-Christ, l'histoire des Médes commence à s'éclaircir & à nous être mieux connue. On voit une suite de Rois se succéder pendant 200 ans, jusqu'au moment où Cyrus réunit en sa personne la couronne de Médie à celle de Perse. C'est sous le règne d'Astiage, grand-pere de ce Prince, & sous celui de Cyaxare, le dernier des Rois Médes, que nous allons considérer les mœurs de cette nation.

De tous les peuples dont il est parlé dans les écrivains de l'antiquité, les Médes sont ceux qui paroissent avoir été les plus décriés pour leur luxe, leur faste & leur mollesse (7). C'étoit dans la somptuosité & la magnificence des habits qu'éclatoit particulièrement le luxe de ces peuples. Ils portoient de longues robes traînantes, qui avoient de grandes manches pendantes. Cette sorte d'habillement avoit très-bonne grace ; & comme il étoit flottant, & qu'en général il avoit beaucoup d'ampleur, il étoit très propre à

(6) Voyez Id. Ibid.

(7) Voyez Athen. l. 12. p. 512, = Tertullian. de Cultu Fœmin. l. 1. p. 152.

à cacher les défauts de la taille (8). Ces robes, au surplus, étoient tissues de différentes couleurs, toutes plus brillantes les unes que les autres, & richement brodées d'or & d'argent (9). A l'égard de la coëffure, les Médes laissoient croître leurs cheveux & couvroient leur tête d'une thiare, ou espèce de bonnet pointu, très-magnifique (10). Ils étoient, en outre, chargés de brasselets, de chaînes d'or & de colliers ornés de pierres précieuses (11). Les Médes enfin portoient la recherche dans leur ajustement au point de se peindre les yeux & les sourcils, de se farder le visage, & de mêler parmi leurs cheveux des cheveux artificiels (12). Tel étoit l'habillement des hommes. Quant à celui des femmes, on n'en peut rien dire absolument. Les écrivains de l'antiquité ne nous fournissent sur cet article aucune lumière. Ils nous apprennent seulement que le sexe, dans la

IIIe.  
PARTIE  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

Mé-

(8) Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 122. = Diod. l. 2. p. 119. = Justin. l. 1. c. 2. l. 41. c. 2. = Strabo, l. 11. p. 797.

(8) Hérod. liv. 1. n. 111. = Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 126.

(9) Xenoph. l. 8. p. 127. = Plut. de Fort. Alex. p. 329. 330.

(10) Id. Ibid.

(11) Xenophon. Cyrop. l. 1. p. 5.

Cette espèce de fard consistoit dans une couleur noire dont les anciens se teignoient les sourcils & les paupières, pour faire paroître les yeux plus vifs & plus grands.

— Médie, étoit recommandable par sa beauté (13).

III<sup>e</sup>  
PARTIE.  
Dep. l'é.  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Le luxe de la table égaloit, chez les Médes, celui des habillemens. Dans un repas qu'Astiage donna à Cyrus, tout fut prodigué: soit pour la qualité, soit pour la variété des viandes & la diversité des mets (14). On voit aussi que, chez ces peuples, on prenoit la précaution de faire l'essai de la boisson qu'on servoit au Roi. L'échançon, avant que de présenter la coupe au Prince, en versoit quelques gouttes dans le creux de sa main gauche, & en goûtoit (15).

Il seroit curieux de sçavoir en quoi pouvoit consister précisément la délicatesse & la magnificence des Médes, à l'égard du luxe de la table. Mais, je l'ai déjà dit, les anciens écrivains ne sont entrés sur cet article dans aucun détail. Je crois, au surplus, qu'on ne doit se former qu'une assez médiocre idée du talent de ces peuples pour la délicatesse & l'élégance de la bonne chère. J'en juge ainsi par la manière dont on mange encore aujourd'hui dans tout l'Orient. On sçait que l'art d'apprêter & de diversifier les mets, y est fort borné, & je crois qu'à cet égard il en a été à peu près de même.

(13) Xenoph. Cyrop. l. 5. p. 50. = Anabas. l. 3. p. 130.

(14) Xenoph. Cyrop. l. 1. p. 5.

(15) Xenoph. Cyrop. l. 1. p. 6.

même dans tous les tems. Car, selon que j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de l'observer, les usages ont peu varié chez les Orientaux.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Quoiqu'il en soit, au reste, les débauches de la table étoient excessives chez les Médes. On s'y enivroit très-fréquemment. Les Monarques n'étoient pas plus réservés sur cet article que les derniers de leurs sujets (16). L'histoire nous a conservé un exemple trop marqué de leur intempérance, pour le passer sous silence. Dans la guerre que Cyaxare, le dernier des rois Médes faisoit aux Babyloniens, Cyrus qui avoit joint ses armes à celles de ce Prince, trouvant une occasion favorable de battre l'ennemi, partit la nuit, à la tête de toute la cavalerie. Cyaxare, au contraire, passa cette même nuit dans la débauche, & la porta au point de s'enivrer avec tous ses principaux officiers (17).

La musique assaisonna, chez les Médes, les plaisirs de la table. Ils y chantoient & y jouoient volontiers des instrumens. Les Monarques prenoient part eux-mêmes à ce divertissement, & généralement à tout ce qui pouvoit animer la joie des festins (18). On peut mettre encore au nombre des plaisirs des Mé-

(16) Ib. Ibid. p. 6.

(17) Ibid. l. 4. p. 62.

(18) Xenophon, Cyrop. l. 1. pag. 6. l. 4. pag.

— Médes, celui de la danse. Ils s'y livroient avec beaucoup d'ardeur & d'emportement (19).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

La chasse étoit aussi un des exercices dont les Souverains de Médie s'occupoient le plus agréablement. Afin même de pouvoir prendre ce plaisir avec plus de facilité, ils avoient fait construire de grands parcs dans lesquels ils tenoient renfermés des lions, des sangliers, des léopards & des cerfs (20).

Il est impossible de rien dire de certain sur la maniere dont les maisons des Médes pouvoient être bâties. On peut seulement conjecturer que ces peuples faisoient consister une partie de la décoration de leurs édifices dans la diversité des couleurs dont ils les peignoient à l'extérieur. Je crois pouvoir proposer cette conjecture d'après ce qu'Hérodote rapporte des murailles d'Ecbatane. Cette ville étoit enfermée par sept enceintes de murailles disposées de maniere qu'au dehors la premiere n'empêchoit pas qu'on ne vît l'entablement de la seconde, celle-ci n'ôtoit point la vûe de celui de la troisième, & ainsi des autres. Les creneaux de la premiere muraille étoient peints de blanc, ceux de la seconde, de noir; ceux de la troisième, de pourpre; de la quatrième, de bleu;

(19) Ibid. l. 1. p. 6.

(20) Ibid. l. 1. p. 7, 8 & 9.

bleu ; de la cinquième ; d'orangé ; & à l'égard des deux dernières enceintes, les creneaux de l'une étoient argentés, & ceux de l'autre dorés (21). J'imagine d'après ces faits, que les Médes étoient, vraisemblablement, dans l'usage de peindre à l'extérieur leurs maisons de différentes couleurs, usage que nous scavons avoir lieu encore aujourd'hui dans plusieurs pays.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Quant à la décoration intérieure des appartemens chez ces peuples, on n'en peut parler non plus que d'une manière très-imparfaite. Je crois seulement pouvoir assurer que l'usage des tapisseries avoit lieu chez les Médes. Cette sorte de meubles, en effet, étoit connue des Perses (22), & on scait que les Perses avoient emprunté des Médes tout ce qui pouvoit contribuer au luxe & à la magnificence (23). On peut dire même que les tapisseries ne devoient pas être un objet uniquement de luxe chez les Médes. La Médie est un pays en général assez froid, & dès-lors l'usage de tapisser les appartemens, étoit un usage très utile & très-nécessaire.

C'étoit particulièrement à la cour d'Ec-  
ba-

(21) L. 1. n. 98.

(22) Plut. in Themist. p. 126. 127. = In Ar-  
tax. p. 1026. = Tertullian. de Cultu Fœmin. l.  
1. p. 152.

(23) Strabo, l. 11. p. 797. = Xenophon. Cy-  
rop. l. 8. p. 142.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

batane qu'éclatoit cette pompe & cette magnificence dont les anciens écrivains nous donnent une si haute idée. Si même on s'en rapporte à leur témoignage, c'est des Médes que la plupart des nations de l'Orient avoient emprunté l'étiquette qui s'observoit à la cour des Souverains de cette partie du monde (24). On peut juger de la pompe extérieure qui environnoit la personne des Rois de Médie, par cette superbe cavalcade, dont Cyrus jugea à propos de donner le spectacle à ses sujets nouvellement conquis. L'appareil de cette fête fut entièrement ordonné selon les usages des Médes (25). Enfin, on se formera encore une plus haute idée de la grandeur & de la somptuosité qui régnoient à la cour des Souverains de Médie, si l'on se rappelle la manière dont les écrivains de l'antiquité parlent de la magnificence qui éclatoit à la cour des Rois de Perse: car je l'ai déjà dit, l'étiquette observée à la cour des Rois de Perse, n'étoit qu'une imitation exacte & fidelle de celle des Rois de Médie.

C'est encore des Médes que les Perses avoient reçu cette vénération profonde dont ils étoient pénétrés pour la personne de leurs Rois (26). Le respect  
que

(24) Strabo, l. II. p. 797 & 798.

(25) Xenoph. Cyrop. l. 8. p. 126, &c.

(26) Strabo, l. II. p. 797.

que les Médes portoient à leur Souverain, étoit tel qu'on n'auroit osé ni cracher, ni même rire en sa présence (27). Ses ordres étoient toujours promptement & ponctuellement exécutés.

II<sup>e</sup>.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

L'histoire des Médes ne nous est pas assez connue pour être en état de parler avec quelque exactitude sur les usages qu'ils observoient dans le cours ordinaire de la vie civile. Je remarquerai seulement dans les mœurs de ces peuples, une singularité très-digne d'être observée. Dans certains cantons de la Médie, non-seulement la polygamie étoit permise, elle étoit même autorisée par une loi expresse qui ordonnoit à chaque habitant d'épouser & d'entretenir au moins sept femmes. Dans d'autres cantons c'étoit précisément le contraire. Il étoit permis à une femme d'avoir plusieurs maris, & on regardoit avec mépris, celles qui en avoient moins de cinq (28).

A l'égard du caractère particulier des Médes, on peut assurer qu'en général ils étoient très-braves & très-belliqueux. J'ai déjà dit qu'ils passaient pour les premiers peuples de l'Asie qui eussent introduit la discipline dans les ar-

(27) Hérod. l. i. n. 99.

(28) Strabo, l. ii. p. 798.

Aujourd'hui encore, dans plusieurs cantons de l'Inde, il est permis aux femmes d'avoir plusieurs maris. Voyage de Franc. Pyrard. p. 274. — Lettr. édif. t. 10. p. 22.

armées (29). On ſçait auffi que les Médes avoient enſigné aux Perſes l'art de la guerre , & particulièrement à manier l'arc & le javelot avec dextérité (30).  
 Je ne penſe pas que les Médes ſe ſoient jamais rendus fort recommandables du côté des ſciences. Ce qui m'autoriſe dans cette façon de penſer, c'eſt qu'ils ne ſont cités nulle part au nombre des peuples chez leſquels on ait vû autrefois fleurir les ſciences.

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 juſqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

Quant aux Arts & Métiers , il eſt à préſumer que tout ce qui pouvoit y avoir rapport, devoit être recherché avec ſoin chez les Médes. On n'en peut pas même douter , après ce qu'on a vû ſur le goût dominant qu'ils avoient pour le faſte & la magnificence, le luxe & la molleſſe.

Je croirois, au reſte, que le faſte & la molleſſe, ces vices tant de fois reprochés aux Médes par tous les écrivains de l'antiquité, n'ont commencé à ſ'introduire chez cette nation, & à corrompre ſes mœurs, que depuis la deſtruction de l'empire d'Aſſyrie. Juſqu'à ce moment, les Médes ne formoient point une Monarchie aſſez puiffante & aſſez opulente pour ſ'abandonner au luxe & aux délices. D'ailleurs, avant cet événement, ils ſe voyoient entourés de tous côtés d'ennemis puiffans & belliqueux (les Aſſyriens &

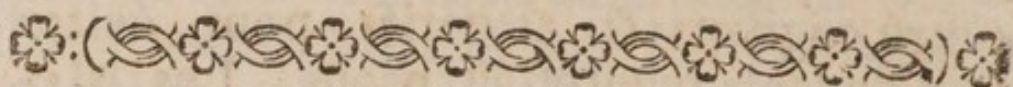
(29) *Suprà*, L. V. c. 1. p. 160.

(30) Strabo, l. 11. p. 797.

& les Babyloniens), qui les forçoient d'être vigilans & attentifs pour éviter d'en devenir bientôt la proie. Les Médes dans cette position avoient trop de mesures à garder, & trop de précautions à prendre pour se livrer avec excès au luxe & à la sensualité. Mais les monarques de Médie, en renversant le trône de Ninive, se délivrèrent d'un voisinage dangereux, nécessaire cependant pour rendre leurs sujets actifs & vigilans. Enfin, les richesses dont ces Princes & leurs troupes se gorgèrent au sac de Ninive, & par-dessus tout la communication journalière & habituelle avec un peuple mol & voluptueux, tels qu'étoient alors les Assyriens, corrompirent leurs mœurs, & les firent bientôt dégénérer de celles de leurs ancêtres. Ce qui acheva de porter le dernier coup aux Médes, fut leur réunion & leur incorporation avec les Perses sous Cyrus. Depuis cette époque, il n'est plus question des Médes dans l'histoire.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.





## CHAPITRE II.

### *Des Egyptiens.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

J'AI présenté dans les volumes précédens & même dans celui-ci, sous différens articles, tout ce qui pouvoit concerner les loix, les arts, les sciences, les mœurs & les usages des Egyptiens. Mais je ne me suis point attaché jusqu'à présent à résumer tous ces différens objets, & à les réunir sous un seul & même point de vûe, pour tracer en conséquence un tableau général & rapproché du caractère des Egyptiens, & faire connoître le génie particulier de cette nation. Je crois que c'est ici le lieu de présenter d'un seul coup d'œil & sous le même aspect les différens traits que l'antiquité peut nous fournir sur cet objet. Je vais donc expliquer en peu de mots l'idée que j'ai cru pouvoir me former des Egyptiens, & tracer d'après les faits, le caractère de ce peuple si vanté dans tous les tems.

Les Egyptiens se sont rendus célèbres dans l'antiquité par leurs loix, leurs arts & leurs sciences. Cette nation, en effet, s'étant policée fort promptement, elle a fait en conséquence, de bonne  
heu-

heure, quelques découvertes, & même quelques progrès assez rapides dans plusieurs parties des Arts & des Sciences. C'est un mérite qu'on ne doit point contester aux Egyptiens: mais, d'ailleurs, je ne vois rien qui puisse servir à les caractériser d'une façon bien avantageuse: je crois même être en droit de leur refuser la plus grande partie des éloges qu'on leur a toujours prodigué si libéralement.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Les Egyptiens avoient inventé quelques arts & quelques sciences; mais ils n'ont jamais eu l'esprit de perfectionner aucunes de leurs découvertes. J'ai fait voir leur peu de goût, & j'ose dire, de talent en architecture, en sculpture & en peinture (1). La manière dont ils pratiquoient la Médecine étoit absurde & ridicule (2). Les connoissances qu'ils avoient de l'Astronomie & de la Géométrie, n'étoient que fort imparfaites. Il s'en faut de beaucoup que leurs découvertes aient seulement approché de celles que par la fuite les Grecs ont faites dans ces deux sciences. Les Egyptiens enfin n'ont eu aucun génie, aucune ardeur, aucun talent pour le Commerce, la Marine & l'Art militaire.

A l'égard des loix civiles & des constitutions politiques, les Egyptiens en avoient,

(1) *Suprà*, L. II. c. 2.

(2) Voyez la seconde Part. L. III. c. 2. art. 1.

voient, à la vérité, quelques-unes de fort bonnes, mais d'ailleurs, il régnoit dans leur Gouvernement une multitude d'abus & de défauts essentiels autorisés par les loix & les principes fondamentaux de leur Gouvernement (3).

III. PARTIE. Quant aux mœurs & aux usages de ce peuple, on a vû à quel point l'indécence & la débauche étoient portées dans ses fêtes publiques & dans ses cérémonies religieuses (4). La manière dont une nation croit honorer la Divinité, porte l'empreinte de son caractère. La morale des Egyptiens n'étoit pas non plus fort épurée; on peut même assurer qu'elle péchoit essentiellement contre les premières règles de la droiture & de la probité. On voit que les Egyptiens étoient souverainement décriés pour leur cupidité, leur mauvaise foi, leurs ruses & leurs friponneries (5).

Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Il me paroît résulter de tous ces faits, que les Egyptiens étoient en général un peuple assez industrieux, mais, au reste, sans goût, sans génie, sans discernement. Peuple qui n'avoit que des idées de grandeur mal-entendues, & dont les progrès

(3) *Suprà*, L. I. c. 4. p. 16, &c.

(4) Voyez la première Part. L. VI. c. 2. p. 346, &c.

(5) Voyez Plat. *de Rep.* l. 4. p. 642. *De Leg.* l. 5. p. 852. = Stephan. *Byfant.* voce Αἴγυπτος, p. 38. = Suid. voce Αἴγυπτιάζειν, t. I. p. 643.

grès dans toutes les différentes parties des connoissances humaines, n'ont jamais été que très-médiocres. Du surplus, fourbe, fripon, mol, fainéant, lâche, rampant, & qui, pour quelques exploits dont il a pû se glorifier dans les tems reculés, a toujours été depuis assujetti par quiconque a voulu entreprendre de le soumettre. Peuple encore assez vain & assez sot pour mépriser les autres nations sans les connoître (6). Superstitieux à l'excès (7), singulièrement adonné à l'Astrologie judiciaire (8), entêté enfin jusqu'à l'extravagance d'une théologie absurde & monstrueuse (9). Cet exposé ne nous autorise-t-il pas suffisamment à dire que toute cette science, cette sagesse & cette philosophie si vantée des prêtres Egyptiens, n'étoit qu'imposture & charlatanerie capables d'en imposer seulement à des peuples aussi peu éclairés, ou autant prévenus que l'étoient autrefois les Grecs en faveur des Egyptiens (10).

II Ie.  
PARTIE  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Remarquons néanmoins qu'à s'en tenir même au témoignage des anciens, les éloges

(6) Voyez Hérod. l. 2. n. 41.

(7) Voyez la première Part. Liv. VI. c. 2. p. 343.

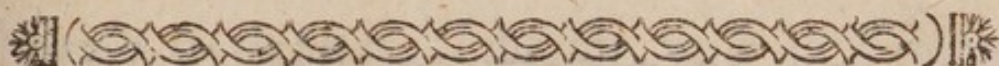
(8) Voyez Hérod. l. 2. n. 82 = Diod. l. 1. p. 91 & 92 = Cicero *de Divinat.* l. 1. n. 1. = Plut. *Conviv. sept. Sap.* p. 149. A.

(9) Voyez la première Part. L. VI. chap. 2. p. 343.

(10) Voyez *Acta Philosoph.* t. 1. p. 229, &c. 634, &c. = Coringius *de Hermet. Med.* l. 1. c. 12. Scherlone *amœnitat. Litter.* c. 7. p. 190.

loges dont il leur a plu de combler l'E-  
 gypte, ne tombent que sur ses loix, sa  
 police, ses arts & ses connoissances ma-  
 thématiques, mais nullement sur les pro-  
 ductions qui sont particulièrement du res-  
 sort de l'esprit & du goût. La Grèce ni  
 Rome n'ont jamais loué l'éloquence, la  
 poésie, la musique, l'architecture, la  
 sculpture, la peinture des Egyptiens.  
 J'en dirai autant de ce qui concerne un  
 objet bien plus essentiel, la Médecine.  
 On voit aussi que jamais les Grecs ni les  
 Romains n'ont vanté les connoissances de  
 ce peuple dans la Navigation, le Com-  
 merce & l'Art militaire. Je ne vois donc  
 que les idées philosophiques & morales  
 des Egyptiens, pour lesquelles l'antiqui-  
 té semble avoir eu quelque estime; mais,  
 du surplus, je me crois bien fondé à sou-  
 tenir que les Egyptiens n'ont eu que des  
 notions confuses & des idées très-impar-  
 faites sur tous les autres objets des con-  
 noissances humaines. Je serois fort ten-  
 té de comparer cette nation aux Chi-  
 nois. Je crois appercevoir entre l'un &  
 l'autre peuple beaucoup de ressemblance  
 & de conformité (11)

(11) Sur ce qu'on doit penser des arts, des  
 sciences, des loix, de la police & de la morale  
 des Chinois, voyez le voyage d'Anson, l. 3.  
 c. 10.



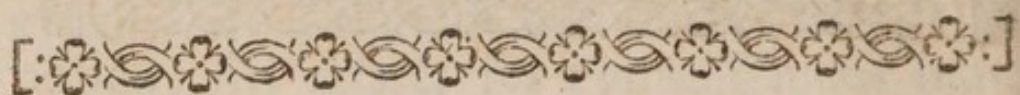
## CHAPITRE III.

*Des Peuples de la Grèce.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

DANS ce nombre infini de différens peuples qui habitoient autrefois la Grèce, je n'en vois que deux, les Lacédémoniens & les Athéniens, dont les mœurs & les usages méritent une attention particulière, les autres n'offrent point des faits assez marqués, ni des variétés assez importantes pour qu'on doive s'y arrêter. A quelque différence près, on peut juger des inclinations & des usages de tous les Grecs, par les mœurs & par la façon de vivre des Lacédémoniens & des Athéniens. Dans le tableau que je vais en présenter, j'en userai de la même manière que j'ai déjà fait dans d'autres articles, c'est-à-dire, que j'en parlerai très-sommairement. De plus longs détails feroient inutiles, & ne feroient que multiplier les redites. Cette matière a déjà été suffisamment traitée dans quantité d'ouvrages qui sont entre les mains de tout le monde.





## ARTICLE I.

*Des Lacédémoniens.*

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.
**L**EST très-peu de nations chez les-  
 quelles le législateur se soit appliqué à  
 régler les mœurs & les pratiques ordinai-  
 res de la vie civile, par des loix positi-  
 ves. Les Lacédémoniens doivent être  
 mis dans le petit nombre de Peuples qui  
 aient eu un code pour leurs mœurs &  
 leurs usages. Les ordonnances de Ly-  
 curgue embrassoient également la police  
 générale de Sparte, & les actions de la  
 vie privée de ses habitans. On est assez  
 instruit de l'austérité & de la rigidité de  
 la discipline à laquelle les Spartiates é-  
 toient astreints, pour qu'il ne soit pas né-  
 cessaire, je crois, d'y insister. Il suffit  
 de dire que les actions les plus indiffé-  
 rentes n'étoient pas libres à Sparte. Per-  
 sonne n'étoit le maître d'y vivre à sa  
 fantaisie, tout, jusqu'aux moindres dé-  
 marches, étoit assujetti à une règle com-  
 mune & uniforme (1).

Il n'étoit pas permis, par exemple, à  
 un Spartiate de se marier quand il le ju-  
 geoit

(1) Voyez Xenoph. de Repub. Laced. p. 395,  
 Plut. in Lycurg. p. 54.

geoit à propos, d'aller voir sa femme quand il le vouloit, ni d'y rester autant qu'il l'auroit souhaité (2). Il ne lui étoit pas libre non plus d'appréter pour sa nourriture ce qu'il vouloit, ni de manger en son particulier. Chaque habitant étoit assujetti à prendre sa réfection dans les salles publiques, & à se contenter de ce qu'on y servoit. Les tables étoient chacune d'environ quinze personnes. On y mangeoit par portions séparées & assis très-durement (3).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Les Rois de Sparte étoient eux-mêmes assujettis à ce genre de vie. Agis venant de remporter une grande victoire sur les Athéniens, crut pouvoir souper chez lui avec sa femme. Il envoya en conséquence demander sa portion. Les Polémarques la lui refuserent, & il fut obligé de venir manger à la table publique (4).

La sensualité ni même la gourmandise ne trouvoient pas de quoi s'y satisfaire. Les mets qu'on y servoit n'étoient ni choisis, ni délicatement apprêtés. Ils consistoient dans du pain, du vin, du fromage, des figes séches, & dans quelques morceaux de viande grossièrement accommodés (5). On n'en présentoit même aux conviés que la quantité

feu-

(2) Xenoph. p. 393. = Plut. in Lycurg. p. 48.

(3) Athén. l. 4. p. 141. = Serv. ad Æneid. l. 7. v. 176.

(4) Ælian. Var. Hist. l. 3. c. 34. = Plut. in Lycurg. p. 45. 46.

(5) Plut. Ibid. p. 46.

seulement nécessaire pour le besoin & le soutien de la vie (6). Il n'étoit pas permis de paroître à Lacédémone trop gras & trop bien nourri. Un Spartiate auquel on trouvoit trop d'embonpoint, en étoit puni & châtié sévèrement (7). Après qu'on avoit mangé & bû très sobrement, on s'en retournoit chez soi sans lumière, car il étoit expressément défendu de se faire éclairer (8).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

On retrouvoit dans les habits des Spartiates cette même gêne & cette même grossièreté qui régnoit sur leurs tables. Ils portoient en hyver & en été la même sorte de vêtement, qui étoit court & fort simplement travaillé (9). Ils ne se rasoient point & affectoient au contraire d'avoir une barbe très-longue & très-fournie (10). Leur plus grande parure consistoit dans la beauté de leurs cheveux. Les Spartiates les portoient fort longs,

Le plus exquis de tous ces mets étoit une espèce de brouet connu dans l'antiquité sous le nom de *Sauce noire*. Nous ne pouvons point décider aujourd'hui quelle étoit proprement cette espèce de ragoût. Mais à en juger par ce qu'en disent les auteurs anciens, la sauce noire des Spartiates devoit être un mets des plus médiocres. Voy. Cicer. Tuscul. l. 5. n. 34. Plut. in Lycurg. p. 146.

(6) Plut. p. 45. 46.

(7) Ælian. Var. Hist. l. 14. c. 7.

(8) Plut. p. 46.

(9) Thucyd. l. 1. p. 7. = Plut. t. 2. p. 237. Xenoph. p. 394 & 397.

(10) Plut. t. 2. p. 232. E. Voyez Meurs. Miscell. Lac. l. 1. c. 16.

longs, & en avoient très-grand soin (11).  
 La manière de les arranger étoit de les  
 partager également des deux côtés de la  
 tête (12). Les Spartiates étoient d'ail-  
 leurs fort sales & fort mal-propres sur  
 leurs personnes, ne pouvant se baigner  
 & se parfumer qu'à certains jours mar-  
 qués. Il ne falloit cependant pas que  
 leurs habits parussent déchirés & en mau-  
 vais état, car on ne manquoit pas de pu-  
 nir ceux qui sembloient n'en avoir pas  
 assez de soin (13).

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

Les Spartiates n'étoient ni plus libres,  
 ni plus recherchés dans leurs maisons &  
 dans leurs meubles, que sur leurs tables  
 & sur leurs habits. On en peut juger par  
 une ordonnance que Lycurgue avoit faite  
 sur cet article. Elle portoit que les plan-  
 chers des maisons seroient faits avec la  
 coignée, & les portes avec la scie, sans  
 l'aide d'aucun autre outil (14). De pa-  
 reilles maisons ne devoient pas, selon  
 l'intention du Législateur, exposer les  
 habitans de Sparte au luxe & à la dépen-  
 se. En effet, selon que Plutarque l'ob-  
 serve judicieusement, il n'y a pas d'hom-  
 me assez fou pour porter dans des mai-  
 sons aussi grossièrement construites que  
 celles

(11) Hérod. l. 7. n. 208. = Strabo, l. 6. p. 426. = Plut. in Lycurg. p. 53. = Paus. l. 7. c. 14.

(12) Plut. in Lycurg. p. 53.

(13) Plut. t. 2. p. 50. 227. 239. = Xenoph. p. 398. = Ælian. Var. Hist. l. 14. c. 7.

(14) Plut. in Lycurg. p. 47.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

celles dont je parle, des lits superbes, des couvertures & des tapis de pourpre, des vases d'or & d'argent, ni en un mot, aucune espèce de magnificence (15).

Les plaisirs & les amusemens des Spartiates répondoient à tout ce qu'on vient de lire précédemment. Leurs divertissemens étoient des plus sérieux & des moins variés. Les Spartiates ne connoissoient d'autres amusemens que la chasse & les différens exercices du corps, & sous ce nom, je comprends la danse qui n'étoit, à proprement parler, chez ce peuple, qu'une espèce d'exercice militaire (16). Les Spartiates avoient aussi une sorte de musique, mais fort simple pour ne pas dire fort grossière (17). D'ailleurs, tout ce qu'on peut appeller proprement plaisirs & amusemens étoit banni de Sparte (18). On n'y avoit pas même voulu souffrir les représentations théâtrales (19), qui faisoient les délices de toutes les autres villes de la Grèce.

Les occupations privées & particulières des Spartiates étoient, si l'on peut dire, encore plus bornées & plus restreintes que n'étoient leurs plaisirs & leurs amusemens. Les citoyens de Spar-  
te

(15) Ibid.

(16) Plut. p. 54. = Xenoph. p. 395.

(17) Plut. p. 54. = Arist. de Rep. l. 8. chap. 5.  
Quintil. Instit. lib. 1. chap. 10. = Eliau. l. 12, c. 50.

(18) Plato de Leg. l. 1. p. 775. F.

(19) Plut. Instit. Lac. p. 239.

te ne pouvoient connoître ni l'œcono-  
mie domestique, ni les affaires, ni les  
procès, puisque tous leurs biens étoient  
en commun, & que d'ailleurs ils ne se  
mêloient point du Commerce, tout es-  
pèce de trafic leur étant exactement in-  
terdite (20). Il y a plus, ils ne pou-  
voient exercer aucun art mécanique,  
pas même cultiver leurs terres. Ce soin  
étoit entièrement remis aux esclaves (21).  
A l'égard des Belles-Lettres & des Scien-  
ces, on sçait qu'elles ne furent jamais en  
honneur chez les Spartiates. Ces peu-  
ples n'en apprenoient que ce qu'il étoit  
absolument nécessaire d'en sçavoir pour  
les besoins de la vie civile (22). On  
peut donc assurer que les Spartiates é-  
toient, selon l'intention de Lycurgue,  
extrêmement désœuvrés la plus grande  
partie de leur vie. Aussi voyons-nous  
qu'ils passaient leur tems à discourir & à  
converser dans des salles communes, où  
ils s'assembloient tous les jours pour ce  
sujet (23), & encore l'objet de leurs con-  
versations étoit-il borné & réglé par les  
loix. On n'y pouvoit traiter que certai-  
nes matières (24). Tel étoit le genre de  
vie des Lacédémoniens qui a donné lieu

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(20) Voyez *suprà* L. IV. chap. 3. p. 153.

(21) Plut. in Lycurg. pag. 54. = Ælian. Var. Hist. l. 13. chap. 19.

(22) Plut. in Lycurg. p. 50.

(23) Ibid. p. 54. & 55.

(24) Voyez Plut. Ibid. p. 46. 51. 55.

à ce bon mot si célèbre dans l'antiquité.  
 IIIe. On vantoit à Alcibiade le mépris que les  
 PARTIE. Lacédémoniens témoignoit pour la  
 Dep. l'é- mort : „ Je n'en suis point surpris, dit-  
 tabl. de la „ il, c'est le seul moyen qu'ils ayent  
 Royauté „ pour s'affranchir de la gêne & de l'en-  
 chez les Hébreux, „ nui que leur cause la vie qu'ils font o-  
 jusqu'à „ bligés de mener continuellement (25)”.  
 leur retour „ Les Spartiates étoient condamnés à cet-  
 de la cap- tivité.

te vie triste & austère dès l'instant de leur naissance; car on ne confioit point aux pères & aux mères l'éducation de leurs enfans. Au moment qu'ils naissoient, on étoit obligé de les remettre entre les mains d'un certain nombre de personnes proposées pour avoir soin de les élever. Tous les enfans de Sparte étoient en conséquence nourris, vêtus, couchés, & en un mot, élevés d'une manière uniforme. Rien, au surplus, n'étoit plus dur ni plus rigide que l'éducation qu'ils recevoient. On ne leur laissoit jamais faire qu'un repas très-mince & très-leger, suffisant à peine pour les soutenir. On les forçoit de marcher continuellement sans bas & sans souliers, couverts en tout tems d'un simple manteau. Plus souvent même on les obligeoit de faire leurs exercices entièrement nus: ils étoient d'ailleurs très-mal couchés, & privés enfin de toutes les espèces

(25) Ælian. Var. Hist. l. 13. chap. 38. = Voyez aussi Athén. l. 4. chap. 6. p. 138.

ces de récréations & d'amusemens qu'on a coutume de permettre à la jeunesse. En place on leur propofoit fans cesse des questions graves auxquelles il leur falloit fatisfaire juſte & promptement, en rendant même raifon de leur ſentiment, ſinon ils pouvoient s'attendre à être grièvement & impitoyablement punis. C'eſt ainſi que les enfans à Sparte étoient tenus dans une gêne & dans une contrainte perpétuelles, ne pouvant ſe trouver dans aucun lieu, un ſeul moment, ſans avoir quelqu'un auprès d'eux pour les reprendre & les châtier ſévèrement, même des fautes les plus légères (26).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
juſqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

La rigidité pédanteſque de la diſcipline de Sparte n'avoit que trop d'influence ſur les mœurs de ſes habitans. Elle leur avoit fait contracter un caractère dur & auſtere, diſons même, farouche & cruel. Je n'en apporterai point d'autre preuve que la manière dont les Spartiates ſe conduiſoient envers leurs eſclaves, ſi connus dans l'antiquité ſous le nom d'Hilotes (27). Ils les traitoient avec plus de dureté & de barbarie que des peuples policés

(26) Xenoph. *de Rep. Laced.* p. 393. 394. 395. Plut. *in Lycurg.* p. 46. 50. 51. = Cicero, *Tuſcul.* l. 2. n. 14.

(27) Voici en peu de mots quelle avoit été l'origine du nom d'Hilotes.

Hélos étoit une ancienne ville de la Laconie, que les Spartiates attaquèrent ſous quelque prétexte. S'en étant rendus maîtres, ils réduiſirent

tous

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

policés ne traiteroient des bêtes brutes (28).

Il étoit expressément défendu à leurs maîtres de leur jamais rendre la liberté, ni de les vendre hors du territoire de la Laconie (29). Les Spartiates portoient la cruauté jusqu'à contraindre les Hilotes à recevoir, chaque année, un certain nombre de coups de fouet, sans les avoir mérités, dans la vûe seulement qu'ils ne désapprissent pas à obéir. Si quelqu'un de ces malheureux esclaves sembloit par sa mine avantageuse, ou par la beauté de sa taille, s'élever au-dessus de la condition dans laquelle il étoit né, on le faisoit mourir, & son maître étoit mis à l'amende, afin que par ses mauvais traitemens, il fit enforte que ceux qui lui restoit ne pussent un jour, par leurs qualités extérieures, blesser les yeux des Spartiates. Un bonnet & un habit de peau de chien étoit tout le vêtement des Hilotes. On pouvoit les punir pour la moindre faute, sans qu'ils pussent reclamer

tous les habitans en esclavage! Dans la suite, quand, par de nouvelles conquêtes, les Spartiates vinrent à faire de nouveaux esclaves, ils les appellerent tous Hilotes. C'est ainsi que ce nom particulier devint une dénomination générale pour tous ceux qui, par la suite, furent réduits à la servitude chez les Spartiates. Voyez Acad. des Inscript. t. 23. M. p. 281.

(28) Voyez Plut. in Lycurg. p. 57. = Athén. liv. 6. pag. 272. A. liv. 14. pag. 657.

(29) Académie des Inscriptions, tom. 23. M. pag. 275.

mer l'autorité des loix, quelque inhumaine que pût être la façon dont on les traitoit. L'excès de leur malheur étoit tel qu'ils étoient en même tems esclaves des particuliers & du public. On se les pre-  
 toit communément les uns aux autres. Pour comble d'outrages enfin & d'avilissement, on forçoit souvent les Hilotes de boire jusqu'à s'enivrer, & dans cet état, on les offroit aux yeux des jeunes gens pour leur inspirer l'horreur d'un vice qui dégrade si fort l'humanité.

IIIe.  
 PARTIE:  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

Souvent même les Spartiates joignoient la perfidie à la cruauté pour faire périr ces malheureuses victimes, lorsque leur nombre trop multiplié pouvoit faire craindre quelque entreprise de leur part. L'histoire nous apprend, par exemple, que, dans une certaine occasion, les Lacédémoniens inquiets de la quantité d'Hilotes qui se trouvoient répandus dans l'Etat, & cherchant à s'en défaire sans risque, firent semblant de vouloir en affranchir plusieurs, afin, disoient-ils, de les incorporer ensuite dans leurs troupes. Sous ce prétexte, on publia que les plus robustes & les plus vaillans des Hilotes n'avoient qu'à venir se présenter pour être enrôlés. A cette nouvelle, il s'en rassembla plusieurs pleins de courage & de bonne volonté. Sur la quantité qui vint s'offrir, on en choisit deux mille qu'on regardoit comme les plus capables de quelque grande entreprise. On les couronna sur le champ de fleurs, & on

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

les promena en grande pompe dans les temples de Sparte; mais peu de tems après, ces deux mille Hilotes disparurent sans qu'on ait jamais sçu ce qu'ils étoient devenus (30).

Dans une autre occasion, des Hilotes condamnés à la mort, sans qu'on sçache pour quel crime, se réfugièrent à Ténare, promontoire de la Laconie, où Neptune avoit un temple fort révééré. Les Ephores ne craignirent pas de les en arracher pour les faire conduire au supplice. Cette action a paru révoltante, même aux Auteurs profanes. Ils ont tous regardé le tremblement de terre qui arriva alors, le plus horrible dont on eut encore entendu parler, comme l'effet du ressentiment de Neptune contre les Spartiates qui n'avoient pas craint de violer l'asyle de Ténare (31).

Que dire enfin de cet établissement abominable désigné dans les anciens Auteurs sous le nom d'*Embuscade*. Voici ce qu'ils nous en apprennent. De tems en tems, ceux qui étoient préposés pour gouverner la jeunesse de Sparte, choisissoient, parmi leurs élèves, quelques uns de ceux qui leur paroissent les plus prudents & les plus hardis. Ils les armoient de poignards & leur donnoient ce qu'il falloit

(30) Thucyd. l. 4. n. 80. p. 285. = Diod. l. 12. p. 525. = Plut. in Lycurg. p. 56.

(31) Académie des Inscriptions, loco cit. p. 275.

falloit de vivres pour un certain nombre de jours. En cet état, ils envoyotent ces jeunes gens battre la campagne chacun de leur côté. Ces coureurs, ainsi dispersés, avoient ordre de se cacher de jour dans les lieux couverts ou dans quelques cavernes. Dès que la nuit étoit venue, ils sortoient de leur embuscade, & se jettoient dans les grands chemins où ils égorgoient tous les Hilotes qu'ils rencontroient, cruauté d'autant plus aisée à commettre, que les malheureux qu'ils attaquoient ne pouvoient point porter d'armes. Quelquefois même ces fortes d'assassins marchotent en plein jour & tuoient ceux des Hilotes qui leur sembloient les plus forts & les plus robustes (32).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

La cruauté & la perfidie dont les Lacédémoniens usoient envers leurs esclaves, leur étoit aussi très-familière envers tous ceux qu'ils croyoient avoir intérêt d'opprimer. J'en ai cité un exemple bien sensible dans le livre précédent (33). Mais il ne sera pas hors de propos d'en produire encore quelques autres.

Alcibiade, dont la bravoure & la capacité étoient connues des Lacédémoniens, avoit été obligé d'aller chercher un asyle auprès du jeune Cyrus, frere d'Ar-

(32) Plut. in Lycurg. p. 36. = Voyez aussi Athén. l. 14. p. 657.

(33) Chap. 2. = Voyez aussi Élian. Var. Hist. l. 6. chap. 7.

IIIe  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

d'Artaxercès, Roi de Perse. Il n'y fut pas long-tems sans pénétrer les desseins secrets de ce Prince, & sans démêler l'objet des préparatifs qu'il lui voyoit faire. Occupé des moyens de relever sa patrie opprimée, Alcibiade crut qu'il y réussiroit infailliblement, s'il pouvoit instruire Artaxercès des projets que Cyrus tramoit contre sa personne. En effet, une découverte de cette importance n'auroit pas manqué de lui concilier la faveur du Monarque, & sans doute qu'il en auroit obtenu le secours dont il avoit besoin pour le rétablissement des affaires d'Athènes. Plein de ces idées, Alcibiade s'achemina vers la Perse. Mais les Lacédémoniens avertis des motifs de son voyage, & convaincus que leurs affaires étoient perdues sans ressource, s'ils ne trouvoient pas le moyen de se défaire d'Alcibiade, mirent en œuvre, pour y parvenir, la plus noire des lâchetés. Ce grand homme se trouvoit alors dans le gouvernement de Pharnabaze. Les Lacédémoniens écrivirent à ce Satrape pour l'engager à les délivrer, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si redoutable. Pharnabaze gagné par leurs offres & par leurs promesses, les servit à leur gré, & fit assassiner Alcibiade (34).

La manière dont les Lacédémoniens u-  
ferent

(34) Cornel. Nepos *in* Alcibiad. n. 9, &c. Blod. l. 14. p. 647. = Plut. *in* Alcibiad. p. 213. = Justin, l. 5. chap. 8.

ferent des avantages qu'ils avoient rem-  
portés sur Athènes dans la guerre du Pé-  
loponèse, fuffiroit seule pour les couvrir  
à jamais d'opprobre & d'infamie. Ils  
exercerent dans cette ville si chère à  
toute la Grèce, les plus horribles cruau-  
tés. Ils firent mourir, dit Xénophon,  
plus de personnes en huit mois de paix,  
que les ennemis n'en avoient tué en  
trente ans de guerre (35). Tout ce qui  
restoît alors à Athènes de personnes un  
peu considérables, en sortit pour aller  
chercher quelque part un asyle où l'on  
pût vivre en sûreté. Les Lacédémoniens  
eurent l'inhumanité de vouloir ôter à ces  
malheureux fugitifs, cette dernière res-  
source. Ils défendirent aux villes de la  
Grèce, par un édit public, de leur don-  
ner retraite, ordonnerent qu'on les livrât  
aux trente Tyrans qui ravageoient pour  
lors Athènes, & condamnerent à une a-  
mende quiconque s'opposeroit à l'exécu-  
tion de ce cruel édit (36).

La conduite que tinrent les Lacédémoniens, à peu près vers le même tems, à l'égard de Syracuse, prouve encore mieux de quel esprit ce peuple étoit animé, & quel étoit le fonds de sa politique. Les Syracusains dispu-toient alors leur liberté contre Denys le tyran, & venoient d'esfuyer un échec considérable. Dans ces circon-

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

(35) Xenoph. *de Reb. gest. Græc.* liv. 2. pag. 278.

(36) Diod. liv. 14. p. 641, &c. = Justin. l. 5.  
chap. 9. = Plut. *in Lylandr.* pag. 448.

— circonstances, les Lacédémoniens députerent un de leurs citoyens à Syracuse, en apparence, pour témoigner la part qu'ils prenoient au malheur de cette ville, & pour lui offrir du secours, mais, en effet, pour fortifier Denys dans la résolution de se maintenir, & de pousser à bout son entreprise, espérant que ce Prince devenu fort puissant, pourroit leur être à l'avenir d'une grande utilité (37). Enfin, Hérodote dit nettement, en parlant des Lacédémoniens, que ceux qui connoissoient le génie de ce peuple, sçavoient bien que ses actions étoient ordinairement contraires à ses paroles, & qu'on ne pouvoit s'y fier en aucune manière (38). Quelles idées de pareils traits ne doivent-ils pas nous donner du caractère des Lacédémoniens?

Je passe sous silence un reproche encore mieux fondé qu'on pourroit leur faire sur la barbarie avec laquelle, dans une fête qui se célébroit tous les ans en l'honneur de Diane, on fouettoit jusqu'au sang, sur l'autel de cette Déesse inhumaine, tous les enfans de Sparte. Quelle brutalité que celle de déchirer à coups de verges le corps de ces innocentes victimes, sous prétexte de les accoutumer à supporter la douleur sans impatience? L'excès étoit porté au point qu'on en a vû souvent expirer dans cette

(37) Diod. l. 14. p. 646,

(38) L. 9. n. 53.

te cruelle cérémonie. Elle se faisoit en présence de toute la ville, sous les yeux des pères & des meres, qui, voyant leurs enfans tout couverts de sang & de plaies, & prêts à rendre l'ame, les exhortoient à souffrir sans pousser aucun cri, & sans donner le moindre signe de douleur, le nombre de coups de verges qu'ils devoient essuyer (39). De quel nom caractériser cette prétendue fermeté?

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Que penser aussi de l'acharnement avec lequel les jeunes gens de Sparte se battoient à certains jours de l'année? Ils se partageoient en deux bandes qui se rendoient par différens chemins à un certain endroit dont on étoit auparavant convenu. Le signal donné, tous ces jeunes gens se jettoient les uns sur les autres, s'attaquant à coups de poings, à coups de pied, se mordant de toutes leurs forces, & s'entre-arrachant même les yeux.

„ Vous les voyez, dit Pausanias, se battre à outrance, tantôt un contre un, tantôt par pelotons, tantôt enfin tous ensemble, chaque troupe faisant tous ses efforts pour faire reculer l'autre, & la renverser dans l'eau dont le champ de bataille est environné (40).”

Que dire encore de ce courage plus qu'in-

(39) Cicero, Tuscul. l. 2. n. 14. = Nicol. Damascen. in Excerpt. Valef. p. 522. = Plut. in Lycurg. p. 51. = Paus. l. 3. chap. 16.

(40) L. 3. chap. 14.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

qu'inhumain avec lequel une mere à Sparte, recevoit la nouvelle de la mort de ses enfans tués dans une bataille. Cette perte non-seulement ne lui arrachoit aucune larme, mais lui caufoit même une forte de joie & de contentement qu'elle s'empressoit de faire éclater publiquement (41). Ces femmes cependant témoignèrent le plus grand découragement & la plus grande pusillanimité, lorsqu'après le gain de la bataille de Leuctres, elles virent Epaminondas marcher droit à Sparte. Elles couroient çà & là, toutes éperdues, remplissant l'air de cris lamentables, & caufoient plus de désordre & de confusion que les ennemis mêmes (42). Qu'étoit devenu alors ce courage féroce & cette ostentation barbare avec laquelle les femmes de Sparte se plaifoient à insulter la nature dans des occasions aussi déplacées que celles où on leur apprenoit la perte de leurs enfans ?

Je ne puis encore passer sous silence cet examen qu'on faisoit à Sparte de la conformation des enfans, au moment de leur naissance. Dès qu'il y étoit né un garçon, on le portoit dans un certain endroit où les anciens de chaque Tribu le visitoient. S'il leur paroissoit délicat, foible, d'une constitution, en un mot,

(41) Plut. in Agefil. p. 612. = Ælian. Var. Hist. l. 12. c. 19.

(42) Xenoph. de Reb. gest. Gr. l. 6. p. 370. = ut. in Agefil. p. 613. C.

à ne point promettre en apparence une fanté ferme & vigoureuse, on le condamnoit impitoyablement à périr, & il étoit jetté sur le champ dans une fondrière située au bas du mont Taygette (43).

IIIe.  
PARTIE.  
Dép. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux jusqu'à leur retour de la captivité.

Ce qu'on vient de lire suffit, je crois, pour prouver que dans toutes les occasions les Spartiates sembloient prendre à tâche d'étouffer la voix de la nature & le cri de l'humanité, souvent même contre toute espèce de raison & de prudence. L'expérience, en effet, nous apprend que quantité d'enfans qu'on a désespéré de pouvoir élever dans les premiers jours de leur naissance, ont joui, en grandissant, de la santé la plus ferme & la plus robuste. Sans sortir de Sparte, Agésilas nous en fournit une preuve bien convaincante. Ce prince qui étoit né boiteux, parut d'une complexion si foible & si délicate en venant au monde, qu'on n'espera jamais de pouvoir l'élever. Agésilas, cependant, a vécu quatre-vingt-quatre ans; & pendant le cours de cette carrière, quels services n'a-t-il pas rendus à sa patrie (44).

L'austérité, & si j'ose le dire, la pédanterie des loix de Lycurgue pourroit, peut-être, faire croire que la chasteté étoit une des principales vertus qu'il avoit pris soin d'inspirer à ses peuples. Mais on

(43) Plut. *loco cit.* p. 49.

(44) Voyez Plut. in Agésil.

IIIe PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

on feroit, à cet égard, dans une grande erreur. Avec quel étonnement voit-on que ce fameux Législateur n'avoit pas même pensé à faire respecter la bienséance & l'honnêteté publiques? A quel point, en effet, la modestie, la pudeur & la décence n'étoient-elles pas blessées dans l'usage des bains publics, communs aux hommes & aux femmes (45)? Dans ces jeux où les jeunes personnes de l'un & de l'autre sexe combattoient nues, les unes contre les autres, & dansoient aussi ensemble dans cet état (46)? Quelles conséquences n'en a-t-il pas résulté contre les mœurs des femmes de Sparte? Elles étoient si corrompues & si débordées, que les anciens en ont fait un reproche aux Spartiates, comme d'un excès qui les distinguoit honteusement de tous les autres peuples de la Grèce (47), excès, au surplus, autorisé par les loix mêmes de Lycurgue. Ce Législateur paroît s'être étudié à trouver les moyens d'abolir toutes les idées qu'on doit avoir de la fidélité conjugale.

Un

(45) Acad. des Inscrit. t. I. H. p. 102.

(46) Plut. p. 47 &amp; 48.

(47) Arist. de Rep. l. 2. c. 9. p. 328.

Euripide donne aux femmes de Sparte l'épithète d'*Ανδρομαχεῖς*, viros cupidissimè appetentes, Androm. v. 595.

Théodoret leur reproche d'avoir été sujettes à satisfaire leur tempérament avec qui bon leur sembloit. De curand. Græc. Affection. sect. 10. p. 630.

Un vieillard, par exemple, qui avoit une femme jeune & jolie, pouvoit, sans blesser la bienfiance ni les loix, l'offrir à un jeune homme bien fait & robuste ; & il étoit permis à ce vieillard d'avouer & d'élever, comme s'il eût été de lui, l'enfant qui naissoit de cet adultère. Il y avoit plus, un homme bien né & de taille avantageuse, qui voyoit à un autre une femme belle & agréable, pouvoit demander au mari la permission d'avoir commerce avec elle, sous prétexte de donner à l'Etat des enfans bien faits & bien formés ; & il n'étoit pas libre à un mari de rejeter une pareille demande (48). Les Lacédémoniens, en un mot, se prêtoient mutuellement leurs femmes avec la dernière facilité, & sans la moindre délicatesse (49). Leur histoire fournit à ce sujet, un événement que je crois unique dans ce genre.

Dans la guerre que les Lacédémoniens déclarèrent aux Messéniens, ils s'étoient obligés par les sermens les plus terribles, de ne point rentrer dans Sparte qu'ils ne se fussent vengés de l'outrage qu'ils avoient reçu. Cette guerre traîna en longueur, & il y avoit déjà dix ans que les Spartiates étoient devant Messène, sans en être plus avancés. Ils commencèrent alors

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(48) Xenop. *de Republ. Lac.* p. 393. = Plut. *in Lycurg.* pag. 49. = *In Numa.* pag. 76.

(49) Nicol. Damascen. *in Excerpt. Valef.* pag. 522.

— alors à appréhender qu'une plus longue  
 IIIe. absence ne dépeuplât insensiblement leur  
 PARTIE. ville. Pour obvier à cet inconvénient ,  
 Dep. l'é- ils prirent l'étrange résolution de renvo-  
 tabl. de la Royauté  
 chez les Hébreux ,  
 jusqu'à leur re-  
 tour de la captivité.

yer à Sparte tous ceux qui étoient venus  
 joindre l'armée depuis qu'elle avoit prêté  
 le serment dont j'ai parlé ci-dessus, & de  
 leur abandonner les femmes des autres  
 Spartiates qui se trouvoient obligés de  
 rester devant Messène (50). Ceux qui  
 naquirent de ces commerces illégitimes  
 furent appelés *Parthéniens*, nom qui dé-  
 signoit l'origine & la cause de leur nais-  
 sance (51).

La maniere indécente dont on sçait  
 que les femmes de Sparte s'habilloient ,  
 étoit une suite naturelle de la mauvaise  
 éducation qu'elles recevoient, & du peu  
 de soin qu'on prenoit de leur inspirer ces  
 sentimens de pudeur & de retenue si con-  
 venables au sexe. Leurs robes étoient  
 faites de façon qu'elles ne pouvoient fai-  
 re un pas sans découvrir leurs jambes &  
 même leurs cuisses (52), immodestie  
 contre laquelle se sont élevés tous les é-  
 cri-

(50) Justin, l. 3. c. 4. dit très-clairement que  
 ce fut par les plaintes de leurs femmes , qui ne  
 s'accommodoient nullement d'une si longue vidui-  
 té , que les Spartiates prirent la résolution dont je  
 parle. Voyez aussi Strab. l. 6. p. 427 & 428.

(51) Justin, l. 3. c. 4. = Diod. l. 15. p. 54.  
 = Strabo , l. 6. p. 427 & 428. = Servius *ad*  
*Æneid.* l. 3. v. 551.

(52) Virgil. *Æneid.* l. 1. v. 315. 320. = Plut.,  
 p. 76 & 77.

crivains de l'antiquité (53). Aristote ob-  
serve sagement que ce peu d'égard qu'on  
avoit à Sparte pour la pudeur & la bien-  
féance fut la source de tous les désordres  
qui régnerent dans cette ville (54). Dans  
l'Andromaque d'Euripide, Pélée reproche  
à Ménélas que la conduite déréglée d'Hé-  
lène ne venoit que de l'éducation que  
cette Princesse avoit reçue (55).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

De pareilles femmes avoient néan-  
moins l'empire le plus absolu sur l'esprit  
de leurs maris. Elles gouvernoient non-  
seulement l'intérieur de leurs maisons,  
mais aussi l'Etat entier. Les Spartiates  
communiquoient à leurs femmes les se-  
crets les plus intimes & les plus impor-  
tans de la République. Ils le faisoient  
même plus volontiers, que celles-ci ne  
parloient à leurs maris de leurs affaires  
particulieres & domestiques (56). Aussi  
Arist.

(53) Voyez Plut. *in* Numa. p. 76 & 77. =  
Clem. Alex. *Pædag.* l. 2. p. 238. = Pollux, l.  
7. c. 13. segm. 55.

(54) *De Rep.* l. 2. c. 9. p. 328.

(55) *Act.* 3. scen. 2. vers. 595, &c.

On pourroit conclure de ce fait que le dérégle-  
ment des femmes à Sparte remontoit aux siècles  
les plus anciens de la Grèce, & je suis fort porté  
à le croire. Peut-être aussi qu'Euripide n'a fait  
parler dans cette occasion Pélée, que relativement  
à l'indécence qui régnoit dans les mœurs des Spar-  
tiates, lorsque cette tragédie fut composée. Quoi  
qu'il en soit, au surplus, Lycurgue est toujours  
extrêmement blâmable de n'avoir pas remédié à ce  
dérèglement, & de l'avoir, au contraire, autorisé  
par ses loix.

(56) Arist. *de Rep.* l. 2. c. 9. = Plut. *in* Ly-  
curg.

II<sup>e</sup>.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Aristote assure-t-il, qu'il n'y eut jamais moyen de réformer & de régler les mœurs des femmes à Sparte, à cause du trop grand ascendant qu'elles avoient pris sur leurs maris (57); ascendant, au reste, d'autant plus étonnant que les Spartiates, ainsi que tous les Grecs, paroissent avoir été singulièrement adonnés à cette abominable passion, aussi contraire à la nature qu'opposée aux simples lumières de la raison (58). Le sexe cependant à Sparte étoit en général très-beau (59).

Résumons d'après tout ce que nous venons de dire, le caractère général & dominant des Lacédémoniens. C'étoit, sans contrédict, le peuple de la Grèce le plus brave, le plus belliqueux, le plus instruit de l'Art militaire, le plus politique, le plus ferme dans ses maximes & le plus constant dans ses desseins : mais c'étoit en même temps un peuple impérieux, austère, fourbe, intraitable, fier, cruel & perfide : capable, en un mot, de tout sacrifier à son ambition & à ses intérêts, ne faisant d'ailleurs aucune estime des beaux arts ni des sciences. Aussi Lycurgue ne paroît-t-il avoir été uniquement occupé que du soin de fortifier les corps,

curg. p. 47. 48. = In Numa. p. 77. = In Agid. & Cleom. p. 798.

(57) Voyez Plut. in Lycurg. p. 50 & 51. = Xenoph. de Rep. Laced. p. 395.

(58) Id. Ibid.

(59) Athen. l. 13. p. 566.

corps, & nullement de celui de former les cœurs, & de cultiver les esprits. Ne soyons donc point étonnés si le caractère des Lacédémoniens, naturellement dur & austère, dégénéroit souvent en férocité, vice qui partoît de leur éducation, & qui aliéna d'eux l'esprit de tous leurs alliés. Des peuples qui passaient toute leur vie à être corrigés ou à corriger les autres (60), à donner gravement des préceptes ou à en recevoir de censeurs, dont la rigidité & l'austérité accompagnoient toujours les leçons, ne pouvoient point contracter des manières douces & humaines, ni rendre leur commerce particulier agréable. Les Spartiates, en un mot, semblent avoir voulu méconnoître les avantages les plus précieux de l'humanité (61). Telles étoient les mœurs & le génie d'un peuple admiré & proposé par toute l'antiquité profane comme un modèle de sagesse & de vertu.

Sparte, au surplus, offre un exemple bien marqué de la facilité avec laquelle les hommes donnent toujours dans les extrêmes. Lorsque, par les victoires de Lyfandre, l'usage de l'or & de l'argent se fut introduit dans cette République, & eut fait abandonner l'ancienne austérité des mœurs, ces fameux Spartiates s'aban-

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(60) Voyez Xenoph. *de Rep. Laced.* p. 394, 395 & 396. — Plut. *in Lycurg.* p. 46. 50. 51. 55.  
— Meurs. *Miscellan. Lac.* l. 2. chap. 3.

(61) Voyez Arist. *de Rep.* l. 8. c. 4.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

bandonnerent aussi-tôt à tous les excès du luxe & de la débauche. Les lits les plus molets & les plus magnifiques, les coussins les plus tendres & les plus délicats, les parfums & les vins les plus exquis, les mets les plus recherchés, les vases les mieux travaillés & les plus précieux, les tapis les plus superbes & les plus rares, n'étoient pas encore trop bons pour les Spartiates (62). Rien d'ailleurs n'étoit suffisant pour assouvir leur insatiable cupidité. On disoit alors en proverbe dans la Grèce, qu'on voyoit bien entrer l'or & l'argent dans Sparte, mais qu'on n'en voyoit jamais fortir ces métaux.

(62) Voyez Athen. l. 4. p. 141 & 142. = Plut. in Agid. & Cleom. p. 796.





## ARTICLE II.

*Des Athéniens.*

**L**Es Mœurs de Athéniens offrent le ———  
 contraste le plus frappant & le plus  
 marqué avec celles des Lacédémoniens. IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.  
 Il seroit même mal-aisé de trouver entre  
 deux villes, quelque éloignées l'une de  
 l'autre qu'on voulût les choisir, une op-  
 position plus grande que celle qu'il y a-  
 voit dans le caractère & les usages ordi-  
 naires de la vie civile entre Athènes &  
 Lacédémone. Ces deux villes, néan-  
 moins, étoient assez voisines, & faisoient  
 également portion d'une seule & même  
 nation. Mais autant la façon d'agir, &  
 si l'on peut même le dire, de penser, é-  
 toit gênée à Sparte, autant étoit-elle li-  
 bre & indépendante à Athènes. Ces  
 deux Républiques, en un mot, se con-  
 duisoient par des vûes tout à-fait oppo-  
 sées, & par des principes entièrement  
 différens. On en va voir la preuve bien  
 sensiblement dans le peu de détails que  
 je vais donner sur les Mœurs & les Usa-  
 ges des Athéniens.

Il étoit libre à un Athénien, de se nour-  
 rir, de se vêtir & de se loger ainsi qu'il le  
 vou-

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité. vouloit. Il lui étoit permis, d'ailleurs, de s'adonner à tel art ou à telle science qu'il le jugeoit à propos. Le choix enfin de ses occupations n'étoit point réglé ni restreint par aucune loi. Il pouvoit passer son temps de la manière qui lui paroissoit la plus convenable, pourvû que ce ne fût pas dans une oisiveté absolue. A cet égard Athènes & Lacédémone pensoient bien différemment sur la vie privée & journalière de leurs citoyens. On a vu que Lycurgue avoit défendu aux Spartiates de s'appliquer à aucun art mécanique, de se mêler d'aucune économie domestique, & même de cultiver les sciences. Il leur avoit imposé par ce moyen la dure nécessité de passer la plus grande partie de leur vie dans l'oisiveté & le désœuvrement. Solon, plus éclairé que Lycurgue, avoit senti au contraire que la fainéantise & le trop grand loisir sont de tous les vices qui puissent régner dans un Etat, ceux qu'on doit le plus redouter. Ce fut pour en prévenir l'introduction qu'il chargea l'Aréopage de veiller à la conduite particulière des habitans d'Athènes, & de s'informer des moyens dont chacun se servoit pour subsister. Ce législateur avoit même établi des châtimens contre ceux qui passaient leur vie dans une entière oisiveté (1).

L'ef-

(1) Plut. in Lycurg. p. 54. = In Solon. pag. 50. E. = In Apophthegm. Lac. p. 221. C.

L'effet d'une police si sage & si attentive, fut de faire fleurir à Athènes les beaux Arts, les Manufactures, le Commerce, la Navigation, les Sciences, l'Eloquence, & enfin, toutes les connoissances qui peuvent distinguer avantageusement une nation. Mais il faut convenir en même tems que les grandes richesses introduites dans Athènes par les Arts & le Commerce, y produisirent les mêmes effets qu'elles ont toujours produits chez tous les peuples, je veux dire un penchant excessif pour le faste, le luxe & la magnificence, joint à un goût extrême pour les délices & la sensualité. Athènes, depuis Solon, devint bientôt une ville de plaisirs, & ses habitans ne se livrerent que trop aux attraites de la volupté.

Les tables des personnes riches & opulentes étoient servies avec beaucoup de recherche & de sensualité. L'étendue du Commerce que faisoient les Athéniens, les mettoit, selon la remarque de Xénophon, à portée de vivre voluptueusement & de se procurer toutes les délicatesses que pouvoient alors fournir les pays étrangers (2). Il faut cependant rendre justice à ce peuple. Il paroît qu'en général les Athéniens étoient plutôt friands & délicats qu'adonnés à la gourmandise & à la crapule. Je ne vois pas que dans l'an-

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(2) *De Rep. Athen.* p. 405.  
Tome III. R

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

l'antiquité on les ait taxés de commettre des excès dans le boire & dans le manger. On peut même assurer que le commun de la nation étoit sobre & frugal (3). Disons encore que, chez les Athéniens, le plus grand plaisir de la table consistoit dans des conversations enjouées, polies, sçavantes, aussi agréables, en un mot, qu'utiles & intéressantes. Le banquet de Platon & celui de Xénophon nous présentent un modèle des propos de table ordinaires chez les Athéniens, & c'est ainsi qu'ils tempéroient la licence, & prévenoient l'ennui qui ne régnent que trop souvent dans la plupart des grands repas.

Aux charmes de la conversation, les Athéniens joignoient dans leurs repas celui d'écouter le récit de quelque pièce de vers, ou d'entendre quelque habile Musicien chanter, en s'accompagnant de la lyre; souvent même on introduisoit des danseurs & des danseuses dans la salle du festin. La musique & la danse faisoient chez ces peuples un des principaux & des plus ordinaires agrémens des repas. On sçait, au reste, que les femmes ne mangeoient point avec les hommes (4), & que le souper étoit le repas favori des Athé-

(3) Voyez Potter Archeolog. l. 4. c. 18. p. 743.  
= Casaub. in not. ad Athen. l. 2. c. 8.

(4) Voyez Lucian. Plut. &c.

(5) Plat. Xenoph. Plut. &c.

Athéniens (5). Ajoutons qu'avant de se  
mettre à table, ils se couronnoient de  
fleurs, & qu'ils mangeoient couchés sur  
des lits (6).

Les Athéniens étoient fort magnifi-  
ques & fort recherchés dans leurs habil-  
lemens. Ils portoient de longues robes  
d'un lin extrêmement fin, teintes en pour-  
pre ou en d'autres couleurs précieuses  
(7). Ils avoient dessous ces robes des  
tuniques de différentes formes & de dif-  
férentes especes (8). Leurs doigts é-  
toient chargés de bagues & d'anneaux de  
grand prix. Ils portoient des ceintures  
magnifiques, des chaussures superbes &  
élégantes (9). Leurs cheveux étoient  
très-artistement arrangés, bouclés & rat-  
tachés autour du front par des crochets  
d'or faits en forme de cigales (10). Il  
ne paroît pas, au reste, que les Athé-  
niens fussent dans l'habitude de se cou-  
vrir la tête, ni qu'ils portassent rien qui  
pût servir à cet usage (11). Ce luxe &  
cette magnificence dans les habits s'éten-  
doient jusqu'aux esclaves. Xénophon  
nous apprend qu'on ne pouvoit presque  
point distinguer un citoyen d'Athènes,  
d'un esclave, par la richesse de ses habil-  
le-

III.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

(6) Potter Archeolog. l. 4. c. 20.

(7) Thucyd. l. 1. pag. 6. n. 6. = Clem. A-  
lex. Pedag. l. 2. p. 233. = Athen. l. 12. p. 512.

(8) Athen. loco cit. Plato in Hippia. pag. 255.

(9) Plato. Ibid.

(10) Thucyd. Clem. Alex. Athen. loco cit.

(11) Voyez Lucian. in Anacharsi. n. 16.

lemens ou par quelques autres marques extérieures (12).

II<sup>e</sup>.  
PARTIE  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

On a vu dans la seconde Partie de cet ouvrage qu'autrefois les Grecs marchoient toujours armés. Les Athéniens furent les premiers qui renoncèrent à cette coutume féroce & barbare. Dès le moment qu'ils purent croire la sûreté & la tranquillité publiques bien établies dans leur Etat, ils cessèrent de marcher continuellement le fer au côté. Ils ne portèrent plus l'épée que lorsqu'il s'agit d'aller à la guerre (13).

Les dames d'Athènes étoient fort soigneuses de leur parure. Elles y employoient ordinairement toute la matinée. Leur toilette étoit très-composée. Elles faisoient usage du fard & de toutes les drogues qu'elles croyoient propres à blanchir & à nettoyer la peau. Elles avoient aussi grand soin de leurs dents, se noircissoient les sourcils & mettoient du rouge jusques sur leurs lèvres. L'art de se coëffer faisoit leur principale occupation. Elles employoient les essences les plus précieuses à parfumer leurs cheveux qu'elles teignoient ordinairement en noir ou en quelque autre couleur; elles les arrangeoient ensuite par le moyen de fers chauds en différentes boucles. Une partie en étoit ramenée sur le front pour l'ac-

(12) *De Rep. Athén.* p. 403.

(13) *Thucyd.* l. 1. p. 6. n. 6.

l'accompagner : on laissoit l'autre flotter  
 & jouer négligemment sur les épaules. La chaussure des dames Athéniennes étoit  
 aussi fort propre & fort élégante. A l'é-  
 gard de leurs habits, elles ne se cou-  
 vroient que d'étoffes extrêmement fines  
 & légères. Elles avoient grand soin que  
 leurs robes fussent toujours très-serrées  
 sur le sein, & qu'elles marquassent la tail-  
 le agréablement (14).

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

On ne voit point, au surplus, que  
 dans l'antiquité on ait reproché aux fem-  
 mes d'Athènes la même indécence dans  
 leur habillement, le même dérèglement  
 dans leurs mœurs, ni la même ambition  
 qu'aux femmes de Sparte. A l'égard sur-  
 tout de ce dernier article, il ne paroît  
 pas que les Athéniennes aient eu aucune  
 influence dans le gouvernement de l'E-  
 tat. Elles vivoient en général fort res-  
 serrées dans leurs appartemens, sans se  
 montrer presque jamais en public, & sans  
 avoir aucune communication libre avec  
 les hommes, usage qui avoit lieu chez  
 la plupart des peuples de la Grèce.

J'ai fait voir ailleurs que chez les A-  
 théniens, l'architecture extérieure des  
 maisons ne devoit pas avoir beaucoup  
 d'apparence ni d'éclat (15), mais dans  
 l'intérieur elles étoient très-recherchées  
 & très-voluptueuses. Les personnes ri-  
 ches

(14) Lucian. Amor. n. 39 & 40.

(15) *Suprà*, L. II. cap. 3. p. 82.

IIIe. PARTIE. Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

ches n'avoient rien épargné pour trouver  
 les moyens de se procurer à cet égard  
 toutes les commodités & tous les agré-  
 mens possibles. Ils avoient dans leurs  
 maisons de grands jardins disposés de fa-  
 çon qu'on pût y faire commodément les  
 différens exercices du corps, tels que la  
 lutte, la course, &c, dont les Athéniens  
 s'occupoient beaucoup. On y trouvoit  
 aussi des salles de bains, avec toutes les  
 dépendances propres à faire prendre ce  
 plaisir délicieusement (16). Le goût que  
 les Athéniens avoient pour la Peinture,  
 la Sculpture & en général pour tous les  
 Arts de luxe & d'agrément, ne permet  
 pas de douter que leurs appartemens ne  
 fussent meublés de tableaux, de statues  
 & de vases précieux. On sçait aussi qu'u-  
 ne partie de la magnificence & de la  
 somptuosité de ce peuple, consistoit dans  
 la beauté & la richesse des lits & des tapis  
 qu'on étendoit sur les sièges & sur le plan-  
 cher des chambres.

Quoique la Marine fût l'occupation  
 principale des habitans d'Athènes, & que  
 depuis le plus grand jusqu'au plus petit,  
 tous se mêlassent de manier la rame (17),  
 ce peuple néanmoins ne se ressentoit nul-  
 lement de la grossièreté dont on accuse  
 en général les marins. Rien au contrai-  
 re n'est plus célèbre dans l'antiquité que  
 la

(16) Xenoph. *de Rep. Athen.* p. 405.

(17) Ibid. p. 404.

la politesse des Athéniens, politesse qui s'étendoit jusqu'aux gens de la lie du peuple. L'Atticisme appartenoit aux habitants d'Athènes, de même que l'Urbanité appartient depuis aux habitants de Rome. J'avouerais cependant que j'ai de la peine à retrouver cette politesse & cette délicatesse de goût si vantées dans les obscénités dont retentissoit continuellement le théâtre d'Athènes. Les comédies d'Aristophane sont remplies de saletés, qui, parmi nous, feroient rougir aujourd'hui l'homme le plus dissolu & le plus effronté. J'en dirai autant des railleries amères, des propos grossiers & indécens qui se disoient dans les assemblées publiques. Rien n'est plus éloigné de l'idée qu'on doit naturellement se former de la politesse, que la manière dont Eschine & Démosthène se traitent dans leurs harangues. Ils s'y disent des injures atroces. Je croirois, au surplus, pouvoir attribuer ces défauts à la forme du gouvernement d'Athènes. Dans les Républiques on s'accorde volontiers à regarder une liberté sans bornes & indéfinie, comme l'apanage le plus précieux de l'humanité. On y fait ordinairement consister la parfaite égalité dans la pleine licence de tout dire & de tout exprimer. Ce sentiment imprime toujours aux esprits Républicains une certaine âpreté dont les mœurs doivent nécessairement se ressentir.

J'ai déjà prévenu le lecteur qu'il n'y

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hebreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.
a guères eu de villes dans la Grèce où le goût pour les plaisirs ait été plus vif qu'à Athènes. On y aimoit passionnément la table, la chasse, la musique, la danse, & particulièrement les représentations théâtrales. Les Athéniens avoient encore d'autres espèces de spectacles. C'étoient les marches & les processions religieuses qui se faisoient certains jours de l'année avec beaucoup d'apparat, de pompe & de magnificence. La jeunesse brillante d'Athènes avoit aussi de ces goûts particuliers qu'on retrouve chez tous les habitans des villes riches & opulentes. Elle se plaisoit à faire des étourderies éclatantes, à nourrir des chiens singuliers, à avoir de beaux chevaux & en grand nombre, à entretenir des courtisanes & des danseuses (18). On reprochoit aux enfans de Pisistrate d'avoir introduit dans Athènes ce goût pour la débauche & le libertinage (19). Les courtisanes, cependant, avoient pris grande faveur dès le tems de Solon (20). C'étoit, pour le dire en passant, la seule idée que les Athéniens eussent de la galanterie, car les Grecs n'ont jamais connu le véritable amour, ni rien de ce qui en peut dépendre. Leur cœur & leur es-

(18) Voyez Plut. *in* Alcibiad. = Athen. l. 12. p. 532.

(19) Athen. *ibid.* = Pisistrate étoit contemporain de Solon.

(20) Athen. l. 13. p. 569.

esprit étoient absolument livrés à cette passion détestable si totalement opposée au goût pour les femmes (21), avec lesquelles, d'ailleurs, les hommes ne vivoient point en société.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

Il faut convenir cependant que malgré ces désordres de la jeunesse, toujours inévitables dans les grandes villes, la décence dans les mœurs & l'honnêteté publique étoient fort respectées chez les Athéniens. Un citoyen qu'on auroit vu s'arrêter dans un cabaret pour y boire & manger, auroit été déshonoré à jamais. Il n'en auroit pas fallu davantage pour faire chasser un Sénateur de l'Aréopage (22). Un Archonte convaincu de s'être pris de vin, étoit condamné, la première fois, à une forte amende, & en cas de récidive, puni de mort (23). L'histoire même nous a conservé deux exemples remarquables du respect que les Athéniens avoient pour la bienséance & l'honnêteté publiques. Dans la guerre que Philippe, Roi de Macédoine, leur faisoit, un de ses couriers fut arrêté. On lut toutes les lettres dont il étoit porteur, excepté celles que la rei-

(21) Voyez Hérod. l. 1. n. 135. = Plut. in Solon. pag. 79. In Themist. & Alcibiad. *passim* = Cicero. Tuscul. Quæst. l. 4. n. 33. = Lucian. *passim*. = Athen. lib. 13. pag. 564 & 601. = Menag. in not. ad Diog. Laert. l. 1. n. 55. p. 32.

(22) Athen. l. 13. p. 566.

(23) Diogen. Laert. in Solon. lib. 1. n. 57. = Pollux, l. 8. chap. 9. segm. 89.

reine Olympias, femme de Philippe lui écrivoit. Les Athéniens la renvoyèrent à ce Prince toute cachetée, ne l'ayant pas voulu ouvrir par considération pour le respect qu'on doit aux secrets qui peuvent être entre un mari & une femme (24). Les mêmes Athéniens ayant ordonné qu'on fît une recherche exacte des présens qu'Harpalus avoit distribués, par ordre de Philippe, aux Orateurs de la ville, ils ne souffrirent pas qu'on fît la visite dans la maison de Calliclès, marié alors nouvellement, & cela par respect pour son épouse qui s'y trouvoit logée dans ce moment (25).

IIIe  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

J'oubliois de mettre au nombre des plaisirs familiers aux Athéniens, la promenade dont l'agrément des conversations faisoit toujours les plus grandes délices. Je remarquerai, au surplus, que ce que nous appelons aujourd'hui le Jeu, n'a presque pas été connu des anciens peuples, & c'est une différence bien notable entre leurs mœurs & les nôtres. Les divers exercices du corps & la promenade leur en tenoient lieu. D'ailleurs, comme je l'ai déjà dit, ils ne vivoient point avec les femmes.

A l'égard des occupations particulières des Athéniens, ils ne devoient point en manquer. Le commerce seul auquel ils

(24) Plut. in Demosth. p. 398.

(25) Id. Ibid. p. 357.

ils étoient fort adonnés, suffisoit pour remplir la plus grande partie de leur tems. Ils en employoient aussi beaucoup à solliciter & à conduire leurs affaires. Car ce peuple aimoit la chicane & les procès (26). Il falloit, d'ailleurs, s'intriguer, faire sa cour & s'instruire des intérêts particuliers & publics de l'Etat, puisque chaque citoyen d'Athènes avoit part au gouvernement de la République; c'est pourquoi l'éloquence a été si fort en honneur chez ce peuple. C'étoit elle qui ouvroit la porte aux plus grandes charges, qui dominoit dans les assemblées, qui, en un mot, décidait de tout, & donnoit un pouvoir presque souverain à ceux qui possédoient le talent de bien manier la parole. A l'étude de la Rhétorique, les Athéniens joignoient ordinairement celle de la Philosophie, & sous cette dénomination, on doit comprendre toutes les sciences qui en font partie, ou qui y ont quelque rapport.

Au surplus, quoique la vie & l'éducation d'Athènes fut si différente de celle de Sparte, les Athéniens n'en étoient essentiellement ni moins braves ni moins belliqueux que les Spartiates. Les batailles de Marathon, de Salamine & de Platée, sans parler de quantité d'autres ac-

II le.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

(26) Voyez les Guêpes d'Aristophane, & Casaubon in Athen. l. 14. c. 10. p. 910.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

actions très-mémorables, déposent assez authentiquement en faveur de la bravoure & de la magnanimité des Athéniens, pour qu'il soit inutile d'y insister. Ils sont peut-être la seule nation de l'univers qui, selon la remarque d'Athénée, vêtue de pourpre & parée des plus superbes ajustemens, ait battu & mis en fuite des armées formidables (27). La gloire faisoit sur l'esprit des Athéniens, le même effet que la discipline de Sparte produisoit sur l'esprit de ses habitans. Car jamais peuple n'a été plus sensible à l'honneur, ni plus avide de gloire & de louanges que les Athéniens.

S'il y avoit la plus grande opposition entre les mœurs des Athéniens & celles des Lacédémoniens, il y en avoit, si on peut le dire, encore plus, entre l'essence de leur génie & de leur caractère. La cruauté étoit le penchant dominant chez les Spartiates, la douceur faisoit en général le fonds du caractère des Athéniens. La différence qu'il y avoit à cet égard entre eux & les Spartiates, se fait bien sentir dans la manière dont on traitoit les esclaves chez l'un & l'autre peuple. J'ai fait voir à quels excès les Lacédémoniens se portoit contre leurs esclaves. Les Athéniens au contraire les traitoit avec beaucoup d'humanité. Leur condition étoit infi-

(27) Athen. l. 12. p. 512.

niment plus douce à Athènes que dans aucune autre ville de la Grèce (28). Ils avoient action contre leurs maîtres pour cause d'excès & de sévices (29). Si le fait étoit prouvé, on obligeoit le maître de vendre son esclave, qui en attendant la décision du procès, pouvoit se retirer dans un asyle destiné à le mettre à l'abri de toute violence (30). La liberté dont les Athéniens étoient si jaloux, n'étoit point interdite aux esclaves. Ils pouvoient se racheter malgré leurs maîtres, quand ils avoient amassé la somme que la loi avoit fixée pour cet effet (31). Assez souvent même, lorsqu'un patron étoit content des services de son esclave, il lui donnoit pour récompense la liberté.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

L'humanité des Athéniens s'étendoit jusqu'aux bêtes. Plutarque raconte à ce sujet un fait singulier & bien propre à faire connoître quelle étoit en général la douceur de ce peuple. Lorsque la construction du temple, nommé *Hécatonpedon*, fut achevée, les Athéniens ordonnèrent qu'on donnât la liberté à toutes les bêtes de charge qui avoient été employées à ce travail, & qu'on les laissât paître librement dans les meilleurs pâtu-  
ra-

(28) Demosthen. Philipp. 3. p. 383.

(29) Athen. l. 6. p. 266 & 267.

(30) Plut. de Superstit. p. 166. = In Thes. p. 17. = Pollux, l. 7. c. 2. segm. 13.

(31) Plaut. in Casin. act. 1. scen. 2.

III. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

rages le reste de leur vie. Une mule que, conformément à cette ordonnance, on avoit laissé en pleine liberté, étant venue ensuite se présenter d'elle-même au travail & se mettre à la tête de celles qui traînoient les voitures pour la citadelle, le peuple charmé de cette action, fit un decret qui portoit que cette mule seroit particulièrement soignée & nourrie, jusqu'à sa mort, aux dépens du public (32).

Ces traits, comme je le disois il n'y a qu'un moment, font honneur au caractère des Athéniens, & prouvent qu'il régnoit dans l'esprit de ce peuple un grand fonds de douceur & de bonté. Mais on en pourroit citer d'autres qui montrent également que dans bien des occasions les Athéniens oublioient ces principes d'humanité, & se livroient aux excès les plus cruels & les plus violens que la colere, la fougue & la fureur puissent inspirer. Que penser, par exemple, de la barbarie avec laquelle ils mirent à mort les hérauts que Darius leur envoyoit pour les sommer de se soumettre à sa domination (33)? Ils violerent également dans cette occasion & le droit des gens & ceux de l'humanité. Quel nom donner aussi à la fureur avec laquelle les Athéniens condamnerent à la mort dix de leurs généraux

(32) In Catone, p. 339. = Voyez aussi de Solert. animal. p. 970.

(33) Voyez Hérod. l. 7. n. 133.

maux, auxquels on ne pouvoit reprocher d'autre crime que d'avoir négligé, après le gain d'un combat naval, de s'arrêter à ramasser les corps flottans de leurs soldats, pour poursuivre l'ennemi avec plus d'ardeur, & achever son entière défaite (34)? Je pourrois citer encore d'autres traits aussi deshonorans pour les Athéniens: tels, par exemple, que la manière également injuste & cruelle avec laquelle ils condamnerent Socrate à la mort. Ce jugement couvrira dans tous les siècles le peuple d'Athènes d'un opprobre que tout l'éclat de ses belles actions ne pourra jamais effacer. On ne peut attribuer une pareille infamie qu'à cette inconstance & à cette légèreté qui présidoit la plupart du tems à toutes les démarches des Athéniens, & rendoit ce peuple susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit lui donner.

On ne peut sans doute avoir plus d'esprit qu'en avoient en général les Athéniens; mais, s'il est permis de le dire, ils en avoient trop, & au point que leur jugement en souffroit quelquefois. Ils n'étoient pas assez en garde contre leur imagination, qui les emportoit souvent au-delà des justes bornes. De-là vient ce penchant singulier qu'ils avoient pour les fables & les chimères. Ils se plaisoient

(34) Diod. l. 13. p. 623, &c. = Valer. Maxim. l. 1. c. 1. Extern. n. 8. = Xenoph. de Reb. gest. Græ. l. 1. rapporte ce fait un peu différemment.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

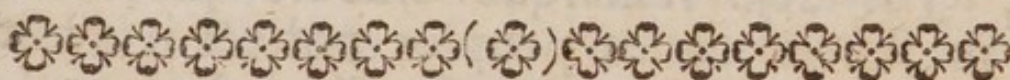
IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

soient extrêmement à les entendre, pour-  
 vû qu'elles fussent présentées avec grace,  
 & débitées avec esprit. On attribue com-  
 munément, & avec assez de raison, à ce  
 goût pour les faits extraordinaires & sin-  
 guliers, une grande partie des contes  
 qu'Hérodote a semés dans son histoire. Il  
 connoissoit les Athéniens, & cherchoit à  
 leur plaire. Dans cette vûe il n'a pas été  
 aussi délicat ni aussi scrupuleux sur le  
 choix des faits qu'il l'auroit probable-  
 ment été, sans l'envie qu'il avoit de se  
 faire lire & admirer d'un peuple naturel-  
 lement avide du merveilleux & de l'ex-  
 traordinaire. Ne sçait-on pas aussi que  
 Démosthène fut obligé plus d'une fois  
 d'avoir recours à de pareils artifices pour  
 capter l'attention de son auditoire, &  
 dans des momens où il ne s'agissoit de  
 rien moins que du salut de la patrie.

Pour définir en peu de mots les Athé-  
 niens, c'étoit un peuple doux, humain,  
 bienfaisant, magnanime, généreux, très-  
 brave & très-belliqueux, ayant d'ailleurs  
 beaucoup d'intelligence pour le commer-  
 ce & pour la marine; mais en même  
 tems léger, vif, capricieux, emporté,  
 inconstant, hautain; du surplus, fort  
 poli & fort délicat sur les bienféances,  
 eu égard aux tems dont je parle, sensuel  
 & voluptueux, s'occupant d'un beau ta-  
 bleau, d'une belle statue, passionné pour  
 les spectacles, amateur des sciences &  
 des beaux arts de tout genre & de toute  
 espèce. Curieux enfin à l'excès de nou-  
 velles

velles, & grand discoureur, enjoué, railleur, aimant la plaisanterie & les bons mots, sentant enfin, & s'exprimant avec tout le goût & toute la finesse possible; ayant au reste produit beaucoup d'esprits aussi brillans que solides, & plusieurs génies grands & sublimes.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.



## ARTICLE III.

### *Des Jeux de la Grèce.*

**J**E CROIROIS omettre un article essentiel à la connoissance des Mœurs des Grecs, si je ne disois pas un mot des différens Jeux établis très-anciennement chez ces peuples. On sçait que par le terme de Jeux, on doit entendre de grands & magnifiques spectacles où l'on voyoit plusieurs troupes de combattans se disputer le prix dans les différens exercices du corps qui faisoient le sujet des Jeux dont je parle. Il y en avoit un assez grand nombre établis dans différens endroits de la Grèce; mais les plus solennels étoient les Jeux Olympiques, les Jeux Pythiens, les Jeux Néméens & les Jeux Isthmiques. Ces sortes de fêtes duroient plusieurs jours. Je ne m'arrêterai point à parler de tout l'appareil & de toutes les cérémonies qu'on

IIIe. y observoit, ni à faire l'énumération de  
 PARTIE. tous les différens combats, tels que la  
 Dep. l'é- lutte, le pancrace, le pugilat, la cour-  
 tabl. de la se, le disque, &c, auxquels on s'exer-  
 Royauté çoit. Je crois ne devoir insister que sur  
 chez les Hébreux, le but & les motifs qu'on s'étoit propo-  
 jusqu'à sés dans l'établissement de ces Jeux.  
 leur re- J'ai déjà remarqué ailleurs que chez  
 tour de la presque tous les peuples policés il avoit  
 captivité. été d'usage d'établir des fêtes & de mé-  
 nager des divertissemens publics, pour  
 tempérer la fatigue & la lassitude que  
 causeroit une application continuelle au  
 travail, ou pour remédier à l'ennui iné-  
 vitable & nécessaire que causeroit un  
 désœuvrement total. Mais les législa-  
 teurs, persuadés avec raison que la mul-  
 titude étoit trop asservie aux sens, &  
 trop peu éclairée pour trouver de quoi  
 s'amuser & se délasser suffisamment dans  
 ce qui ne touche que l'esprit, ont cher-  
 ché à la remuer & à la distraire par des  
 objets sensibles & frappans. C'est dans  
 cette vûe qu'on a de tous tems pensé à  
 divertir le peuple par des sujets propor-  
 tionnés à son entendement & à son goût;  
 je veux dire par des spectacles dont l'ap-  
 pareil extérieur frappât vivement les  
 sens, & pût produire de fortes impres-  
 sions; mais on voit aussi que la plupart  
 des législateurs ont eu en même tems l'at-  
 tention de rendre ces sortes de divertisse-  
 mens utiles & profitables.

Les deux motifs dont je viens de par-  
 ler, sont bien faciles à reconnoître dans  
 l'établif-

l'établissement des Jeux de la Grèce. —  
 Ceux qui les instituerent n'avoient pas envisagé uniquement le plaisir & l'amusement de la multitude. Il étoit entré dans ces établissemens des vûes d'une politique très-sage & très-raisonnée. La Grèce est en général un pays assez chaud. On sçait que la température de ces sortes de climats rend ordinairement les corps mous & efféminés. En attachant l'idée de la plus grande gloire à réussir dans des exercices qui demandent beaucoup de force & d'adresse, on s'étoit proposé de rendre les corps plus souples, plus forts & plus vigoureux qu'ils ne le sont ordinairement dans les pays chauds. On vouloit ainsi préparer de bonne heure la jeunesse aux travaux pénibles de la guerre, & la rendre en même tems plus propre à porter les armes. Au moyen des exercices dont je parle, on accoutumoit, dès l'enfance, les jeunes gens à la fatigue, on les rendoit aussi plus fermes, plus aguerris, plus intrépides, & plus adroits sur-tout dans les combats, où la force du corps & l'adresse décidoient presque toujours, dans les siècles passés, de la victoire, parceque l'usage des armes à feu étant inconnu, il falloit ordinairement s'approcher de très-près. L'avantage que les Grecs retirèrent des différens exercices auxquels ils étoient habitués dès l'enfance, parut sensiblement dans les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Perses. Avec une poignée

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

poignée de monde ils défirent des armées innombrables. Hérodote prétend qu'un seul Grec tenoit tête à dix Barbares (1). Ce grand historien observe encore que ceux qui se signalerent le plus dans les batailles de Marathon, de Salamine & de Platée, avoient presque tous auparavant remporté des prix dans les différens Jeux dont je viens de parler (2).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

Remarquons encore avec quelle adresse les instituteurs de ces Jeux avoient trouvé l'art d'exciter cette noble émulation & cette généreuse ardeur pour la gloire, qui sont & seront toujours le meilleur rempart, & le plus ferme soutien d'un Etat. Dans l'origine les vainqueurs ne recevoient pour toute récompense qu'une simple couronne d'olivier sauvage aux Jeux Olympiques, de laurier aux Jeux Pythiens, d'Ache verte aux Jeux Néméens, & d'Ache sèche aux Jeux Isthmiques (3). Les Auteurs de ces établissemens avoient voulu faire sentir que l'honneur seul devoit être le but & la récompense de la victoire & non un bas & vil intérêt. On peut juger de quoi étoient capables des peuples accoutumés à être conduits par de pareils principes. Tygranes, l'un des principaux Officiers des troupes de Xercès, entendant parler de ce qui faisoit le prix des jeux de la Grèce,

(1) L. 9. n. 61.

(2) L. 9. n. 104.

(3) Journ. des Scav. Février, 1751, p. 117.

Grèce, se tourna vers Mardonius qui commandoit en chef toute l'armée de ce Monarque, & s'écria, frappé d'étonnement : „ Ciel ! avec quels hommes „ nous allez-vous mettre aux mains ! Insensibles à l'intérêt ils ne combattent „ que pour la gloire” : exclamation pleine de sens & de jugement dont Xercès ne sentit pas la force & la vérité (4).

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Le principal motif, enfin, & celui qu'on doit le plus admirer dans l'établissement des Jeux dont je viens de parler, étoit l'occasion que ces spectacles fournissoient à tous les habitans des différentes villes de la Grèce, de se voir & de se trouver rassemblés pendant quelque tems dans les mêmes lieux. Il étoit, en effet, de la prudence & de la bonne politique de procurer à ces peuples tous les moyens possibles de se réunir. La nation Grecque composée d'une multitude de petits Etats jaloux & envieux les uns des autres, avoit besoin, pour sa conservation, d'un centre commun où tous ses habitans se trouvaient souvent réunis & mêlés indifféremment avec la plus parfaite égalité. C'est ce qui arrivoit dans ces Jeux où il accouroit un nombre incroyable de spectateurs de tous les endroits de la Grèce. Par ce concours, sans qu'il y parût d'affectation, il se formoit une sorte de liaison, de correspondance, & si l'on peut dire, de confraternité

(4) Hérod. l. 8. n. 26.

III.  
PARTIE.  
Dep. l'éta-  
bl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

— nité entre les citoyens de toutes les différentes villes Grecques. On ne pouvoit donc leur ménager trop d'occasions d'être ensemble & de se voir familièrement. J'en ai déjà fait la remarque en parlant de l'établissement du Conseil des Amphyctions (5).

Mais l'institution des Jeux publics étoit beaucoup plus propre encore à opérer l'union & la concorde dont je parle. Les divertissemens qu'on goûtoit à Olympie & dans les autres endroits où se célébroient les Jeux, dispofoient naturellement les esprits à la douceur & à la gaieté. L'occasion de se voir & de se parler étoit journalière. Il arrivoit même souvent que cette familiarité & ce commerce habituel engageoient plusieurs citoyens de différentes Républiques à se lier par les nœuds de l'hospitalité. C'est ainsi qu'on pouvoit, fans apparat, traiter avec amitié des intérêts réciproques de chaque ville. Les Grecs paroissoient dans ces momens n'être en quelque manière que les habitans d'une seule & même cité. Ils offroient en commun les mêmes sacrifices aux mêmes Dieux & participoient aux mêmes plaisirs (6). Par ce moyen on parvenoit à calmer les aigreurs & à terminer les querelles en assoupissant les animosités. On étoit à portée

(5) Voyez la seconde Part. L. I. chap. 3.  
art. 1.

(6) Voyez Strab. l. 9. p. 642.

portée dans ces grandes assemblées de se défaire de ces préjugés populaires qu'on ne nourrit souvent que faute de bien connaître la nation contre laquelle on est prévenu.

D'ailleurs, afin qu'on pût assister à ces spectacles avec plus de tranquillité & de satisfaction, il y avoit pendant tout le tems qu'ils duroient, une suspension d'armes générale dans toute la Grèce. Toutes les hostilités cessoient alors & tout mouvement de guerre étoit interrompu (7). Il est aisé de sentir combien un pareil usage devoit contribuer à réunir les cœurs & à faire cesser les troubles & les divisions. La célébration des Jeux, en ramenant pour un tems la paix & la tranquillité, dispoisoit assez volontiers les esprits à s'en assurer irrévocablement les avantages. On peut regarder à tous égards l'institution des Jeux de la Grèce comme un chef-d'œuvre de politique & de prudence.

Il est vrai que par la suite des tems un établissement si sagement imaginé dégénéra bien de son institution primitive, & donna même lieu à d'étranges abus. L'idée de se rendre utile à la patrie & de se former par les exercices du corps à l'emploi & au maniement des armes, disparut. Les athlètes firent une profession à part

II le.  
PARTIE  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux;  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité.

(7) Thucyd. l. 5. n. 49. — Plut. in Lycurg. p. 54. C. — Pausan. liv. 5. chap. 20.

part qui se contenta de rapporter désormais tous ses talens au désir insensé d'acquiescer une vaine gloire & des honneurs aussi stériles que frivoles. Ils ne descendirent plus sur l'arène que pour se donner en spectacle, pour faire montre de leur force ou de leur adresse, & s'attirer les applaudissemens du public, en le divertissant. Ils outrerent les exercices, & portèrent l'excès au point de s'exposer continuellement à perdre la vie, ou au moins à être estropiés pour le reste de leurs jours (8). C'est alors qu'on pouvoit appliquer, avec juste raison, aux Jeux de la Grèce ce bon mot si vanté chez les anciens : „ Que si c'étoit sérieusement & tout de bon qu'on s'y battoit, on n'en faisoit pas assez ; mais „ que si c'étoit pour rire & pour s'amuser, on en faisoit trop ". Remarquons encore que de pareils spectacles n'étoient propres qu'à familiariser les spectateurs avec les violences & l'inhumanité. Ces combats devoient laisser dans l'ame des impressions de barbarie & de cruauté, dont les suites sont toujours extrêmement à redouter (9).

11

(8) Voyez Lucian. *in* Anacharsi.

(9) Il est une nation célèbre dans l'Europe à laquelle on reproche une certaine dureté, disons même une certaine férocité dans les mœurs & dans la conduite ; ne pourroit-on pas attribuer l'esprit particulier qui regne chez la nation dont je parle, au goût qu'elle a conservé pour les spectacles des gladiateurs.

Il arriva aussi que le peuple prenant trop de goût pour cette espèce d'amusement, en vint jusqu'à négliger ses propres affaires. On passoit le tems à voir les combats particuliers des Athlètes, qui répétoient sans cesse leurs exercices pour paroître avec plus de succès dans les Jeux publics & solennels. L'ambition d'y remporter la palme devint enfin une manie générale & universelle. On méprisa l'étude des arts les plus utiles & les plus nécessaires, pour s'occuper entièrement d'inutiles pratiques. Le goût pour la Gymnastique fut une espèce de maladie épidémique qui se répandit dans toute la Grèce. La gloutonnerie & l'ivrognerie se joignirent bientôt à cette dépravation de mœurs. Ces vices devinrent, pour ainsi dire, l'appanage particulier des Athlètes. Ceux qui originairement s'étoient adonnés à cette profession, regardoient la frugalité comme le moyen le plus propre à maintenir leur vigueur & leur adresse. Ils ne se nourrissoient que de noix, de figes séches & de fromage (10). Ce régime trop austère déplut aux maîtres de palestre qu'on vit insensiblement s'ériger dans toute la Grèce, & former enfin une profession particulière. Ils permirent à leurs élèves l'usage de la viande

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(10) Plin. l. 23. sect. 63. p. 315. — Paus. l. 6. c. 7. — A. Cornel. Celsus, l. 4. c. 6. — Diog. Laert. l. 8. segm. 12.

— viande. La plus solide & la plus succu-  
 lente, celle, en un mot, qu'on croyoit  
 la plus capable de fournir une nourriture  
 forte & abondante, fut préférée à tout  
 autre aliment (11). On ne peut conce-  
 voir à quel excès les Athlètes, dans les  
 derniers tems, portoient la voracité.  
 L'histoire dit que Milon le Crotoniate  
 n'étoit pas encore rassasié après avoir  
 mangé 20 mines de viande (12) & au-  
 tant de pain, & bû trois congés de  
 vin (13). Un autre Athlète mangeoit  
 jusqu'à 80 gâteaux par jour (14). Ces  
 sortes de gens faisoient alors consister u-  
 ne partie de leur supériorité sur les autres  
 hommes, dans une monstrueuse & exces-  
 sive voracité (15).

On vit aussi disparoître ce désintéresse-  
 ment si noble, si pur & si entier, qui  
 dans l'origine avoit animé les combat-  
 tans. On n'avoit d'abord proposé aux  
 vainqueurs qu'une simple couronne de  
 laurier

(11) Autores *suprà* laudati.

(12) Les 20 mines de viande reviennent à plus  
 de 14 liv. poids de Paris; & les trois congés de  
 vin à dix pintes & chopine environ, même me-  
 sure.

Je crois pouvoir regarder comme un conte fait à  
 plaisir, ce que les anciens ont dit de ce taureau de  
 quatre ans que Milon mangea tout entier dans u-  
 ne journée, après l'avoir porté sur ses épaules tou-  
 te la longueur du stade. Athén. l. 10. c. 2. p.  
 412.

(13) Athén. *loco cit.*

(14) Theocrit. Idyll. 4.

(15) Voyez Athén. l. 10, c. 2. — Et Galen, *de*  
 Dignost. Puls. l. 2, c. 2.

laurier pour récompense. On accorda par la suite aux Athlètes victorieux le privilège d'être nourris aux dépens de la patrie. Ils ne tarderent pas à en abuser, au point même de devenir très à charge aux villes & aux peuples. Cet abus parut si fort à Solon, qu'il crut devoir y remédier, & réduire la pension des Athlètes victorieux. Il n'assigna que 500 drachmes à ceux qui avoient remporté le prix dans les Jeux Olympiques, cent à ceux qui avoient été couronnés aux Jeux Isthmiques, & ainsi des autres à proportion (16). Ce législateur trouvoit qu'il étoit honteux de donner à de simples lutteurs des sommes qu'il étoit bien plus juste & bien plus utile d'employer à entretenir & récompenser les enfans de ceux qui mouroient les armes à la main pour le service de leur patrie (17). Pour juger du juste mépris dans lequel étoient tombés les Athlètes, il faut entendre parler Euripide. „ Parmi les maux infinis qui régnerent dans la Grèce, disoit ce fameux poëte, il n'en est point de plus pernicieux que la profession des Athlètes; car en premier lieu ils sont incapables de conduite. En effet, comment un homme sujet à sa bouche, & devenu l'esclave de son ventre, pourroit-il acquérir un fonds suffisant pour la

IIIe.  
PARTIE.  
Dép. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(16) Plut. in Solon. p. 91. = Diog. Laert. l. 1. segm. 55.

(17) Diogen. Laert. l. 1. segm. 55.

IIIe  
 PARTIE.  
 Dep. l'éta-  
 bl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

„ la subsistance de sa famille. De plus  
 „ les Athlètes ne sçavent ce que c'est  
 „ que de souffrir la pauvreté en s'accom-  
 „ modant à la fortune; car n'étant point  
 „ formés aux bonnes mœurs, difficile-  
 „ ment changent-ils de caractère, même  
 „ dans la disgrâce. Je ne puis approu-  
 „ ver, continue Euripide, la coutume  
 „ des Grecs de former de nombreuses  
 „ assemblées pour honorer des divertif-  
 „ semens si frivoles; car qu'un Athlète  
 „ excelle à la lutte, qu'il soit léger à la  
 „ course, qu'il sçache bien lancer un pa-  
 „ let ou appliquer un vigoureux coup de  
 „ poing sur la mâchoire de son antago-  
 „ niste, que sert à sa patrie ce beau ta-  
 „ lent & l'honneur qu'il en remporte?  
 „ Repoussera-t-il l'ennemi à coup de  
 „ disque, ou le mettra-t-il en fuite en  
 „ s'exerçant à la course, armé d'un bou-  
 „ clier? On ne s'amuse point à toutes ces  
 „ folies, &c ” (18). C'est ainsi que l'in-  
 „ stitution des Jeux publics de la Grèce,  
 „ c'est-à-dire, une des plus belles & des  
 „ plus sages inventions se corrompt insen-  
 „ siblement, & finit par dégénérer, au  
 „ point de devenir un abus très-perni-  
 „ cieux.

Je ne dois pas non plus dissimuler que  
 les meilleurs écrivains de l'antiquité ont  
 crû devoir attribuer au spectacle des Ath-  
 lètes

(18) Acad. des Inscript. t. 1. M. p. 217.  
 Voyez aussi Lucian. in Anacharsi. = Athén. l.  
 10. p. 413. 414. = Plut. Quæst. Rom. p. 274.

lètes cette passion infame à laquelle les Grecs n'ont été que trop adonnés. Ces espèces d'acteurs ne paroissent en public qu'entièrement nus. Le genre de la plupart des exercices qui faisoient le sujet des Jeux dont je viens de parler, joint à la chaleur du climat & à la saison où on les célébroit (19), exigeoient nécessairement cette nudité. Les Athlètes étoient accoutumés à cette indécence dès leur plus grande jeunesse; car pour réussir dans la profession qu'ils embrassoient, on ne pouvoit pas s'y prendre de trop bonne heure. L'habitude de paroître continuellement nus les uns devant les autres, anéantit bientôt tout sentiment de pudeur, & introduisit chez les Grecs l'horrible dérèglement qu'on leur a tant de fois reproché (20); dérèglement formé, au surplus, par le peu de commerce & de familiarité que, chez cette nation, les hommes avoient avec les femmes. J'en ai déjà parlé (21). J'ajouterai seulement que les femmes n'assistoient point aux Jeux publics. Il leur étoit même défendu sous de grièves peines

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(19) C'étoit en été au mois de Juillet.

(20) *Mihi quidem hæc in Græcorum gymnasiis natura consuetudo videtur, in quibus isti liberi & concessi sunt amores.* Cicero Tuscul. Quæst. l. 4. n. 33.

Ennius avoit dit avant Cicéron, *Flagitii principium est nudare inter cives corpora.* Apud Cicero loco cit. Voyez aussi Plut. t. 2. p. 274. 751.

(21) *Suprà*, p. 203.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la cap-  
tivité,

nes d'approcher du lieu où ils se célébroient (22).

Il me reste à dire encore un mot du théâtre des Grecs, & du goût que les Athéniens particulièrement avoient pour cette sorte de divertissement. On sçait que les représentations théatrales ont pris naissance chez les Grecs, & que c'est à eux seuls qu'on en doit l'invention; on en peut fixer l'époque vers l'an 520 avant J. C. Ces spectacles n'avoient lieu qu'en certains tems de l'année, & particulièrement à la célébration des fêtes de Bacchus.

Je ne m'arrêterai point à examiner l'origine & les différens progrès du théâtre chez les Grecs. On peut consulter sur ce sujet les auteurs qui en ont fait le principal objet de leurs recherches. Quelques idées sommaires suffiront, je crois, pour le but que je me suis proposé.

C'est aux Athéniens, sans contredit, que le théâtre Grec est redevable du degré de perfection auquel nous voyons qu'il a été porté. Ils n'épargnerent rien de

(22) Ælian. Var. Hist. l. 10. c. 1. — Paus. l. 5. chap. 6.

Il faut pourtant, à cet égard, rendre justice aux Grecs. La loi qui défendoit aux femmes d'assister aux Jeux publics, étoit fort sage, & très-conforme à la décence & à l'honnêteté publique. La bienséance demandoit que le sexe ne fût point admis à la plupart de ces spectacles, où les acteurs ne se montroient qu'entièrement dépouillés de vêtemens.

de tout ce qui pouvoit y contribuer. Ce peuple voluptueux, mais délicat dans ses plaisirs, établit un concours d'auteurs, & des commissaires nommés par l'Etat pour juger du mérite des pièces. On ne pouvoit en faire jouer aucune qu'on ne l'eût auparavant présentée à l'examen (23). Celle qui obtenoit la pluralité des suffrages étoit déclarée victorieuse, couronnée comme telle & représentée, aux frais de la République, avec toute la pompe & toute la magnificence possibles. Il est aisé de sentir quelle ardeur & quelle émulation ces disputes & ces récompenses publiques excitoient parmi les poëtes, & combien un pareil usage a dû contribuer à la perfection des pièces Dramatiques dans la Grèce.

On ne peut à cet égard, qu'applaudir aux Athéniens sur le goût & la sensibilité qu'ils témoignent pour les représentations théâtrales, divertissement le plus ingénieux, le plus noble & le plus utile, peut-être, qu'on puisse procurer à la multitude : mais il faut condamner en même-tems l'excès dans lequel ce peuple tomba par la suite. Les Athéniens portèrent bien-tôt leur vivacité & leur passion pour le théâtre au point d'en faire leur unique occupation & d'y sacrifier même les intérêts de l'Etat. Les fonds destinés

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

(23) Voyez Plut. in Cimone. p. 483. E. L. 6. chap. 9.

— destinés pour les armemens de terre & de mer furent employés & consumés à faire jouer des drames: „ On est plus assidu aux spectacles, dit Justin, qu'aux exercices militaires. Les théâtres sont remplis, mais les camps sont déserts. La bravoure, la capacité & la science des armes se comptent pour rien. On n'applaudit plus aux grands Capitaines. Il n'y a d'acclamations que pour les bons Poètes & les excellens Comédiens (24) ”.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

Ces reproches ne sont point exagérés. Il est certain par le témoignage unanime de l'antiquité que du tems de Périclès les Athéniens quittoient tout & négligeoient tout pour s'occuper entièrement du théâtre. On voit aussi que pour l'embellir & faire jouer les pièces qui leur plaisoient avec tout l'apparat & toute la magnificence dont elles étoient susceptibles, ils épuisoient le trésor & les ressources de l'Etat (25). Si Solon en avoit été crû, ce goût pour les pièces dramatiques seroit bien-tôt tombé, ou du moins n'auroit pas causé tant de désordres. Thespis, qu'on regarde ordinairement comme l'inventeur du théâtre par les changemens qu'il fit aux premières ébauches que la Grèce avoit vûes de ce specta-

(24) Demosthen. Philipp. 1. p. 52. C. Olynth. 2. p. 24. — Plut. t. 2. p. 348. 349. 710. 711.  
(25) Plut. in Solon. p. 95.

spectacle, florissoit du tems de Solon. Ce grand législateur voulut juger par lui-même de cette nouveauté. Thespis jouoit lui-même ses pièces, selon l'usage des poètes anciens. Quand la représentation fut finie, Solon appella Thespis, & lui demanda s'il n'avoit pas honte de mentir ainsi devant tant de personnes. Thespis lui répondit, qu'il n'y avoit point de mal dans ces mensonges & dans ces fictions qu'on ne faisoit que par jeu & par divertissement. „ Oui, repartit Solon, „ en frappant fortement la terre de son „ bâton, mais si nous souffrons & ap- „ prouvons ce beau jeu, il passera bien- „ tôt dans nos contrats & dans toutes „ nos affaires (26) ”.

IIIe.  
PARTIE:  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Il faut convenir néanmoins que les tragiques Grecs ont toujours conservé beaucoup de respect pour la vertu, la justice, les bonnes mœurs & les bienséances publiques. Leurs poèmes sont remplis de quantité de maximes admirables; mais on ne peut trop se récrier sur la licence qui régnoit dans la comédie Grecque. J'ai parlé ailleurs des obscénités grossières dont toutes les pièces d'Aristophane sont remplies (27). Je n'ai rien de plus à en dire. Je remarquerai seulement qu'outre l'indécence & la grossièreté, la

faty-

(26) *Suprà*, p. 226.

(27) Faisons cependant, à cet égard, remarquer une exception singulière. Aristophane, le plus emporté sans contredit de tous les poètes comiques de l'ancien théâtre, n'a jamais osé se rien

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

satyre la plus impitoyable, la plus amère  
 & la plus mordante y régne perpétuelle-  
 ment. Les poètes comiques d'alors se  
 permettoient tout. Ils n'épargnoient per-  
 sonne. Généraux, Magistrats, Gouver-  
 nement, Peuple, jusqu'aux Dieux mê-  
 mes (28), tout étoit livré à leur bile fa-  
 tyrique. L'excès étoit porté au point  
 qu'ils ne prenoient pas même la précau-  
 tion de déguiser les noms des personna-  
 ges qu'ils vouloient diffamer. Chacun é-  
 toit introduit sur la scène sous son vérita-  
 ble nom (29). Il y a plus. De crainte  
 que la ressemblance des noms ne pût fai-  
 re prendre le change & laisser quelque in-  
 certitude dans l'esprit des spectateurs, on  
 donnoit aux acteurs des masques qui ren-  
 doient, autant qu'il étoit possible, le vi-  
 sage & la physionomie de ceux qu'on vou-  
 loit exposer à la risée du public (30).  
 Telle fut pendant long-tems la comédie  
 chez les Grecs, c'est-à-dire, un specta-  
 cle également licencieux & satyrique qui  
 ne connoissoit ni décence ni retenue,  
 pour qui il n'y avoit rien de sacré, qui  
 ne respectoit personne, pas même les  
 mœurs

permettre contre Cérès, ni en général contre tout  
 ce qui pouvoit avoir rapport au culte de cette  
 Déesse.

(28) Voyez Aristophan. *in* Nubib. *in* Equi-  
 tib. &c.

(29) Voyez les Mém. de l'Ac. des Inscript. t.  
 4. p. 134, &c.


(30) Voyez Cicer. Philosophic. Frag. t. 3. p.  
 393.

mœurs, & où l'on pouvoit diffamer ouvertement tous ceux que l'on jugeoit à propos de rendre l'objet du mépris public. Il fallut à la fin que le Magistrat réprimât ces abus pernicioeux, & contînt, par les défenses les plus sévères, la licence effrénée des auteurs comiques (31). Ces sages réglemens donnerent naissance à ce que les anciens ont appelé la *nouvelle Comédie*, qui ne fut plus qu'une imitation & une satyre fine & délicate de la vie civile. On ne mit plus sur le théâtre que des aventures feintes & des noms supposés. Comme ce changement avantageux n'arriva que dans des siècles bien postérieurs à ceux dont j'ai entrepris de tracer le tableau, je ne m'arrêterai pas davantage sur ce sujet.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour de la  
captivité.

(31) Horat. Ars Poet. v. 281, &c.





## RÉCAPITULATION.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

**E**N rapprochant tout ce que j'ai dit sur l'état des anciens peuples dans les siècles qui se sont écoulés depuis le Déluge jusqu'à Cyrus, il est aisé de sentir combien les connoissances humaines étoient autrefois imparfaites & peu étendues. La politique, les loix, les arts, les sciences, le commerce, la navigation, l'art militaire, les mœurs même, c'est-à-dire les principes & les façons de penser les plus essentielles & les plus nécessaires à la conservation & au bonheur de la société, tous ces grands objets n'étoient, si on peut le dire, encore qu'ébauchés du tems de Cyrus; & le règne de ce Prince n'a précédé néanmoins l'Ere chrétienne que de 536 ans. Un léger détail va nous convaincre de la vérité de toutes ces propositions.

On n'a eu, pendant tout l'espace de tems que nous venons de parcourir que des notions fort imparfaites du grand art de gouverner les peuples. La plupart des loix politiques & civiles étoient obscures & défectueuses, souvent même pernicieuses; ou ridicules, en un mot très-informes. Le droit des gens n'étoit seulement pas connu, & la morale étoit en général peu développée; souvent même elle autorisoit des principes

cipes qui conduisoient directement aux plus grands vices. A l'égard de ce système politique qui embrasse & envisage aujourd'hui tout l'Univers, on peut affirmer que les Anciens n'en avoient aucune idée. Il n'y avoit point alors de Puissance qui songeât à entretenir des correspondances suivies dans les différentes parties du monde connu. Les liaisons mêmes que des Etats voisins pouvoient avoir entr'eux n'étoient que momentanées. On n'envisageoit pour l'ordinaire que l'instant présent. Les suites & les conséquences d'un événement & d'une démarche étoient rarement prévûes & approfondies. On ne s'étoit point fait de système politique. Chaque Etat vivoit isolé, & faisoit peu d'attention au mouvement général de la machine. Aussi n'étoit-on point dans l'usage d'avoir continuellement des Ambassadeurs dans les Cours étrangères. Les Anciens n'étoient pas assez éclairés pour sentir l'utilité de ces espèces d'espions privilégiés (1). Attentifs aux moindres démarches, ils sont à portée de pénétrer les projets que pourroit former une Puissance trop entreprenante, & de les dévoiler. Aussi ce fameux système d'équilibre, l'objet de la politique moderne, loin d'avoir été autrefois suivi dans aucune partie de l'Univers,

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'établ. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur retour  
de la captivité.

(1) C'est ainsi qu'un des plus grands politiques du siècle passé définissoit les Ambassadeurs & les Envoyés.

IIIe. PARTIE. Dep. l'établ. de la Royauté chez les Hébreux, jusqu'à leur retour de la captivité.

vers, ne paroît seulement pas s'être présenté à l'esprit d'aucun politique de l'antiquité.

On peut très-bien appliquer aux Arts ce que je viens de dire de la politique & des loix. Les peuples dont j'ai eû lieu de parler, n'avoient fait, à certains égards, que des progrès très-médiocres dans l'universalité des Arts. Ils avoient, à la vérité, des manufactures d'étoffes précieuses & recherchées : ils sçavoient travailler les métaux : ils avoient élevé des bâtimens d'une grandeur & d'une richesse étonnante : ils manioient enfin le ciseau, le poinçon & le burin. Ces mêmes peuples cependant manquoient de la plupart des commodités de la vie, qu'on regarde aujourd'hui, & avec raison, comme très-essentiellles, ou au moins, des plus agréables. Les anciens peuples ont absolument ignoré le secret de se les procurer. J'en ai donné des preuves suffisantes toutes les fois que j'ai eu occasion de traiter ce sujet.

Il en faut dire autant des Sciences. On ne peut refuser aux Egyptiens, aux Babyloniens, aux Phéniciens & aux Grecs des connoissances assez étendues en Astronomie, en Géométrie & en Mécanique. Cependant ils n'ont jamais pû s'élever au-delà d'un certain terme, faute d'avoir sçû se procurer plusieurs des secours absolument nécessaires aux progrès des Sciences dont je parle. Ils n'avoient, par exemple, ni pendules, ni lunettes, ni,

ni, en un mot, plusieurs des instrumens sans lesquels l'Astronomie & la Géographie ne peuvent acquérir absolument aucune espèce de précision. Les anciens peuples manquoient même des moyens les plus ordinaires & les plus indispensables pour constater leurs découvertes. On peut se rappeler ce que j'ai dit sur la manière longue & incommode dont on écrivoit dans les premiers tems, sur les inconvéniens de la forme des livres & sur la difficulté de les transporter & en général de s'en procurer la lecture (2). Ce n'étoit qu'à force de voyager qu'on pouvoit autrefois acquérir quelques connoissances. A l'égard de la Physique & de l'Histoire Naturelle, on sçait qu'elles ont été presque entièrement inconnues aux anciens peuples.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

Quant au commerce & à la navigation, il est certain que les Phéniciens particulièrement y avoient fait des progrès & des découvertes assez considérables eu égard sur-tout aux obstacles qu'ils eurent à surmonter. Mais si l'on fait réflexion en même tems à la défecuosité de leurs navires, à l'imperfection de leur manœuvres, au manque absolu d'instrumens propres à diriger leurs navigations & à la grossièreté, en un mot, de toutes leurs pratiques, on admirera plutôt le courage de

(2) Voyez la première Part. L. I. chap. 6. I.  
L. III. chap. 2. art. 6.

IIIe.  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux,  
 jusqu'à  
 leur re-  
 tour de la  
 captivité.

de ces peuples que leurs connoissances. Il faut les louer d'avoir osé tant entreprendre avec si peu de secours, & reconnoître en même tems leur infériorité, par rapport aux découvertes dont nous jouissons à présent. Il me paroît qu'en général les anciens peuples étoient fort entreprenans, mais très peu éclairés.

La science de la guerre étoit pour le moins aussi informe que tous les objets dont je viens de parler. On ne finiroit point si l'on vouloit s'arrêter à relever en détail l'imperfection des manœuvres militaires des Anciens, dans les siècles qui ont fixé notre attention, & montrer tout ce qui leur manquoit du côté de l'art, de l'intelligence & de la capacité. Il suffit, je crois, de renvoyer à ce que j'ai dit sur ce sujet, dans les différentes Parties de mon Ouvrage.

J'en userai de même à l'égard des Mœurs. On a pû remarquer dans les articles où j'ai eu occasion de traiter cet objet, à quel point les mœurs des premiers peuples étoient informes, barbares, grossières & vicieuses. Leur peu de délicatesse & leur ignorance des premiers principes de la Morale, se fait sentir à chaque instant où l'on consulte l'Histoire ancienne.

Je ne crains donc point d'affirmer que dans tout l'espace de tems qu'on vient de parcourir, les connoissances humaines étoient encore des plus imparfaites & des plus bornées. Chez la plupart des peuples,

ples , les Loix , les Arts & les Sciences —————  
 fortoient à peine de l'enfance. Les E-  
 gyptiens , les Babyloniens & les Phéni-  
 ciens qu'on doit certainement mettre au  
 rang des nations les plus policées qui  
 aient paru dans l'antiquité , n'avoient  
 fait que des progrès bien médiocres dans  
 chacun des objets que je viens d'indiquer.  
 A l'égard des Grecs qui par la suite ont  
 surpassé en tout genre les Egyptiens , les  
 Babyloniens & même les Phéniciens , les  
 Grecs étoient encore fort ignorans du  
 tems de Cyrus , époque de la troisième  
 & dernière Partie de notre ouvrage. Il  
 s'est écoulé près de deux siècles depuis  
 ceux qui terminent nos recherches , jus-  
 qu'au tems où les Grecs ont fait la plu-  
 part des découvertes qui leur ont mérité  
 cette gloire & cette juste estime , dont ils  
 jouissent encore aujourd'hui , & que rien  
 ne pourra jamais leur enlever. Personne  
 ne les a encore surpassés dans la poésie ,  
 dans l'éloquence , ni dans l'art d'écrire  
 l'histoire. Il n'en est pas tout-à-fait de  
 même des Sciences exactes , ni même de  
 plusieurs parties des Arts. Il faut con-  
 venir que , si l'on en excepte l'Architec-  
 ture (3) , la Sculpture & la Gravure en  
 pier-

IIIe-  
 PARTIE.  
 Dep. l'é-  
 tabl. de la  
 Royauté  
 chez les  
 Hébreux ,  
 jusqu'à  
 leur retour  
 de la cap-  
 tivité.

(3) Observons néanmoins , par rapport à l'ar-  
 chitecture , qu'à la vérité les Grecs ont eu un goût  
 très-pur & très-juste sur la construction des grands  
 édifices , mais je ne pense pas qu'il en ait été de  
 même à l'égard des bâtimens particuliers. Je crois  
 pou-

— pierres fines, il n'y a nulle comparaison à faire entre tout ce que les Grecs ont pu sçavoir dans les objets que je viens d'indiquer & ce que nous en connoissons à présent.

IIIe.  
PARTIE.  
Dep. l'é-  
tabl. de la  
Royauté  
chez les  
Hébreux,  
jusqu'à  
leur re-  
tour de la  
captivité.

pouvoir assurer qu'ils n'ont point entendu l'art de les distribuer aussi gracieusement & aussi commodément que nous le pratiquons aujourd'hui.

*Fin de la troisième & dernière Partie.*



P R E M I E R E  
D I S S E R T A T I O N.  
*Sur l'évaluation des Monnoies*

---

---

D I S S E R T A T I O N S.

---


---

DISSERTATION.



P R E M I E R E.  
DISSERTATION.

*Sur l'évaluation des Monnoies & des Mesures Grecques.*

 J'AI eu souvent occasion , dans le cours de l'ouvrage que je présente au public , de parler des Monnoies & des Mesures antiques. Comme c'est aux Grecs que nous sommes redevables de la plupart des connoissances qui nous restent sur l'antiquité profane , c'est presque toujours aussi aux Monnoies & aux Mesures grecques qu'il faut rapporter celles des anciens peuples. J'ai donc crû devoir donner une évaluation de ces Monnoies & de ces Mesures qui justifiât la proportion que j'ai établie entre elles & les nôtres. D'ailleurs , en consultant cette espèce de table ,  
on

on fera en état de faire soi-même aisément les réductions que je pourrois avoir omises.

Il n'est peut-être point de matiere qui ait autant exercé les critiques que la détermination des Monnoies & des Mesures anciennes. Il n'en est peut-être point cependant qui soit encore envelopée d'aussi épaisses ténèbres. Je suis bien éloigné de me flatter d'y répandre quelques lumières. Je me propose seulement de dire ce qui m'a paru de plus vraisemblable sur un objet si incertain, sans prétendre, en aucune maniere, donner une exclusion absolue aux évaluations qui ont déjà été imaginées, & auxquelles je n'ai pas crû devoir m'arrêter.





## CHAPITRE I.

*Des Monnoies Grecques.*

LA valeur des Monnoies dépend, comme on le sçait, de leur titre & de leur poids. Il se trouve encore aujourd'hui dans les cabinets des Antiquaires beaucoup de Monnoies grecques en général, & en particulier de Monnoies attiques. Ces dernières sont celles dont il est fait mention le plus fréquemment dans les anciens auteurs, & auxquelles, pour l'ordinaire, ils ont rapporté toutes les autres. Nous suivrons leur exemple, & nous prendrons pour pièces de comparaison les Monnoies attiques. On en a mis plusieurs à l'essai, & on s'est assuré, par diverses expériences réitérées, que l'or & l'argent employés par les Monétaires d'Athènes étoient, à une très-légère différence près, au même titre que l'or & l'argent de nos Monnoies. Ce fait est donc bien constant, & l'on a sur cet

ar-

article tous les éclaircissémens que l'on peut désirer.

Mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit aussi facile de déterminer quel étoit le poids fixe & précis de ces Monnoies. Presque toutes celles qui nous restent aujourd'hui ont été plus ou moins altérées par l'usage que depuis tant de siècles on en a fait, ou par le laps de tems. Il est en quelque sorte moralement impossible de trouver deux drachmes attiques, par exemple, qui pésent précisément l'une autant que l'autre. Il a donc fallu avoir recours à quelque autre expédient pour s'assurer du poids des Monnoies antiques. De tous ceux que l'on a imaginés, le plus philosophique sans contredit est celui dont Gassendi fit usage vers le milieu du dernier siècle. L'idée lui en avoit été suggérée par le célèbre M. de Peiresc, à qui rien de tout ce qui peut contribuer à l'avancement des connoissances humaines n'échappoit, & qui n'épargnoit, à cet égard, aucune dépense.

On voit à Rome, au palais Farnése, un Conge antique parfaitement bien conservé. Le Conge étoit chez les Romains une mesure de liquides  
qui

qui devoit contenir dix livres romaines de vin (1). Celui dont nous parlons est d'autant plus précieux, qu'il paroît, par l'inscription dont il est chargé, que ce vase avoit été déposé au Capitole, sous le regne de Vespasien, pour servir d'étalon de cette espèce de mesure. M. de Peiresc en fit faire un modele qu'on eut soin de vérifier exactement sur l'original. C'est avec ce modele, qui n'arriva en France qu'après la mort de M. de Peiresc, que Gassendi fit l'expérience dont je vais parler.

Il remplit d'eau de puits, qu'il pesa très-scrupuleusement, ce Conge, & trouva qu'il en contenoit six livres quinze onces six gros, poids de Paris. Gassendi, d'après cette expérience, conclut que l'ancienne livre romaine valoit la dixième partie de ce poids, c'est-à-dire, onze onces un gros  $28\frac{4}{5}$  grains, & que par conséquent l'once romaine, qui en étoit la douzième

par-

(1) *Congius vini decem pondo fiet.* Festus voce: *Publica pondera.* p. 402.

partie (2), valoit sept gros  $32\frac{2}{5}$  grains (3).

On ſçait que la drachme, qui étoit une Monnoie d'argent, peſoit la huitième partie de l'once romaine (4). L'on connoît le rapport des autres Monnoies attiques à la drachme, ainſi la détermination de l'ancienne livre romaine emporte celle du poids des Monnoies grecques. Mais cette détermination, telle qu'elle a été faite par Gaſſendi, ne paroît devoir être admife qu'autant qu'on n'auroit rien de plus précis & de plus exact ſur l'objet dont il eſt ici queſtion. Elle ſuppoſe en effet que la peſanteur de l'eau de puits, dont ce philoſophe ſ'eſt

(2) *Uncia . . . . .*  
*in librâ pars eſt quæ menſis in anno.*

Fannius *in carmine de Ponderibus & menſuris.*

(3) Vid. Gaſſend. *in vita Peireſkii*, l. 2.  
P 73.

(4) *Δραχμή η τὸ ὕδρον τῆς ὀγκίας.*  
Heſych. *In voce Δραχμή.*

*Drachmæ octo latinam unciam faciunt.* Hieronim. *in cap. 4. Ezech.*

*Uncia fit drachmis bis quatuor.* Fannius, loco cit.

s'est servi pour connoître la capacité du Conge Farnése , est égale à celle du vin , supposition démontrée fausse par l'expérience qui nous apprend que le vin est toujours plus léger que l'eau, & sur-tout que l'eau de puits , qui de toutes les eaux douces est la plus pesante. Ajoutons que le modele du Conge Farnése dont Gassendi fit usage , pouvoit bien n'être pas précisément de la même capacité que le vase original.

Ce furent ces considérations qui sans doute engagerent dans la suite M. Auzout, de l'Académie des Sciences, lors d'un voyage qu'il fit à Rome sur la fin du siècle dernier , à répéter l'expérience de Gassendi sur le Conge même du palais Farnése. Au lieu d'eau de puits, dont Gassendi s'étoit servi , M. Auzout employa de l'eau de fontaine très-légere. Le Conge original se trouva, dans cette expérience , contenir six livres douze onces sept gros & 48 grains, poids de Paris, d'eau de la fontaine de Trevi (5). Je crois pouvoir conclure de ce

(5) Voyez le 6<sup>e</sup>. tom. des anc. Mém. de l'Acad. de Scienc.

ce fait que l'ancienne livre romaine étoit la dixième partie de ce poids, c'est à-dire, de dix onces sept gros douze grains, & l'once précisément de sept gros dix-neuf grains. J'avoue néanmoins que l'argument tiré de la différence de gravité spécifique du vin & de l'eau, milite presque autant contre l'expérience de M. Auzout que contre celle de Gassendi. Le raisonnement sembleroit donc devoir nous conduire à évaluer l'once Romaine environ à sept gros  $\frac{29}{743}$  grains seulement (6). Voici néanmoins en deux mots les raisons qui me déterminent en faveur du parti que j'ai cru devoir embrasser.

Le même M. Auzout dont je viens de parler, s'assura que la livre romaine moderne étoit de dix onces sept gros douze grains, & l'once de sept gros dix-neuf grains. Il s'ensuit donc que la livre & l'once romaines d'aujourd-

(6) Cette détermination est une suite du rapport de la pesanteur spécifique de l'eau de rivière à celle du vin de Bourgogne, qui résulte des calculs de M. Eizenschmid dans son *Traité de Ponder. & Mensur. veter. Argentorat.* in 12. 1708.

jourd'hui font parfaitement égales à la livre & à l'once romaines anti-ques, en supposant, comme nous l'a-vons dit, que le Conge romain dût contenir précisément dix livres pesant d'eau de fontaine. Ce parfait rapport entre l'ancienne livre & la moderne (rapport qui ne peut être l'effet du hasard, semble démontrer que la li-vre romaine n'a reçu aucun change-ment depuis dix-sept siècles & davan-tage, sur-tout s'il y a lieu de soupçon-ner que les anciens Romains igno-roient la différence de pesanteur qu'il y a entre l'eau & le vin, ou qu'au moins ils n'y avoient point d'égard dans l'étalonnage de leurs mesures, & c'est ce dont on trouve la preuve la plus claire dans le poëme de Fan-nius, que nous avons déjà cité plu-sieurs fois (7). La

(7) . . . *Libræ ut memorant Bessum Sex-tarius addit,*

*Seu puros pendas latices, seu dona Lyæi.  
Hæc tamen assensu facili sunt credita nobis,  
Namque nec errantes undis labentibus amnes,  
Nec mersi puteis latices, aut fonte perenni  
Manantes par pondus habent: non denique vi-  
na,  
Quæ campi, aut colles nuperve, aut ante tu-  
lère.*

La valeur de l'ancienne once romaine étant une fois bien déterminée, & par conséquent le poids de la drachme attique (qui en étoit la huitième partie) l'étant aussi, on aura facilement le poids des autres Monnoies grecques, telles que le talent, la mine & l'obole. La drachme en effet contenoit six oboles, la mine cent drachmes, & le talent soixante mines (8). Tout peut donc se réduire à un calcul assez court qui donne les valeurs suivantes.

	marcs. onces. gros. grains.			
Le talent attique pesoit,				
poids de Paris, - -	85	0	7	66
La mine - - - - -	1	3	2	57 $\frac{1}{2}$
La dragme - - - - -	.	.	.	65 $\frac{3}{8}$
L'obole - - - - -	.	.	.	10 $\frac{4}{8}$

D'après ce calcul, en supposant l'argent à cinquante livres tournois le marc,

Le

(8) Τάλαντον . . . . . μνῶν εἰςιν ξ'.  
 ἡ δὲ μνᾶ δραχμῶν ε'. ἡ δὲ δραχμὴ ὀβόλων  
 ἕξ. Suid. voce Τάλαντον. t. 3. p. 425.

Voyez aussi le commencement de l'Oraison de Démosthène contre Pantænetus.

	livres.	sols.	deniers.
Le talent attique valoit ,	4256	3	8 $\frac{3}{8}$
La mine - - - - -	70	18	8 $\frac{87}{96}$
La dragme - - - - -	.	14	2 $\frac{25}{384}$
L'obole - - - - -	2		4 $\frac{863}{2304}$

C'est à cet abrégé très-sommaire que je crois devoir borner ce que je me suis proposé de dire sur l'évaluation des Monnoies Grecques, & sur le rapport qu'elles peuvent avoir avec les nôtres. Passons aux mesures.



## CHAPITRE II.

### *Des Mesures Grecques.*

**I**L est au moins aussi difficile de déterminer exactement la valeur des Mesures Grecques que celle des Monnoies. Le Stade, par exemple, étoit chez les Grecs une mesure itinéraire, dont il est parlé à chaque instant dans les auteurs anciens. Mais ils ne s'accordent en aucune façon sur la détermination de cette Mesure. On voit

en effet que la longueur du stade a très-fort varié suivant les tems & les lieux. Il n'y avoit pas plus d'uniformité chez les anciens, par rapport à cette mesure, qu'il n'y en a aujourd'hui parmi nous sur la longueur de nos lieues, & en général sur celle de toutes les Mesures itinéraires qui sont actuellement en usage dans l'Europe. Mais comme il y a chez nous une lieue moyenne, à laquelle on est convenu de rapporter toutes les Mesures du même nom, de même il y avoit chez les Grecs un stade commun & mitoyen à la détermination duquel je crois devoir me borner ici.

Le stade ordinaire & le plus universellement adopté, contenoit six cens pieds Grecs (1). Le Plèthre, autre espèce de Mesure, faisoit la fixième partie du stade (2). L'arure étoit la moitié du plèthre (3). L'orgie

(1) τὸ στάδιον ἔχει πόδας χ'. Suid. *in voce* Στάδιον. t. 3. p. 367.

(2) ἔχει τὸ πλέθρον πόδας ρ'. Suid. *in voce* Πλέθρον.

(3) ἡ ἄρoura πόδας ἔχει ν'. Id. *in voce* Ἀρoura μάντις.

gie valoit six pieds (4), & la coudée enfin étoit d'un pied & demi (5). On ſçait que le pied grec ſurpaſſoit le pied romain de la 24<sup>eme</sup>. partie de ce dernier (6). La détermination des Meſures grecques eſt par conſéquent auſſi intimement liée à celle du pied romain, que la fixation des Monnoies attiques l'eſt à celle de la livre romaine.

Deux auteurs anciens nous apprennent que l'amphore romaine, eſpèce de meſure des liquides, puisqu'elle contenoit huit Conges, avoit précifément un pied cube romain (7). L'eau  
que

(4) Δέκα μυριάδες . . . ὀργυιῶν . . . εἰ ἐν χίλιοις στάδιοι. Hérod. l. 4. n. 41.

(5) Πῆχυς . . . ὁ εἰς ἣν ἡμῖν πῆς. Heyſch. voce Πῆχυς.

(6) Stadium centum viginti quinque nostros efficit passus, hoc est pedes sexcentos viginti quinque. Plin. l. 2. lect. 21. p. 86.

Or le ſtade qui, ſelon qu'on vient de le voir, étoit précifément de 600 pieds grecs, ne pouvoit valoir 625 pieds romains, qu'autant que le pied grec avoit au pied romain le rapport de 25 à 24.

(7) Quadrantal vocabant antiqui amphoram,  
quod

que cette mesure contenoit , devoit peser , d'après l'expérience de M. Auzout, 54 livres 7 onces 5 gros & 24 grains , poids de Paris. En supposant , d'après les expériences de M. Eifenschmidt , que la pesanteur de l'eau de la fontaine dont M. Auzout se servoit , fût de  $371 \frac{1}{2}$  grains par pouce cube , mesure de pied de Roi, la capacité de l'amphore devoit être telle que, selon les regles de la Stéréométrie , son côté fût moindre que onze pouces  $\frac{3}{4}$  de ligne , mais plus grand que onze pouces  $\frac{2}{3}$  de ligne. Il faudroit par conséquent évaluer le pied romain environ à onze pouces  $\frac{17}{24}$  de lignes. Cependant je crois devoir faire avec M. de la Hire

le

*quod vās pedis quadrati octo & quadraginta cepit sextarios. Festus voce Quadrantal.*

*Quadrantal vini octoginta pondo fiet , congius vini decem , pondo fiet. Idem , voce , Publica pondera.*

*Pes longo spatío , atque alto , latoque notetur ;*

*Angulus ut par sit , quem claudit linea triplex.*

*Quatuor , & quadris , medium cingatur inane ,*

*Amphora fit cubus.... Fann. carm. cit.*

le pied romain antique précisément d'onze pouces de Roi. Je renvoie au Mémoire que cet Académicien a donné sur ce sujet , pour y voir les raisons sur lesquelles cette évaluation est fondée (8). Je me contenterai seulement d'observer que les Romains n'ont jamais été grands mathématiciens. J'ai prouvé ci-dessus qu'ils ne tenoient aucun compte de l'excès de la pesanteur de l'eau sur celle du vin dans l'étalonnage de leurs mesures : ils auront donc bien pû négliger & compter pour rien les trois quarts de ligne ou environ , dont le côté du cube , qui servoit de matrice à leur amphore , surpassoit leur pied linéaire. Cette conjecture paroîtra moins difficile à croire , quand on considérera que , sur la fin du siècle passé , M. Picard reconnut qu'il s'en falloit de plus de 1224 lignes cubes , que l'étalon de la pinte de Paris , dont on se servoit alors , eût la capacité à laquelle les ordonnances avoient fixé cette espèce de mesure (9).

Ré-

(8) Acad. des Scienc. ann. 1714. M. p. 397.

(9) Voyez le Traité de M. Picard, *De Mesur.*

Résumons tout ce que nous venons de dire, & formons ce raisonnement d'après les principes que nous avons posés: puisque le pied romain antique valoit 11 pouces de Roi, le pied grec valoit 11 Pouces 5 lignes & demie: ainsi

	toises.	pieds.	pouces.	lignes.
Le Stade valoit . . .	95	2	11	
Le Plèthre . . .	15	5	5	10
L'Arure . . .	7	5	8	11
L'Orgie . . .		5	8	9
La Coudée . . .		1	5	2 $\frac{1}{4}$

Il résulte de ce calcul que 24 stades ordinaires ne surpassoient que de 9 toises 1 pied 7 pouces, 2  $\frac{2}{3}$  de ligne notre lieue commune de 2282 toises  $\frac{2}{3}$ . Je ne dirai rien des autres stades, eu égard au peu d'utilité dont pourroit être une pareille discussion pour l'ouvrage que j'ai entrepris.

Ce seroit ici le lieu de parler des mesures de grains & de liquides, & des poids dont les anciens Grecs faisoient usage dans leur commerce. Mais nous manquons presque entièrement de points de comparaison pour fixer la valeur de ces poids & de ces me-

mesures. Je crois donc ne devoir dire qu'un mot sur ce sujet.

Fannius, que j'ai déjà cité tant de fois, nous apprend que la livre attique étoit à la livre romaine dans le rapport de 75 à 96, ou de 25 à 32 (10). On voit encore dans le même poëte que l'amphore ou *Cadus* attique, qui étoit une mesure de liquides, valoit trois urnes romaines, ou une amphore romaine & demie (11). Enfin on lit dans la vie d'Atticus par Cornelius-Népos, que le médimne attique, qui étoit une mesure de grains, valoit six boisseaux romains (12). On sçait, par le témoignage de Fannius, que

(10) *Uncia fit drachmis bis quatuor....*  
*Unciaque in libra pars est quæ mensis in anno.*

*Hæc magno latio libra est, gentique togatæ:*  
*Attica nam minor est. Ter quinque banc denique drachmis,*

*Et ter vicenis tradunt explerier unam.*

(11) *Amphora fit cubus.....*

*Hujus dimidium fert urna.....*

*Attica præterea dicenda est amphora nobis*

*Seu cadus. Hanc facies, nostræ si adjeceris urnam.*

(12) *Universos frumento donavit, ita ut singulis sex modii tritici darentur; qui modus mensuræ, medimnus Athenis appellatur. cap. 2.*

que le boisseau étoit chez les Romains le tiers de leur amphore, ou pied cube (13).

En réduisant ces poids & ces mesures aux nôtres, par le moyen des évaluations de la livre & du pied des anciens Romains que j'ai données ci-dessus, on trouvera,

10. Que la livre attique pesoit 8 onces, 4 gros, 7 grains, &  $\frac{1}{8}$  poids de Paris.

20. Que le *Cadus* attique contenoit un pied 268 pouces cubes  $\frac{1}{2}$ , ou 41 pintes, une chopine, 2 pouces  $\frac{1}{2}$  cubes, mesure de Paris.

30. Enfin, que le médimne attique valoit un pied 934 pouces cubes, ou 4 boisseaux, un litron & demi & 9 pouces cubes  $\frac{1}{4}$ , mesure de Paris (14).

C'est

(13) *Amphora ter, . . . capit modium.*

(14) On suppose ici le boisseau de 648 pouces cubes, c'est-à-dire qu'on le considère comme la 144<sup>eme</sup>. partie du muid de 54 pieds cubes. On suppose de même que le litron & le demi-litron sont précisément la seizième & la trente-deuxième partie du boisseau de 648 pouces cubes. Je dis au reste, on suppose, attendu que tous ces calculs ne sont point par-

C'est à ces foibles notions que se réduit à-peu-près tout ce qu'il y a de plus constant sur la matiere que nous avions entrepris d'examiner. Le peu de monumens qui nous restent de l'antiquité, & l'inexactitude sur-tout des auteurs anciens, dans ce qu'ils disent sur les monnoies & les mesures en usage de leur tems, ne permettent guères d'espérer de plus grands éclaircissemens.


parfaitement conformes aux résultats que donnent les dimensions des étalons cylindriques des mesures dont je parle ; dimensions relatives à la capacité que les réglemens ont assignée à ces mesures.





## SECONDE DISSERTATION.

### *Sur les Périodes Astro- nomiques des Chal- déens.*

 N N'IGNORE point de quel usage & de quelle utilité sont les périodes astronomiques dans la supputation des tems. On sçait aussi que les anciens peuples en avoient imaginé plusieurs dont la durée étoit composée d'un certain nombre de leurs années. Ces périodes étoient différentes , relativement à l'usage auquel elles étoient destinées, & à la forme d'année établie chez les nations qui les avoient imaginées. On nous a conservé le nom de trois fameuses périodes dont l'invention

vention étoit dûe aux Chaldéens: le *Saros*, le *Néros* & le *Sofos* (1). Bérofe s'en étoit fervi pour composer fes calculs chronologiques, & fixer les époques de fon hiftoire de Babylo-  
ne (2). C'étoit par ces mefures de tems qu'il avoit réglé & déterminé la durée de cet Empire, & la longueur des regnes des différens Souverains qui l'avoient gouverné.

La valeur du *Saros*, du *Néros* & du *Sofos* étoit certainement bien connue & bien déterminée dans le tems où Bérofe compofa fon hiftoire. Mais les anciens monumens des Babylo-  
niens ne fubfiftent plus aujourd'hui, ni même depuis bien des fiècles. Il n'eft donc pas étonnant qu'il regne beaucoup de contradictions entre les auteurs modernes, tant fur le nombre d'années qui compofoient ces fameufes périodes, que fur l'ufage auquel elles pouvoient être propres. Effayons néanmoins, en raflemblant les différens traits qui fe trouvent épars dans les auteurs anciens, de répandre quel-

(1) Syncell. p. 17. = Abyden *apud* eumd. pag. 38. C.

(2) Syncell. pag. 17. A.

quelques lumières sur une question si obscure & si difficile.

Il est certain, par le témoignage de toute l'antiquité, que le *Saros*, le *Néros* & le *Sofos* étoient des cycles qui renfermoient un certain nombre d'années (3). On ne doit pas écouter quelques écrivains assez récents qui, sans aucun fondement, ont voulu insinuer qu'on devoit réduire les périodes, dont je parle à des périodes de jours seulement. C'est une chimère qui ne mérite nulle attention. Nous la réfuterons dans un moment. Sans vouloir donc nous y arrêter davantage, examinons quelle a pû être la valeur réelle de ces cycles, & leur usage en astronomie. Commençons par le *Saros*; c'est de toutes les périodes des Chaldéens celle qui paroît avoir été la plus célèbre dans l'antiquité. Plusieurs auteurs en ont parlé (4). Mais ils ne s'accordent point sur la quantité d'années dont cette période étoit formée. Voyons s'il est possible.

(3) Berof. Abyden. & Syncell. *locis cit.*

(4) Berof. Abyden. Syncell. *locis cit.* = Suidas in *Σάρωι* t. 3. p. 289. = Hesychius in *Σάρωι* = Phavorin, &c.

possible de la déterminer aujourd'hui, & de faire connoître par ce moyen quel pouvoit être l'usage de ce cycle.

Le Syncelle nous dit, d'après Bérofe, Abydène, Alexandre Poly-Histor, &c, que le *Saros* étoit une période de 3600 ans (5). Nous ne connoissons aucune opération astronomique à laquelle une période de cette espèce puisse s'appliquer. Suidas, auteur contemporain du Syncelle, ou du moins qui lui est peu antérieur, donne au *Saros* une valeur bien différente. Cet auteur dit que c'étoit une période composée de mois lunaires, dont la somme totale donnoit 18 ans & demi (6). Suidas ne cite aucun auteur ancien pour garant de ce fait, & ne nous apprend point d'après quelle autorité il donne au *Saros* une valeur si différente de celle qu'on vient de voir. En accordant même à Suidas que le *Saros* pouvoit être composé de 222 mois lunaires, on ne voit point de quelle utilité pourroit être une pareille période.

On

(5) P. 17. 28 & 39.

(6) In Σάρος t. 3. p. 289.

On pourroit soupçonner, il est vrai, qu'il y a erreur dans le texte de Suidas, & qu'au lieu de 222 mois lunaires, on devroit y lire 223. On peut même invoquer un passage de Pline pour appuyer cette conjecture. Pline en effet a eu connoissance d'une période composée de 223 mois lunaires (7). Dans toutes les éditions antérieures à celles du P. Hardouin, il s'étoit introduit une leçon vicieuse qui avoit empêché sans doute qu'on ne fît attention à la valeur & au mérite de cette période. On ne lisoit autrefois dans le texte de Pline que 222 mois. M. Halley, qui pour avoir été un des grands astronomes de son siècle, n'en étoit pas moins recommandable par sa profonde érudition, est le premier qui se soit aperçu de la leçon fautive des imprimés de Pline. Il proposa la restitution de ce passage vicié, & de lire 223 mois au lieu de 222 (8). Ce qui n'étoit qu'une conjecture de la part de ce sçavant homme, s'est trouvé, par les

(7) L. 2. sect. 10. p. 79.

(8) Transf. Philos. N. 194. ann. 1692. p. 535.  
Acta Erudit. Lips. ann. 1692. p. 529.

les recherches & les découvertes qu'on a faites depuis, être la véritable leçon de Pline (9). Il n'est donc plus douteux aujourd'hui que Pline a eu connoissance d'une période astronomique composée de 223 mois lunaires synodiques. M. Halley a voulu identifier, d'après Suidas, cette période avec le *Saros* des Chaldéens, & voici la conclusion qu'il en tire.

En démontrant que la valeur du *Saros* devoit être fixée à 223. mois lunaires synodiques, c'est-à-dire, de 29 jours & demi chacun, il en résulte, dit M. Halley, que ce cycle renfermoit près de 18 de nos années; calcul, ajoute-t-il, qui s'accorde assez avec la valeur que Suidas donne au *Saros* (10). Cette découverte, continue M. Halley, met dans tout son jour l'habileté des astronomes de Chaldée. En effet cette période fournit un moyen très-facile de prédire les éclipses de Soleil & de Lune entre les limites d'une demi-heu-

(9) Voyez la note du P. Hardouin *loco cit.*

(10) *Suprà, loco cit.*

heure d'erreur seulement (11). Diodore étoit donc peu instruit, quand il a avancé que les Chaldéens n'avoient qu'une théorie fort imparfaite des éclipses de Lune, & qu'ils n'osoient les déterminer ni les prédire (12).

Tel est le raisonnement de M. Halley; mais je crois ses conjectures beaucoup plus ingénieuses que solides. Le témoignage de Suidas n'étant appuyé du suffrage d'aucun auteur de l'antiquité, ne peut balancer celui de Bérose ni des autres écrivains qui donnent 3600 ans au *Saros*. D'ailleurs Suidas assigne à la révolution totale du *Saros*, non pas 18 ans, mais 18 & demi; & l'on sçait qu'en astronomie il faut beaucoup moins de six mois pour déranger tout le résultat d'une période. Enfin Suidas ne donne au *Saros* que 222 mois lunaires, & non pas 223. C'est envain qu'on veut corriger le texte de cet auteur par celui de Plin. Rien ne nous peut faire soupçonner que ce dernier ait eu

(11) Voyez l'éloge de Monsieur Halley, Acad. des Sciences, ann. 1742. H.

(12) L. 2. p. 145.

eu en vûe le *Saros* des Chaldéens. Je suis persuadé que cette période étoit à la vérité composée d'un certain nombre de mois lunaires; son nom seul l'indique (13): mais je ne vois pas qu'il soit possible aujourd'hui de déterminer quel étoit précisément ce nombre (14). Il faut donc abandonner la recherche du *Saros*, puisqu'on ne doit jamais espérer d'en connoître la valeur, & par conséquent l'usage. Passons à l'examen des autres périodes Chaldéennes, c'est-à-dire, du *Néros* & du *Sosos*.

La révolution du *Néros* étoit de 600 ans (15). Indépendamment des  
Au-

(13) Le nom de *Saros*, donné à cette période, suffiroit seul pour prouver qu'elle étoit composée de mois lunaires. Le mot *Saros* en effet répond exactement au mot Chaldéen *Sar*, qui signifie *menstruus*, ou *lunaris*.

(14) Quand même on accorderoit à M. Halley qu'il faut lire dans Suidas 223 mois lunaires, son raisonnement n'en seroit pas plus juste. M. le Gentil en effet a démontré l'imperfection totale & absolue de cette période si vantée par M. Halley. Acad. des Scienc. ann. 1756. M.

(15) Syncell. p. 17. = Abyden. *apud* eumd. p. 38. C.

Auteurs que j'ai déjà cités, Joseph l'historien paroît avoir eu connoissance de cette période. Voici comme il s'exprime, en parlant de la longue durée de la vie des premiers Patriarches. „ Entre autres vûes que Dieu „ avoit eues, dit-il, en accordant „ aux premiers Patriarches une vie „ aussi longue que celle qui nous est „ attestée par les Livres saints, il „ vouloit leur fournir le moyen de „ perfectionner la Géométrie & l'A- „ stronomie qu'ils avoient inventées : „ car, ajoute-t-il, ils n'auroient pû „ prédire avec sûreté *les mouvemens des Astres*, s'ils avoient vécu moins „ de 600 ans, attendu que c'est en „ cet espace de tems que s'accomplit „ la grande année (16) ”.

Jose.

(16) Voici les termes dans lesquels Joseph s'énonce: Ἀπερ οὐκ ἀσφαλῶς αὐτοῖς προεῖ-  
πεῖν μὴ ζήσασιν ἑξακοσίς ἐνιαυτοῦς : Δια-  
τοσούτων γὰρ ὁ μέγας ἐνιαυτὸς πληρᾶται.  
Antiq. l. 3. c. 3. p. 17.

„ Lesquelles choses c'est-à-dire, la Géo-  
„ métrie & l'Astronomie) ils (les Patriar-  
„ ches) n'auroient pû prédire avec certitu-  
„ de, s'ils avoient vécu moins de 600 ans ;  
„ car la grande année s'accomplit en cet es-  
„ pace de tems ”.

Josèphe, comme on le voit, a donc eu connoissance de ce que les anciens appelloient une *grande année*, c'est-à-dire, d'une période astronomique qu'il dit avoir été composée de 600 ans. Tout nous porte à croire que c'est du *Néros* des Chaldéens dont Josèphe a voulu parler; car je ne vois aucun autre peuple dans l'antiquité chez lequel une pareille période ait été en usage. Avant que de s'appliquer à développer la propriété de ce cycle de 600 ans, il est à propos d'examiner celle du *Sofos*, attendu que le *Néros* doit son origine au *Sofos*, comme je me flatte de le démontrer.

Les anciens nous disent que le *So-*  
*sos*

Il est aisé de s'appercevoir que Josèphe ne s'énonce pas exactement dans ce passage; car quoiqu'on voie bien que le verbe *προειπεῖν*, *prédire*, a rapport à l'astronomie dont il est parlé dans la phrase précédente, comme il y est question aussi de la géométrie, cette manière de s'exprimer présente un sens louche & defectueux; & c'est pour faire entendre la pensée de Josèphe, que j'ai ajouté *les mouvemens des astres*, dont on doit supposer qu'il a voulu parler.

*fos* étoit composé de 60 années (17). Cette période, la première sans contredit dont les Chaldéens aient fait usage, étoit fort imparfaite, puisqu'après sa révolution elle ne ramenoit les mois lunaires qu'à un 10<sup>ème</sup> de mois près. On aura donc cherché à la rectifier & à la perfectionner. Il ne fut pas difficile d'en trouver les moyens. En doublant le *Sofos*, c'est-à-dire, en donnant à cette période 120 ans, au lieu de 60, on avoit le retour des mois lunaires à deux 10<sup>èmes</sup> de mois près. En multipliant ce cycle autant de fois qu'il fut nécessaire pour obtenir les retours précis du Soleil & de la Lune aux mêmes points du ciel, on parvint à former une période de 600 ans, c'est-à-dire, le *Néros*. Ce dernier cycle, en effet, n'est autre chose que le produit du *Sofos*, ou de la période de 60 ans multipliée par 10. Il n'a pas fallu, comme on le voit, beaucoup de réflexions sur la valeur, & la propriété du *Sofos*, pour en déduire le *Néros* (18).

L'illu.

(17) Syncell. p. 17. = Abyden. *apud* eumd. pag. 38. C.

(18) Tous ces faits sont beaucoup mieux développés.

L'illustre Jean-Dominique Cassini est, je crois, le premier qui ait aperçu le mérite du *Néros*. C'est, au jugement de ce grand astronome, une des plus belles périodes que l'on ait encore inventées. Il en résulte que les années solaires des Chaldéens étoient chacune de 365 jours, 5 heures, 51' & 36" (19). Cette période nous fait connoître encore que les astronomes de Chaldée avoient déterminé, à une seconde près, la durée du mois lunaire, aussi exactement que les astronomes modernes l'ont pû faire (20). En effet 600 années de 365 jours, 5 heures, 51' & 36", font 7421 mois lunaires, dont chacun est de 29 jours, 12 heures, 44' 3", moins 7 tierces & 18 quartes. On doit donc regarder les 219146, jours ou, ce qui revient au même, les 7200 mois solaires, qui forment la période dont je parle, comme équivalens précisément

développés, & exactement démontrés dans un Mémoire de M. le Gentil. Voy. Académie des Sciences, ann. 1756. M.

(19) Anciens Mém. de l'Acad. des Scienc. t. 8. p. 5.

(20) Id. Ibid.

ment à 7421 mois lunaires. Or c'est à cet espace de tems qu'on peut fixer l'époque du retour du Soleil & de la Lune aux mêmes points du ciel; en un mot, le *Néros* des Chaldéens étoit, par rapport aux mois lunaires, exactement ce qu'est la période Victorienne par rapport au *nombre d'or* & au *cycle solaire* (21).

(21) Anc. Mém. de l'Acad. des Sc. t. 8  
p. 5.

Je suis obligé d'avertir que ce n'est pas au *Néros* des Chaldéens, que M. Cassini applique les calculs & les réflexions qu'on vient de lire; c'est à la *grande année* dont parle Josèphe. Mais comme cette période me paroît être la même que le *Néros* des Chaldéens, & y avoir un rapport évident, j'ai crû pouvoir transporter & appliquer les recherches de ce grand astronome à cette période, dont j'ai déjà dit que l'invention sembleroit être dûe aux Chaldéens, puisqu'on n'en trouve point de semblable chez aucune autre nation de l'antiquité.

M. Cassini même, pour le dire en passant, a voulu faire remonter jusqu'aux premiers âges l'usage de cette période de 600 ans. Mais Josèphe ne le dit point, & quand le diroit, on seroit toujours en droit de lui objecter qu'il a voulu se prévaloir d'une découverte très-postérieure pour l'appliquer contre toute espèce de vraisemblance à des tems fort antérieurs. En effet, une pareille

Il n'est pas possible de déterminer précisément le siècle auquel les astronomes de Chaldée ont inventé & mis en usage le *Néros*. Je me contenterai simplement de faire remarquer que ce cycle devoit être connu & reçu dans la Chaldée quelque tems avant Bérofe. Cet historien, comme je le disois il n'y a qu'un moment, s'en étoit servi pour arranger ses calculs chronologiques, & l'on sçait que Bérofe écrivoit dans le troisième siècle avant Jésus-Christ (22). Je penserois donc que cette période aura pû être inventée sur la fin de l'Empire de Babylone. C'est au surplus la date la plus ancienne qu'on puisse lui donner (23). On

a  
le invention suppose une multitude de connoissances qui n'ont très-certainement pas pû être le partage des premiers âges. Ce qu'on a vû dans la première & dans la seconde Partie de cet ouvrage sur l'imperfection où étoit alors l'Astronomie, ne souffre pas, je crois, le doute le plus léger sur l'époque de cette période, qui probablement n'a été inventée que dans les derniers tems de la Monarchie Babylonienne.

(22) Tatian. *advers.* Grec. Orat. p. 273. Syncell. p. 16. D.

(23) Voyez le Syncell. p. 207.

Nabonassar régnoit vers l'an 747 avant J. C.

a vû ailleurs quelle avoit été, jufqu'au regne de Nabonaffar, l'imperfection de l'aftronomie dans la Chaldée (24).

Il me refte maintenant à dire un mot du fentiment des écrivains qui ont voulu contefter la valeur que j'ai crû devoir affigner au *Saros*, au *Sofos* & au *Néros*. Ils ont prétendu que tous ces différens cycles étoient des périodes formées d'un certain nombre de jours plutôt que d'une certaine quantité d'années. Deux moines Grecs, nommés l'un Annianus & l'autre Panodorus font, je crois, les premiers qui aient voulu accréditer ce fyftême (25). Ils écrivoient l'un & l'autre vers l'an 411 de l'Ere chrétienne (26). Mais une fimple réflexion va faire fentir que leurs idées à cet égard ne doivent être d'aucun poids.

Quelle

(24) Voyez la prem. Part. L. III. c. 2. art. 2. = Voyez auffi la troif. Part. L. III. chap. 2. art. 1.

(25) *Apud* Syncell. p. 34 & 35. = Voyez auffi Scaliger, not. in Gr. Eufeb. Chron. p. 446. Col. B.

(26) Voyez les notes du P. Goar *ad* Syncell. p. 33. Col. B.

Quelle comparaison en effet peut-on faire entre Bérose, qui dit formellement que le *Saros*, le *Néros* & le *Sosos* étoient des périodes d'années, & deux moines Grecs inconnus qui, 700 ans environ après le siècle auquel cet auteur a écrit, veulent faire entendre le contraire, & insinuer que tous ces différens cycles n'étoient composés que d'un certain nombre de jours. Bérose, contemporain d'Alexandre, est né & a vécu dans la Chaldée. A portée de puiser dans les sources originales qui subsistoient encore de son tems, il étoit en état plus que personne de connoître la valeur des périodes qu'il employoit. C'est en un mot d'après les anciens monumens de sa nation, qu'il en a composé l'histoire; histoire que Pline, Joseph, Clément Alexandrin, Eusébe, le Syncelle & plusieurs autres citent très-souvent dans leurs écrits. D'ailleurs Bérose n'est pas le seul écrivain de l'antiquité qui ait dit que les périodes dont je parle, étoient des périodes d'années. Eusébe qui étoit si versé dans l'histoire des anciens peuples,

l'a reconnu (27). Josephe, comme on l'a déjà vu, dépose aussi du même fait. On peut joindre à tous ces témoignages celui de Suidas. Il s'accorde avec tous les auteurs que je viens de citer, à dire que ces périodes étoient formées d'un certain nombre d'années (28).

Les deux moines Grecs dont il est ici question, ne s'appuyoient sur aucun monument de l'antiquité pour métamorphoser les périodes dont je parle en cycles de jours. C'étoit de leur part une pure conjecture. Voici, à ce que j'imagine, ce qui pouvoit les avoir portés à proposer cette idée.

Bérose, en composant son histoire, n'avoit pas oublié qu'il étoit Babylonien. On sçait que plusieurs peuples avoient alors la manie de vouloir être regardés chacun comme la plus ancienne nation qu'on connût dans l'univers. L'antiquité de date étoit envisagée, dans les siècles dont je parle, comme la distinction la plus glorieuse

(27) Voyez Syncell. p. 17, 34 & 35.

(28) *In Σάροι* t. 3. p. 289.

rieuse dont un peuple pût se prévaloir. On ne scauroit concevoir, pour le dire en passant, combien cette folle ambition a fait de tort à la vérité de l'histoire, & quel dérangement elle a causé dans la chronologie des anciens peuples. Les Babylo-niens étoient du nombre de ceux qui vouloient se piquer de la plus haute antiquité. A les entendre, ils subsistoient en corps de nation depuis 470000 ans (29). Bérofe s'attacha dans son histoire à soutenir & à faire valoir cette ridicule prétention. Pour y donner quelque couleur, & rendre probables les calculs énormes qu'il présentoit, il prétendit les appuyer sur les périodes astronomiques dont il est ici question. Il imagina en conséquence une suite de Rois fabuleux, dont les regnes remplissoient la durée prodigieuse de siècles qu'il assignoit à l'empire Babylo-nien (30).

Les

(29) Diod. l. 2. p. 145.

Je ferai voir le peu de fondement de cette ridicule prétention dans la Dissertation suivante.

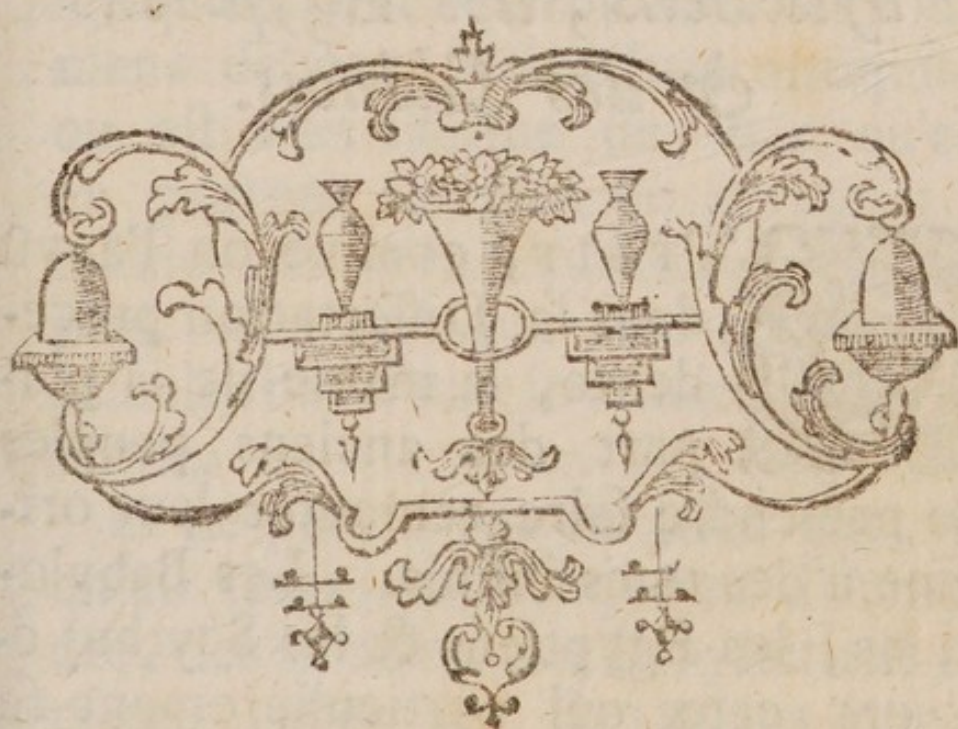
(30) Je traiterai cet objet avec plus d'é-

Les moines Grecs dont je viens de parler, étoient révoltés, & avec raison, des calculs monstrueux que Bérofe présentoit dans son histoire. Leur idée fut donc, pour ramener les annales de Babylone à quelque sorte de vraisemblance, de convertir les périodes dont Bérofe appuyoit ses calculs, en de simples périodes de jours. Par ce moyen ils croyoient pouvoir tout concilier. Ils blâmoient même Eusébe de n'avoir pas usé d'une semblable méthode (31). Mais si ces bons moines avoient réfléchi un moment sur le motif qui animoit Bérofe en écrivant, & sur le but que cet imposteur s'étoit proposé, ils auroient reconnu aisément que, quoique ses calculs fussent absurdes & monstrueux, il n'y avoit cependant rien à changer dans la valeur des mesures de tems qu'il avoit employées. La preuve que ces périodes Chaldéennes étoient réellement composées d'années & non pas de jours, c'est que

tendue & de discussion dans la Dissertation suivante.

(31) *Apud* Syncell. p. 34 & 35.


que Bérofe s'en étoit servi. Car il auroit travaillé, contre sa propre intention, à découvrir la chimère des Babyloniens sur leur antiquité, si le *Saros*, le *Néros* & le *Sos* n'eussent été que des cycles de jours.





TROISIEME  
DISSERTATION

*Sur les Antiquités des Ba-  
byloniens, des Egyptiens  
& des Chinois.*

'E'TOIT, comme on l'a vû  
dans la Differtation précé-  
dente, la manie de la plu-  
part des anciens peuples  
de prétendre faire remonter leur ori-  
gine à des tems infinis. Les Babylo-  
niens, les Egyptiens & les Scythes é-  
toient ceux qui particulièrement se  
piquoient de la plus haute antiquité.  
A les entendre, ils existoient en corps  
de nation depuis des milliers de fié-  
cles. Les Babyloniens se vantoient  
d'avoir observé le cours des astres de-  
puis 473 mille ans (1), & les Egyp-  
tiens

(1) Diod. l. 2. p. 145.

tiens depuis cent mille (2). A l'égard des Scythes, ils se prétendoient plus anciens que les Egyptiens (3). On pourroit mettre encore dans cette classe les Phrygiens (4) & les Phéniciens (5). Chaque peuple, en un mot, s'efforçoit autrefois d'entasser siècles sur siècles, & de faire montre de l'ancienneté de son origine. Mais lorsqu'on veut approfondir les fondemens de ces prétendues antiquités, on est fort étonné de voir qu'elles ne portent sur rien de certain, ni même de vraisemblable. Il y a plus. On voit que tous ces énormes calculs sont d'une invention assez moderne.

Il ne paroît pas en effet que, jusqu'au tems des conquêtes d'Alexandre, les annales des Babyloniens, ni même celles des Egyptiens remon-  
tassent bien haut. C'est un fait qu'il est facile de prouver par le témoignage d'Hérodote, de Ctésias, de  
Xe-

(2) Augustin. *de Civit. Dei*, l. 18. chap. 40.

(3) Justin. l. 2. c. 1. p. 56.

(4) Voyez Hérod. l. 3. n. 2.

(5) Syncell. p. 17. D.

Xenophon , de Platon , d'Aristote , & en un mot de tous les auteurs qui ont écrit avant les conquêtes d'Alexandre.

Il est bien souvent question des Babylonien dans Hérodote. Il avoit même voyagé chez ces peuples. On ne trouve cependant dans ses écrits nul vestige de cette prodigieuse antiquité dont les Babylonien , au rapport d'écrivains beaucoup plus récents , se vantoient. Au contraire il ne donne que 520 ans de durée à l'Empire Assyrien , qu'on sçait avoir été autrefois confondu avec l'Empire Babylonien ; & il n'y a pas d'apparence qu'Hérodote en parlât autrement dans son histoire particuliere de l'Assyrie. Car nous ne voyons pas qu'aucun écrivain se soit jamais appuyé sur cet ouvrage pour faire remonter plus haut l'origine de la Monarchie Assyrienne.

Ctésias écrivoit peu de tems après Hérodote. On sçait qu'il avoit fait un fort long séjour dans la Perse. Cet auteur , celui de toute l'antiquité qui ait assigné à l'Empire Assyrien la plus longue durée , ne la fait monter cependant qu'à  
un

un peu plus de mille quatre cens ans (6).

Xénophon, qui a eu tant de fois occasion de parler des Assyriens & des Babyloniens, ne dit rien qui puisse donner à penser que de son tems on regardât l'origine de ces peuples comme si prodigieusement ancienne. On doit tirer la même induction des écrits de Platon & de ceux d'Aristote. L'un & l'autre de ces philosophes parlent souvent des Assyriens & des Babyloniens; mais il n'est fait nulle mention dans leurs écrits de ces milliers de siècles dont j'examine ici l'existence & la réalité. On voit même à l'égard d'Aristote, qu'en général il étoit assez porté à mettre au rang des fables tout ce qu'on débitoit sur l'histoire d'Assyrie & de Babylone (7). Enfin, je le répète, on ne trouve nulle trace de ces antiquités chimériques dans les auteurs qui ont précédé les conquêtes d'Alexandre.

Je crois en pouvoir dire à-peu-près  
au.

(6) Diod. l. 2. p. 142.

(7) *De Rep.* liv. 5. chap. 10. pag. 404 E.

autant des antiquités Egyptiennes. Quelques auteurs, comme on vient de le voir, parloient d'une durée de cent mille ans. Platon cependant nous dit que du tems de Solon ceux des prêtres Egyptiens qui se prétendoient le mieux instruits des antiquités de leur nation, n'en faisoient remonter l'origine qu'environ à neuf mille ans (8). Hérodote voyagea en Egypte cent ans environ après Solon. Cet espace de tems avoit suffi pour donner à la vanité & à l'erreur lieu de faire du progrès. Il rapporte en effet que de son tems les prêtres de Thèbes donnoient à la durée de leur Monarchie 11340 ans (9). Ces deux calculs, tels que Platon & Hérodote les présentent, sont certainement de beaucoup trop forts. Il y a de l'erreur, & nous en expliquerons la cause dans un moment. Néanmoins quelle comparaison peut-on faire entre cette durée & celle dont, au rapport de quelques écrivains postérieurs, les Egyptiens se vantoient ? Il est donc prou-

(8) *In Tim.* pag. 1044.(9) *L. 2. n. 142.*

prouvé par le témoignage de la plus haute & de la plus saine antiquité, que c'est dans les tems modernes seulement que les Babylonniens & les Egyptiens ont commencé à faire parade de ces milliers de siècles dont j'ai parlé ci-dessus. Il s'agit maintenant d'indiquer la source, & de marquer l'époque de ces ridicules prétentions.

Bérose d'un côté, & Manéthon de l'autre, sont incontestablement les auteurs, & si on peut le dire, les fabricateurs de toutes ces merveilleuses antiquités. Ce n'est en effet que depuis la publication de leurs ouvrages, qu'on commence à trouver dans les auteurs anciens des traces de cette durée excessive attribuée à la Monarchie des Babylonniens & à celle des Egyptiens. Bérose, prêtre Chaldéen, écrivoit environ vers l'an 280 avant J. C., un peu avant le regne d'Antiochus Soter (10). Manéthon, prêtre d'Egypte, étoit contemporain de Bérose, puisqu'il dédia son histoire à Ptolomée Philadelphe (11), qui monta sur le trône d'Egypte l'an 284 avant l'Ere chré-

(10) Tatian. *advers. Græc. Orat.* p. 273.

(11) Syncell. p. 16.

chrétienne. Il est assez vraisemblable néanmoins que l'ouvrage de Manéthon n'a paru qu'après celui de Bérofe. Je ferois même très-porté à croire avec le Syncelle que Manéthon n'a songé à étendre la durée de l'Empire Egyptien qu'à l'imitation de Bérofe, & pour ne pas faire paroître sa nation trop moderne en comparaison des Babylo-niens (12). Disons encore que Bérofe & Manéthon avoient écrit en Grec, circonstance qui n'est point à négliger dans la question que nous agitions, comme on le verra dans un moment. Reste à développer les motifs qui ont pû déterminer ces deux écrivains à fabriquer la chronologie monstrueuse qui résulloit de leurs annales, ou pour mieux dire, du simple catalogue des Rois qu'ils disoient avoir occupé le trône d'Egypte & de Babylone; car, ainsi que je le démontrerai plus bas, Bérofe & Manéthon, pour appuyer leurs chimères, ne produisoient point d'autres titres qu'une simple liste de Rois.

Je crois, sans hésiter, pouvoit attribuer

(12) Voyez Syncell. p. 16.

tribuer à une vanité mal entendue cette antiquité incroyable à laquelle Manéthon & Bérofe faisoient remonter l'origine de leur nation. Dans le tems que ces deux écrivains composèrent leurs annales, les Egyptiens & les Babyloniens étoient également soumis à la domination des Grecs. Bérofe & Manéthon chercherent vraisemblablement à se dédommager par la prééminence d'origine & par le mérite de l'ancienneté, de l'avantage réel que les Grecs avoient alors sur les peuples de l'Asie & de l'Egypte. Car selon que je l'ai déjà fait remarquer plus d'une fois, on étoit alors fort jaloux de l'ancienneté d'origine. Chacun vouloit s'en attribuer la préférence: c'étoit à qui dateroit de plus loin. Bérofe & Manéthon, en choisissant la langue Grecque préférablement à leur langue naturelle pour écrire leurs histoires, vouloient donc mettre les Babyloniens & les Egyptiens à portée de reprocher à leurs vainqueurs la nouveauté d'origine, en opposant au peu d'étendue qu'avoit l'histoire de ces habitans de l'Europe, des milliers de siècles (13). Mais

(13) Voyez Syncell. p. 16.

Mais il faut en convenir, le stratagème dont ils usèrent étoit bien grossier, & ne pouvoit faire illusion qu'à des peuples aussi peu instruits de l'antiquité que l'étoient les Grecs. Voici le moyen qu'employa Bérofe pour attribuer à sa nation une durée de 473000 ans. Les astronomes de Chaldée avoient imaginé certains cycles pour déterminer le retour périodique des astres aux mêmes point du Ciel. Ces cycles, comme on l'a vu dans la Dissertation précédente, embrassoient plusieurs siècles. Que fit Bérofe ? Pour établir l'antiquité qu'il vouloit donner à sa nation, au lieu de dire qu'un Roi avoit régné tant d'années, il dit qu'il avoit régné pendant tant de *Saros*. C'est ainsi qu'il fit monter la durée des regnes des dix premiers Rois Babyloniens à 436000 ans (14). De pareils calculs annoncent assez par eux-mêmes ce qu'on en doit penser. Leur peu de vraisemblance a frappé même les auteurs payens. Voici comment Diodore de Sicile s'en explique. „ On n'ajoutera pas aisément foi, dit-il,

(14) Syncell. p. 17, 18 &amp; 39.

„ il, à ce que les Chaldéens avancent  
 „ sur l'ancienneté de leurs premières  
 „ observations astronomiques; car ils  
 „ disent qu'elles ont commencé 473  
 „ mille ans avant le passage d'Alexan-  
 „ dre en Asie (15) ”. Joignons au  
 témoignage de Diodore celui d'Épi-  
 gènes, que Pline assure avoir été un  
 auteur d'un très-grand poids (16).  
 Cet Epigènes, qui écrivoit vraisem-  
 blablement sous Auguste, assuroit que  
 les observations astronomiques des  
 Chaldéens ne remontoient pas au-delà  
 de 720 ans (17). On voit donc que  
 les bons esprits de l'antiquité même  
 profane ont eu assez de critique pour  
 sentir l'imposture de Bérose.

Cet auteur avoit cependant cherché  
 à étayer ses calculs du mieux qu'il lui  
 avoit été possible. Afin de leur don-  
 ner plus de crédit, il se vanta d'avoir  
 trouvé à Babylone des mémoires qui  
 remontoient à 150 mille ans d'anti-  
 quité (18). Cependant, malgré cet-  
 te

(15) L. 2. pag. 145.

(16) *Epigenes gravis auctor imprimis*. l. 7.  
 sect. 57. p. 413.

(17) *Apud*. Plin. *loco cit.*

(18) Syncell. p. 14 & 28.

te belle découverte , Bérofe n'avoit pû parvenir à remplir par des faits & par des événemens détaillés , l'espace qu'il prétendoit s'être écoulé depuis la fondation de la Monarchie Babylonienne jusqu'à Nabonassar , qui ne monta sur le trône que l'an 747 avant J. C. C'en étoit assez pour rendre plus que suspect tout ce que Bérofe vouloit faire remonter au delà de cette époque. L'imposture à ses ressources, & ne manque pas ordinairement de défaites. Pour se tirer d'un pas si embarrassant, & afin de justifier le vuide immense que présentait l'histoire de Babylone, Bérofe avança que Nabonassar entêté d'un fol orgueil, & dans l'idée de passer chez la postérité pour le premier Souverain de Babylone, avoit supprimé tous les monumens historiques de sa nation (19). C'est ainsi que Bérofe crut pouvoir justifier les lacunes & le manque de faits qu'on étoit bien en droit de lui reprocher.

Les imposteurs sont sujets à se déceler eux-mêmes. D'un côté Bérofe s'ex-

s'excuse du vuide qu'on trouve dans son histoire, sur ce que Nabonassar avoit détruit tous les monumens des Rois ses prédécesseurs, & de l'autre il assure avoir trouvé à Babylone des mémoires qui remontoient à 150 mille ans d'antiquité. L'un de ces deux récits est certainement faux & controuvé. Disons mieux : La suppression de tous les monumens historiques des Babyloniens, faite par Nabonassar, est un conte imaginé par Bérosee pour colorer l'impossibilité où il s'étoit trouvé de remplir d'une manière satisfaisante les tems antérieurs au regne de ce Prince. Mais c'est trop insister sur une chimère inconnue, selon que je l'ai déjà dit, à la plus haute & à la plus saine partie de l'antiquité. Il paroît au contraire prouvé que les Babyloniens ont été fort peu soigneux d'écrire leur histoire. Leurs observations astronomiques ont même été fort inexactes jusqu'au regne de Nabonassar. C'est depuis ce Monarque seulement que les Babyloniens ont commencé à mettre quelque ordre dans leur chronologie, & à écrire exactement la date & la suite de leurs ob-

observations célestes (20). Ces faits paroissent constans , non-seulement par le témoignage des anciens historiens , mais encore par celui des plus célèbres astronomes de l'antiquité. Hipparque , Timocharès , Aristylle , Ptolémée , &c, qui avoient examiné avec beaucoup de soin les monumens des anciens peuples , ne parlent d'aucune observation astronomique antérieure au regne de Nabonassar (21).

Discutons à présent la source des antiquités Egyptiennes. Elle n'est ni plus pure ni plus authentique que celle des antiquités Babylonniennes. Elle ne remonte pas même absolument aussi haut. C'est , comme je crois l'avoir déjà prouvé , Manéthon qui en est incontestablement l'auteur (22). Ce prêtre Egyptien , pour donner couleur à ses impostures , a employé un autre artifice que celui dont Bérose avoit fait usage ; mais il n'est pas plus difficile d'en découvrir le foible.

Les

(20) Voyez Syncell. p. 207.

(21) Voyez Marsh. p. 474. = Stanley de Chald. Philos. sect. I. c. I. p. 1110.

(22) *Suprà*, p. 276.

Les Egyptiens, ainsi que la plupart des anciens peuples, prétendoient avoir été gouvernés originairement par les Dieux. Manéthon profita de cette opinion populaire pour établir les antiquités de sa nation. Selon lui l'Egypte avoit d'abord été gouvernée par un grand nombre de Dieux (23), dont quelques-uns avoient régné chacun plus de 1200 ans (24). Manéthon faisoit même une époque particulière du regne de Vulcain, le premier de ces Dieux, qui, selon sa chronique, avoit gouverné l'Egypte pendant neuf mille ans (25). C'est d'après ce calcul sans doute, que Diodore a dit que les Egyptiens assignoient au regne des Dieux un espace de 18 mille ans (26). Encore le terme est-il modeste, car selon d'autres chroniques, le Soleil, auquel on faisoit honneur d'avoir gouverné le premier l'Egypte, y avoit régné pendant 30 mille ans (27). Ce  
regne

(23) Syncell. p. 18.

(24) Diod. l. I. p. 30.

(25) Syncell. p. 18.

(26) L. I. p. 53.

(27) Syncell. p. 51.

regne des Dieux étoit, comme on le sent, une ressource excellente pour allonger la durée de l'Empire Egyptien autant qu'on le jugeoit à propos. Car je l'ai déjà dit, les uns la portoient à cent mille ans (28), d'autres à 48863 (29); quelques-uns à 36525 (30), & enfin à 33 mille, à 23 mille, à 10 mille, &c. (31). Il est vrai que les prêtres Egyptiens, pour autoriser leurs mensonges, avançoient que depuis l'origine de leur Monarchie ils avoient observé 373 éclipses de Soleil, & 832 de Lune (32). Mais la réflexion que j'ai faite ci-dessus sur le peu de ressources qu'Hipparque, Ptolémée, &c, avoient trouvées dans les mémoires astronomiques des Babyloniens, suffit pour détruire toutes ces fausses allégations. On n'a point connu en effet dans l'antiquité de plus anciennes observations que celles des Babyloniens (33). Elles ne remon-

(28) August. de Civit. Dei. l. 18.

(29) Diog. Laert. in Præm. segm. 2.

(30) Syncell. p. 51. C.

(31) Diod. l. 1. p. 53. 30. 26. 28.

(32) Diog. Laert. loco cit.

(33) Symplicius in lib. 1. Aristotel. de Cælo. fol. 27. Resto. in l. 2. fol. 117.

remontoient néanmoins qu'environ à l'an 747 avant l'Ere chrétienne (34).

Le second moyen que Manéthon mit en œuvre pour allonger la durée de la Monarchie Egyptienne étoit un peu moins grossier que celui dont je viens de parler. On a vu ailleurs qu'originellement l'Egypte, de même que toutes les autres contrées de l'Univers, avoit été partagée en plusieurs petits Etats (35). Au lieu de nous instruire de ce fait, & de nous donner séparément la liste des Princes qui avoient régné en même tems sur les différentes parties de l'Egypte, Manéthon trouva plus à propos de réunir le tout dans un seul & même catalogue. Il voulut en conséquence faire croire que chacun de ces Princes avoit régné successivement sur toute l'Egypte. C'est ainsi que cet imposteur parvint à fabriquer cette liste étonnante de dynasties successives dont parlent quelques auteurs qui ont écrit depuis Manéthon. Mais il y a longtemps qu'on s'est apperçu de l'artifice,

(34) Marsh. p. 474.

(35) Prem. Part. L. I. p. 13.

ce, & qu'on en a donné la preuve d'une maniere qui ne souffre point de réplique (36). On sçait enfin que Manéthon n'avoit imaginé toute cette belle chronologie qu'à l'exemple & à l'imitation de Bérofe (37).

Parlons maintenant des 11340 ans que, selon Herodote, les prêtres d'Egypte donnoient à la durée de leur Monarchie. On voit d'abord qu'il y a une grande différence entre ce calcul & celui qui est énoncé dans Platon, puisque selon ce philosophe, les Egyptiens du tems de Solon ne comptoient qu'environ neuf mille ans d'antiquité; & cependant il ne s'en est écoulé que cent

(36) Voyez Marsh. p. 23, 25 & 29. = Pezron, Antiq. des tems. c. 13. p. 165. = Newton, Chronol. des Egypt. pag. 216, 217 & 277. = Lenglet, Methode, t. I. p. 173. = Acad. des Inscript. t. 19. p. 14. 15. 17. 23. 24. 29.

Observons qu'il n'est fait aucune mention de ces prétendues Dynasties dans Hérodote, le plus ancien historien qui nous soit resté de l'antiquité profane, & qui d'ailleurs paroît si bien instruit de l'histoire d'Egypte. Il ne paroît pas même avoir connu le mot de *Dynasties*. Il n'en est point aussi question dans Diodore.

(37) Voyez Syncell. p. 16.

cent de Solon à Hérodote. Mais je l'ai déjà dit, ce dernier calcul même pèche encore beaucoup du côté de la fidélité & de l'exactitude. Quelques réflexions fort simples suffiront, je crois, pour démontrer le peu de créance qu'on doit y ajouter.

Reffouvenons nous de cet entêtement que les Egyptiens ont eu de tous les tems pour l'ancienneté de leur origine (38), & de l'affectation qu'ils avoient d'en faire parade (39), sur-tout vis-à-vis des Grecs (40). Ce principe posé, tout nous porte à croire que les prêtres d'Egypte n'auroient pas manqué l'occasion de présenter à Solon & à Hérodote des calculs propres à soutenir leur ridicule prétention. Il leur étoit bien facile au surplus d'en imposer sur cet article. Les Grecs en général n'étoient pas disposés à contredire les Egyptiens. D'ailleurs les anciens peuples s'appliquoient peu aux discussions chronologiques. Chacun avoit autrefois beau jeu pour débiter sur son origine

(38) Voyez Hérod. L. 2. n. 2.

(39) Voyez Isaïe, c. 19. v. 11.

(40) Voyez Plat. in Tim. p. 1043 & 1044.

gine les fables & les contes les plus absurdes.

La plus légère attention néanmoins auroit suffi à Hérodote pour lui faire sentir que la narration des prêtres Egyptiens se détruisoit d'elle-même. Ils comptoient en effet depuis leur premier Roi jusqu'à Séthon 341 générations, 341 Rois, & 341 Pontifes (41). Un pareil concours n'est pas dans l'ordre de la nature ; il ne falloit donc pas beaucoup de critique pour s'appercevoir combien un tel fait étoit contradictoire. Mais, je l'ai déjà dit, les Grecs n'y regardoient point de si près, sur-tout vis-à-vis des Egyptiens. Au surplus, il n'y a pas même d'apparence qu'on ait été originairement en état de tenir un compte exact de la durée des premiers regnes, eu égard au peu de soin & même de moyens qu'avoient les premiers peuples de conserver exactement le souvenir des événements (42).

J'a-

(41) Hérod. l. 2. n. 142.

(42) Voyez ce que j'ai dit sur ce sujet dans le chapitre où je traite de l'origine de l'écriture, prem. Part. L. II. chap. 6.

J'ajouterai qu'à l'égard des Egyptiens en particulier, leurs anciennes annales devoient être fort en désordre. L'histoire ne permet pas d'en douter. On y voit que, lorsque Cambyse fils de Cyrus se fut rendu maître de l'Egypte, il persécuta les prêtres, c'est-à-dire, les sçavans du pays, & fit mettre le feu aux temples (43). C'étoit, comme on ne l'ignore pas, dans ces édifices que les Egyptiens conservoient leurs annales, dont le dépôt étoit confié aux prêtres (44). Qu'on juge du degré de certitude que, depuis cet événement, l'histoire d'Egypte a pû mériter. Artaxercès Ochus y donna par la suite une atteinte pour le moins aussi funeste. Ce Prince fit enlever & transporter en Perse tous les exemplaires des archives sacrées (45). Bagoas, un de ses eunuques, procura, dit-on, quelque tems après aux prêtres la permission

(43) Hérod. l. 3. n. 29. & 37. = Diod. l. 1. p. 55. = Plin. l. 36. sect. 14. pag. 735. = Strab. l. 17. p. 1170. C.

(44) Plato, p. 1043. = Diod. l. 1. p. 84. l. 16. p. 122. = Syncell. p. 40. B.

(45) Diod. l. 16. p. 122.

mission de les racheter. Mais ce dernier fait me paroît fort suspect. Il pourroit bien n'avoir été inventé que pour donner quelque apparence de vérité aux antiquités Egyptiennes, en voulant faire croire qu'elles étoient appuyées sur des monumens authentiques, tels que les archives sacrées qui contenoient toute l'histoire de la nation. Quoiqu'il en soit, en supposant même que ces anciens dépôts aient été rendus aux Egyptiens, on sent qu'ils ne l'auront pû être qu'en assez mauvais état. Ceux qui les enleverent n'avoient vraisemblablement pas pris toutes les précautions nécessaires pour que ces manuscrits ne souffrissent pas de leur transport en Perse, & ils dûrent s'altérer encore lorsqu'on les retransporta de Perse en Egypte. Tous ces voyages devoient inmanquablement avoir gâté & endommagé considérablement les anciens registres.

Enfin, & c'est ici une réflexion à laquelle je ne vois pas qu'on puisse rien opposer de solide, si les Babylo niens & les Egyptiens avoient conservé des mémoires aussi précis & aussi exacts qu'ils vouloient le persuader,

suader, pourquoi regne-t-il tant de confusion & d'incertitude dans leur chronologie? Pourquoi les calculs, que présentent les écrivains de l'antiquité, different-ils les uns des autres au point excessif qu'on a vû? Pourquoi enfin les annales de Babylone & de l'Egypte n'offroient-elles pendant des milliers de siècles que de simples catalogues de Rois, sans rapporter d'ailleurs le moindre événement, le moindre fait? Mais, dira-t-on, la plupart de ces Rois ont été des Princes fainéans, dont les actions ne méritoient pas d'être transmises à la postérité. Soit; mais sous ces Rois fainéans il a dû nécessairement arriver des événemens, surtout pendant une aussi longue suite de siècles que celle dont il est ici question. D'où vient le silence profond qu'on remarque à cet égard dans les histoires d'Egypte & de Babylone; histoires qui rapportent néanmoins le nom de tous ces Souverains, & même la durée précise de chacun de leurs regnes? La mémoire des principaux événemens arrivés sous ces regnes n'étoit-elle pas incomparablement plus aisée à retenir que les noms de tant de Sou-

verains , & sur-tout que le nombre d'années qu'ils étoient dits avoir occupé le trône ? Une comparaison va faire sentir toute la force de cette objection.

On reproche, par exemple , aux derniers Rois de la Race Mérovingienne d'avoir passé leur vie dans une honteuse oisiveté qui les a fait même surnommer les *Rois faineans*. Le détail de leurs actions nous est aujourd'hui entièrement inconnu. La durée précise de la plupart de leurs regnes souffre même beaucoup de difficultés. On n'ignore pas néanmoins les principaux événemens qui se sont passés alors dans la France. On perd, il est vrai , les Monarques de vûe , mais on voit agir leurs Maires du palais. L'histoire de France fournit en un mot sous ces regnes obscurs le détail de plusieurs événemens , tels , par exemple , que des batailles , des fondations de Monastères , des dissensions , des troubles , des actes , &c. Il n'en étoit pas de même des chroniques Egyptiennes & Babylonniennes. On y trouvoit les noms de quantité de Rois , & la durée précise de leurs regnes ; mais du surplus , nul détail , nul-

nulle mention des événemens arrivés alors en Egypte ou à Babylone. Cette seule réflexion suffit, je crois, pour démasquer l'imposture de Bérofe & de Manéthon. Il n'est pas mal aisé de forger au hasard une liste de Rois, & d'assigner à leurs regnes telle durée qu'on le juge à propos: mais il n'est pas aussi facile d'arranger une suite d'événemens non interrompus, relatifs les uns aux autres, liés enfin, & continués pendant des milliers de siècles. Aussi voyons-nous que les bons esprits de l'antiquité ont été les premiers à tourner en ridicule ces chroniques fabuleuses qui ne présentoient aucun fait, aucun événement.

Cicéron s'en explique dans les termes les plus formels (46). Diodore n'y ajoutoit nulle foi (47). Aristote, à ce qu'il paroît, n'étoit rien moins que convaincu de cette haute antiquité

(46) *Contemnamus etiam Babylonios..... Condemnemus inquam bos, aut stultitiæ, aut vanitatis, aut imprudentiæ, qui CCCCLXX. millia annorum, ut ipsi dicunt, monumentis comprehensa continent, & mentiri judicemus, nec sæculorum reliquorum judicium, quod de ipsis futurum sit pertimescere. De Divin. l. I. n. 109.*

(47) L. I. p. 30. L. II. p. 145.

té dont les Egyptiens aimoient tant à faire parade (48). Plutarque la combat formellement (49). Varron, l'un des plus sçavans hommes qui aient peut-être jamais paru, ne faisoit remonter l'origine de ce peuple qu'à un peu plus de 2000 ans avant le tems auquel il écrivoit (50), c'est-à-dire, à l'an 2120 environ, avant l'Ere chrétienne. Hérodote lui-même ne semble pas avoir ajouté une grande croyance aux 11340 ans dont lui parloient les prêtres d'Egypte. J'en juge ainsi par la maniere dont il en use à l'égard des successeurs de Ménès, qu'il dit avoir été le premier Souverain de l'Egypte. Il passe une suite de Rois au nombre de 330, en avertissant qu'il ne s'y arrête pas (51). Hérodote, sans doute, regardoit cette liste comme apocryphe & controuvée, d'autant mieux que de l'aveu même des prêtres Egyptiens, on ne

(48) *Metereolog.* l. 1. chap. 14 p. 547. D.

(49) *In Numa*, p. 72. B.

(50) *Apud Augustin. de Civit. Dei*, l. 18. c. 40. = Voyez aussi *A. Gell.* l. 14. c. 1. p. 633.

(51) *L.* 2. n. 100, 101 & 102.

ne trouvoit dans toute la durée des regnes de ces prétendus Rois aucun événement dont il fût possible de parler (52). Diodore en a usé à-peu-près de même. De 470 Rois & 5 Reines, que les annales disoient avoir occupé successivement le trône (53), il ne parle que de quinze ou seize. Enfin, je le répète, on voit bien clairement que, ni Hérodote ni Diodore n'ont pû extraire des annales Egyptiennes une suite de faits capables de remplir seulement l'espace de tems qu'on sçait s'être écoulé depuis le déluge jusqu'à la destruction de l'ancien Empire Egyptien par Cambyse (54). Cette réflexion tombe encore plus fortement sur les antiquités des Babylo-niens. On apperçoit dans leur histoire des lacunes & un vuide encore plus immense. Il ne reste même aucun monument de ces peuples ; au lieu que les Obélisques, les Pyramides & les ruines de quantité d'autres grands édifices attestent encore aujourd'hui  
que

(52) *Ibid.* n. 101.

(53) L. I. p. 53.

(54) Voyez la chronologie de Newton.

que les Egyptiens ont subsisté autrefois avec éclat.

J'ai vû au reste quelques personnes prétendre que la construction des monumens dont je viens de parler, supposoit nécessairement que la Monarchie Egyptienne devoit avoir subsisté pendant un très grand nombre de siècles. Je suis bien éloigné, je l'avoue, d'être d'un pareil sentiment. Il n'a point fallu des milliers de siècles pour parvenir à élever ces monumens de beaucoup trop vantés. Une simple réflexion va, je crois, nous en convaincre.

Les Incas, c'est-à-dire, les premiers Souverains du Pérou, avoient construit quantité d'ouvrages, dont plusieurs égalent, s'ils ne surpassent pas même les plus fameux monumens Egyptiens. Je mettrai dans ce nombre les deux chemins qui conduisoient de Cusco à Quito; l'un pratiqué à travers les rochers & les précipices des montagnes de la Cordilière, & l'autre le long de la côte de la mer, sur un sable mouvant; pendant près de 500 lieues de pays: le temple du Soleil, la citadelle & le palais de Cusco, une autre maison Royale dont les  
rui-

ruines se voient encore aujourd'hui auprès de Cannar (55), l'ancien temple de Cayambé (56), une grande quantité de canaux, dont un entre autres avoit 12 pieds de profondeur, & plus de 120 lieues de longueur &c. (57). On peut bien comparer, pour la grandeur du travail, pour la difficulté & pour la dépense, ces monumens aux obélisques, aux pyramides, aux temples & aux palais de l'Egypte. La Monarchie fondée par les Incas n'a subsisté cependant qu'environ 350 ans sous 13 Rois (58). Je pourrois parler aussi des Souverains du Mexique, qui ont pareillement exécuté des ouvrages surprenans (59), & dont l'Empire néanmoins n'a pas subsisté aussi long-tems que celui des Incas.

Les

(55) Voyez Garcilasso de la Véga, Hist. des Incas, l. 9. c. 13. l. 3. c. 20. 21. &c. = Voyage de Coréal, t. 1. p. 364 & 365. = Acosta, Hist. des Ind. Occidend. l. 6. c. 14. = Hist. gén. des Voyages, t. 13. p. 571 & 579 = Hist. des Incas, t. 1. p. 264. 265. 292. 293.

(56) Journal des Sçav. Juin, 1757. p. 351.

(57) Voyage de D. Ant. d'Ulloa, t. 1. p. 422. = Hist. des Incas, t. 1. p. 166 & 167.

(58) Acosta, Hist. Nat. des Ind. l. 6. c. 19. fol. 300. verso.

(59) Hist. gén. des Voyag. t. 12. p. 430, &c. = Gemelli, t. 6. l. 2. c. 8.

Les monumens élevés par les premiers habitans de l'Egypte ne peuvent donc servir en aucune maniere à prouver l'antiquité de ces peuples. On peut d'autant moins les alléguer que, selon toutes les apparences, ils auront été exécutés en fort peu de tems. L'Egypte étoit autrefois extrêmement peuplée : c'est un de ces faits qu'il n'est pas possible de révoquer en doute. Tous les écrivains de l'antiquité s'accordent à l'attester (60). C'est même à la faveur de cette multitude immense d'habitans que, selon leur témoignage, les anciens Monarques d'Egypte font parvenus à élever la quantité de monumens qui ont rendu cet Empire si célèbre (61). D'après cette réflexion, on sent aisément que les Egyptiens on pû terminer en très peu d'années leurs plus fameuses entreprises. Ils employoient jusqu'à trois cents mille hommes à la fois pour exécuter un ouvrage (62). Tel

2

(60) Voyez les Mém. de Trev. Janv. 1752, p. 32, &c.

(61) Diod. l. 1. p. 36. & 37.

(62) Voyez Hérod. l. 2. n. 124. = Diod. l. 1. p. 73. = Plin. l. 36. sect. 14. & 17.

a été en général le goût de tous les anciens peuples : ils vouloient jouir promptement. Bérofe dit que le superbe palais de Babylone avoit été bâti en quinze jours (62). Les Chinois n'ont employé que cinq ans à perfectionner leur grande muraille (63). On pourroit citer plusieurs autres exemples d'entreprises immenses exécutées en très-peu de tems par les Orientaux (64). Il en aura été certainement de même chez les Egyptiens. Ainsi leurs obélisques, leurs pyramides, leurs palais, leurs temples, &c, ne peuvent en aucune maniere autoriser les conjectures qu'on voudroit tirer de ces monumens pour établir l'antiquité de l'Empire Egyptien. Toutes ces allégations tombent d'elles-mêmes. Les faits qu'on vient de lire les détruisent absolument.

## II

(63) *Apud* Jos. antiq. l. 10. c. 11. *sub. fin.* Ce fait, sans doute, est exagéré ; mais il prouve toujours l'usage constant dans l'Asie d'employer très-peu de tems à la construction des ouvrages les plus immenses.

(64) Martini, *Hist. de la Chine*, l. 6. t. 2. p. 40 & 41.

(65) Voyez l'*Hist. gén. des Huns* par M. de Guignes, t. 4. p. 208 & 209.

Ils me paroît même démontré que les Egyptiens n'avoient guères plus de connoissance de l'architecture, de la sculpture & des beaux arts en général, que les Péruviens & les Mexicains. Par exemple, les uns & les autres ignoroient également le secret de construire des voûtes (66). Ce qui nous reste en ouvrages de fonte ou de sculpture exécutés chez tous ces peuples, est également maussade & incorrect. Je crois cette observation absolument essentielle. En effet, ces fortes de connoissances ne peuvent s'acquérir que par la longueur du tems. La Monarchie Egyptienne, quoique de beaucoup plus ancienne, & continuée pendant beaucoup plus de siècles que celle des Péruviens & des Mexicains, n'a pas subsisté néanmoins assez long-tems pour que ces peuples pussent acquérir les lumieres & les connoissances qui leur ont toujours man-

(66) Voyez la troisième Part. L. II. c. 2. p. 56 & 57. = Acoſta, *loco cit.* fol. 292. verso. = Hist. gén. des Voyag. t. 13. p. 580. = Garcilasso de la Véga, l. 7. c. 11. t. 2. p. 192. = Hist. des Incas, t. 1. p. 167. = Mém. de l'Acad. de Berlin, t. 2. ann. 1746. p. 448. 451. 452.

manqué dans quantité de parties des arts. Les Egyptiens même , ainsi que les Péruviens & les Mexicains étoient privés de certains arts , auxquels leur bassesse apparente & l'habitude sur-tout où nous sommes d'en jouir , empêche de faire attention , mais dont l'invention cependant a fait plus d'honneur à l'esprit humain , que tous les prodigieux monumens dont je viens de parler.

On réussiroit encore moins à établir l'antiquité prétendue des Egyptiens par les progrès que ces peuples avoient faits dans les sciences exactes. Leurs connoissances à cet égard étoient des plus imparfaites. On peut se rappeler les détails dans lesquels je suis entré à ce sujet dans l'article des Sciences (67). Un seul exemple suffit pour se convaincre du peu d'étendue de leurs découvertes. Du tems d'Hérodote , c'est-à-dire , environ l'an 450 avant l'Ere chrétienne , les astronomes d'Egypte ne sçavoient pas encore que la durée de l'année solaire est de plus  
de

(67) Seconde Part. L. III. c. 2. Troisième Part. L. III. c. 2. art. 2.

de 365 jours (68). On peut juger par ce fait, qui est bien certain & bien constamment prouvé, du progrès que les anciens habitans de l'Egypte avoient faits dans les sciences exactes. Enfin, & c'est ici une réflexion sur laquelle on ne peut trop insister ; près de 500 ans avant J. C. Démocrite & plusieurs autres philosophes, qui soutenoient que le monde avoit eu un commencement, s'étoient attachés à en prouver la nouveauté par tous les moyens que l'histoire & la critique pouvoient leur fournir. On ne voit pas néanmoins qu'on ait jamais entrepris de les réfuter solidement (69). Rien cependant n'eût pas facile, si les prétendues antiquités des Babylo niens & des Egyptiens eussent porté sur quelque fondement raisonnable.

Finissons par jetter un coup d'œil sur les antiquités des Scythes. Elles ne nous occuperont qu'un moment. Ces peuples, au rapport de Trogue-Pompée & de Justin son abrégiateur, furent

(68) Voyez *suprà*, L. III. c. 2. pag. 97 & 98.

(69) Voy. Jaquelot, Dissert. sur l'existence de Dieu, t. I. p. 265, &c.

furent reconnus pour être d'origine plus ancienne que les Egyptiens (70). Les Scythes cependant ne comptoient du tems d'Hérodote que mille ans d'antiquité (71).

On peut au surplus parfaitement bien appliquer aux antiquités Chinoises les réflexions que je viens de faire sur les antiquités des Egyptiens & des Babyloniens. Selon les idées populaires des Chinois l'origine de cette nation remonteroit à des milliers de siècles. Je dis selon les idées populaires, car les sçavans de la Chine sont les premiers à se moquer de cette antiquité fabuleuse & à l'abandonner (72). Cette prétention même n'est pas fort ancienne à la Chine; elle est née dans des tems assez modernes (73), autre conformité avec les antiquités Egyptien-

(70) L. 2 c. 1. p. 60.

(71) L. 4. n. 5 & 7.

(72) Martini, Hist. de la Chine, t. 1. p. 7. = Lettr. édif. t. 21. p. 119. 120. = Hist. des Huns par Mr. de Guignes, t. 1. part. premiere, p. 2 & 3.

(73) Voyez l'Histoire abrégée de l'Astronomie Chinoise par le P. Gaubil, dans les Observations Mathém. du P. Souciet, t. 2. p. 16 & 17. & l'Hist. des Huns par M. de Guignes, t. 1. part. premiere, p. 2.

tiennes & Babylonniennes, inconnues, comme je l'ai fait voir, aux plus anciens & aux plus sçavans écrivains de la Grèce & de Rome. D'ailleurs, quel fonds peut-on faire sur la certitude de la chronologie Chinoise pour les premiers tems, lorsqu'on voit ces peuples avouer unanimement qu'un de leurs plus grands Monarques, ennemi par intérêt des traditions anciennes & de ceux qui pouvoient les sçavoir, fit bruler tous les livres qui ne traitoient, ni d'agriculture, ni de médecine, ni de divination, anéantit tous les monumens, & s'attacha pendant pendant plusieurs années à détruire tout ce qui pouvoit rappeler la connoissance des tems antérieurs à son regne (74). Quarante ans environ après  
sa

(74) Cet événement arriva 213 ans avant l'Ere chrétienne, par l'ordre de Chi-Hoam-ti. Ce Monarque, à son aversion près pour les lettres, fut un très-grand Prince. Son habileté & sa fermeté étoient égales, & il vint à bout d'exécuter son projet de la suppression de tous les livres historiques. Cette destruction fut d'autant plus grande & d'autant plus complète, qu'alors l'usage du papier n'étoit pas connu. On peignoit les caractères sur des tablettes, ou sur de petites plan-

sa mort , on voulut rétablir les monumens historiques. Pour cet effet on recueillit, dit-on, les oui dire des vieillards; on déterra, ajoute-t-on, quelques fragments de livres échappés à l'incendie général. On rejoignit comme l'on put, ces différens lambeaux, & du tout on tâcha d'en composer une histoire suivie. Ce ne fut néanmoins que plus de 150 après la destruction de tous les monumens, c'est à dire , l'an 37 avant J. C. qu'on vit paroître un corps complet de l'ancienne histoire. L'auteur même, Ssé ma-tsiène, qui la composa, eut la bonne foi d'avouer qu'il ne lui avoit pas été possible de remonter avec certitude 800 ans au-delà du tems auquel il écrivoit.

Tel est l'aveu unanime que font les Chinois (75). Je laisse à juger, après un

planches de bambou, ce qui rendoit le moindre écrit d'un volume très-considérable, & par conséquent très-difficile à cacher. Acad. des Inscript. t. 10. p. 381. t. 15. p. 529. = Relat. du Royaume de Siam, par la Loubère, t. 2. p. 376 & 377.

(75) Acad. des Inscript. t. 10. pag. 381. 382. 383 & 388. t. 15. p. 506. 528. 529. 532. 543. 552 & 561.

un pareil fait, de la certitude de leur ancienne histoire (76). Aussi éprouve-t-on, lorsqu'on veut la traiter, des difficultés & des contradictions insurmontables. Les différences qu'on remar-

(76) Les seuls monumens sur lesquels on puisse établir l'ancienne histoire des Chinois sont,

1°. Quelques fragmens des ouvrages moraux de *Confucius*, & une chronique très-sèche & très-abrégée de l'histoire de sa Province. Cette chronique ne remonte qu'à l'an 722 avant J. C. *Confucius* vivoit vers l'an 450 avant l'Ere chrétienne. Acad. des Inscript. t. 10. p. 382. t. 15. p. 540.

2°. Un ouvrage moral du philosophe *Meng-tzé*, qui vivoit vers l'an 320 avant J. C. *Ibid.* t. 18. p. 206 & 207.

3°. Le *Tsou-chou*, chronique très-abrégée, composée vers l'an 299 avant J. C. & retrouvée l'an 264 de l'Ere chrétienne. *Ibid.* t. 15. p. 537. t. 18. M. p. 218 & 228.

4°. Le corps d'histoire composée par *Ssé-ma-tsiene*, & publié l'an 37 avant J. C. *Ibid.* t. 15. p. 543. *Ssé-ma-tsiene* est regardé comme le pere de l'histoire chez les Chinois.

Le recueil des faits compris dans tous ces monumens formeroit à peine un petit volume in-12 d'impression ordinaire.

Tous les autres écrivains Chinois sont bien postérieurs à ceux que je viens de nommer. Il est cependant très-certain qu'ils n'ont point eu d'autres secours, & que depuis on n'a découvert aucun autre monument ancien. Acad. des Inscript. t. 18. M. p. 194.

marque dans les époques principales (77), prouvent que l'histoire des Chinois n'a aucune supériorité, ni aucun avantage sur les autres histoires profanes. Il y regne une incertitude semblable à celle que les chronologistes éprouvent dans leurs recherches sur l'histoire des Babylonniens, des Egyptiens, & sur celle des premiers Rois de la Grèce. D'ailleurs elle est également dénuée de faits, de circonstances, & de détails.

A l'égard des observations astronomiques dont on a cherché à étayer les prétendues antiquités Chinoises, il y a long tems que le célèbre Cassini (78), & plusieurs autres écrivains de mérite (79), en ont assez dit pour décréditer

(77) Voyez l'Hist. gén. des Huns par M. de Guignes, t. 1. p. 5. 6. 10. 14. &c. = Acad. des Inscript. t. 10. p. 381. 388. 393. &c. = Journ. des Sçav. Décembre 1757. p. 817 & 818.

(78) Anc. Mém. de l'Acad. des Scienc. t. 8. p. 284. 303. 307.

(79) Jaquelot, Dissert. sur l'existence de Dieu, t. 2. p. 97. 102 & 103. = Ancien. Relat. des Ind. & de la Chine, p. 350. 354. 358. = Spectacle de la Nature, t. 8. p. 37. = M. Freret, dans les Mém. de l'Acad. des Inscript.

diter tout cet appareil visiblement inféré après coup. La supposition même est si sensible, qu'elle a été apperçue par quelques Lettrés (80), malgré le peu d'idée qu'en général les Chinois ont de la critique. On peut assurer hardiment que jusqu'à l'an 206 avant J. C. leur histoire ne mérite aucune croyance (81). C'est un tissu perpétuel de fables & de contradictions (82); c'est un cahos monstrueux dont on ne sçauroit rien extraire de suivi & de raisonnable.

Ce que l'on sçait sur l'origine de la plus grande partie des arts & des sciences, suffiroit seul pour démontrer la fausseté & le ridicule de toutes les fabuleuses antiquités dont je viens de par-

script. t. 10. p. 393. 394. 395. 396. t. 18. p. 198. 210. 221. 280. Il est vrai que dans la suite M. Freret semble abandonner cette idée; mais j'avoue que les raisons auxquelles il paroît s'être rendu, ne me persuadent nullement. Voy. t. 18. p. 242 & 247, &c.

(80) Acad. des Inscript. t. 10. p. 396. t. 18. M. p. 220. 221. 239.

(81) Acad. des Inscript. t. 10 p. 380. 381. 383.

(82) Jaquelot, *loco cit.* p. 98, &c. = Spectacle de la Nat. t. 8. p. 35 & 36.

parler. On voit très-clairement les découvertes les plus essentielles, les arts les plus nécessaires naître, ou s'introduire successivement dans les différentes parties de l'univers. On peut même en suivre le progrès jusqu'à un certain point, & on en aperçoit assez pour se convaincre que toutes nos connoissances ne sont pas bien anciennes. La nouveauté des arts & des sciences prouve sensiblement celle du monde. Il ne resteroit pas aujourd'hui la moindre trace, le moindre vestige de leur origine, si elle étoit aussi éloignée de nous, que les prétendues chroniques de certains peuples vouloient le faire entendre. Cependant on a pû remarquer que nous ne sommes nullement dépourvus de lumières & de connoissances sur tous ces objets. Cette réflexion est d'autant plus forte, & prouve d'autant mieux la nouveauté du monde, que la tradition des premiers événemens n'a pû se conserver que de mémoire. C'est une preuve, au surplus, dont la force a frappé ceux des anciens philosophes qu'on peut le moins soupçonner de crédulité. La nouveauté des arts & des sciences a toujours été le prin-

cipal argument dont ils se sont servis pour soutenir celle du monde (83).

On pourroit tirer une preuve également victorieuse de l'imperfection de quantité d'arts dans l'ancien monde, & de toutes les sciences qui dépendent de la longueur du tems & de l'expérience. Je pourrois parler aussi de l'ignorance absolue où ont été les anciens peuples, même les plus policés, d'un grand nombre de découvertes très utiles & très-importantes dont nous jouissons aujourd'hui. Mais je pense en avoir dit assez sur tous ces objets dans le cours de mon ouvrage, pour me croire dispensé d'y insister plus long tems.

(83) Voyez Lucret. l. 5. v. 331, &c. = Macrob. *in* Somn. Scipion. l. 2. c. 10. p. 153. = Voyez aussi Jacquelot, *Diff. sur l'existence de Dieu*, t. 1. c. 12.





QUATRIEME  
DISSERTATION.

*Examen d'un passage d'Hé-  
rodote, tiré du second  
Livre de cet Histo-  
rien, n°. 142.*

**I**L fait que nous allons examiner dans cette Dissertation, a un rapport intime avec les antiquités des Egyptiens, dont nous nous sommes occupés dans la Dissertation précédente. C'est par cette raison, & pour ne rien laisser à désirer sur cette matière, que j'ai cru devoir y donner une attention particulière. On sentira aisément que sans une pareille considération, ce passage en lui-même ne mériterait pas la moindre réflexion.

Le passage dans lequel Hérodote nous a transmis la tradition du fait , qui fait l'objet de cette Dissertation , a donné bien de la peine aux Critiques modernes , sans que personne jusqu'à présent soit parvenu à l'éclaircir d'une manière satisfaisante. Nous ne nous flattons pas d'être plus heureux. Au contraire , le peu de réflexions que nous allons proposer aura pour but de faire voir , qu'il est moralement impossible de former un sens raisonnable des expressions d'Hérodote dans ce passage.

Le texte dont il s'agit a été jusqu'à présent mal rendu dans toutes les traductions dont on se sert ordinairement. C'est pourquoi nous croyons devoir commencer par en donner une version littérale & fidelle.

„ Ils (les Prêtres Egyptiens) di-  
 „ soient que pendant ce tems (il s'a-  
 „ git de 11340 ans, qui selon la tra-  
 „ dition fabuleuse des Egyptiens ,  
 „ s'étoient écoulés depuis l'origine de  
 „ la Monarchie Egyptienne jusqu'au  
 „ regne de Séthon) les Prêtres E-  
 „ gyptiens disoient donc que pendant  
 „ cet intervalle de tems, le Soleil s'é-  
 „ toit levé quatre fois, où il a coutu-  
 „ me

„ me de se lever ordinairement. Sça-  
 „ voir, que *deux fois* cet astre s'étoit  
 „ levé où il se couche aujourd'hui, &  
 „ que *deux fois* il s'étoit couché où il  
 „ se leve présentement: mais que ce-  
 „ la n'avoit rien occasionné d'extra-  
 „ ordinaire dans l'Egypte, soit par  
 „ rapport aux productions de la terre,  
 „ soit par rapport aux débordemens  
 „ du Nil, soit par rapport aux mala-  
 „ dies, soit par rapport à la mortali-  
 „ té ". Telle est la traduction litté-  
 „ rale du passage qu'il s'agit de discu-  
 „ ter. Nous avons absolument négligé  
 „ le style & l'élégance, crainte de man-  
 „ quer à la fidélité.

Il est, je crois, peu de personnes  
 qui du premier coup d'œil ne trouvent  
 quelque chose de louche dans cette  
 narration d'Hérodote. Le sens le  
 plus naturel qu'on puisse donner aux  
 paroles de cet Historien, c'est que  
 pendant les onze mille trois cens qua-  
 rante ans en question, la direction du  
 mouvement diurne du Soleil avoit  
 changé à deux reprises différentes, &  
 étoit ensuite redevenue à autant de re-  
 prises différentes, la même qu'elle  
 étoit avant la première des deux va-  
 riations que je suppose, de sorte que

le cours des 11340 ans dont il s'agit, on avoit vu, pendant quatre différentes parties de cette période, le Soleil se mouvoir dans un sens, & pendant deux autres parties se mouvoir dans le sens contraire, & cela alternativement.

Voilà précisément en quoi consiste la grande difficulté du passage que nous examinons. Si Hérodote eut dit que pendant le cours des 11340 ans en question, le Soleil s'étoit levé trois fois où il a coutume de le faire, & que deux fois cet astre s'étoit levé où il se couche aujourd'hui, le fait eût été certainement des plus extraordinaires, cependant il ne seroit pas absolument parlant inconcevable. Mais que deux changemens d'état, qui n'amènent précisément que deux retours à la position primitive, puissent, par leur combinaison avec l'état primordial, fournir pendant un tems quelconque *quatre* alternatives de cet état primordial, c'est ce qui implique contradiction. Un exemple des plus simples va le faire sentir avec la dernière évidence.

Que l'on observe un arbre pendant deux années consécutives : si l'obser-  
va-

vation commence en été , on verra trois fois cet arbre garni de ses feuilles , & deux fois dépouillé de feuilles pendant cet espace de tems ; & cela alternativement. Si l'observation commence en hyver , on verra au contraire ce même arbre dépouillé de ses feuilles à trois reprises différentes , & il ne sera vû garni de ses feuilles , que pendant deux des cinq alternatives qu'il éprouve , dans le cours des deux années dont il s'agit ; être dépouillé de ses feuilles , fera l'état primordial de cet arbre dans ce second cas. Ce fera le contraire dans le premier. Mais dans l'un & dans l'autre cas deux changemens d'état n'opèrent que trois alternatives de l'état primordial. Il est par conséquent absurde & contradictoire , que deux changemens de la direction du mouvement diurne du Soleil , pendant une période quelconque , puissent jamais opérer quatre alternatives de l'état où étoit cette direction lors du commencement de la période en question.

C'est sans doute cette absurdité qui a porté le commun des interprètes d'Hérodote à traduire le passage que nous discutons , d'une manière entié-

rement différente de la nôtre. Ils font dire à Hérodote „ que pendant „ le cours des onze mille trois cens „ quarante ans, qui avoient, disoit- „ on, précédé le regne de Séthon, le „ Soleil s'étoit levé *quatre fois* d'une „ manière extraordinaire : sçavoir, „ que deux fois il s'étoit levé où il se „ couche présentement, & que deux „ fois il s'étoit couché où il a coutu- „ me aujourd'hui de se lever.

Mais, pour parer un écueil, ces interprètes n'ont-ils pas été se briser contre un autre, pour le moins aussi dangereux que celui qu'ils vouloient éviter, en mettant Hérodote en contradiction avec lui-même dans la même phrase. Selon eux cet Historien dit d'abord que pendant les 11340 ans dont il parle, le Soleil s'étoit levé *quatre fois* d'une manière extraordinaire, ce qui emporte nécessairement que cet astre s'étoit couché aussi *quatre fois* d'une manière extraordinaire; & tout de suite ils font dire à Hérodote que pendant ce même tems le Soleil s'étoit levé *deux fois* où il se couche ordinairement, & couché *deux fois* où il a coutume de se lever; c'est-à-dire, que *deux fois seulement* le Soleil s'étoit levé &

& couché d'une manière extraordinaire. Y eut-il jamais contradiction plus palpable ?

Indépendamment des deux explications que nous venons d'examiner, qui l'une & l'autre sont au fonds également contradictoires & absurdes, à cela près néanmoins que dans l'une la contradiction est moins frappante que dans l'autre, quelques Commentateurs ont proposé une troisième interprétation.

Si l'on en croit ces nouveaux critiques, Hérodote a dit, non pas que le Soleil s'étoit levé *quatre* fois d'une manière extraordinaire, pendant la période en question, mais que le cours de cet astre avoit éprouvé *quatre* changemens; sçavoir, deux dans son lever & deux dans son coucher. Cette explication, comme on le voit, n'est guères plus satisfaisante que toutes celles dont je viens de rendre compte. Lorsque le Soleil se leve où il se couche d'ordinaire, il est nécessaire qu'il se couche où il a coutume de se lever, ainsi que nous l'avons déjà fait observer plus d'une fois, par conséquent deux changemens dans le lever du Soleil, & deux changemens dans son

coucher, ne feront jamais que *deux*, & non pas *quatre* changemens dans son mouvement diurne. D'ailleurs ce sens est absolument contraire au texte d'Hérodote qui se sert d'une terme qui ne peut signifier exactement autre chose que le lever du Soleil, (1) & jamais le mouvement, ou le cours de cet astre.

De toutes ces réflexions on doit conclure nécessairement que le passage en question, à le prendre selon les expressions propres d'Hérodote, n'est susceptible d'aucune explication raisonnable. Cependant j'y crois entrevoir une tradition ancienne sur un événement extraordinaire, & qui mérite bien que nous nous arrétions à la discuter; c'est uniquement sur cet objet que vont porter nos réflexions.

Quelque beau genie qu'Hérodote eût reçu de la nature, & quelque étendues qu'aient été, à bien des égards, ses connoissances, on peut très-facilement se convaincre qu'il étoit très-foible du côté de l'Astronomie. Lorsqu'il raconte, par exemple,

(1) *Ανατελλας*

ple , cette expédition maritime que des Phéniciens entreprirent par ordre de Néchos , Roi d'Egypte , autour de l'Afrique , à partir des ports de la Mer rouge , & à revenir ensuite par la Méditerranée , il ne peut se persuader que ces voyageurs eussent vû , comme ils le rapportoient , le Soleil à leur droite (2) , c'est-à-dire , qu'ils l'eussent vû atteindre , & même passer leur zénith , & se trouver successivement des deux côtés de leur premier vertical (3) ; ce fait néanmoins n'a rien d'éton-

(2) L. IV. n°. 42.

(3) L'intelligence de ce passage dépend d'un point de fait qui consiste à sçavoir que les anciens , pour déterminer la position des quatre points cardinaux par rapport à un spectateur quelconque , le supposoient tourné du côté de l'occident. De cette manière le septentrion se trouvoit à sa droite , & le midi à sa gauche. On peut voir dans le premier Livre des Météores de Cléomédes , p. 13 , sur quoi étoit fondée à cet égard la supposition des anciens. D'après cet usage , il est aisé de voir que ceux qui habitent dans la partie septentrionale de la Zone Torride , ont le Soleil à leur droite , c'est à dire , au septentrion , pendant tout le tems que cet astre employe à parcourir les signes septentrionaux. Ceux au contraire qui sont dans la partie méridio-

tonnant pour quiconque a les plus foibles teintures de Cosmographie.

Il ne feroit pas difficile de trouver d'autres preuves du peu de connoissance qu'Hérodote avoit de l'Astronomie (4). Ce que nous venons de dire suffit pour faire voir qu'il ne feroit pas surprenant que cet Historien eut avancé un paradoxe astronomique. On pourroit même ajouter que les Prêtres Egyptiens de qui Hérodote dit tenir le fait qu'il raconte, le lui avoient sans doute exposé selon leur usage ordinaire, c'est-à-dire, d'une manière très-enveloppée & absolument énigmatique : ne comprenant pas le langage des Prêtres Egyptiens, Hérodote aura achevé de l'obscurcir en le rapportant.

Si l'on pouvoit envisager dans ce sens le passage que nous examinons, il feroit aisé de fortir d'embarras, en di-

ridionale, n'ont le Soleil à leur gauche, c'est-à-dire, au midi, que lorsque sa déclinaison méridionale excède la latitude de leur habitation.

(4) Voyez L. 1. n°. 32, le calcul monstrueux de mois embolismiques que cet Auteur fait faire à Solon. Voyez aussi *Suprà*, l. 3. chap. 2. art. 2. p. 97 & 99.

disant, qu'Hérodote ayant voulu parler d'une matière qu'il n'entendoit pas, & qu'il étoit difficile même qu'il entendît, inutilement chercheroit-on à l'entendre lui-même aujourd'hui. Mais ce passage, tel qu'il nous est parvenu, ne choque pas moins le bon sens que l'Astronomie, ainsi que nous l'avons fait voir ci-dessus. Hérodote, quoique peu versé dans cette science, n'en étoit pas moins un génie du premier ordre, un des esprits les plus judicieux de toute l'antiquité; ce seroit donc, à notre avis, faire outrage à sa mémoire, que de regarder ce même passage, comme étant encore aujourd'hui tel qu'il est sorti des mains de son auteur. Il y a toute apparence, au contraire, que le texte est considérablement altéré dans cet endroit, comme dans une infinité d'autres, où les fautes des copistes étoient pourtant bien moins à craindre. Personne, je crois, n'ignore qu'il est peu d'Auteurs anciens dont le texte ait autant souffert des injures du tems & de l'ignorance des copistes, que celui d'Hérodote. Il seroit par conséquent nécessaire de restituer le passage en question, sur l'autorité de quelque manuscrit, tel qu'il

ne

ne s'en trouve peut-être plus , avant que d'entreprendre de l'expliquer d'une manière satisfaisante.

Manque d'un pareil secours , les critiques modernes se sont livrés à quantité de conjectures , qui pour la plupart n'ont besoin que d'être proposées pour que l'on en sente le faible , & souvent même le ridicule ; c'est pourquoi nous croyons devoir les passer sous silence.

Il en est une néanmoins qui étant extrêmement ingénieuse , mérite , par cette raison , une attention particulière , quoiqu'à dire le vrai , elle ne soit pas plus solide que toutes les autres conjectures par lesquelles on a déjà tenté d'expliquer le passage en question. Un auteur moderne , à qui l'union de divers talens , qu'il est bien rare de rencontrer dans une seule & même personne , a mérité la plus brillante réputation , a mis en dernier lieu cette conjecture dans tout son jour ; nous aimons mieux renvoyer ceux qui voudront avoir connoissance de ce système , à ce qu'il en dit , que d'en donner un détail qui n'auroit jamais l'élégance & l'aménité que cet ingénieux écrivain a su répandre sur tous les sujets

jets qu'il a entrepris de manier. On trouvera dans son ouvrage tout ce qui peut-être dit en faveur de cette opinion, & même quelques-unes des raisons qui peuvent la rendre problématique (5).-

Au reste, si la tradition d'un changement dans le mouvement du Soleil, n'étoit rapportée que par Hérodote, je crois que les critiques auroient fait moins d'attention au passage de cet auteur. Mais on retrouve cette même tradition dans plusieurs autres écrivains, toujours, à la vérité, d'une manière assez confuse.

Platon raconte, dans un de ses Dialogues, que du tems d'Atrée le mouvement du firmament avoit changé, de manière que le Soleil & tous les astres avoient commencé à se lever où ils se couchoient auparavant, & à se coucher où ils avoient coutume de se lever; en un mot que la machine du monde s'étoit mue tout-d'un-coup, dans un sens contraire à celui dans lequel elle l'avoit fait jusqu'alors. Il accom-

(5) Elémens de la Philosophie de Newton, mis à la portée de tout le monde par M. de Voltaire.

compagne ce recit d'un détail si bisarre des effets de ce bouleversement, & d'explications physiques si singulières, qu'il est aisé de voir qu'il ne parloit que d'après une tradition extrêmement confuse & embrouillée (6). On peut conclure aussi d'un passage de son Timée, où il rappelle en deux mots ce même événement, que Solon, qui le premier en avoit donné connoissance aux Athéniens, l'avoit puisée en Egypte, c'est-à-dire, à la même source qu'Hérodote (7). Pomponius Méla parle aussi de la même tradition (8), ainsi que Plutarque (9), Diogene Laërce & plusieurs autres écrivains de l'antiquité (10). Ils paroissent tous avoir eu quelque connoissance d'un phénomène approchant de celui dont il s'agit dans cette Dissertation ; mais aucun des auteurs que je viens de citer n'en a parlé d'une manière intelligible :

(6) In Politico, p. 535.

(7) In Tim. p. 1043, &c.

(8) Liv. I. chap. 9. p. 60.

(9) De Placit. Philosoph. l. 2. c. 24. p. 890 & 891.

(10) Achill. Tatius de Arati Phœnom. c. 24. p. 147. = Solinus, chap. 32. p. 44. G. &c.

gible: ils s'expriment pour la plupart aussi peu exactement qu'Hérodote.

Enfin, en rassemblant les différens témoignages de l'antiquité qui peuvent avoir quelque rapport au passage que nous examinons, ils s'accordent tous à nous dire, que les Egyptiens, & peut-être même quelques autres peuples de l'antiquité avoient conservé une tradition confuse d'un ou de plusieurs changemens qu'avoit éprouvé le mouvement diurne du Soleil, quoique la plupart de ces témoignages différent d'ailleurs du tout au tout par rapport à la nature, au nombre, au tems, & à la durée de ces changemens. Cet accord sur le point fondamental de la narration d'Hérodote, est sans doute ce qui a piqué la curiosité des Sçavans; cela leur a fait croire qu'on pourroit peut-être découvrir ce qui avoit pû donner cours à la créance d'un fait aussi extraordinaire. Comme le peu de conformité des auteurs anciens par rapport à la manière dont ce phénomène s'étoit opéré, joint aux circonstances qui l'avoient accompagné, laissoit le champ libre à l'imagination de nos écrivains modernes, ils se sont abandonnés à des con-  
jec-

jectures plus hardies les unes que les autres : je crois que leur exemple me met en droit d'en hasarder aussi une qui , outre la nouveauté (11) , aura du moins l'avantage d'avoir pour fondement des faits authentiques & non des suppositions douteuses ou des connoissances astronomiques trop relevées pour les tems dont il s'agit dans cette Dissertation.

L'Ecriture Sainte nous a conservé l'histoire de deux événemens miraculeux concernant le mouvement journalier du Soleil ; le premier arriva sous Josué , lorsque le cours de cet astre fut suspendu pendant un jour , ou environ (12) ; le second se passa sous le  
regne

(11). L'explication que je vais proposer m'étoit venue en pensée avant que de lire ce que dit en peu de mots sur ce passage d'Hérodote le P. Calmet dans une Dissertation préliminaire à la tête du quatrième Livre des Rois. Il n'en a posé au surplus que les fondemens & les principes : je crois avoir développé davantage cette idée.

(12) Josué, c. 10. v. 12 & 13. = Ecclesiastic. c. 46. v. 5.

Peu importe pour la réalité du miracle en lui-même qu'on admette le nouveau système qui fait tourner la terre autour du Soleil, ou qu'on

regne d'Ezéchias, lorsqu'on vit le Soleil rétrograder considérablement & vraisemblablement d'environ 150 degrés (13).

L'un & l'autre de ces événemens est antérieur au regne de Sethon; le premier même de ces prodiges a précédé d'environ 200 ans le regne d'Atrée. Celui-ci a dû allonger le jour pour une moitié de la terre, & la nuit pour l'autre moitié de l'hémisphère d'une manière trop sensible, pour n'avoir pas été remarquée principalement par les

qu'on suive l'ancienne opinion qui prétendoit que c'étoit cet astre au contraire qui tournoit à l'entour de la terre. Quelque système qu'on embrasse, l'événement dont je parle, n'en fera ni moins réel, ni moins miraculeux à l'extérieur.

(13) 4. Reg. c. 20. v. 9. &c. = 2. Paral. c. 32. v. 24. = Isaïe, c. 38. v. 7 & 8. = Ecclesiastic. c. 48. v. 25 & 26.

Le Texte sacré dit, que l'ombre rétrograda de dix degrés sur le cadran d'Achaz. Il y a bien de l'apparence que chacun de ces degrés indiquoit une heure, & que par conséquent le Soleil rétrograda de 150 degrés du parallèle qu'il décrivait ce jour-là. Mais comme cette évaluation n'est pas absolument constante, je n'ai pas voulu déterminer précisément quel intervalle de tems répondoit à chacun de ces degrés.

les peuples qui avoient déjà quelques teintures d'Astronomie.

Les circonstances du second miracle ont dû être encore beaucoup plus frappantes. Supposé que la rétrogradation du Soleil ait été alors de 150 degrés, il est nécessaire que cet astre se soit levé sur plus de trois mille lieues de pays successivement, & cela au même point de l'horison, où il venoit de se coucher quelques heures auparavant : qu'ensuite il ait repris son premier cours. Par la même raison on l'aura vu dans l'étendue de plus de trois mille autres lieues de notre Globe, se coucher où il venoit de se lever, & se lever de nouveau où il s'étoit couché en dernier lieu. A l'égard du reste de la terre, le jour aura été considérablement allongé dans une partie, & la nuit en aura d'autant plus duré dans la partie opposée. Il y avoit (en supposant toujours la rétrogradation du Soleil de 150 degrés) dix heures pour le moins que le Soleil étoit levé sur l'horison de Jérusalem, quand le miracle dont je parle arriva. Par ce moyen ses effets les plus sensibles tombèrent sur l'Océan. C'est pour cela sans doute que les Auteurs profanes

nes n'en ont eu qu'une notion extrêmement confuse. De toutes les régions de notre continent, celles où ce prodige dût se manifester d'une manière plus frappante sont les Indes orientales, & la partie la plus occidentale de l'Afrique, pays dont il ne nous reste aucun monument historique.

Il se peut faire aussi que le Soleil ayant rétrogradé par rapport à la Judée précisément jusqu'au point de son lever, se soit réellement couché pendant quelques minutes pour l'Egypte, & pour les pays plus occidentaux, au même point où il s'étoit levé, & relevé peu après en reprenant son cours ordinaire, précisément où il venoit de se coucher. Dans l'Egypte où l'air est toujours serain, on aura vu que ce prodige étoit opéré par une rétrogradation réelle du Soleil : en Grèce, où dans cette supposition le phénomène eût dû être plus sensible, il suffit que les nuages aient dérobé la vue de son disque, pour faire attribuer à une éclipse (14), les ténèbres subites qui durent pendant quelque temps

(14) Voy. Plut. de Placit. Philosoph. l. 1. c. 24. p. 890 & 891.

temps couvrir tout le pays. En un mot, on peut trouver mille raisons du silence de la plupart des Auteurs profanes, de même que des altérations différentes que ceux qui parlent d'un changement du mouvement diurne du Soleil, ont pû faire à la tradition de ce mémorable événement. D'ailleurs je ne trouve point de motif qui puisse empêcher d'y reconnoître le fondement & le principe de cette même tradition (15).

Ce qu'on peut alléguer de plus fort contre l'explication que je propose, c'est sans doute le sentiment de plusieurs interprètes & commentateurs de l'Ecriture sainte, qui veulent restreindre le miracle opéré sous Ezéchias à une simple rétrogradation de l'ombre du Soleil, indépendamment du

(15) On doit remarquer qu'une rétrogradation actuelle du Soleil, telle que celle qui s'opéra selon nous, sous le regne d'Ezéchias, est le seul moyen de produire les phénomènes rapportés par Hérodote, sans causer d'altération à la température des lieux qui les éprouvent. Au contraire, le mouvement des pôles, explication pour laquelle quelques critiques modernes semblent pencher, feroit éprouver successivement aux mêmes lieux les températures les plus opposées.

du cours de cet astre, & cela uniquement encore sur le cadran d'Achaz. Mais je ne vois pas pourquoi on veut que cette rétrogradation de l'ombre n'ait pas été l'effet naturel & physique de la rétrogradation actuelle du Soleil; pourquoi la même puissance qui avoit réellement suspendu le cours de cet astre, pour donner à Josué le tems d'achever la défaite des ennemis de son peuple, ne l'auroit-il pas réellement changé en considération d'un Prince juste & religieux? L'Ecriture nous apprend que Bérodech-Baladan, Roi de Babylone, envoya complimenter Ezéchias sur le retablissement de sa santé. (16) Personne n'ignore quelle étoit dans ces tems la puissance des Rois de Babylone, & combien ils se croyoient au-dessus des autres Souverains. On sçait aussi à quel état de foiblesse étoit alors réduit le royaume de Juda. D'où pouvoit donc venir cette démarche d'un Monarque, tel que Bérodech-Baladan envers Ezéchias? N'est-il pas vraisemblable que le miracle opéré en faveur de ce Prince en étoit la principale cause, miracle

(16) 4. Reg. c. 20. v. 12.

cle auquel les Babylonienſ , chez qui l'Aſtronomie étoit alors très-cultivée, n'avoient pû s'empêcher de faire une attention particulière. Ce n'eſt pas même ici une ſimple conjecture de notre part , c'eſt un fait dont l'Ecriture Sainte ne permet pas de douter : elle nous apprend que les Ambaſſadeurs du Monarque Babylonien , étoient chargés ſpécialement de ſ'informer du prodige qui étoit arrivé ſur la terre (17).

Je ſuis donc perſuadé que le miracle opéré du tems de Joſué , joint à celui qui le fut quelques ſiècles après en faveur d'Ezéchiàs , ont été l'origine & la ſource de toutes ces traditions confuſes , rapportées dans les écrivains de l'antiquité ſur le changement qu'avoit éprouvé autrefois le cours du Soleil (18).

(17) 2. Paral. chap. 32. v. 31. *Attamen in legatione principum Babylonis qui miſſi fuerant ad eum, ut interrogarent de portento quod acciderat ſuper terram, &c.*

(18) Pour ſe former une juſte idée des effets que dût produire la rétrogradation du Soleil telle que nous l'entendons nous ſuppoſerons que cet aſtre étoit dans l'Equateur le jour que ce miracle arriva, que ſa rétrogradation fut de 150 degrés, & qu'il étoit quatre heures du ſoir à Jérusalem , au moment où  
l'om.

l'ombre commença à rétrograder ; ou ce qui revient au même, que le Soleil y étoit en ce moment éloigné de 150 degrés du point de son lever, & que par conséquent sa rétrogradation le ramena jusqu'à ce même point. Alors en posant Jérusalem avec le commun des Géographes au 57<sup>e</sup> degré de longitude, les 87<sup>e</sup> & 267<sup>e</sup> degrés séparent la partie de notre globe qui avoit le jour, de celle qui avoit la nuit, au moment où la rétrogradation du Soleil commença, c'est-à-dire, que l'Amérique, l'Afrique, l'Europe & l'Asie, jusqu'à l'embouchure de l'Indus, ou environ, jouissoient alors de la lumière du Soleil, pendant que le reste du monde étoit plongé dans les ténèbres de la nuit. Au contraire dans le moment où la rétrogradation du Soleil le ramena au même point d'où il étoit parti dix heures auparavant, le méridien qui passe par le 57<sup>e</sup> degré de longitude, fit la séparation de l'hémisphère éclairé d'avec l'hémisphère obscur. Par-là, toute l'Asie, à l'Anatolie près, & presque toute la mer Pacifique, eurent alors le jour ; mais l'Amérique de même que l'Europe & l'Afrique eurent la nuit dans presque toute leur étendue. Les habitans du Mogol, des Indes, de la Chine, du Japon, &c., en un mot, tous les peuples qui habitent entre le 87<sup>e</sup> & le 237<sup>e</sup> degrés de longitude durent voir le Soleil se lever de nouveau sur leur horizon au même point où il s'étoit couché quelque tems auparavant, & se coucher après qu'il eût repris sa direction primordiale au même endroit où son mouvement rétrogradé l'avoit fait lever en dernier lieu.

Au contraire des deux côtés du premier méridien jusqu'au 57<sup>e</sup> degré de longitude d'une part, & jusqu'au 264<sup>e</sup> de l'autre, en comptant suivant un ordre rétrograde ; c'est-à-dire, en

Egypte, en Grèce, en Italie, &c, on dût voir le Soleil revenant sur ses pas se coucher précisément où il s'étoit levé, & peu après reprendre sa route ordinaire & se lever de nouveau où il venoit de se coucher. Entre le 57<sup>e</sup> & le 87<sup>e</sup> degré, comme en Arabie & en Perse, le jour aura duré dix heures de plus qu'à l'ordinaire. L'effet le plus sensible du miracle aura été une espèce de balancement du disque solaire.

Nous sommes extrêmement éloignés, au surplus, de donner cette explication comme préférable en elle-même à aucune des autres hypothèses, qui peuvent en assez grand nombre, satisfaire également au texte de l'Ecriture Sainte. On peut assigner au Soleil telle déclinaison septentrionale ou méridionale qu'on voudra. On peut dire, qu'il étoit plus de quatre heures du soir à Jérusalem, lorsque la rétrogradation du disque solaire commença. On peut même à la rigueur faire cette rétrogradation moindre de 150 degrés, &c. Mais de tous les cas proposables nous avons choisi celui-ci comme le plus simple, comme celui qui fournit la plus grande uniformité qu'on puisse concevoir dans les effets du miracle que nous examinons par rapport aux habitans de toutes les zones, & qui donne le calcul le plus facile de ses Phénomènes. Il sera fort aisé d'en appliquer le détail, & d'en étendre l'explication aux autres hypothèses que l'on voudra choisir, en faisant seulement quelques légers changemens qui ne pourront jamais être sujets à beaucoup de difficulté.

*FIN DES DISSERTATIONS.*

EXTRAITS  
DES  
HISTORIENS CHINOIS.

*Par M. LE ROUX DES HAUTES-  
RAYES, Professeur Royal.*

---

---

## AVERTISSEMENT.

*M. DES HAUTES-RAYES que j'ai consulté sur les tems auxquels, à peu près, certains Arts pouvoient avoir été connus à la Chine, m'a fait la réponse suivante, & je profite d'autant plus volontiers de la permission qu'il m'a donnée de la rendre publique, que j'ai fait assez fréquemment usage de ses savantes recherches.*



EXTRAITS  
DES  
HISTORIENS CHINOIS.

MONSIEUR ,

**V**OUS me faites l'honneur de me demander quel est le Livre Y-TSE, vous voudriez sçavoir l'époque à laquelle les Chinois ont connu l'art de travailler le fer, & sous lequel de leurs Empereurs il est dit que le soc des charrues n'étoit encore que de bois. Il n'est pas difficile de vous satisfaire; mais lorsque l'on cite quelque chose de l'Histoire Chinoise, il est absolument nécessaire de faire attention, 1°. aux tems fabuleux & purement mythologiques, 2°. aux tems douteux & incertains, 3°. enfin aux

tems où l'Histoire Chinoise constatée par des monumens incontestables, commence à marcher sûrement.

On ne peut faire remonter les tems Historiques de la Chine tout-au-plus qu'à l'Epoque d'*Tao*, les tems douteux & incertains, commencent à *Fou-hi* & finissent à *Tao* exclusivement. Les Empereurs qui les précèdent n'ont jamais existé; il ne reste aucun monument ancien qui puisse nous attester la vérité des faits dont leur histoire est composée. On n'a aucune certitude de la durée de leurs regnes; & par le tissu de fables & de choses incroyables qu'on en débite, il est, je crois, très-permis de rayer ces Empereurs du nombre de ceux qui ont réellement existé. Tout homme qui pense & qui lit avec réflexion, ne pourra s'empêcher d'en convenir. Enfin tout ce qui précède *Fou-hi* est entièrement fabuleux & ne mérite aucune créance.

Comme vous avez crû devoir faire attention dans votre Ouvrage aux tems fabuleux des anciennes nations; je parcourrai avec plaisir ces tems chez les Chinois; ravi, si je puis vous être de quelque utilité, & contribuer,  
par

par rapport à la Chine, à l'exécution du plan que vous avez suivi. Je commence donc par l'examen des tems fabuleux ou mythologiques.

### 1<sup>o</sup>. *Des tems fabuleux.*

Quelques-uns attribuent à Tiene-  
hoang, un *Livre en huit Chapitres*, qui  
contient l'origine des Lettres : on ajoute  
que les caractères dont se servoient les Sa-  
ne hoang étoient naturels, sans aucune  
forme déterminée, qu'ils n'étoient qu'or &  
pierres précieuses.

TIENE-  
HOANG.

Lieou-jou, l'Auteur du Ouai-ki, dit, que Tiene-hoang, donna les noms aux dix KANE & aux douze TCHI pour déterminer le lieu de l'année : il s'agit des caractères cycliques.

Tiene-hoang signifie l'Empereur du ciel. On le nomme encore Thiene-ling, le ciel intelligent : Tsée-jun, le fils qui nourrit & embellit toutes choses, & enfin Tchong-tiene-hoang-kiune, le souverain Roi du ciel du milieu, &c. ce Tiene-hoang succéda à Pouane-cou.

Le Ouai-ki, dit que Ti-hoang (l'Em-  
pereur de la terre) successeur de Tie-  
ne-hoang, partagea le jour & la nuit,

TI-  
HOANG.

Et régla que 30 jours feroient une Lune. Le Livre Tong-li, cité dans Lopi, ajoûte encore que cet Empereur déterminâ le solstice d'hiver à la 11<sup>e</sup> Lune.

Une preuve que l'année Chinoise a été originairement très-informe, & que le cours n'en étoit réglé que par celui des saisons, c'est que pendant bien long-tems, pour dire un an, on disoit, un changement de feuilles.

Ce Ti-hoang étoit, dit-on, pere de Tien-hoang & de Gine-hoang qui va suivre.

GINE-  
HOANG.

On donne à Gine-hoang (le souverain des hommes, neuf freres, & on prétend qu'ils partagerent entr'eux le gouvernement; ils étoient neuf freres (dit Yuene-leao-fane) qui partagerent entr'eux la terre, Et bâtirent des Villes qu'ils entourerent de murailles. Ce ne fut que sous ce Prince qu'il commença, (dit Lopi) à y avoir de la distinction entre le Souverain Et le Sujet: on but Et on mangea, Et les deux sexes s'unirent.

Le second  
Ki, ou la  
2<sup>e</sup> pério-  
de nom-  
mée OU-  
LONG.

Après ces trois Empereurs que nous venons de nommer, on place la période nommée OU-LONG (les cinq Long ou dragons) composée de cinq familles différentes, mais on ne nous

dit

dit point leurs noms, ni la durée de leurs regnes. Dans ce tems-là (dit un Auteur) les hommes habitoient le fond des antres, ou se perchoient sur les arbres comme dans des nids; fait qui contredit l'invention de bâtir des Villes & de les entourer de murailles, qu'on place sous le regne de Gine-hoang; mais vous trouverez dans la suite bien d'autres contradictions semblables.

On ne dit rien du 3 Ki. Sur le 4. Le 4 Ki, ou période, appelée des Ho-LO. nommé Ho-lo, & composé de trois familles, on dit, que les Ho-lo apprirent aux hommes à se retirer dans le creux des rochers. On n'en dit pas davantage, on ne dit rien non plus du 5 Ki, nommé Liene-tong, & composé de six familles, du 6 Ki, nommé Suming, & composé de quatre familles.

C'est une folie de s'attacher aux époques de ces six Ki, rien n'est plus absurde: Lopi cite un écrivain qui leur donne libéralement 1100750 ans, Lopi lui-même dit, que les cinq premiers Ki, après Gine-hoang font en tout 90000 ans.

Le 7 Ki, se nomme Sune-feï, & Le 7 Ki, appelé SUNE-FEÏ. comprend vingt-deux familles. Mais on

on ne dit rien sous tous ces regnes qui ait rapport aux Sciences & aux Arts. Seulement sous le 22 & dernier, nommé, *Tsëé che-chi*, on dit, que ce ne fut qu'alors qu'on cessa d'habiter les cavernes. N'est-ce pas une absurdité manifeste qu'au bout de tant de siècles & sous des Rois dont on raconte tant de merveilles, on n'eût pas encore trouvé l'art de construire quelques cabanes pour se garantir des vents & de la pluie.

Le 8<sup>e</sup> Ki,  
appelé  
YNE-TI.

Le 8<sup>e</sup> Ki, nommé *Yne-ti*, renferme treize familles, ou Dynasties. *Tchine-fang chi*, le premier de cette période, régna après *Tsëé-che-chi*, & fonda la première famille. On dit, qu'au commencement, les hommes se couvroient avec des feuilles & des herbes; les serpens & les bêtes étoient en grand nombre, les eaux débordées n'étoient point encore rentrées dans leur lit, & la misère étoit extrême. *Tchine-fang* apprit aux hommes à préparer des peaux, à en ôter le poil avec des rouleaux de bois, & à s'en servir contre les vents & les frimats qui les incommodoient fort. Il leur apprit encore à faire comme un tissu de leurs cheveux, pour leur tenir lieu de parapluie. On lui obéissoit avec joie; il ap-  
pel-

*pella ses sujets , Peuples habillés de peau ; il regna 350 ans. A Tchine-fang-chi succéda Chouchane-chi, ensuite Hai-kouei-chi, dont on ne dit rien qui ait rapport à notre objet.*

*Le 4<sup>e</sup> Prince & celui qui succéda à Hai-kouei-chi, se nomme Hoene-tune, il fonda la 4<sup>e</sup> Dynastie, (car chacun de ceux que nous venons de nommer sont autant de chefs de famille ou Dynasties.) A l'occasion de ce Roi, Lopi cite Lao-chene-tsée, qui parle ainsi :*

*Les anciens Rois alloient les cheveux épars & sans ornement de tête. Ils n'avoient ni sceptre ni couronne, & ils gouvernoient l'Empire en paix. D'un naturel bien-faisant, ils nourrissoient toutes choses, & ne faisoient mourir personne. Donnant toujours & ne recevant rien, les peuples, sans les reconnoître pour maîtres, portoient au fond du cœur leur vertu. Alors le ciel & la terre gardoient un ordre charmant, & toutes choses croissoient à l'envi. Les oiseaux faisoient leurs nids si bas qu'on pouvoit les prendre avec la main; tous les animaux se laissoient conduire à la volonté de l'homme. On tenoit le juste milieu, & la concorde régnoit par-tout. On ne comptoit point l'année par les jours.*

*Il n'y avoit ni dedans ni dehors, ni mien ni tien. C'est ainsi que gouvernoit HOE-NE-TUNE. Mais quand on eut dégénéré de cet heureux état; les oiseaux & les bêtes, les vers & les serpens, tous ensemble & comme de concert firent la guerre à l'homme.*

A la Dynastie de *Hoene tune*, succéda celle de *Tong-hou-chi*, qui compte dix-sept Rois qu'on ne nomme point; à cette 5<sup>e</sup> Dynastie succéda la 6<sup>e</sup> qui a pour chef *Hoang-tane-chi*.

La 7<sup>e</sup>. La Dynastie de *Ki-tong-chi*. \*

La 8<sup>e</sup>. La Dynastie de *Ki-y-chi*. \*

La 9<sup>e</sup>. La Dynastie de *Ki-kiu-chi*. \*

La 10<sup>e</sup>. La Dynastie de *Hi-ouei-chi*. \*

La 11<sup>e</sup>. La Dynastie de *Yeou-tfao-chi*.

La 12<sup>e</sup>. La Dynastie de *Soui-gine*.

La 13<sup>e</sup> & dernière. La Dynastie de *Yong-tching-chi*.

De ces sept Rois ou fondateurs de Dynasties, dont il nous reste à parler pour compléter le nombre des Dynasties renfermées dans cette 8<sup>e</sup> période, on ne dit rien de ceux que j'ai notés d'une \* qui ait rapport à notre objet.

Quand

Quant à Yeou-tsao-chi, fondateur de la 11<sup>e</sup> Dynastie, dont le regne a, dit-on, duré plus de 300 ans, & dont la famille, ajoute-t-on, a eu plus de cent générations pendant l'espace de 12 ou de 18000 ans : voici ce que l'on trouve.

Hane-tsée dit, que dans ces premiers âges du monde, les animaux se multiplioient beaucoup, & que les hommes étant assez rares, ils ne pouvoient vaincre les bêtes & les serpents.

Yene-tsée dit aussi, que les anciens, ou perchés sur les arbres, ou enfoncés dans des antres creux, possédoient l'univers (Tiene-hia, c'est-à-dire, la Chine.) Ces bons Rois, (continue-t-il), ne respiroient que charité sans aucune ombre de haine. Ils donnoient beaucoup & ne prenoient rien. Le peuple n'alloit point leur faire la cour chez eux, mais tout le monde se rendoit à leurs vertus.

Lopi & le Ouai-ki, disent presque en mêmes termes, que dans l'antiquité la plus reculée, les hommes se cachotent au fond des rochers, qu'ils peuploient les déserts & vivoient en société avec toutes les créatures. Ils ne songeoient point à faire aucun mal aux bêtes, & les bêtes ne songeoient point à les offenser. Mais dans les

Yene-tsée fut Ministre d'Etat sous trois Rois de Tsi, il étoit contemporain de Kouï-ne-tse.

les âges suivans, on devint trop éclairé, ce qui fit révolter tous les animaux : armés d'ongles, de dents, de cornes, & de venin, ils attaquoient l'homme, & l'homme ne pouvoit leur résister. Alors Yeou-tsao régna, & ayant fait le premier des maisons de bois en forme de nids d'oiseaux, il porta le peuple à s'y retirer, pour éviter les bêtes sauvages. On ne sçavoit point encore labourer la terre, on vivoit d'herbes & de fruits. On buvoit le sang des animaux, on dévorait la chair toute crue, on avaloit le poil & les plumes. Voilà ce qu'on dit sur Yeou-tsao-chi : après lui vient Soui-gine, fondateur de la 12<sup>e</sup> Dynastie.

**SOUI-GI-NE-CHI.** Soui-gine-chi, passe pour l'inventeur du feu.

**Invention du Feu.** Sur le sommet du mont Pou-tcheou, dit un Auteur, se voyent les murs de la Justice. Le Soleil & la Lune ne peuvent en approcher ; il n'y a là ni différence de saisons ni vicissitudes de jours & de nuits. C'est le royaume de la lumière, qui confine avec Si-ouang-mou (1). Un Saint,  
(un

(1) Si-ouang-mou, signifie mot à mot, la mère du Roi d'Occident. C'est le nom d'un Royaume que les Chinois placent à l'occident du

(un grand homme) alla se promener au-delà des bornes de la Lune & du Soleil: il vit un arbre, & sur cet arbre un oiseau, qui, en le becquetant faisoit sortir du feu. Il en fut frappé, il prit une branche de cet arbre & en tira le feu; c'est de-là, qu'on appella ce grand personnage Soui-gine.

D'autres Auteurs disent aussi, que Soui-gine fit du feu avec un certain bois, & enseigna à cuire les viandes. Par ce moyen il n'y eut plus de maladies, l'estomac & le ventre ne furent plus dérangés: il suivit en cela les ordres du ciel, & de-là il fut nommé Soui-gine.

On dit encore, que du tems de Soui-gine, il y avoit beaucoup d'eau <sup>Invention de la Pêche.</sup> sur la terre, & que ce Prince apprit au peuple à pêcher. Il faut conséquemment qu'il ait inventé les filets ou la ligne, ce qui se dira par la suite de Fou-hi.

Un Long-ma, ou Dragon-cbeval, <sup>Invention de l'écriture.</sup> apporta une espèce de table, & la tortue les lettres. Soui-gine est le premier à qui

du Ta-thsine, du lac nommé, l'eau foible & du désert, nommé les sables coulans. Si l'eau foible est la mer morte, le Si-ouang-mou pourroit être l'Egypte.

qui on prête cet événement , mais la même chose se dira encore dans la suite de bien d'autres.

Impo-  
sition des  
noms.

*Soui gine imposa le premier des noms aux plantes & aux animaux, & ces noms étoient si expressifs, (dit-on) qu'en nommant une chose on la connoissoit; il inventa les poids & les mesures, pour mettre de l'ordre dans le commerce, ce qui ne s'étoit point vu avant lui.*

Les poids,  
les mesu-  
res.

Règle de  
tems des  
mariages.

*Anciennement (dit un Auteur) les hommes se marioient à 50 ans & les femmes à 30: Soui-gine avança ce tems, & régla que les garçons se mariroient à 30 ans & les filles à 20.*

Enseigne  
l'urbanité  
& la po-  
liteffe.

*Enfin le Liki dit, que c'est Soui-gine, qui a le premier enseigné aux hommes l'urbanité & la politesse.*

YONG-  
TCHING-  
CHI.

*Il nous reste à parler maintenant de Yong-tching-chi, fondateur de la 13<sup>e</sup> & dernière Dynastie de cette période.*

Ecriture  
faite par  
le moyen  
des cor-  
delettes  
nouées.

*De son tems, on se servoit de petites cordes qu'on marquoit de divers nœuds, & cela tenoit lieu d'écriture (2). Mais com-*

(2) Les habitans du Pérou avoient l'usage de cette sorte d'écriture avant que les Espagnols eussent fait la conquête de leur pays.

comment, après l'invention des caractères, pût-on revenir à ces cordelettes, dont l'usage est fort grossier & infiniment borné. Tout cela, comme vous le sentez, implique contradiction.

Je viens maintenant au 9<sup>e</sup> Ki ou à la 8<sup>e</sup> période nommée Chene-tong, cette 9<sup>e</sup> période nous conduira jusqu'au tems de Fou-hi. Elle comprend vingt-un Rois, dont voici les noms.

9<sup>e</sup> Ki ou  
Période  
nommée  
CHENE-  
TONG.

1. Sse-hoang ou Tfang-hie.
2. Pe-hoang-chi.
3. Tchong-hoang-chi.
4. Taï-ting-chi.
5. Kouene-liene.
6. Yene-chi.
7. Taï-chi.
8. Tching hoei chi.
9. Li-lou ou Hoei-chi.
10. Sohoang chi.
11. Nueit-ouane-chi.
12. Hiene-yuene.
13. He-sou.
14. Kai-tiene.
15. Tfone-liu-chi.
16. Tcho-jong.
17. Hao-yng.
18. Yeou-tsao-chi.
19. Tchu-siang-chi.
20. Yne-khang-chi.
21. Vou hoai-chi.

SSE-  
HOANG,  
les caractères.

Liu-pou-ouei, dit clairement que Sse-hoang a fait les lettres. Ce Sse-hoang se nomme encore *Tsang-hie*. Des Historiens le placent sous Houang-ti, dont ils le font Ministre, pendant que d'autres le font Prince souverain, & bien antérieur à Hoang-ti comme vous voyez : mais c'est un point que je laisse à débrouiller aux Chinois.

*Le premier inventeur des lettres c'est Tsang-hie, ensuite le Roi Vou-hoai les fit graver sur la monnoie, & Fou-hi les mit en usage dans les actes publics pour le gouvernement de l'Empire. Mais remarquez que ces trois Empereurs ont été même avant Chine-nong; comment donc vouloir que les lettres n'aient été inventées que sous Hoang-ti! Tel est le raisonnement de Lopi, à qui tous ces tems fabuleux avoient brouillé la cervelle.*

On peut répondre à ce Critique : vous nous avez dit que les lettres avoient été inventées sous le regne de Souï-gine, 12<sup>e</sup> Roi de la 8<sup>e</sup>. période, comment donc prétendez-vous en faire honneur à Tsang-hie, qui, selon votre témoignage, n'a paru que dans la 9<sup>e</sup> période? Quoiqu'il en soit, Sséehoang sçavoit (disent quelques exagéra-

rateurs) former des lettres au premier moment qu'il naquit. Il étoit doué d'une grande sagesse, &c. Après qu'il eut reçu le Ho-tou (3), il visita le midi, alla sur le mont Yang-yu, & s'arrêta au bord du fleuve Lo. Une divine Tortue, portant sur ses écailles des lettres bleues les lui donna : alors Sée-hoang pénétra tous les changemens du ciel & de la terre; en haut il observa les diverses configurations des étoiles; en bas, il examina toutes les traces qu'il avoit vûes sur la tortue : il considéra le plumage des oiseaux, il prit garde aux montagnes & aux fleuves qui en sortent, & de tout cela il composa les lettres. De très-habiles Chinois croient que c'est l'ancienne écriture nommée Ko-teou-chu, qui dura, disent-ils, jusqu'au regne de l'Empereur Suene-ouang, c'est à dire, jusqu'à l'an 827 avant J. C.

Mais Cong-ying-ta remarque très-bien qu'encore que la figure extérieure des lettres ait plusieurs fois changé en quelque chose, les six règles sur lesquelles Tsang-hié

(3) Le Ho-tou est une espèce de table, sur laquelle sont représentés différens traits ou fils, dans lesquels se trouvent de distance en distance de petits cercles blancs & noirs,

hié les forma , n'ont jamais souffert de changement. (4)

Alors ( continue Lopi ) il y eut de la différence entre le Roi & le Sujet , du rapport entre le fils & le pere , de l'ordre entre le précieux & le vil : les loix parurent , les rites & la musique régnerent. Les châtimens furent en vigueur , ainsi Ssée-hoang jetta les fondemens du bon gou-

(4) En général, je pense ( contre le sentiment de M. Fréret ) que les caractères Chinois étoient représentatifs des objets signifiés ; les six regles même dont il est parlé dans ce passage en fournissent la preuve : & d'ailleurs c'est l'idée la plus simple & la plus naturelle que les hommes aient pû imaginer ; en un mot, les caractères Chinois & les Hiéroglyphes des Egyptiens , sont les mêmes quant à leur formation. On sçait que l'Ecriture sacrée dont les Hiérogrammes ou Ecritvains sacrés des Egyptiens se servoient , se sous-divisoit en *Κυριολογικὴ* & en *Συμβολικὴ*, c'est-à-dire, en caractères représentatifs des objets signifiés & en caractères allégoriques , à quoi peuvent se rapporter les six regles Chinoises dont il est parlé ici. De même encore que les Chinois disent des inventeurs de l'écriture, qu'ils considérèrent le ciel , pour avoir des modèles de cette écriture , de même aussi Sanchoniathon dit de Thaaut ou Mercure , qu'il imita le ciel pour faire les caractères sacrés. *Apud Euseb. Præp. Evang.* l. 1. c. 10.

*gouvernement, il établit des Officiers pour chaque affaire, les plus petites ne lui échappèrent pas, & ainsi le ciel & la terre acquirent leur entière perfection.*

On ne dit rien du successeur de <sup>TCHONG-  
HOANG-  
CHI.</sup> Ssée-hoang qui ait rapport à notre objet; mais on dit, que sous le regne de Tchong-hoang-chi, 3<sup>e</sup> Roi de cette période, on se servoit encore de petites <sup>Cordeles</sup> cordes pour l'écriture. <sup>tes.</sup>

De ce Prince nous sautons tout <sup>HIENE-  
YUENE.</sup> d'un-coup à Hiene-yuene, le 12<sup>e</sup> en ordre de cette période, parcequ'on ne dit rien de ses prédécesseurs.

On trouve beaucoup de choses sous le regne de ce Prince, parce qu'il est le même qu'Hoang-ti, ou du moins qu'on a confondu ces deux Princes ensemble.

On attribue à Hiene-yuene l'inven- <sup>Les Chars</sup> tion des Chars : il joignit ensemble deux pièces de bois, l'une posée droit & l'autre en travers, afin d'honorer le Très-Haut (5); & c'est de-là qu'il s'appelle Hiene-yuene. Le bois traversier se nomme *hiene*, & celui qui est posé tout droit, s'ap-

(5) C'est ainsi qu'originellement étoient construits les monumens Religieux des Grecs. Voyez Plut. t. 2. p. 478. A.

Monnoie  
de cuivre.  
Les ba-  
lances.

s'appelle *yuene*: *Hiene-yuene* fit battre  
de la monnoie de cuivre, & mit en usage  
la balance pour juger du poids des choses.  
Par ce moyen il gouverna l'univers en paix.  
*Ho*, signifie marchandises en général.  
Autrefois on écrivoit simplement *boa*,  
qui veut dire *échange*. Ces marchan-  
dises consistoient, dit-on, en métal,  
*kine*, en pierres précieuses, *yu*, en  
ivoire *tchi*, en peaux, *pi*, en mon-  
noie battue *tsuene*, & en étoffes *pou*,  
&c.

On distinguoit alors la monnoie  
(comme cela se fait encore) par le  
nom de la famille régnante. Celle de  
*Hiene-yuene* avoit un pouce sept lig-  
nes, & pesoit douze *tchu* [le *tchu* est  
la 20<sup>e</sup> partie d'un *yo*, & un *yo* pesoit  
12000 petits grains de millet]: on  
gravoit des lettres sur la monnoie  
comme on fait encore aujourd'hui,  
c'est pourquoi *ven-tsée*, lettres, veut  
dire aussi, pièce de monnoie qu'on  
nomme encore *kine* & *tsuene* & *tao*.

TCHO-  
JONG.

Musique.

*Tcho-jong* (16<sup>e</sup> Empereur de la 9<sup>e</sup>  
période) écoutant à *Cane tcheou* le con-  
cert des oiseaux, fit une musique d'union,  
dont l'harmonie pénétrait partout, touchoit  
l'esprit intelligent, & calmoit le cœur de  
l'homme, de manière que les sens extérieurs  
étoient

étoient sains , les humeurs dans l'équilibre , & la vie très longue , il appella cette musique , *Tsié ouene* , c'est-à-dire , la tempérance , la grace & la beauté. (6).

Mais le but & en quelque sorte l'unique objet de l'ancienne musique des Chinois , à les entendre , étoit l'harmonie des vertus , l'urbanité extérieure , la modération des passions , en un mot , tout ce qui peut contribuer à la perfection d'un bon & sage gouvernement , &c. Car ils se persuadoient que la musique étoit capable d'opérer tous ces miracles ; nous avons peine aujourd'hui à les en croire , sur-tout , lorsque nous considérons la musique , qui est à présent en usage chez eux : mais j'en appelle aux Grecs , qui racontotent des effets aussi surprenans de cette agréable invention ; pendant que les Grecs d'aujourd'hui , comme la plupart des Orientaux , n'ont pour  
tou-

(6) C'est ainsi que Lucrece dit que la musique fut modélée sur le chant des oiseaux.

*At liquidas avium voces imitarius ore  
Ante fuit multò , quam lenia carmina cantu  
Concelebrare homines possent , auresque juvare.*

toute musique qu'une misérable monotonie qui nous fait pitié. Au surplus, nous aurons occasion ailleurs de traiter un peu plus amplement de la musique.

HAC-YNG.

Le 17<sup>e</sup> Roi de la 9<sup>e</sup> période se nomme Hao-yng.

*De son tems, on coupoit des branches d'arbres pour tuer les bêtes. Il y avoit peu d'hommes. On ne voyoit par-tout que vastes forêts, & ces bois affreux étoient remplis de bêtes féroces. Que cela est contradictoire, & convient peu au tems où l'on veut que ce Prince ait régné!*

Le 18<sup>e</sup> Roi de la 9<sup>e</sup> Période se nomme Yeou tsao-chi, nous avons vu dans la période précédente un Prince qui portoit le même nom; le Ouai-ki place ce Roi au commencement du dernier Ki, & lui donne pour successeur Soui-gine: enforte qu'il se feroit écoulé neuf Périodes ou Ki entiers, avant que les hommes eussent pû avoir des cabanes pour se retirer, & eussent connu l'usage du feu. Lopi suit une autre méthode, il a rangé Yeoutsoa-chi & Soui-gine dans le Ki précédent; & bien que le Roi dont il s'agit maintenant porte le même nom,

nom, il en parle tout autrement.

Le 19<sup>e</sup> Roi de la 9<sup>e</sup> période se nomme *Tchu siang-chi*.

On dit qu'il ordonna à *Ssëe-kouei*, de <sup>Instru-</sup> faire une espèce de guitarre à cinq cordes, <sup>ment de</sup> nommée *fé*, pour remédier au dérangement de l'univers, & pour conserver tout ce qui a vie. <sup>musique</sup>  
<sup>à cordes.</sup>

Le 20<sup>e</sup> Roi de la 9<sup>e</sup> période se nomme *Yne-khang-chi*.

De son tems, les eaux ne s'écouloient point, les fleuves ne suivoient plus leur cours ordinaire; ce que fit naître quantité de maladies.

*Yne-khang* institua les danses nommées <sup>La danse.</sup> *Ta-vou* (grandes danses.) Il les institua par principe de santé; car, comme dit *Lopi*, lorsque le corps n'est point en mouvement les humeurs n'ont plus un libre cours, la matière s'amasse en quelque partie, & de-là, les maladies qui ne viennent toutes que de quelque obstruction.

Les Chinois croient aussi qu'on connoît la vertu d'un homme par la manière dont il touche du luth & dont il tire de l'arc, &c.

Ainsi les Chinois rapportent les danses au bon gouvernement comme nous avons vu qu'ils y rapportent la

musique, & le *Liki* dit, qu'on peut juger d'un regne par les danses qui y sont en usage.

Le 21<sup>e</sup> & dernier Roi de la 9<sup>e</sup> Période, se nomme Vou hoai-chi; mais on ne rapporte rien de ce prince qui mérite d'être remarqué.

Voilà tout ce que contiennent les tems fabuleux. Si ces tems ne peuvent servir à fixer au juste l'époque des diverses inventions, (les Chinois, étant si fort en contradictions sur le tems de ces différentes découvertes,) on voit au moins par-là, que l'origine en a été à peu près la même chez eux que chez les autres peuples. Nous voici enfin arrivés à Fou-hi, que les Historiens Chinois regardent comme le fondateur de leur Monarchie, ce que l'on rapportera de ce Prince & de ses successeurs, a un peu plus de solidité que ce que l'on a vu jusqu'à présent.

## F O U - H I.

Voici comme le Ouai-ki, cité dans les annales Chinoises, décrit les mœurs des hommes d'alors: „ Dans le com-  
„ men-

, commencement , la vie que les hom-  
 , mes menoient , ne différoit point  
 , de celle des animaux ; & comme  
 , ils étoient errans çà & là dans les  
 , forêts , & que les femmes étoient  
 , communes , il arrivoit de là que les  
 , enfans ne connoissoient que leurs  
 , meres & jamais leurs peres : ils se  
 , livroient à l'amour sans pudeur , &  
 , sans connoître les loix de la bien-  
 , séance. Ils ne songeoient qu'à  
 , dormir & à ronfler , puis ils se le-  
 , voient & soupiroient : la faim les  
 , pressoit-elle ? ils cherchoient de  
 , quoi manger , & lorsqu'ils étoient  
 , bien rassasiés , ils jettoient les res-  
 , tes ; ils mangeoient jusqu'aux plu-  
 , mes & au poil des animaux dont ils  
 , buvoient le sang. Ils se couvroient  
 , de peaux toutes velues. L'Empe-  
 , reur Fou-hi commença d'abord par  
 , leur apprendre à faire des filets  
 , pour pêcher les poissons , & des La Pêche.  
 , lacets pour prendre les oiseaux ; La Chasse.  
 , c'est pourquoi ce Prince fut surnom-  
 , mé *Fou-hi-chi* : il leur apprit enco-  
 , re à nourrir des animaux domesti-  
 , ques & à les engraisser pour les L'Art  
 , tuer ensuite ; c'est la raison pour d'appri-  
voiser les  
animaux  
domesti-  
ques.  
 , la-

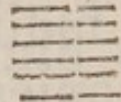
„ laquelle on lui donna aussi le surnom  
 „ de *Pao-hi-chi*.

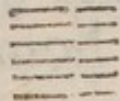
Il paroît constant que les premiers Chinois n'eurent d'abord pour toute habitation que les antres, le creux des rochers & les souterrains naturels : ils étoient alors incommodés d'une forte d'insecte ou reptile nommé *iáng* ; & lorsqu'ils se rencontroient , ils se demandoient les uns aux autres , s'ils n'étoient pas incommodés des *iángs*. On se sert encore aujourd'hui de ce terme , pour s'informer de la santé d'une personne : *Couei iáng* ? Quelle maladie avez-vous ? Comment vous portez-vous ? *Vou-iáng* , je suis sans *iáng* , c'est-dire, je suis gai & en parfaite santé, sans maladie.

Les *Coüa*  
 & l'inven-  
 tion des  
 caractères.

Il seroit superflu de rapporter ici ce que les Chinois disent dans les annales, de l'invention des caractères & des *Coüa*, après ce que le. P. Couplet & tant d'autres en ont dit. J'ajouterais simplement que le Traité *Hi tsée* (7) por-

(7) C'est le Traité en question. Il est de Confucius, c'est un Commentaire sur l'*Y-king*. on nomme ce Commentaire par honneur pour son Auteur, *Ta-choüene*, la grande tradition. On doit écrire *Hi-tsée* & non pas *Y-tsée*.

porte qu'au commencement on gouvernoit les peuples par le moyen de certains nœuds qu'on faisoit à des cordelettes. Qu'ensuite le Saint mit à la place l'écriture, pour servir aux Mandarins à remplir tous leurs devoirs, & aux peuples à examiner leur conduite; & que c'est sur le Symbole  Kouai qu'il se regla pour exécuter son ouvrage.

Lopi, cet Ecrivain que nous avons déjà cité tant de fois, dit que Fou-hi tira du Symbole des six lignes tout ce qui concerne le bon gouvernement. Par exemple :  Li lui donna l'idée de faire les filets pour la chasse & pour la pêche, & ces filets furent une nouvelle occasion d'inventer la toile pour faire des <sup>Les habits.</sup> habits. Lopi ajoûte : C'est se tromper que de croire que, du tems de Fou-hi, on se servoit encore de cordes liées & nouées, & que l'usage des livres ne vint que sous Hoang-ti.

Fou-hi apprit au peuple à élever les six animaux domestiques, (7), non-seulement pour avoir de quoi se <sup>Sacrifices,</sup> nourrir, mais aussi pour servir de vic-

(7) Les six animaux domestiques, sont suivant les Chinois, le cheval, le bœuf, la poule, le cochon, le chien, le mouton.

viâtes dans les sacrifices qu'il offroit au *Chine* & au *Ki* (8). On pretend que c'est Fou-hi qui régla les Rits *Kiao-chene*.

Réglé-  
ment pour  
les maria-  
ges & la  
distinction  
de l'un &  
l'autre  
sexe.

Fou-hi régla aussi les mariages ; auparavant , les deux sexes se mêloient indistinctement ; il ordonna les cérémonies avec lesquelles les mariages devoient se contracter , afin de rendre respectable ce premier fondement de la société. Il ordonna que les femmes porteroient des habits différens de ceux des hommes , & ne permit pas qu'un homme se mariât avec une femme de même nom , parente ou non , Loi qui est encore actuellement en vigueur.

*Fou hi* créa divers Ministres & Officiers pour l'aider à gouverner l'Empire.

L'un de ces Officiers fit les Lettres , l'autre dressa le Calendrier , un 3<sup>e</sup> bâtit les Maisons , un 4<sup>e</sup> exerça la Médecine , un 5<sup>e</sup> cultiva les campagnes , un 6<sup>e</sup> fut maître des Eaux & Forêts.

On

(8) *Chine* , l'esprit du ciel & *Ki* , l'esprit de la terre.

On prétend que Fou-hi travailla beaucoup sur l'Astronomie. Le *Tchcou-pi-souane* dit qu'il divisa le ciel en degrés. Lopi avertit que le ciel n'a point proprement de degrés, mais que cela se dit par rapport au chemin que le Soleil fait en une année.

La période de 60 ans passe pour être dûe à Fou-hi. Le *Tsiene-piene* dit clairement que ce Prince fit un calendrier pour fixer l'année, & qu'il est l'auteur du *Kia-tse*. Le *Sane-fene* dit la même chose, & le *Hané-li-tchi* dit que Fou-hi a fait le premier calendrier par le *Kia-tse*; mais le *Chi-pene* l'attribue à *Hoang-ti*; c'est une de ces contradictions si ordinaires dans les historiens Chinois.

Le même Fou-hi fit, dit-on, des armes & établit des supplices. Ces Loix pénales. armes étoient de bois, celles de *Chin-nong* furent de pierre, & *Tchi-yeou* en fit de métal.

Fou-hi fit écouler les eaux & entourer les villes de murailles; cependant comme *Chin-nong* passe pour avoir été le premier qui en ait fait de pierres, il faudroit dire que les murs qu'éleva Fou-hi n'étoient que de terre battue ou de briques.

Fou-hi donna les regles de la musique. Ceux qui attribuent ce bel art à Hoang-ti se trompent donc (*aut vice-versa*). Après que Fou-hi eut institué la pêche, il fit une chanson pour les Pêcheurs. C'est à son exemple que Chin-nong en fit une pour les Laboureurs.

Instrument de  
musique  
nommé  
*Li*.

Fou-hi prit du bois de Tong, le creusa, & en fit un *kine* (une lyre, ou comme il vous plaira de traduire) long de 7 pieds 2 pouces : les cordes étoient de soie & au nombre de 27 ; il voulut qu'on nommât cet instrument *Li*. D'autres disent qu'il n'avoit que 25 cordes, d'autres 10, & enfin d'autres 5, (lesquels croire)? D'autres encore ne donnent à cet instrument que 3 pieds 6 pouces 6 lignes.

Fou-hi fit cet instrument, disent quelques-uns, pour détourner les maléfices, & pour bannir l'impureté du cœur.

Il prit du bois de *sang* & fit aussi une guitarre à 36, ou bien 50 cordes. Cet instrument servoit à orner de vertus la personne, & à régler le cœur, &c. Enfin il fit un troisième instrument de terre cuite nommé *huene*, après quoi, dit-on, les rites  
&

& la musique furent dans une grande élévation.

La monnoie dont Fou-hi voulut qu'on se servît étoit de cuivre, ronde en dedans, pour imiter le ciel, & quarrée en dehors, pour imiter la terre (9).

Il fit sur lui-même l'épreuve de plusieurs plantes médicinales. (Cela se dit plus souvent de Chin-nong. Mais on prétend que Chin-nong acheva ce que Fou-hi avoit commencé).

Voilà

(9) Les Chinois, représentent la terre quarrée; cette ignorance sur la conformation de notre globe, n'a rien d'étonnant, eu égard au peu de progrès que l'Astronomie a fait chez les Chinois. J'envisage au surplus cette erreur perpétuée dans le vulgaire Chinois, comme venant de ce que l'Empire de la Chine porte des dénominations qui ne conviennent qu'au globe entier de la terre. Telle est, par exemple, l'expression de *Tbiene-bia*, mot à mot *Ciel inférieur* ou *ce qui est sous le Ciel*, nom par lequel on distingue communément cet Empire dans les livres. Or sous les Empereurs Yao, Chune & Yu, on fit plusieurs divisions de cet Empire, & une entr'autres, par laquelle on le représentoit parfaitement quarré, afin de fixer par ce moyen la quantité & la nature des redevances. Les Chinois n'en sçavoient pas davantage.

Voilà tout ce qui se lit de *Fou hi*. Vous remarquerez quantité de contradictions dans la plupart de ces traditions, & sur-tout lorsque vous verrez, par la suite, presque toutes ces inventions attribuées aux successeurs de Fou-hi. Je laisse à votre pénétration & à votre saine critique, à juger le cas qu'on doit faire des commencemens de l'histoire-Chinoise.

Il me reste encore quelques regnes à parcourir pour terminer les tems fabuleux & incertains.

KOUNG-KOUNG. On dit de *Koung-koung*, qu'il employa le fer pour fabriquer des coutelas & des haches.

NIU-OUA. On attribue à *Niu-oua* (qui est l'Eve des Chinois) plusieurs instrumens de musique. Les instrumens *seng* & *hoang* lui servoient, dit-on, pour communiquer avec les huit vents. Par le moyen des *koïene* ou flutes doubles, elle réunit tous les sons à un seul, & accorda le Soleil, la Lune & les Etoiles, ce qui s'appelle une harmonie parfaite. *Niu-oua* avoit une guitarre (*se*) à cinq cordes, elle en fit une autre à 50 cordes, dont le son étoit si touchant qu'on ne pouvoit le soutenir, c'est pourquoi, elle réduisit ces cin-

cinquante cordes à 25 , pour en diminuer la force.

L'Empereur *Chin-nong* est très fa-  
meux chez les Chinois , par les gran-<sup>CHIN-  
NONG,</sup>des découvertes qu'il fit , dit-on , dans la Médecine & l'Agriculture , & même dans l'Art militaire , puisqu'on croyoit , du tems des *Han* , avoir un livre de ce Prince sur l'Art militaire.

L'amour du merveilleux a fait dire à quelques-uns , qu'à l'âge de trois ans , il sçavoit tout ce qui regarde l'agriculture. Le nom même de *Chin-nong* , signifie en Chinois , *esprit laboureur* ; *Chin-nong* prit du bois fort dur dont il fit le coutre de la charrue , & du bois plus tendre dont il fit le manche. Il enseigna aux hommes à cultiver la terre. On lui attribue l'invention du vin. Il sema les cinq fortes de bled au midi du mont *Ki* , & les peuples apprirent de lui à en faire leur nourriture.

*Chin-nong* ordonna qu'on fût diligent à recueillir les fruits que la terre produit. Il enseigna tout ce qui regarde le chanvre , les mûriers & l'art de faire les toiles & les étoffes de soie. On doit aussi à *Chin-nong* la poterie & la fonte ; d'autres cependant attri-

buent la poterie à Hoang-ti, & l'art de fondre les métaux à Tchi-yeou.

Origine  
du com-  
merce.

Chin-nong *inventa les foires au milieu du jour*, de-là l'origine du commerce, & les échanges mutuels. Il se servit de monnoie pour faciliter le commerce. Il institua des fêtes.

Chin-nong distingua les plantes, déterminâ leurs diverses propriétés, & s'en servit habilement pour guérir les maladies. On dit que dans un seul jour il fit l'épreuve de 70 sortes de poisons, parla sur 400 maladies, & enseigna 365 remèdes; c'est ce qui fait la matière d'un livre intitulé *Pouene-tsao*, qu'on lui attribue, & qui contient quatre Chapitres. D'autres prétendent & avec raison que ce livre n'est point ancien. On dit, avec aussi peu de vérité, que Chin-nong fit des livres gravés sur des planches quarrées.

Chin-nong ordonna à Tsiou-ho-ki, de mettre par écrit ce qui concerne la couleur des malades, & ce qui regarde le pouls, d'apprendre à bien examiner si son mouvement est réglé & bien d'accord, & pour cet effet de le tâter de suite & d'avertir le malade.

Chin.

Chin-nong composa des vaudevilles ou chansons sur la fertilité de la campagne. Il fit une très-belle lyre & une guitarre ornée de pierres précieuses, pour former la grande harmonie, mettre un frein à la concupiscence, élever la vertu jusqu'à l'esprit intelligent, & ramener l'homme à la vérité céleste.

Chin-nong monté sur un char traîné par six dragons, mesura le premier la figure de la terre, & détermina les quatre mers. Il trouva 900000 Lys est-ouest, & 850000 Lys nord & sud. Il divisa tout ce vaste espace en Royaumes (10).

Parmi les successeurs de Chin-nong, <sup>HOANG TI.</sup> on place *Hoang-ti*, & le rebelle *Tchi-yeou*, qu'on fait l'inventeur des armes de fer, & de plusieurs supplices. *Tchi-yeou* avoit le pouvoir d'exciter des

(10) Sous ces mesures exagérées on parle de la Chine, ce qui est très-certain par les quatre points cardinaux qu'on donne à cet Empire tels que Kiao au midi, Yeou au nord, Yang-cou à l'orient, & San-oueï à l'occident, puisque c'étoient là, au tems de Yao & de Chune, les limites ou extrémités de la Chine.

des ténèbres & des brouillards extrêmement épais. *Hoang ti* ne favoit comment l'attaquer & le vaincre. Il en vint cependant à bout, en fabriquant un char, sur lequel étoit une figure dont le bras se tournoit toujours de lui-même vers le midi, afin d'indiquer les quatre régions (11). *Hoang-ti* se servoit de la lance & du bouclier.

*Tchi-yeou* fit faire des sabres, des lances, des arbalètes. On attribue à *Hoang-ti* le *kia-tse* ou cycle de 60 ans, ou du moins *Ta-nao* le fit sous ses ordres.

Le mandarin *Tsang-kiai*, fut chargé de composer l'histoire. *Yong-tcheng* fit une sphère qui représentoit les orbes célestes, & découvrit l'étoile polaire.

*Li-cheou* régla les nombres, & inventa un instrument pour supputer, tel, ou le même que celui qui est encore aujourd'hui en usage à la Chine & aux Indes, & dont *Martini*, dans ses *Décades*, & la *Loubère*, dans son Voyage

(11) Quelques Auteurs modernes croient voir ici l'invention de la Bouffole.

Voyage de Siam, nous ont donné le dessein & la description.

Ling-lûne, natif de Yuène-yu à l'occident du Ta-hia (c'est le Kho-rassan) prit des roseaux dans la vallée Hiâi-ki, il en coupa deux également, & souffla dedans, ce qui donna lieu d'inventer les cloches. Il en ajusta douze pour imiter le chant du fong-hoang oiseau royal (c'est un des oiseaux fabuleux des Chinois). Il distingua ces roseaux en douze *lu*; six servoient à imiter le chant du mâle, & six celui de la femelle. Enfin cet homme perfectionna la musique, & expliqua l'ordre & l'arrangement des divers tons. *Par le moyen de ces lu lu, il gouverna le Kbi de l'Yne & du Yang, déterminna le changement des quatre saisons, & donna des calculs pour l'Astronomie, la Géométrie & l'Arithmétique, &c.*

Yong-yuene, par ordre d'Hoang-ti, fonda douze cloches de cuivre qui correspondoient aux Lunes & servoient à accorder les cinq tons, à fixer les saisons, &c, fables:

Hoang-ti inventa une espèce de Diadème, ou bonnet royal, appelé *Miène*. Il se fit faire une robe bleue & jaune pour imiter la couleur du ciel

*Invention de la teinture des étoffes.*

&

& de la terre. Ayant vû l'oiseau *Hoei*, & considéré la variété de ses couleurs, ainsi que celle des fleurs, il fit teindre des habits de différentes couleurs, pour mettre de la distinction entre les grands & les petits, les pauvres & les riches.

Nin-fong & Tche-tsiang, inventerent le mortier, pour broyer le ris, des marmites ou chaudières; on inventa la fabrique des ponts, l'art de faire des chaussures; on fit des cercueils pour les morts; & les peuples retirèrent un grand avantage de toutes ces inventions. *Hoei* inventa l'arc: *Y-méou* les flèches: *Khy-pe* donna le tambour, qui faisoit un bruit semblable à celui du tonnerre, des trompettes & des cors qui imitoient la voix du Dragon.

Kóng-kou & Hòà-hû, par ordre de l'Empereur *Hoang-ti*, creuserent un arbre dont ils firent un navire, des branches de ce même arbre ils firent des rames, & par ce moyen on pût pénétrer dans les lieux qui paroissoient inabordables & où l'on n'avoit point encore été.

Pour le transport des marchandises par terre, on inventa encore sous ce regne

regne les chariots , & on dressa les bœufs & les chevaux à les tirer.

Hoang-ti tourna aussi ses vûes du côté des bâtimens & en donna des modèles. Il fit élever un Temple appelé *Ho-kong* dans lequel il sacrifioit au *Chang-ti*, ou à l'Etre souverain.

Dans la vûe de faciliter le commerce, Hoang-ti fit battre la monnoie appelée *kine-tao*, *couteau de métal*, parcequ'elle avoit la forme d'une lame de couteau.

Hoang-ti ayant vû que les hommes mouroient avant le tems fixé par la nature, à cause des maladies qui les emportoient, donna ses ordres à Yu-fou, Ki-pe & Lei-kong, trois célèbres Docteurs d'alors, pour l'aider à déterminer les remèdes propres à chaque maladie.

*Si-ling-chi*, principale épouse de cet Empereur, contribua de son côté au bien de l'Etat, & enseigna au peuple la maniere d'élever les vers à soie, & de filer les coucons, pour en faire des étoffes.

Le Ouai-ki, de qui je tiré presque tout ceci, marque que Hoang-ti fit mesurer la Chine, qu'il partagea en Provinces ou *Tcheou*. Chaque *Tcheou* étoit

étoit composé de dix *Che*, chaque *Che* étoit composé de dix *Tou*, & chaque *Tou* contenoit dix *Ye* ou dix Villes; ces *Ye* ou Villes avoient chacune cinq *ly* ou rues, &c.

Cet Empire d'Hoang-ti, qui paroît avoir été considérable suivant cet Historien, s'étendoit du côté de l'orient jusqu'à la mer, & du côté de l'occident jusqu'à *Khong-tong*. Il étoit borné au midi par le Kiang, & au nord par le pays de *Hoene-jo*.

On ne dit rien qui ait rapport aux arts sous le règne des trois Princes qui suivent Hoang-ti. C'est-à-dire, sous les règnes de *Chao-hao*, qui régna 84 ans, de Tchouene-hio qui régna 78 ans, & enfin de Cao sine qui en régna 70. On marque seulement que *Chao-hao* fit battre les veilles avec un tambour, ce qui suppose qu'on avoit dès-lors l'usage de quelque instrument pour marquer les heures. Le Se-ki, ajoute que cet Empereur applanit les chemins pour pénétrer sur les montagnes, & qu'il rendit libre le cours des rivières. Il fit aussi une nouvelle musique appelée *Ta-yuene*, pour unir les hommes & les génies, & accorder le haut avec le bas.

Le

Le P. Gaubil & d'autres Scavans, ont assez parlé des connoissances Astronomiques de l'Empereur *Tchouenebio*, & des changemens qu'il fit dans la manière d'observer les mouvemens célestes, en inventant une machine qui servoit aux équations, aux ascensions, &c; ainsi je me contenterai de vous renvoyer à leurs Ouvrages, dans lesquels vous verrez ce que les Chinois pensent, tant de cette ancienne Astronomie, que de la prétendue conjonction des cinq planètes dans la constellation *Che* arrivée, dit-on, sous ce Prince.

Après avoir dévoré l'ennui de toutes ces traditions fabuleuses, me voici enfin arrivé aux tems historiques; mais avant que de les entamer, il ne sera pas hors de propos de faire ici quelques réflexions absolument nécessaires, pour montrer le peu de cas qu'on doit faire de ces sortes de traditions. Je crois ces réflexions d'autant plus essentielles, qu'elles contribueront à détromper quantité de gens de l'erreur où ils sont au sujet des antiquités Chinoises.

La Monarchie Chinoise a commencé par trois Princes désignés, sous le  
titre

titre de SANE-HOANG, c'est-à-dire, les trois *Augustes*. Ces trois *Augustes*, suivant l'opinion la plus généralement reçue, sont *Fou-hi*, *Chine-nong* & *Hoang-ti*. Les cinq Empereurs successeurs des Sane-hoang, sont désignés par le titre de Ou-ti, c'est-à-dire, les cinq Empereurs. Ces cinq Empereurs sont *Chao-bao*, *Tchouene-hio*, *Ti-co*, *Yao* & *Chune*. Cette division a été suivie par *Cong-ngane-coué*, arriere petit-fils de Confucius, à la huitième génération, & l'un des plus célèbres écrivains de la Dynastie des Hane. Elle a été adoptée aussi par *Hoang-fou-mi*, & par la plupart des meilleurs Ecrivains. Les preuves de cette opinion se tirent, d'une part, du livre *Tcheou-li*, ancien Rituel ou Etat de l'Empire, que quantité de personnes attribuent au célèbre *Tcheou-cong*, Ministre & frere de *Vou-vang*, qui jetta les fondemens de la Dynastie Impériale des *Tcheou*, onze cents & quelques années avant l'Ere chrétienne, & de l'autre des Commentaires de *Tfo-kieou-mine*, sur le *Tchune-tsieou* de Confucius son maître. Dans ces deux ouvrages, il est parlé des livres *Sane-fene* & *Ou-tiene*, qu'on dit être l'histoire

toire des trois HOANG, & des cinq TI: Or les deux premiers Chapitres de Chou-king, qui contiennent un extrait des Histoires de Yao & de Chune, portoient le titre de *Tiene-yao*, & de *Tiene-chune*, d'où l'on conclut que Yao & Chune étoient deux des cinq *Ti*, conséquemment que Fou-hi, Chin-nong & Hoang-ti étoient ce qu'on appelloit les trois Hoang; & Chao-hao, Tchouene-hio, Tico, Yao & Chune, les cinq *Ti*.

Pour la certitude d'un fait historique tel que celui-ci, vous trouverez sans doute les preuves assez foibles, mais ceux qui sont d'un sentiment contraire n'apportent rien qui autorise à les en croire préféablement à Cong-ngane-coué & Hoang-fou-mi.

Hou-choüang-hou, dans une préface mise à la tête du *Tsiene-piene* de Kine-gine-chane, avoue qu'on trouve dans le *Tcheou-li*, l'existence du livre des trois Hoang, & de celui des cinq *Ti*; mais il ajoute qu'on n'y trouve point les noms de ces huit Monarques; que sous les *Tsin*, on parla de *Tiene-hoang*, de *Ti-hoang* & de *Gine-hoang*, que Cong-ngane-coué, dans sa préface du Chou-king, donne  
Fou-

Fou-hi, Chine-nong, Hoang-ti, pour les trois Hoang, & qu'il prend Chao-hao, Tchouene-hio, Tico, Yao & Chune pour les cinq Ti; mais qu'on ne sçait sur quoi il se fonde, puisque Confucius dans le *Kia-yu*, désigne par le titre de *Ti*, tous les Rois depuis Fou-hi. La même chose se prouve par quelques passages du *Tfo-chi* & du *Liu-pou-ouei*, d'où l'on conclut que Fou-hi, Chine-nong & Hoang-ti, ne sont point les trois Hoang, & qu'il n'y a point d'autres Hoang, que le Ciel, la Terre & l'Homme.

2 Opinion  
sur les  
San-hoang  
& les  
Outi.

Tchine-huene retranchant Hoang-ti du nombre des Sane-hoang, mit à sa place Niu-oüa, qu'il rangea entre Fou-hi & Chine-nong. D'autres retranchent Niu-oüa & mettent Tcho-yong au lieu d'Hoang-ti. Niu-oüa étoit sœur de Fou-hi, & Fou-hi régna, dit-on, 115 ans: à quel âge voudroit-on que cette Princesse eût monté sur le Trône, car on la fait succéder à son frere?

3 Opinion  
sur les  
San-hoang  
& les  
Outi.

Le fameux *Sse-ma-tsiene*, auquel les Chinois ont accordé par estime le surnom de *Tai-ssé-cong* ou de *Pere de l'Histoire*, vouloit qu'Hoang-ti, Tchouëne-hio, Cao-sine, Yao & Chune fussent  
les

les cinq Ti; & il donnoit à ces Princes pour prédécesseurs Souï-gine chi, Fou-hi & Chine-nong qui, selon lui, étoient les trois Hoang; opinion qui depuis lui, a été embrassée par plusieurs autres Ecrivains qui se sont reposés plus sur son autorité que sur des preuves qu'ils ne pouvoient produire.

Confucius dit dans son *Kia-yu*, que les Princes qui ont gouverné l'Empire, ont commencé à Fou-hi à prendre le nom de *Ti* ou d'Empereur; le même Philosophe dit de plus dans le *Traité Hi-tsée*, ou *Commentaire sur l'Y-king*, qu'anciennement Fou-hi gouverna la Chine, que Chine-nong lui succéda, qu'après eux Hoang-ti, Yao, & Chun furent mis sur le trône. Sur un témoignage aussi décisif, Hou-ou-fong & plusieurs autres avec lui, n'ont pas douté que ces Princes nommés par Confucius ne fussent les *Ou ti* ou les cinq Empereurs. Quant aux *Sane-hoang*, ils admettoient les *Tiene-hoang-chi*, *Ti hoang-chi* & *Gine-hoang-chi*, comme trois chefs du peuple qui avoient gouverné l'Empire avant Fou-hi.

Comme c'est des *Tao-sse* que les

Tome III.

Bb

dif.

<sup>4</sup> Opinion  
sur les  
San-hoang  
& les  
Ou ti.  
  
<sup>5</sup> Opinion  
sur les  
San-hoang  
& les  
Ou ti.

différens Auteurs qu'on vient de citer ont emprunté l'idée de cette division chimérique des huit premiers Empereurs Chinois, en trois *Hoang* & en cinq *Ti*, il est nécessaire de rapporter ce que ces Religieux en pensoient eux-mêmes. Ils ont, sur ces premiers tems de la Monarchie, des opinions qui leur sont particulières. Ils croient qu'il y eut au commencement trois Augustes, *Sane-hoang*: ensuite cinq Empereurs, *Ou-ti*, puis trois, *Sane-vang*: & enfin cinq Pa, *Ou-pa*: c'est-à-dire, cinq Chefs de *Regulos*.

Cet ordre si régulièrement observé de trois & puis de cinq qui revient par deux fois, montre assez que tout cela n'a aucune réalité, & que c'est un système bâti à plaisir: c'est pourquoi Tong-tchong-chu, qui vivoit sous les Hane, expliquoit cela d'une manière allégorique; les trois *Hoang* étoient, selon lui, les trois puissances; (c'est-à-dire, le ciel, la terre & l'homme); les cinq *Ti* étoient les cinq devoirs (c'est-à-dire, les devoirs du Roi & du Sujet, du pere & du fils, du mari & de la femme, des fre-

freres aînés & des cadets, des amis); les trois Vang étoient les trois clartés, c'est-à-dire, le Soleil, la Lune & les Etoiles; enfin les cinq Pa étoient les cinq montagnes, dont quatre sont situées aux quatre points cardinaux de l'Empire, & la cinquième au centre. C'est ainsi que Tong-tchong-chu, allégorisoit cette prétendue succession des Rois; mais Lo-pi qui rapporte cette explication, ajoûte qu'elle n'est point de lui; ce point de critique nous importe fort peu, qu'on l'attribue, si l'on veut, à un autre que *Tong-tchong-chu*, il fera toujours vrai de dire, qu'elle vient de quelque écrivain, qui vivoit dans un siècle peu éloigné de celui de *Tong-tchong-chu*, ce qui nous doit suffire pour le présent, puisque nous voyons par-là le peu de cas qu'on faisoit alors de cette division qu'on regardoit comme chimérique.

On entreprendroit vainement de concilier tant d'opinions contradictoires; tous ces regnes imaginaires sont de la façon des *Tao Sse*, qui ont obscurci l'origine de la Monarchie Chinoise par leurs fables & leurs mystagogies; les dix *Ki* ou périodes sont de

leur invention ; ils leur donnent des deux & trois millions d'années de durée. Mais avant ces dix périodes ils placent trois Dynasties , sçavoir , la Dynastie des Thiene - hoang - chi , celle des Ti - hoang - chi , & enfin celle des Gine - hoang - chi ; si l'on a égard à la signification de ces noms , il faut les interpréter par le *Souverain du ciel* , le *Souverain de la terre* & le *Souverain des hommes* ; on voit par - là que l'explication allégorique de Tong-tchong-chu , qui faisoit envisager les trois Hoang , comme les trois puissances , c'est - à - dire , le ciel , la terre & l'homme , n'est pas dénuée de vraisemblance.

Ces trois Hoang succéderent à Pou-ane-cou , autrement Hoene-tune , le cahos , l'origine du monde , que plusieurs de ces Tao-ssé prennent pour le premier homme ou le premier Roi qui ait gouverné la Chine.

La Dynastie des Thiene - hoang - chi , eut XIII. Rois , qui régnerent , dit-on , 18000 ans , ensuite vint la Dynastie des Ti - hoang - chi , dont les Rois au nombre de XI. donnent une pareille durée de 18000 ans. Enfin  
aux

aux Ti-hoang-chi succéderent les Gine-hoang-chi, dont la Dynastie composée de IX. Rois, fournit une durée de 45600 ans. Ces trois sommes réunies nous donnent précisément 81600 ans; mais si l'on ajoute à ces trois Dynasties, celles qui sont comprises dans chacun des dix Ki, & qui se montent, selon le calcul de quelques-uns, à plus de 230, on trouvera que les prétentions des Chinois l'emportent de beaucoup sur celles des Chaldéens & des Egyptiens. Car si l'on en croit le calcul de divers Auteurs, depuis *Pouane-cou* jusqu'à la mort de Confucius, arrivée l'an 479 avant J. C. il s'est écoulé 276000 ans, ou 2276000, ou 2759860, ou même 3276000, ou enfin ce qui fait bien d'avantage 96961740 années; car on trouve tous ces différens calculs.

Il est assez visible que ces nombres extravagans ne peuvent être autre chose que des périodes astronomiques, imaginées pour donner la conjonction des planètes dans certaines constellations, ou enfin des calculs qui peuvent avoir rapport aux idées des Taoïste, concernant la fixation des destruc-

tions & des renaissances perpetuelles des mondes. Quelques-uns en effet, ont tâché de faire accorder ces nombres avec la période de Tchao-cang-tsie, fameux Philosophe du tems des Song, qui avoit entrepris de déterminer la période de la durée du monde; car le systême de la destruction & de la reproduction des mondes a beaucoup de cours, non-seulement dans la secte des Jû ou des Lettrés, mais encore chez les Bonzes Ho-chang ou Religieux de Fo, & chez les Tao-ffe ou Sectateurs de Lao-kiune, c'est-à-dire, dans les trois grandes sectes qui sont les plus autorisées dans l'Empire. Tchao-cang-tsie établit donc une grande période de 129000 ans appelée *Yuene*, composée de 12 parties appelées *hoei* ou conjonctions qui étoient chacune de 10800 années. Dans la première conjonction, le ciel, disoit-il, se forma peu-à-peu par le mouvement que le *Tai-ki* ou l'Etre suprême imprima à la matière auparavant dans un repos parfait. Pendant la seconde conjonction, la terre se produisit de la même manière. Au milieu de la troisième conjonction l'homme

me commença à naître, & tout le reste des êtres, de la manière que les plantes & les arbres font produits dans les îles, qui conservent ensuite leurs espèces par leurs semences. Au milieu de l'onzième conjonction, toutes choses se détruiront, & le monde retombera dans son premier chaos, d'où il ne ressortira qu'après la douzième conjonction expirée.

Il n'est pas difficile à présent de concevoir que les Tao-sse n'ont inventé ce nombre prodigieux de règnes antérieurs à Fou-hi, que pour remplir l'intervalle qui, selon eux, s'est écoulé depuis la production de l'homme jusqu'aux premiers commencemens de la Monarchie Chinoise, c'est-à-dire jusqu'au règne de Fou-hi: le même Calculateur déterminoit la moitié du *yuene* ou de sa grande période de 129000 années, au règne de Yao.

Ces Tao-sse, comme je l'ai déjà dit, posoient pour fondement incontestable dix âges ou dix Ki, chaque Ki comprenoit plusieurs Dynasties, dont ils fixoient la durée à leur volonté, & suivant les calculs dont ils s'étoient

prévenus; mais s'ils avoient la liberté d'augmenter ou de diminuer la durée des dix Ki, il n'en étoit pas ainsi de ce nombre de dix Ki, qui étoit en quelque sorte un des points fondamentaux de leur Secte, dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter.

Quelques Missionnaires, auxquels cette Doctrine des Tao-ffe n'étoit point inconnue, crurent entrevoir dans ces dix Ki, les dix générations antérieures à Noé; & comme des Ecrivains cités par Lo-pi & par Cong-ing-ta, disent que de ces dix Ki, six sont antérieurs à Fou-hi, & que les quatre autres lui sont postérieurs, ces mêmes Missionnaires se sont imaginés que Fou-hi étoit Hénoch. Il faut dire cependant que *Tchine-huene* & plusieurs autres n'observent pas le même ordre, qu'ils mettent Chine-nong dans le 9<sup>e</sup> Ki, Hoang-ti dans le 10<sup>e</sup>, &c. A ce compte Hoang-ti seroit Noé, & Fou-hi Mathusalé, ce qui contredit leur hypothèse.

L'opinion qui fait envisager les dix Ki des Chinois, comme les dix générations

nération qui ont précédé Noé , est très-ingénieuse, & ne manque point de probabilité. Vers la fin du règne des Tchéou, environ 300 ans avant l'Ere chrétienne, il passa des Juifs à la Chine, qui ont pû y faire connoître les écrits de Moïse, & par conséquent les dix générations qui ont précédé le déluge: d'ailleurs cette connoissance étoit commune aux Chaldéens, qui ont pû pénétrer dans la Chine antérieurement aux Juifs.

*FIN des Extraits des Historiens Chinois.*



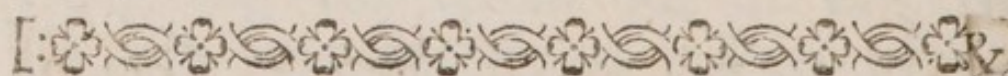


# T A B L E

## D E S N O M S

### D E S A U T E U R S .

*Cités dans cet Ouvrage.*



#### A.

**A** Bydenus apud Syncellum , in-fol.  
Paris. 1652.

Achilles Tatius , ad Arati Phænom. a-  
pud Pétav. in Uranologio , in-fol.  
Paris. 1630.

Acosta , Histoire naturelle des Indes  
Occidentales , in-8. Paris , 1598.

Acta Eruditorum Lipsiæ , in-4. 1682.  
Et An. seqq.

Æliani , varia Historia , in-4. Lugduni  
Batavorum , 1731.

Ælia-

*Ælianus*, de natura Animalium, in 4.  
Londini, 1744.

*Æschyles*, in fol. Lond. 1663.

*Æschynes*. Voyez Demosthenis opera.

*Agatarchides* apud Photium.

*Agricolæ* opera, in fol. Basileæ, 1546.

*Agrippæ* opera, in 8. Lugduni, apud  
Beringos fratres.

*Albertus Magnus*, in 12. Amstelodami,  
1660.

*Alexander Poly-Histor*, apud Syncellum.

*Alonso Barba*, de l'Art de tirer les métaux,  
in 12. Paris 1751.

*Ammianus Marcellinus*, in fol. Paris.  
1681.

*Anciennes Relations des Indes & de  
la Chine*, in 8. Paris, 1718.

*Anson* (Voyage d') in 4. Amsterdam,  
1749.

*Anthologia*, in 4. Parisiis, 1566.

*Apollodorus*, in 12. Paris. 1599.

*Apollodorus*, inter Hist. Poet. Script.

J'ai fait usage de ces deux éditions.

*Apollonius Rhodius Argonauticorum*,  
&c. in 8. Lugd. Batavorum, 1641.

*Apulei* opera, Parisiis, 1601.

*Arati Phœnomena*, in 4. Paris. 1559.

*Aristidis* opera, in 4. Oxoniæ, 1722.

*Aristobulus* apud Strabonem, Josephum  
& Photium.

*Aristophanes*, in-fol. *Amstelodami*; 1710.

*Aristoteles* in-fol. *Parisi*. *Typis Regiis*,  
1629.

*Arrianus*, in 8. *Amstelodami*, 1668.

*L'Art de convertir le fer en acier*,  
par M. de *Reaumur*, in-4. *Paris*,  
1722.

*L'Asia di Barros*, in-4. in *Venetia*, 1562.

*Athencæus*, *Deipnosophist.* in-fol. *Lugduni*, 1612.

S. *Augustinus*, de *Civitate Dei*, cum  
commentario, *Ludov. Vives*, in-8.  
*Lugduni*, 1570.

*Aurelius Victor*, inter *Historiæ Augustæ*  
*Scriptores*.

## B.

**B** *Annier*, *Explication des Fables*, in-  
12, *Paris* 1748.

S. *Basilii Magni opera*, in-fol. *Parisi*.  
1721, &c. &c.

*Berosus*, apud *Syncellum*, & *Josephum*.

*Bianchini*, *la Istoria universale*, in-4.  
in *Roma*, 1747.

*Bible de M. le Gros*, in-12, *Cologne*,  
1739.

*Bible du P. Calmet*, in-4. *Paris*, 1715.

*Biblia Sacra*, *Hebraica*, *Græca* & *La-*  
*ti-*

*tina*, in fol. Paris. ex officina Com-  
meliniana, 1616.

*Biblia Sacra*, cum univers. Franc. Va-  
tabli & varior. Interpret. annota-  
tionib. in fol. Parisiis, sumptibus So-  
cietatis, 1729.

*Bibliothèque ancienne & moderne*, par  
J. le Clerc, in-12, Amsterdam 1714.

*Bibliothèque choisie* par J. le Clerc, in-  
12, Amsterdam, 1712.

*Bibliothèque raisonnée*, in-12, Amsterd.  
1728. &c. &c.

*Bibliothèque universelle & historique*,  
par J. le Clerc, in-12. Amsterd.  
1700.

*Bocharti*, Geographiæ sacræ pars prior,  
Phaleg. in-fol. Cadomi, 1746.

*Bocharti*, Geographiæ sacræ pars alte-  
ra, Chanaan, in fol. Cadomi, 1746.

*Bocharti Hierozoicon*, in fol. Londini,  
1663.

*Boetii de Boot*, Gemmarum & Lapi-  
dum historia, in 8. Lugduni Batavo-  
rum, 1647.

*Borrichius*, de ortu & progressu Che-  
miæ, in 4. Hafniæ, 1668.

*Bouguer* (la figure de la terre; avec  
une relation abrégée d'un voyage  
au Pérou, par M.) in-4. Paris,  
1749.

- Braunius*, de vestitu Sacerdotum Hebræorum, in-4. *Amstelodami*, 1731.  
*Brissonus*, de Regio Pers. princip. in-8. *Argent.* 1710.  
*Brun* (Corneille le) Voyage au Levant &c. in-fol. *Paris*, 1714.  
*Buffon*, Histoire naturelle, ( par M. de ) in-4. *Paris*, Imprimerie R. 1749. &c. &c.

## C.

- C** *Assauboni*, Animadversiones, in Athenæum, in-fol. *Lugduni*, 1621.  
*Cassiodori*, opera omnia, in-fol. *Rhotomagi*, 1679.  
*Cæsar* (Jul.) Comment. in-12, *Londini*, 1736.  
*Cedrenus*, in fol. *Paris.* è *Typographia Regia*, 1647.  
*Celsus* (A. Cornelius) de Medicina, in-8. *Roterod.* 1750.  
*Celsus* apud *Origenem*. Voy. *Origenes* contra *Cels.* &c.  
*Censorinus* de Die natali, in-8. *Lugd. Batav.* 1743.  
*Chambray* (Parallèle de l'architecture antique avec la moderne, par le Sieur de) in fol. *Paris*, 1650.  
*Chardin*, Voyages en Perse & autres lieux,

- lieux , in-12 , *Amsterdam* , 1711.  
*Chronicon Paschale* , in-fol. *Parisiis* , à  
*Typographia Regia* , 1688.  
*Ciceronis opera omnia* , in-4. *Parif.*  
 1740.  
*Clementis Alexandrini* , opera omnia ,  
 in-fol. *Oxonii* , 1715.  
*Clerc* ( D. le ) *Histoire de la Médecine* ,  
 in 4. *Amsterd.* 1702.  
*Colonne* , *Histoire naturelle de l'Univers* ,  
 in-12 , *Paris* , 1734.  
*Columella inter Scriptores Rei rusticæ.*  
*Comte* ( le P. le ) *nouveaux Mémoires*  
*sur l'état présent de la Chine* , in-12 ,  
*Paris* , 1697.  
*Condamine* , ( *Relation de la riviere des*  
*Amazones* , par M. de la ) in 8. *Pa-*  
*ris* , 1745.  
*Conon* , apud *Photium*.  
*Conqueste du Mexique* , in-12 , *Paris* ,  
 1730.  
*Conqueste du Pérou* , in-12 , *Paris* 1742.  
*Conringius* , de *Hermetica Medicina* ,  
 in-4. *Helnestadii* , 1669.  
*Cornelius Nepos* , in-12 , *Parif.* 1745.  
*Grægius in Gronovii Thesauro antiqui-*  
*tatum Græcarum* , in-fol. *Lugduni*  
*Batavorum* , 1697.  
*S. Cyrilli Hierosolymitani Archiep. o-*  
*pera omnia* , in-fol. *Oxonii* , 1703.  
 S. Cy.

*S. Cyrilli Alexandrini opera , in fol. Paris. 1638.*

## D.

**D** *Emosthenis & Æschinis opera in-4 fol. Francofurti 1604.*

*Diarium Italicum à R. P. D. Bernardo de Montfaucon , in-4. Paris. 1702.*

*Dicæarchus , apud Scholiast. Apoll. Rhod.*

*Diçtionnaire Géographique de la Martiniere , in fol. Paris 1739.*

*Diodori Siculi Bibliotheca , in-fol. Amstelodami 1745.*

*Diogenes Laertius , in-4. Amstelodami, 1698.*

*Dion. Cassii Historia , in fol. Hanoviae, 1606.*

*Dionysii Halicarnassei scripta omnia , in-fol. Francofurti 1586.*

*Dionysii Perigetæ , Orbis descriptio ; inter Geographiæ veteris Scriptores Græcos minores , in-8. Oxonia 1712.*

*Dissertation du P. Souciet , sur les Médailles Hébraïques in 4. Paris. 1717.*

*Draco Corcyræus apud Athenæum.*

*Dubamel , ( M. ) Traité de la culture des terres , ( par M. ) in-12 , Paris 1753 , &c. &c.*

## E.

**E** Isenschmid, Tractatus de ponderibus & mensuris veterum, in-12, Argentorati 1708.

Esprit des Loix (l') in-12, Geneve chez Barillot & fils.

Essai sur les hiéroglyphes des Egyptiens, in 12, Paris 1744.

Etymologicon, magnum, in fol. è Typograp. H. Commelini, 1594.

Euclidis opera in fol. Oxoniæ, 1704.

Eudemus, apud Fabricium, in Bibliotheca Græca,

Euripidis opera, in-fol. Cantabrigiæ, 1694.

Eusebii Præparatio Evangelica, in-fol. Paris. 1628.

Eusebii Thesaurus temporum, seu Chronic. Canon, in fol. Amstelodami 1658.

Eustathius ad Dionysium Periegetem inter Geographiæ veteris Scriptores Græcos minores, Oxoniæ 1698.

Eustathii Comment. in Homer. in-fol. Romæ 1542-1550.

Excerpta Polybii Diodori, Nicol. Damasceni, &c. ab H. Valesio, in-4. Paris. 1634.

## F.

**F**abricii Bibliotheca Græcæ, in-4.  
Hamburgi 1708.

Fabricii Bibliotheca Latina, in-4. Ve-  
netiis 1728.

Fannius, de ponderibus, & mensuris,  
in-8. Paris. 1565.

Feithii antiquitates Homericæ, in-8.  
Argentorati, 1743.

Félibien, Principes d'architecture, in-  
4. Paris 1676.

Festus (Pomponius) de verborum sig-  
nificatione, in 4. Paris. 1681.

Fleury (l'Abbé de) mœurs des Israéli-  
tes, in-12. Paris 1754.

Fourmont, Réflexions critiques sur les  
histoires des anciens Peuples, in-4.  
Paris 1735.

## G.

**G**Aleni opera, in-fol. Parisiis 1679.

Gassendi, Vita de Peiresc, in-4. Ha-  
gæ-Comitum 1654.

Gellius (Aulus) Noctes Atticæ, in-4.  
Lugduni Batav. 1706.

Gemelli Careri, Giro del Mondo, in-8.  
in Napoli 1699.

*Gemini* , *Elementa astronomiæ* , *apud Patavium* ; *in Uranologio* , *in-fol. Paris* 1630.

*Geographia Nubiensis* , *in-4. Paris* 1619.

*Gesneri* , *Novus Linguae & Eruditionis Romanæ Thesaurus* , *in fol. Lipsiæ* 1749.

*Gesneri* , *Historia animalium* , *Avium & Piscium* , *in-fol. Francofurti* 1620.

*Greaves* ( *Description des Pyramides par J.* ) dans le *Recueil des voyages publiés par Melchisedec Thevenot* , *in-fol. Paris* 1696.

*Guines* ( *Histoire générale des Huns par M. de* ) *in-4. Paris* 1756.

## H.

**H** *Ardouin* ( *le P.* ) *Commentaire sur l'Histoire naturelle de Pline* , *in-fol. Paris* 1723.

*Ejusdem Chronologia Veter. Testam.* *in-fol. inter opera selecta, Amstelodami* 1710.

*Heliodori Æthiopica* , *in-8. Lutzæ* 1619.

*Hellot* , ( *M.* ) *de la fonte des Mines* , *in-4. Paris* 1750.

*Herbelot* ( *d'* ) *Bibliothèque Orientale* , *in-folio Paris* 1697.

*Her-*

*Hermannus Hugo*, de prima scribendi origine, in-8. Trajecti ad Rhenum 1738.

*Herodotus*, in fol. Francofurti 1608.

*Hesiodus Variorum*, in-8. Amstelodami 1701.

*Hesiodi opera omnia*, cum Græcis Scholiis, in-4. ex Officina Plantiniana, 1603.

*Hesyscii Lexicon*, &c. in-4. Lugduni Batavorum 1668.

*S. Hieronymi opera*, in fol. Paris 1693-1708.

*Hippocratis opera*, in fol. Paris. 1679.

*Histoire de Genghiscan*, par Petits de la Croix, in-12. Paris 1710.

*Histoire de Judith* (la Vérité de l') par le P. Montfaucon, in-12. Paris 1692.

*Histoire de la Chine* par le P. Martini, in-12, Paris. 1692.

*Histoire de la Chine* par le P. Semedo, in-4. Lyon 1667.

*Histoire de la Jurisprudence Romaine*, in fol. Paris 1750.

*Histoire de la Médecine* par Daniel le Clerc, in-4. Amsterdam 1702.

*Histoire de la nouvelle France*, par le P. Charlevoix, in 12. Paris, 1744.

*Histoire de la vie & des ouvrages de la Croze*, in 12. Amsterdam 1741.

*Hif-*

*Histoire de la Virginie, in-12. Amsterdam 1707.*

*Histoire de Languedoc, par D. Vaissette, in-fol. Paris 1730.*

*Histoire des Incas de Garcilasso de la Véga, traduite par J. Baudoin, in 8. Amsterdam 1715.*

*Histoire des Incas, nouvelle traduction, in-12. Paris 1744. J'ai fait usage de l'une & de l'autre de ces Editions.*

*Histoire des Isles Mariannes par le P. le Gobien, in-12. Paris 1700.*

*Histoire du Commerce, & de la Navigation des Anciens, in-12. Paris 1716.*

*Histoire du Droit François, à la tête de l'Institution au Droit François, par Argou, in-12. Paris 1739.*

*Histoire du Japon par Kämpfer, in-12. la Haye 1732.*

*Histoire générale des Isles Antilles par le P. du Tertre, in 4. Paris, 1667-1671.*

*Histoire générale des Voyages, in-4. Paris 1746. &c. &c.*

*Histoire naturelle de l'Islande in-12. Paris, 1750.*

*Histoire naturelle des Indes par le P. Acosta, in 8. Paris 1598.*

*Hif-*

*Histoire universelle depuis le commencement du Monde jusqu'à présent, traduite de l'Anglois, d'une Société de Gens de Lettres, in 4. Amsterdam 1747. &c. &c.*

*Historia de las Guerras civiles de Granada, in-8. en Paris 1660.*

*Historiæ Poeticæ Scriptores antiqui, in-8. Paris 1675.*

*Historiæ Augustæ Scriptores, in fol. Paris 1620.*

*Homere (traduction d') avec des Remarques, par M<sup>de</sup> Dacier, in-12. Paris 1741.*

*Homeri Ilias & Odyssæa & in easdem Scholia, in-4. Cantabrigiæ 1711.*

*Hora pollinis Hieroglyphica, &c. in-4. Trajecti ad Rhenum 1627.*

*Hornius de originibus Americanis, in-8. Hagæ 1652.*

*Hyginus, in Mytograph. Latin. in-8. Amstelodami 1681.*

# I.

**J** *Amblichus, de Mysteriis Ægypt. cum notis, Thom. Gale, in fol. Oxonii 1678.*

*Jamblichus de Vita Pythagorica, in-4. Amstelodami 1708.*

*Jaquelot*, Dissertations sur l'Existence de Dieu, in-12. Paris 1744.

*Jaquelot*, Traité de la vérité & de l'inspiration des Livres du vieux & du nouveau Testament, in-12. Amsterdam 1752.

*Journal* (le) des Savans, in-4. Paris nouvelle Edition, 1723. &c. &c.

*Journal* économique, in-12. Paris, Janvier, &c. &c. &c.

*Journal* des Observations Physiques &c. par le P. Feuillée, in-4. Paris 1714-1725.

*Journal* du voyage dans la Guyane, par les PP. Grillet & Bechamel, Jésuites, in-12, Paris 1682.

*Josephi opera omnia*, in fol. Amstelodami 1726.

*S. Isidori opera omnia*, in-fol. Coloniae Agrippinae, 1617.

*Isocrates*, in-fol. Basileae, 1750.

*Jugemens* sur quelques Ouvrages nouveaux, in-12. Avignon 1745.

*Julius Africanus*, apud Syncellum.

*Julius Firmicus*, in-fol. Romae 1499.

*Junius*, de Pictura veterum, in-fol. Roterodami, 1694.

*Justini Historiæ* (variorum) in-8. Lugduni Batavorum 1719.

## K.

**K** Ircher (Athanas.) la Chine illustrée, *in fol.* Amsterd. 1670.

Ejuidem Obeliscus Pamphilius, *in fol.* Romæ, 1658.

Kubniius in notis ad Æliani, var. Hist. *in-4.*

## L.

**L** Aet, Description des Indes occidentales, *in fol.* Leyde 1640.

Leges Salicæ, dans le Recueil des Historiens de France par D. Bouquet.

Lenglet, Méthode pour étudier l'Histoire, *in-4.* Paris 1734.

Lescarbot, Histoire de la nouvelle France, *in 8.* Paris 1611.

Lettres édifiantes de quelques Missionnaires de la Compagnie de Jesus, *in-12.* Paris, 1717. &c. &c. &c.

Luciani opera, cum notis Variorum, *in-4.* Amstelod. 1743.

## M.

**M** Acrobii opera, cum notis Variorum, *in-8.* Lugduni Batavorum, 1670. Mail-

*Maillet*, Description de l'Egypte, publiée par M. l'Abbé Mascrier, in 4. Paris 1735.

*Manetho*, apud Syncellum & Josephum.

*Marc-Paul* ( Voyages de ) dans le recueil des voyages faits en Asie, publié par Bergeron, in 4. la Haye 1735.

*Marculphi*, Formulæ veteres inter Historiæ Franc. Scriptores, ex Edit. Benedictinorum, in fol. Paris 1633.

*Marmora Arundelliana*, aliaq. Academ. Oxoniensis, in fol. Londini 1732.

*Marsham*, Chronicus Canon, in fol. Londini 1672.

*Martianus Capella* de Nuptiis Mercurii, & Philologiæ, in 8. ex Officina Plantiniana 1590.

*Martini*, Histoire de la Chine, in 12. Paris 1692.

*Magasthenes*, apud Eusebii Præp. Evangel. & Josephum.

*Memoires de l'Académie de Berlin*, in 4. Berlin 1745. &c. &c. &c.

*Memoires de l'Académie des Sciences*, in 4. Paris 1732. &c. &c. &c.

*Memoires ( anciens ) de l'Académie des Sciences*, in 4. Paris 1734.

*Memoires* pour l'Histoire des Sciences & Beaux Arts , autrement dit les Mémoires de Trévoux , in 12. Paris 1701. *Éc. Éc. Éc.*

*Memoires* de l'Académie des Inscriptions , in 4. Paris , de l'Imprimerie Royale , 1736. *Éc. Éc. Éc.*

*Memoires* (nouveaux) des Missions de la Compagnie de Jesus dans le Levant , in 12. Paris 1715. *Éc. Éc. Éc.*

*Memoire* touchant l'établissement d'une Mission Chrétienne dans le troisiéme monde , autrement appelé la Terre Australe , in 8. Paris 1663.

*Mercures* de France , in 12. Paris 1717. *Éc. Éc. Éc.*

*Mercur*e Indien , in 4. Paris 1672.

*Merveilles* des Indes Orientales , in 4. Paris 1669.

*Meursii* , Miscellanea Laconica , apud Gronovii Thesaurum Græcarum antiquitatum.

*Minutius* Felix , in 8. Cantabrigiæ , 1707.

*Mœurs* des Sauvages Américains , in 4. Paris 1724.

*Monnier* , les Observations d'histoire naturelle ; suite des Mémoires de l'Académie des Sciences , pour l'année 1740. in 4. Paris 1741.

Mont-

*Montfaucon* (l'Antiquité expliquée par D. Bernard de) *in fol. Paris* 1719.

*Munkerus* de intercalatione, *in 8. Lugduni Batavorum* 1680.

N.

**N***ewton*, la Chronologie des anciens Royaumes corrigée, *in 4. Paris* 1728.

*Nicolaus Damascenus* in *Excerptis Valesii*, *in 4. Paris* 1634.

*Norden*, Voyage d'Egypte & de Nubie, *in fol. Copenhague* 1755.

*Nonni Dionysiaci*, *in 8. Hanoviæ* 1610.

Nouvelles littéraires de la mer Baltique.

Nouvelle Relation de la France Equinoxiale, *in 12. Paris* 1743.

O.

**O***bservations* Mathématiques, Astronomiques, &c. des Peres de la Compagnie de Jesus, rédigées & publiées par le P. Souciet, *in 4. Paris* 1729.

*Observations* de Bêlon, *in 4. Paris* 1588.

*Olaius Magnus*, sive Rudbecks, *Atlantica*, &c. *in fol. Upsaliæ*, 1675-1679.

*Olaius Wormius*, de Danica litteratura,  
in fol. *Hafniæ* 1651.

Ejusdem *Historia*, de Gentibus Septentrionalibus, in fol. *Romæ* 1555.

*Olympiodorus*, apud Photium.

*Opuscula Mythologica*, &c. in 8 *Amstelodami* 1688.

*Origines contra Celsum*. Ejusdem *Philocalia*, in 4. *Cantabrigiæ* 167.

*Otho Sperlingius* de Nummis non cufis, in 4. *Amstel.* 1700.

P.

**P** *Alæphatus*, de incredibilib. *Histor.*  
in opuscul. *Mythologicis*.

*Palmarii à Grenmesnil* exercitationes,  
in optimos ferè *Autores Græcos*,  
in 4. *Lugduni Batavorum* 1668.

*Parthenii Erotica* apud *Historiæ Poeticæ*  
*Scriptores antiq.* in 8 *Paris.*  
1675.

*Pausanias*, in fol. *Lipsiæ* 1696.

*Perizonii*, *origines* *Babylonicæ & Ægyptiacæ*, in 12. *Lugduni Batavorum*, 1711.

*Perizonii*, not. ad *Æliani Var. Hist.*

*Perrault*, (*Traduction de Vitruve* par)  
in fol. *Paris* 1684.

*Petis de la Croix*, *Histoire de Genghiskan*, in 12. *Paris* 1710.

*Pezron*, l'Antiquité des temps rétablie,  
& defendue, &c. in 4. Paris 1687.

*Phavorinus apud Diogenem Laert.*

*Philonis Judæi opera omnia*, in fol. Lu-  
tetiae Paris. 1640.

*Philostratorum opera omnia*, in fol. Lip-  
siae 1709.

*Photii Bibliotheca*, in fol. Rothomagi,  
1653.

*Physique de Rohault*, in 4. Paris 1671.

*Pierre de la Vallée (Voyages de)* in  
4. Paris 1663.

*Pietro della Valle*, (Viaggi di) in-8.  
Romæ, 1650. J'ai fait usage de l'u-  
ne & l'autre Edit.

*Piganiol de la Force*, Description de la  
France, in 12. Paris 1722.

*Pindarus*, in fol. Oxonii, 1697.

*Platonis opera omnia*, in fol. Franco-  
furti, 1602.

*Plinii Historia naturalis* Edit. Hardui-  
ni, in fol. Paris 1723.

*Plutarchi opera omnia*, in fol. Lutetiae  
Parisior Typis Regiis, 1624.

*Pococke* (Description du Levant par  
R.) in fol. Londres 1743.

*Polyæni Stratagemata*, in 8. Lugduni  
Batavorum 1691.

*Pollucis (Jul.) Onomasticon*, in-fol.  
Amstelodami 1706.

- Polybii*, *Historia*, in fol. *Paris* 1609.  
*Pomponius Mela*, de situ orbis, in-8.  
*Lugduni Batavorum* 1722.  
*Porphyrius*, de abſtinentia, in-12, *Lugduni* 1620.  
*Porphyrius*, de Vita Pythagoræ, in-4.  
*Amſtelod.* 1707.  
*Potteri*, *Archæologia Græca*, in fol.  
*Lugduni Batavorum* 1702.  
*Prideaux*, *Histoire des Juifs*, in-12.  
*Paris* 1732.  
*Principes du Droit politique*, in-12.  
*Amſterdam* 1751.  
*Proclus*, in *Timæum Platonis*, in T.  
 2º. oper. *Platonis*, in fol. *Basileæ*,  
 1534.  
*Procopii* *Historia*, in fol. *Paris* è *Typo-*  
*graphia Regia*, 1662-1663.  
*Ptolemæi* *Almageſt.* ſive magnæ con-  
 ſtructionis &c. in fol. *Basileæ* 1538.

## Q.

- Q**uintiliani, *Inſtitution.* orator.  
 &c. in fol. *Paris* 1725.  
*Quintus Curtius*, cum notis *Var.* in-8.  
*Lugd. Batav.* 1658.

## R.

**R** *Amusio*, raccolt. delle Navigazioni, & Viaggi, &c. in fol. in Venetia 1563.

*Recueil d'Antiquités*, par M. le C. de Caylus, in-4. Paris 1752-1756.

*Recueil des Voyages* qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, formée dans les Provinces-Unies des Pays-Bas, in-12. Amsterdam 1725.

*Recueil des Voyages au Nord*, in-12. Amsterdam 1731.

*Regiæ Scientiarum Academiæ Historia*, autore J. B. Duhamel, in-4. Paris 1701.

*Reland*, Dissertationes Miscellanæ, in-8. Trajecti ad Rhenum, 1706-7-8.

*Relation (nouvelle) de la Gaspésie*, par le P. le Clerc, in-12. Paris 1691.

*Relation de la haute Ethiopie*, dans le *Recueil des Voyages* publiés par Melchisédec Thevenot.

*Relation de la Riviere des Amazones*, par le P. d'Acugna, in-12. Paris 1682.

*Republique (Nouvelles de la) des Lettres*, in-12. Amst. 1715. &c. &c. &c.

*Respublica*, five Status regni Scotiæ & Hiberniæ, diversorum autor. in-16.

*Lugduni Batavorum* 1627.

*Rhetores Græci veteres*, in-fol. *Venetiis* Edit. *Aldin.* 1527.

*Rhodigini* ( *Ludovici Cœlii* ) *Lectiones antiquæ &c.* in-fol. *Francofurti* 1666.

*Rollin*, *Histoire ancienne*, in-12. *Paris* 1740.

### S.

**S** *Almasii Plinianæ Exercitationes*, in-fol. *Paris.* 1629.

*Salmasii*, *Plinianæ Exercitationes*, in fol. *Trajecti ad Rhenum* 1689. Je me suis servi de l'une & de l'autre de ces Editions.

*Scaligeri* ( *Josephi* ) *notæ in Chronic. Eusebii*, in-fol. *Amstelodami* 1658.

*Schefferus* de *Militia navali Veterum*, in 4. *Upsaliæ* 1654.

*Schærlone*, *amœnitates Litterariæ*, in-8. *Francofurti* 1725-1731.

*Scheuchzer* ( *Physique sacrée trad. du Lat. de Jean-Jaques* ) *Amsterdam* 1732. & suiv. in fol.

*Schouten* ( *Voyages de* ) dans le recueil des *Voyages* qui ont servi à l'établissement de la *Compagnie des Indes Hollandoise*. *Scrip.*

*Scriptores Rei Rusticæ, veteres Latini, in-4 Lipsiæ 1735.*

*Seluen, de Diis Syris, in 8. Amstelodami 1680.*

*Senac, nouveau cours de Chymie, in-12. Paris 1757.*

*Senecæ (L. Annæi) opera omnia, in-8. Amstelodami, 1672.*

*Servius, Voy. Virgilii opera.*

*Sexti Empirici opera omnia, in-fol Lipsiæ 1718.*

*Sicard, (Mém. du P. Sicard) dans les Mémoires des Missions du Levant.*

*Sigonius, apud Gronovii Thesaurum antiquitat. Græcarum.*

*Simplicius in Aristotel. de Cælo. in-fol. Venetiis, Ald. 1526.*

*Solini, Poly-historia, in fol. Trajecti ad Rhenum 1689.*

*Sophoclis, Tragædiæ, in-4. Paris. 1568.*

*Speçtacle de la Nature, in-12. Paris 1749.*

*Spencer, de Legibus Hebræorum Ritualibus, in fol. Cantabrigiæ 1685.*

*Stanley, Historia Philosophiæ, in 4. Lipsiæ 1711.*

*Stephanus Byzantinus, de Urbibus, in-fol. Amstelodami 1678.*

*Stobæi opera omnia, in-fol. Genevæ 1609.*

*Strabonis*, *Geographia*, in fol. *Amstelodami* 1707.

*Suidæ* *Lexicon*, in-fol. *Cantabrigiæ* 1705.

*Syncelli* *Chronographia*, in-fol. *Paris*,  
è *Typographia Regia*, 1652.

## T.

**T** *Aciti* (C.) *opera*, in 4. *Trajecti Batavorum* 1721.

*Tacquet* *Elementa Geometriæ*, in 12. *Amstelod.* 1683.

*Tatiani*, *adversus Græcos*, oratio; in operibus S. *Justini*, in-fol. *Paris* 1742.

*Tavernier* (*Voyages de*) in-4. *Paris* 1681.

*Tavernier* (*Voyages de*) in-12. *Utrecht*, 1712. *Je me suis servi de l'une & de l'autre de ces deux Editions.*

*Terrasson* (*Histoire de la Jurisprudence Romaine par M.*) in-fol. *Paris* 1750.

*Tertulliani* *opera omnia*, in fol. *Paris* 1664.

*Theon*, *Alexandrinus*, apud *Ptolæm.* magn. *Construct.*

*Theocriti* *opera*, in-8. *Oxonix* 1699.

*Theodoreti* *opera omnia*, in-fol. *Paris* 1642-1684.

*Theo-*

*Theologie Physique, in-8. Paris 1729.*

*Theophrasti opera omnia, in-fol. Lugd. Batavor. 1613.*

*Thesaurus Linguae Græcæ ab H. Stephano, in fol. Paris 1572.*

*Thevenot (Relations de divers Voyages, publiés par Melchisedec) in-fol. Paris 1696.*

*Thucydides, in-fol. Francofurti 1594.*

*Thucydides, in fol. Amst. 1731. Je me suis servi de l'une & de l'autre de ces deux Editions.*

*Thysius, apud Gronovii Thesaurum Græc. antiquitatum.*

*Tollii, fortuita, in-8. Amstelodami 1687.*

*Tournefort, (Voyage au Levant) in-4. Paris, de l'Imprimerie Royale, 1717.*

*Traité de la culture des terres, par M. du Hamel, in-12. Paris 1753.*

*Traité de la Police, par la Mare, in-fol. Paris 1713.*

*Tzetzes ad Hesiod. voyez Hesiodi opera.*

## V.

**V** *Alesii, Excerpta Polybii, Diodori, Nicolai Damasceni, &c. in-4. Paris 1634.*

*Vansleb, nouvelle Relation d'Egypte,*

- te , par le P.) in-12 Paris 1677.  
*B. Varenii Geographia generalis*, in 8.  
*Cantabrigiæ* 1681.  
*Varron* , apud S. August. de Civitate  
 Dei, & inter Scriptores Rei Rusti-  
 cæ, veter. Latin.  
*Ubo Emmius*, apud Gronovii Thesau-  
 rum Græc. antiquitatum.  
*Virgilii opera*, in-4. *Amstelodami* 1746.  
*Vitruve* (traduction de) par Perrault,  
 voyez Perrault.  
*Vopiscus inter Historiæ Augustæ Scrip-*  
*tores*, in-fol. Paris 1620.  
*Vossius*, de Idololatria, in-fol. *Amste-*  
*lodami* 1700.  
*Voyage à l'Equateur*, par M. de la  
 Condamine, in-4. Paris, de l'Impri-  
 merie Royale 1751.  
*Voyage au Pérou*, par D. Antoine d'Ul-  
 loa, in 4. *Amsterdam* 1752.  
*Voyage d'Anson*, in-4. *Amsterdam* 1749.  
*Voyage de Benjamin de Tudéle*, dans le  
 Recueil des Voyages publiés par  
 Bergeron, in-4. *la Haye* 1735.  
*Voyage de Bernier*, in-12. *Amsterdam*  
 1699.  
*Voyages de Vincent le Blanc*, in 4. *Pa-*  
*ris* 1649.  
*Voyage de la Baye de Hudson*, in-12.  
*Paris* 1749.

TABLE DES NOMS DES AUT. 613

*Voyage de Plan Carpin*, dans le Recueil des Voyages publiés par Bergeron, in-4. la Haye 1735.

*Voyage de Coréal*, in-12. Bruxelles 1736.

*Voyages de Dampier*, in-12. Amsterdam 1701.

*Voyage de Frezier*, in-40. Paris 1716.

*Voyage d'Egypte*, par Granger, in-12. Paris 1745.

*Voyage de la Boullaye-le Goulz*, in-4. Paris 1657.

*Voyage de J. de Lery*, in-12. Paris 1583.

*Voyages de la Hontan*, in-12. la Haye 1706.

*Voyages de François Pyrard*, in-4. Paris 1679.

*Voyage des Indes Orientales*, par Carrière, in-12. Paris 1699.

*Voyage de Schaw*, in 4. la Haye 1743.

*Voyage de Wafer*, à la suite des Voyages de Dampier.

*Voyages d'Owington*, in-12. Paris 1725.

*Voyage du Levant*, par P. Lucas, in-12. Rouen 1719 1724.

*Uranologion*, D. Patavii, in-fol. Paris 1630.

W.

**W** *Eidler, Historia Astronomiæ, in-4. Vittemb. 1741.*

X.

**X** *Enophontis opera omnia, in-fol. Paris 1581.*

*Fin de la Table des Noms des Auteurs.*



